INSTITUTION

LEBÈGUE PONTIER


B

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. Mgr LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS





TRÉSOR
LITTÉRAIRE
DES JEUNES PERSONNES

CHOIX DE MORCEAUX DE PROSE ET DE POÉSIE

EXTRAITS DES OUVRAGES DES FEMMES LES PLUS CÉLÈBRES

AVEC UNE NOTICE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR M. J. DUPLESSY

DEUXIÈME ÉDITION



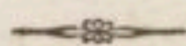
TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LXII



PRÉFACE



Si nous ne craignions d'employer une formule trop usée, nous dirions que parmi les recueils destinés à faire connaître à la jeunesse les principaux écrivains de notre littérature, on remarquait depuis longtemps une lacune que ce livre vient aujourd'hui remplir.

Les femmes-auteurs sont à peu près omises dans les divers recueils connus, ou y tiennent si peu de place, que, s'il fallait juger de leur nombre par quelques noms qu'on aperçoit à peine dans la foule des prosateurs et des poëtes, on croirait que la *plus belle moitié du genre humain* a laissé aux hommes la culture à peu près exclusive des lettres, comme elle leur a abandonné totalement celle des sciences.

Cependant la France, si glorieuse à juste titre de ses écrivains, n'a pas moins à s'enorgueillir de la multitude de femmes qui, dès l'aurore de notre littérature, ont illustré les lettres et la poésie, ou se sont illustrées par elles.

C'est pour les faire connaître aux jeunes personnes, et compléter leur instruction littéraire, que la pensée nous est venue de réunir, comme en une gracieuse corbeille de fleurs, les noms des femmes les plus célèbres, depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, parmi celles qui ont cultivé les lettres, en offrant de chacune d'elles quelques morceaux de prose ou de poésie propres à donner une idée de la nature de son talent, morceaux choisis néanmoins de telle sorte, que l'esprit ait toujours à gagner à leur lecture, que la mémoire y trouve de nouveaux ornements, sans que le cœur puisse jamais y rencontrer le moindre danger.

Il est sans doute superflu de dire que dans la recherche des morceaux dont se compose le *Trésor littéraire* que nous offrons aux jeunes personnes, nous avons toujours eu en vue la religion et la morale, dans lesquelles se résument toutes les connaissances nécessaires à la société, et qui doivent surtout occuper la première place dans un livre consacré à la jeunesse; mais la morale comme la religion n'excluent pas les aimables fictions qui distraient du sérieux de l'étude, et puisque Dieu, dans sa munificence, a semé nos champs de cette multitude de plantes gracieuses, de jolies fleurs, brillantes de tant d'éclat, mais qui, ne donnant jamais de fruits, ne semblent avoir pour objet que de réjouir nos yeux par la vivacité de leurs couleurs ou la grâce de leur

forme, pourquoi n'aurions-nous pas jeté çà et là dans notre volume quelques morceaux comparables, pour l'éclat ou la grâce, aux fleurs qui embellissent nos champs? morceaux qui, ne portant peut-être avec eux aucune leçon sérieuse, auront au moins le mérite d'offrir une lecture attachante ou une agréable distraction.

Dans ce *Trésor littéraire des Jeunes Personnes*, celles qui ont du goût pour les lettres trouveront sans doute quelque intérêt à suivre de siècle en siècle les progrès de la langue française, presque inintelligible au XIIIe siècle, sous la plume de *Marie de France*, s'épurant d'âge en âge, arrivant à sa perfection sous Louis XIV, et, dès lors fixée, parvenant jusqu'à notre époque après avoir doté le monde littéraire de chefs-d'œuvre impérissables.

Notre recueil partant du XIIIe siècle pour descendre jusqu'au XIXe, l'ordre chronologique nous a paru le plus convenable à suivre, et nous y avons classé les auteurs suivant la date de leur naissance; c'était d'ailleurs le seul moyen de montrer la marche progressive de la langue et de la littérature.

Nous avons cru utile de faire suivre chaque nom d'auteur d'une courte notice qui indique sommairement les faits notables de sa vie, la nature et les sujets de ses œuvres. Malheureusement il est peu de celles-ci dont la lecture puisse être permise à de jeunes personnes : on le verra au petit nombre

d'ouvrages que nous avons pu recommander sans restriction; et même, dans ceux qui nous ont fourni nos citations, il nous a fallu trop souvent rechercher à la loupe les morceaux qui pouvaient convenir à notre but; non qu'il y ait dans les œuvres de ces dames, à l'exception d'une seule pourtant, sur laquelle nous n'avons pas gardé un coupable silence, des passages irréligieux ou immoraux comme on en rencontre si fréquemment chez les écrivains les plus en renom (une femme qui se respecte ne s'écarte jamais de la réserve et des bienséances que lui impose son sexe); mais, dans un livre exclusivement destiné aux jeunes personnes, notre devoir comme nos sentiments nous commandaient de ne rien admettre qui ne fût irréprochable.

Disons enfin, pour qu'on puisse se former une juste opinion de l'intérêt de ce volume, que nous avons cru devoir y ajouter de courtes notes chaque fois que les sujets nous ont paru exiger quelque explication.

TRÉSOR
LITTÉRAIRE
DES JEUNES PERSONNES

MARIE DE FRANCE

Marie de France, poëte, florissait vers le milieu du XIIIe siècle ; le surnom *de France* indique seulement son pays ; elle ne le prit, dit-elle, qu'afin d'empêcher qu'on ne lui ravît la gloire de ses œuvres. On a lieu de croire qu'elle était de Bretagne, bien que quelques-uns de ses vers puissent la faire supposer Flamande ; on a d'elle, sous le nom d'*Ysopet* (petit Ésope), un recueil de cent trois fables, la plupart traduites du *laitin,* dit le prologue, mais où cependant il s'en trouve dont elle a inventé le sujet. Notre la Fontaine semble avoir puisé dans ce recueil non-seulement quelques-uns de ses plus jolis apologues, mais encore plusieurs tournures ou expressions naïves, et même quelques rimes. Marie de France est le seul auteur de ces temps reculés qui ait écrit des fables en langue vulgaire ; elle a fait aussi quatorze *lais* ou *fabliaux* fort supérieurs à ses fables, et un poëme pieux de plus de trois mille vers, intitulé le *Purgatoire de saint Patrice,* qu'elle annonce avoir tiré d'un autre livre. Le style de cet auteur est clair, simple et même élégant pour son époque. Elle avait coutume de dire que celui qui a reçu du Ciel le talent de la poésie doit l'employer à rendre les hommes meilleurs. C'est un précepte trop souvent oublié de nos jours.

D'UN PRESTRE QUI MIST UN LEU A LETTRE [1].

FABLE.

Par viell essanple mustre ci [2],
Que li Leu sunt tuit envielli,
En cela pel ù il sunt né
Remainent trestu lur aé.
Qui sur le Leu mettreit bun mestre,
Qu'il doctrinast pur fère prestre,
Seroit-il tuz-jurs Lous cruex,
Fel et engrez, lais et hidex.

Uns prestre vult jadis aprendre
Un Leu et faire lettre entendre.
A, dist li prestres; A, dist li Leux
Qui must est fel et engingneux.
B, dist li prestres, di od mei;
B, dist li Leus, la lettre vei.

[1] D'un prêtre qui voulut montrer à lire à un loup.

[2] Pour l'intelligence de ce vieux langage, dont la grâce et la naïveté frappent, lors même qu'on ne le comprend qu'imparfaitement, nous en donnons ici la traduction, ou plutôt le sens :

« Je montre ici, par un ancien exemple, que les loups gardent toute « leur vie le caractère qu'ils ont reçu en naissant. On aurait beau donner « un maître au loup, on aurait beau l'instruire, comme pour en faire un « prêtre, il n'en serait pas moins un loup cruel, trompeur et avide.

« Un prêtre voulut jadis instruire un loup et lui apprendre à lire : « A, dit le prêtre; A, répète le loup, animal faux et perfide. B, dit en- « suite le prêtre; prononce avec moi. B, répond le loup, les yeux sur « la lettre. C, continue le prêtre; C, dit le loup : est-ce donc si difficile? « Le prêtre ajoute : Dis maintenant toi-même. Le loup répond je ne sais « quoi. Dis ce qui te semble; épèle, dit le prêtre. *Agneau*, répond le « loup, *agneau!* Le prêtre, que cette vérité frappe, s'écrie : Ce qu'on a « dans la pensée, on l'a toujours à la bouche.

« On voit cela arriver souvent à plusieurs : ce qu'ils pensent vérita- « blement est manifesté par leur bouche, avant qu'on l'ait appris d'ail- « leurs. La bouche dit tout et décèle nos pensées. »

C, dist li prestres, di avant;
C, dist li Lox, a-il dunc tant?

Li prestres feit, o di par toi.
Li Loz respunt jeo ne sai qoi.
Di ke t'en samble et si espel.
Respunt li Lox, Aignel, Aignel.
Li prestres dist qué verté tuche :
Tel en penssé, tel en la buche.

MORALITÉ.

De plusurs le veit-hum suvent;
Ce dunt-il pensent veirement
Est par lur buche cunnéu,
Ainçois ke d'autrui seit séu.
Tut deit-elle de li parler.

DOU CORBEL E D'UN VERPILZ [1].

Einsi avint, et bien puet estre
Ke par devant une fenestre
Ki en une despense feu,
Vola un corb; si a véu
Furmaiges qui dedens esteient,
Et séur une cloie giseient;
L'un en a pris, si s'en reva.
Un verpilz vint, si l'encuntra
Dou fourmage ot grant désirier
Ke il en puist sa part mengier,
Par engin volra essaier
Se le corb purra engignier.
« Ha ! diex sire, fet li gorpix,
Cum est or cist oisiaux gentix !

[1] *Verpilz*, renard, sans doute du latin *vulpes*.

A munde n'a si bel oisel,
Un de mes elx ne vi si bel;
Fust tieux ses chans cum est ses cors
Il vauroit mix que nul fins or. »
Li corb s'oï si bien lover
Qu'en tut le monde n'ot son per
Purpensez s'est qu'il cantera,
Pur canter son los ne perdra.
Sun bec uvri, si cummença;
Li furmaige li escapa;
A la terre lestut chéir
Et li houpix le vet sesir,
Puis n'ot-il cure de son chant,
Car del' furmaige ot sun talent.

MORALITÉ.

Cis essanple est des orgueillox
Ki de grant pris sunt desirrox
Par lusenger et par mentir,
Les puet-um bien à goé servir
Le lur despendent folement
Pur fause loange de la gent [1].

LA MORT E LI BOSQUILLON.

Tant de loing que près n'est laide
La mort. La clamoit, à son aide,
Tosjors un povre bosquillon
Que n'ot chevance ne sillon :

[1] Cette fable et la suivante se trouvent dans la Fontaine sous les titres : *le Renard et le Corbeau, le Bûcheron et la Mort*. Elles sont dans toutes les mémoires ; et si elles montrent avec quelle supériorité notre illustre fabuliste a su s'approprier les sujets qu'il a pris aux anciens auteurs, elles font voir aussi combien il leur a emprunté.

— Que ne viens, disoit, ô ma mie,
Finir ma dolorouse vie ! —
Tant brama qu'advint; et de voix
Terrible : — Que veux-tu ? — Ce bois
Que m'aydiez à carguer, madame !
Peur et labeur n'ont mesme gamme.

CHRISTINE DE PISAN

Christine de Pisan, née à Venise, en 1363, vint en France à l'âge de cinq ans, amenée par son père, que Charles V avait appelé pour être son astrologue. Élevée à la cour, sa beauté et son esprit la firent bientôt rechercher par plusieurs seigneurs; mais un gentilhomme picard, Estienne de Castel, fut préféré, et épousa la belle Vénitienne, âgée alors de quinze ans. Restée veuve dix ans après, elle charma ses douleurs par la lecture et par l'étude, et composa bientôt une foule d'ouvrages en prose et en vers, qui lui attirèrent la faveur et l'estime de plusieurs princes, et lui valurent la protection qu'ils accordèrent à ses enfants. Les livres qu'elle a composés, presque tous manuscrits, sont à la bibliothèque Impériale; la liste en est trop longue pour trouver place ici; un très-petit nombre de ses productions a été imprimé.

VIE ET MŒURS DE CHARLES V.

Or, pour se ramentevoir le bel ordre des bons et bien renommez trespassez, peut et doit estre exemple d'ensuivir leurs meurs, il me semble expédient de réciter la belle manière de vivre mésurément en toutes choses de nostre sage roy Charles, comme exemple à tous successeurs d'empires, royaumes et haultes seigneuries en rigle de vie ordonnée.

L'eure de son descouchier (lever) à matin estoit riglément comme de six à sept heures; et vrayement qui vouldroit user en cest endroit de la manière de parler

des pouëtes, pourroit dire que, ainsi comme la déesse Aurora, par son esjoyssement à son lever, rent resjoys les cueurs des voyens, se pourroit dire sanz mentir semblablement de nostre roy, rendent joye, à son lever, à ses chambellans et autres serviteurs députez pour son corps à ycelle heure, lequel de rigle commune, quelque cause qu'il eust au contraire, estoit lors de joyeux visage; car, après le signe de la croix, et, comme très dévot, rendent ses premières parolles à Dieu en aulcunes oraisons, avec ses dis serviteurs par bonne familiarité se truffloit (divertissait) de parolles joyeuses et honestes, par si que sa doulceur et clémence donnoit hardement (hardiesse) et audiance, mesmes aux mendres, de hardiement deviser à luy de leurs truphes et esbatements; quelques simples qu'ilz fussent, se jouoit de leur dis, et raison leur tenoit.

Après, lui pigné, vestu et ordonné, selon les jours, on lui apportoit son bréviaire: le chapellain, personne notable et honeste prest qui lui aidoit à dire ses heures chascun jour canoniaux, selons l'ordinaire du tems; environ huit heures de jour, aloit à sa messe, laquelle estoit célébrée glorieusement chascun jour à chant mélodieux et solemnel; retrait en son oratoire, en cel espace, estoyent continuelement basses messes devant lui chantées.

A l'issue de sa chapelle, toutes manières de gens, riches ou povres, dames ou damoiselles, femmes vefves, ou autres, qui eussent afaire, povoyent là bailler leurs requestes; et il, très débonnaire, s'arrestoit à oyr leurs supplications, desquelles passoit charitablement les raisonnables et piteuses; les plus doubteuses conmectoit (remettait) à aulcun maistre de ses requestes.

Après ce, aux jours députez à ce, aloit au conseil; après lequel, avec luy aulcuns barons de son sang, ou prélat, au chief du dois, se aulcun cas particulier plus long espace ne l'empeschas, environ dix heures, asséoit à table; son mangier n'estoit mie long, et moult ne se chargeoit de diverses viandes; car il disoit, que les qualitez de viandes diverses troublent l'estomac et empeschent la mémoire; vin cler et sain, sans grant fumée, buvoit bien trempé et non foison, ne de divers.

Et, à l'exemple de David, instrumens bas, pour resjoyr les esperis, si doulcement jouez comme la musique peut mesurer son, oyoit volentiers à la fin de ses mangiers.

Luy levé de table, à la colacion (conversation) vers luy povoyent aler toutes manières d'estrangiers ou autres venus pour besongnier: là trouvast-on souvent maintes manières d'ambassadeurs d'estranges pays et seigneurs, divers princes estranges, chevaliers de diverses contrées, dont souvent y avoit tel presse de baronnie et chevalerie, que d'estrangiers, que de ceuls de son royaume, que, en ses chambres, et sales grandes et magnificens, à peine se povoit-on tourner, et sanz faille, le très prudent roy tant sagement et à si bénigne chière recepvoit tous et donnoit responce par si morigénée manière, et si deuement rendoit à chascun l'onneur qu'il appartient, que tous s'en tenoient pour très contents et partoient joyeux de sa présence.

Là, luy estoyent apportées nouvelles de toutes manières de pays, ou des aventures et fais de ses guerres, où d'autres batailles, et ainsi de diverses choses; là ordenoit ce qui estoit à faire, selon les cas que on luy proposoit, ou conmectoit à en déterminer au conseil, deffendoit

le contraire de raison, passoit grâces, signoit lettres de sa main, donnoit dons raisonnables, octroyoient offices vaquans ou licites requestes.

Et ainsi, en telles ou semblables occupations exercitoit, comme l'espace de deux heures, après lesquelles il estoit retrait et aler reposer, qui duroit comme une heure, après son dormir, estoit un espace avec ses plus privés en esbatemens de choses agréables, visitant joyauls ou autres richeces; et celle récréation prenoit, affin que soing de trop grant occupation ne peust empescher le sens de sa santé.

Puis aloit à vespres, après lesquelles, se c'estoit en esté temps, aucunes fois entroit en ses jardins, èsquelz, se en son hostel de Saint-Paul estoit, aucunes fois venoit la royne vers luy, ou on lui aportoit ses enfens; là parloit aux femmes et demandoit de l'estre de ses enfens. Aucune fois lui présentoit-on là dons estranges de divers pays, artillerie ou autre harnois de guerre et diverses autres choses; ou marchans venoyent apportans velous, draps d'or.

En yver, par espécial, s'occupoit souvent à oyr lire de diverses belles ystoires, de la saincte Escripture, ou des fais des Romains, ou moralitez de philozophes et d'autres sciences jusques à heure de soupper, auquel s'asséoit d'assez bonne heure et estoit légièrement pris; après lequel une pièce s'esbatoit, puis se retrayoit et aloit reposer: et ainsi, par continuel ordre, le sage roy bien morigéné usoit le cours de sa vie.

DICTS MORAUX A MON FILS.

Fils, je n'ai mie grand trésor
Pour t'enrichir; mais au lieu d'or
Aucuns enseignemens montrer
Te veuil, si les veuilles noter.

Dès ta jeunesse pure et monde,
Apprends à cognoître le monde,
Si que tu puisses par apprendre
Garder en tout cas de mesprendre.

Se as bon maître, ser le bien,
Dys bien de lui, garde le sien,
Son secret scelles, quoi qu'il fasse;
Sois humble devant sa face.

Trop convoiteux ne soyez mie,
Car convoitise est ennemie
De chasteté et de sagesse;
Te gard' aussi de foll' largesse.

Si tu es capptaine de gent,
N'ayes renom d'amer argent;
Car à peine pourras trouver
Bons gens d'armes, si en veux louer.

Si pays as à governer,
Et longuement tu veulx regner,
Tiens justice et cruel ne soyes,
Ni de grever gens ne quiers voyes.

Si tu as estat ou office,
Dont tu te mêles de justice,
Garde comment tu jugeras,
Car devant le grand Juge iras.

Ayes pitié des pauvres gens
Que tu vois nuz et indigens,
Et leur aydes quand tu porras;
Souviegne toi que tu morras.

Aime qui te tient amy,
Et te gard' de ton ennemy:
Nul ne peut avoir trop d'amys;
Il n'est nuls petits ennemys.

Ne soyes decepveur de femmes?
Honore les, ne les diffames;
Suffise toi d'en aimer une,
Et ne prends cointance à chacune.

Si tu prends femme accorte et sage,
Croy-la du fait de son ménage;
Adjoutes foy à sa parole,
Mais ne te confesse à la folle.

. . . .

BALLADE.

Seulette suis et seulette veuil estre,
Seulette m'a mon doux ami laissiée,
Seulette suis sans compagnon ne maître;
Seulette suis, dolente et courrouciée,
Seulette suis en langour maisaissiée,
Seulette suis plus que nulle esgarée;
Seulette suis sans ami demourée.

Seulette suis à huis ou à fenestre
Seulette suis pour moi de plours repaistre,
Seulette suis, dolente est apaisiée;
Seulette suis, rien est qui tant messiée,
Seulette suis en ma chambre enserrée,
Seulette suis sans ami demourée.

Seulette suis pour tout et tout estée,
Seulette suis où je vois, où je siée,
Seulette suis plus qu'autre riens traistiée,
Seulette suis de chascun delaissiée,
Seulette suis durement abbaissiée,
Seulette suis souvent toute esplorée,
Seulette suis sans ami demourée.

Princes, or est ma douleur commenciée,
Seulette suis de tout dueil menaciée,
Seulette suis plus tainte que Morée [1],
Seulette suis sans ami demourée.

1 Plus noir que Maure.

CLOTILDE DE SURVILLE

SURVILLE (Marguerite-Éléonore-Clotilde de Vallon-Chalis, dame de), née vers 1405 à Vallon, château sur la rive gauche de l'Ardèche, donna, dit-on, des preuves d'un talent précoce pour la poésie. Mariée au jeune Bérenger de Surville, en 1421, et restée veuve après sept ans de mariage, elle se voua tout entière à l'éducation d'un fils unique. Morte à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, ses restes furent mis dans la tombe qui renfermait déjà les cendres de son fils, de sa bru et de sa petite-fille. Ses poésies n'ont vu le jour qu'en 1803. Mais, à ce sujet, il paraît démontré que, si elle a fait des vers, ce ne sont point ceux qu'on lui attribue, car on y trouve des tours et des expressions qui trahissent une plume bien plus moderne. On suppose que les poésies prétendues de Clotilde ont été composées par le marquis J.-E. de Surville, mort en 1798. Du reste, apocryphes ou non, ses vers ont eu plusieurs éditions, et, sans nous arrêter à ce qui a été dit de leur authenticité, nous n'avons pas cru devoir exclure de notre recueil le nom de cette femme célèbre.

VERSELETS A MON PREMIER NÉ.

O cher enfantelet, vrai pourtraict de ton pere,
  Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot ; cloz, amy, sur le seyn de ta mere,
  Tien doulx œillet par le somme opressé.

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
  Goust ung sommeil qui plus n'est faict pour moy ;
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre...
  Ainz qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy !

2



Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole !
  Dors sur mon seyn, le seyn qui ta porté !
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
  Bien ton soubriz cent fois m'aye enchanté.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton pere,
  Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mere,
  Tien doulx œillet par le somme opressé.

Me soubriraz, amy, dez ton réveil peut-estre;
  Tu soubriraz à mes regards joyeulx...
Jà prou m'a dit le tien que me savoiz cognestre,
  Jà bien appriz te mirer dans mes yeulx.

Quoy ! tes blancs doigtelets abandonnent la mamme
  Où vingt puyser ta bouschette à playsir !...
Ah ! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
  N'y puyseroiz au gré de mon dézir !

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore,
  Cher enfançon, mon soulcy, mon amour !
Te voy toujours, te voy et veulx te veoir encore ;
  Pour ce, trop bref me semble nuict et jour.

O cher enfantelet.....

Estend ses brasselets, s'espand sur lui le somme ;
  Se clost son œil, plus ne bouge, il s'endort....
N'estoit ce tayn floury des couleurs de la pomme,
  Ne le diriez dans les bras de la mort ?

Arreste, cher enfant !... j'en fremy tout engtiere !...
  Réveille toy !... chasse ung fatal propoz !
Mon fils !... pour ung moment... ah ! revoy la lumière !
  Au prix du tien rends moy tout mon repoz !

Doulce erreur ! il dormoit... C'est assez, je respire ;
Songes légiers, flattez son doulx sommeil !
Ah ! quand voyray cestuy pour qui mon cueur soupire,
Aux miens costez, jouir de son réveil ?

O cher enfantelet.....

Quand te voyra cestuy dont az reçu la vie,
Mon jeune espoulx, le plus beau des humains ?
Oui, dejà, cuide veoir ta mere aux cieulx ravie
Que tends vers luy tes innocentes mains !

Qu'aura playsir, en toy de cerner son ymaige,
Ses grants yeulx vairs, vifs, et pourtant si doulx !
Ce front noble, et ce tour gracieux d'ung vizaige
Dont l'amour mesme eust forst esté jaloux.

O cher enfantelet, etc.....

Pour moy, des siens transportz onc ne seray jalouse,
Quand feroy moinz qu'avec toy les partir ;
Faiz, amy, comme luy, l'heur d'ugne tendre espouse,
Ainz, tant que luy, ne la fasse languir !

Te parle, et ne m'entends... eh ! que dis-je ? insensée !
Plus n'oyrait-il quand fust moult esveillé...
Povre chier enfançon ! des filz de ta pensée
L'eschevelet n'est encor débroillé.

Trestous avons esté comme ez toy, dans ceste heure,
Triste rayson que trop tost n'adviendra !
En la paix dont jouys, s'est possible, ah ! demeure !
A tes beaux jours mesme, il n'en soubviendra.

O cher enfantelet, vrai pourtraict de ton pere,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot; cloz, amy, sur le seyn de ta mere,
Tien doulx œillet par le somme opressé.

Voylà ses traiz... son ayr ! voylà tout ce que j'ayme !
Feu de son œil, et rozes de son tayn [1]...
D'où vient m'en esbahyr ? aultre qu'en tout luy mesme
Pust-il jamais esclore de mon seyn ?

[1] Racine fait dire à *Andromaque*, parlant au jeune *Astyanax* ·

C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours ;
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

JEANNE D'ARC

JEANNE D'ARC, surnommée la *Pucelle d'Orléans,* née en 1410, à Domremi, près Vaucouleurs, brûlée à Rouen comme sorcière, le 31 mai 1431, et solennellement réhabilitée en 1455.

Qu'on ne s'étonne point de trouver ici, parmi nos gloires littéraires, l'héroïne qui délivra miraculeusement la France du joug des Anglais, fit sacrer Charles VII à Reims, et le ramena triomphalement à Paris. Jeanne sut tenir une plume aussi bien qu'une épée, et il reste de la merveilleuse et jeune guerrière quelques écrits d'une touchante simplicité qui nous ont paru lui mériter une place dans cette galerie des femmes illustres comme écrivains.

LETTRE DE JEHANNE LA PUCELLE AU DUC DE BOURGOGNE [1].



JHESUS MARIA.

Haut et redoubté prince, duc de Bourgongne, Jehanne la Pucelle vous requiert de par le Roy du ciel, mon droicturier souverain Seigneur, que le roy de France, et vous, faciez bonne paix, ferme, qui dure longuement; pardonnez l'un à l'autre de bon cuer entièrement, ainsi que

[1] Cette lettre fut écrite le jour même du sacre de Charles VII à Reims. Elle a été trouvée dans les archives de la chambre des comptes de Lille.

doibvent faire loyaux xhrestiens, et s'il vous plaist aguerroyer, si allez sur le Sarrazin. Prince de Bourgongne, je vous prie, suplie, et requiers, tant humblement que requierir vous puis, que ne guerroyez plus au sainct royaulme de France, et faictes retraire incontinent et briefvement vos gens qui sont en aucunes places et forteresses dudict sainct royaulme; et de la part du gentil roy de France, il est prest de faire paix à vous, sauve son honneur, s'il ne tient en vous; et vous fais asçavoir de par le Roy du ciel, mon doicturier et souverain Seigneur, pour vostre bien et pour vostre honneur, et sur voz vie que vous n'y gaignerez point bataille à l'encontre des loyaulz Françoys, et que touts ceulx qui guerroyent audict sainct royaulme de France, guerroyent contre le Roy Jhesus, Roi du ciel et de tout le monde, mon droicturier et souverain Seigneur; et vous prie et requiers à joinctes mains que ne faictes nulle bataille, ne ne guerroyez contre nous, vous, vos gens et subgiez; et croyez surement, quelque nombre de gens que vous amenez contre nous, qu'ilz n'y gaigneront mie, et sera grant pitié de la grant bataille et du sanc qui sera répandu de ceux qui y vendront contre nous. Et a trois semaines que je vous envoyé escript et envoyé bonnes lectres par un hérault, que fussiez au sacre du roy, qui, aujourd'huy dimanche dix septième jour de ce présent mois de juillet, se faict en la cité de Reims, dont je n'ay eu point de response, ne n'ouy oncques puis nouvelles dudict hérault. Et Dieu vous command, et soit garde de vous s'il lui plaist : et prie Dieu qu'il y mette bonne paix.

Escript audict lieu de Reims, le dix septieme jour de juillet.

AU COMTE D'ARMAGNAC [1].



JHESUS MARIA.

Comte d'Armignac, mon très chier et bon ami, Jehanne la Pucelle vous faict sçavoir que vostre messagé est venu par devers moy, lequel m'a dict que l'aviés envoié par deça pour sçavoir de moy auquel des trois papes que mandez par memoire vous devriez croire : de laquelle chose ne vous puis bonnement faire sçavoir au vray pour le présent jusques à ce que je soye à Paris ou ailleurs a requoy ; car je suis pour le présent trop empeschée au faict de la guerre. Mais quant vous sarez que je seray à Paris, envoiés un messagé par devers moy, et je vous feray sçavoir tout au vray auquel vous devrez croire, et que aray sçeu par le conseil de mon droicturier et souverain Seigneur, le Roy de tout le monde, et que en aurez a faire a tout mon povoir, a Dieu vous commans. Dieu soit garde de vous.

Escript à Compiegne, le XXIIe jour d'aoust (1429).

[1] La renommée de Jeanne était tellement répandue, et on la croyait tellement inspirée du Ciel, que le comte d'Armagnac l'avait consultée sur les trois rivaux qui prétendaient au Saint-Siége.

LOUISE DE SAVOIE

Louise de Savoie, comtesse d'Angoulême, fille du comte Philippe de Bresse, naquit au Pont-d'Ain en Bresse, en 1476. Mariée à douze ans à Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, elle fut la mère du prince qui, monté sur le trône en 1515, illustra le nom de François Ier. Veuve à dix-huit ans, elle s'était retirée au château de Cognac, et ne revint à la cour qu'à l'avénement de Louis XII. A la mort de ce prince, en 1515, elle fut nommée régente du royaume, lorsque son fils François Ier partit pour l'Italie; après la bataille de Pavie, elle contribua puissamment à la délivrance du roi de France. Elle mourut en 1532, à l'âge de cinquante-quatre ans. Louise de Savoie a laissé un *Journal*, qui comprend jour par jour les principaux événements de 1501 à 1522.

QUELQUES EXTRAITS DU JOURNAL DE LOUISE DE SAVOIE.

..... Je ne dois parler de moi-même, mais je m'en rapporte à ce qu'en a escript François du Moulinet, abbé de Saint-Maximan. Toutefois, je fus née au pont d'Ain, l'an 1476, l'onzième jour de septembre, à cinq heures vingt quatre minutes après midi.

Ma fille Marguerite [1] fut née l'an 1492, l'onzieme jour d'avril à deux heures du matin, c'est à dire le

[1] Voir page 29, Marguerite de Valois.

dixieme jour à quatorze heures dix minutes, en comptant à la manière des astronomes.

François [1], par la grace de Dieu, roi de France et mon César pacifique, print la premiere expérience de lumiere mondaine à Congnac, environ dix heures après midi, 1494, le douzieme jour de septembre.

Le premier jour de janvier de l'an 1496, je perdis mon mari.

Ma fille Claude [2], conjointe à mon fils par mariage, fut née en ma maison à Romorantin, le 13 d'octobre, à huit heures cinquante quatre minutes après midi, 1499.

Le jour de la Conversion de saint Paul, 25 de janvier 1501, environ deux heures après midi, mon roi, mon seigneur, mon César et mon fils, auprès d'Amboise, fut emporté au travers des champs par une hacquenée que lui avait donnée le maréchal de Gyé, et fut le danger si grand, que ceux qui estaient présents l'estimèrent irréparable. Toutes fois Dieu protecteur des femmes veufves et défenseur des orphelins, prévoyant les choses futures, ne me voulut abandonner, cognoissant que, si cas fortuit m'eust si soudainement privée de mon amour, j'eusse esté trop infortunée.

[1] François Ier. — Louise de Savoie anticipe sur les événements en donnant le titre de roi à son fils qui vient de naître, et qui n'était pas destiné à porter la couronne. Ceci prouverait que le *Journal* n'a été écrit par Louise de Savoie qu'après coup, et non à mesure que les événements s'accomplissaient.

[2] Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, épousa François Ier, le 14 mai 1514. Ses vertus et sa douceur lui valurent le surnom de la *bonne reine*. Elle mourut en 1524, laissant sept enfants, trois princes et quatre princesses.

Anne, reine de France, à Blois, le jour de saincte Agnès, 21 de janvier, eut un fils, mais il ne pouvait retarder l'exaltation de mon César, car il avait faute de vie. En ce tems, j'estais à Amboise dans ma chambre, et le pauvre monsieur, qui a servi mon fils et moi en très humble et loyale persévérance, m'en apporta les premières nouvelles.....

Le 14 d'octobre 1513, en venant des vespres de Saint-Léger de Congnac, je entrai en mon parc, et près du dédalus, Laprosse m'apporta nouvelles fort bonnes du camp de mon fils, lieutenant du roi Louis XII, en la guerre de Picardie, savoir est que le roi des Romains s'en était allé de Tournai, et que le roi d'Angleterre s'affaiblissait de jour en jour.....

Anne, reine de France, alla de vie à trépas le 9 janvier 1514, me laissa l'administration de ses biens, de sa fortune, et de ses filles; mesme ceux de Mme Claude, reine de France et femme de mon fils, laquelle j'ai honorablement et amiablement conduite, chacun le sait, verité le cognoist, expérience le démonstre, aussi faict publique renommée....

Le 8 juillet 1514, je cuidai demeurer à Blois pour jamais, car le plancher de ma chambre tomba; et eusse esté en extrême danger, n'eust esté ma petite bigotte et le seigneur Desbrules, lesquels premierement s'en apperçeurent. Je crois qu'il fallait que toute ceste maison fust reclinée sur moy, et que, par permission divine, j'en eusse la charge....

Le 28 aout 1514, je commençai à predire, par céleste prévision, que mon fils serait une fois en grande affaire contre les Suisses; car, ainsi que j'estais après souper en mon bois à Romorantin, entre sept et huit heures, une terrible impression celeste ayant figure de comete s'apparut en ciel, vers occident; et je feus la premiere de ma compagnie qui m'en apperçeus; mais ce ne fut sans avoir grand peur, car je m'escriai si hault que ma voix se pouvait estendre, et ne disais autre chose sinon : *Suisses! les Suisses! les Suisses!* adonc estaient avec moi mes femmes, et d'hommes il n'y avait que Reynault de Reffuge et le pauvre malheureux Rochefort sur son mulet gris, car aller à pied ne lui estait possible....

Le premier jour de janvier 1515, mon fils fut roi de France [1].

Le premier jour de janvier 1515, environ onze heures de nuit, à Paris, aux Tournelles, trespassa le roi Louis XII; et le 3, qui fut mercredi, je partis de Romorantin pour aller audict lieu.....

Le jour de la Conversion de saint Paul 1515, mon fils fut oinct et sacré en l'église de Rheïms; pour ce, suis-je bien tenue et obligée à la divine miséricorde, par laquelle j'ai esté amplement récompensée de toutes les adversités et inconvéniens qui m'estaient advenues en mes premiers ans et en la fleur de ma jeunesse. Humilité m'a tenu compagnie, et patience ne m'a jamais abandonnée.....

1 François Ier.

Le 13 septembre, qui fut jeudi 1515, mon fils vaincquit et deffit les Suisses auprès de Milan; et commença le combat à cinq heures après midi, et dura toute la nuict et le lendemain, jusqu'à unze heures avant midi; et, ce jour propre, je partis d'Amboise pour aller à pié à Nostre Dame de Fontaines lui recommander ce que j'aime plus que moi-mesme, c'est mon fils, glorieux et triomphant César, subjugateur des Helvetiens.....

Le 13 janvier 1516, mon fils, revenant de la bataille des Suisses, me rencontra auprès de Sisteron, en Provence, sur les bords de la Durance, environ six heures au soir; et Dieu sçait si moi, pauvre mère, feus bien aise de voir mon fils sain et entier, après tant de violences qu'il avait souffertes et soutenues pour servir la chose publique.....

Le 26 septembre 1522, à Saint Germain en Laye, Pierre Piefort, fils de Jean Piefort, contreroleur du grenier à sel de Chateaudun, parent de plusieurs gros personnages de la cour, fut bruslé tout vif après que, dans le donjon du chateau de Saint Germain, il eut eu la main coupée, pour ce que impiteusement il avait pris le *corpus Domini* et la custode qui estait en la chapelle dudict chateau; et le dernier jour du mois, mon fils vint à pié, la teste nue, une torche au poing, depuis Nanterre jusques au lieu, pour accompagner la saincte hostie et la faire remettre en son premier lieu; car ledict Piefort l'avait laissée en la petite chapelle de Saincte Geneviesve, près dudict lieu de Nanterre. Le cardinal de Vendosme la rapporta; et lors fesait beau voir mon filz porter honneur et révérence au Saint Sacrement, que chascun, en le regardant, se prenait à pleurer de pitié et de joye.....

MARGUERITE DE VALOIS

MARGUERITE DE VALOIS, fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie, naquit le 11 avril 1492, et eut pour frère François Ier, qui par tendresse la surnomma sa *mignone* et la *Marguerite des Marguerites;* ce fut en effet la princesse la plus accomplie de son siècle; sa beauté, sa douceur, l'élégance de ses manières et son esprit éclairé en firent le plus précieux ornement de la cour de son frère; sa tendresse pour lui était extrême, et elle la lui prouva pendant sa captivité en se rendant à Madrid pour traiter de sa rançon. Devenue veuve du duc d'Alençon, elle épousa en 1527 Henri d'Albret, roi de Navarre, dont elle eut Jeanne d'Albret, qui fut la mère de Henri IV; la liberté qui règne dans ses *contes*, et qui approche souvent de la licence, pourrait faire suspecter ses mœurs, qui furent néanmoins toujours pures et irréprochables. Ce ton libre était alors celui de la cour; c'était le langage des honnêtes gens, et certains sermons de l'époque ont encore moins de décence que son style. Marguerite mourut en 1549; on a d'elle *l'Heptameron*, ou *les Nouvelles de la reine de Navarre;* le *Miroir de l'âme pécheresse*, recueil de poésies médiocres, et trois volumes de lettres manuscrites.

GÉNÉROSITÉ DE FRANÇOIS Ier.

Dans la ville de Dijon, au duché de Bourgogne, vint au service du roi François un comte d'Allemagne nommé Guillaume, de la maison de Saxonne, dont celle de Savoie est tant alliée, qu'anciennement n'était qu'une. Le comte, autant estimé bon et hardi gentilhomme qui fut point en

Allemagne, eut si bon recueil (accueil) du roi, que non seulement le print en son service, mais le tint près de lui et de sa chambre. Un jour, le gouverneur de Bourgogne, seigneur de Latrimouille [1], ancien chevalier et loyal serviteur du roi, comme celui qui était soupçonneur et craintif du mal et dommage de son maître, avait toujours des espions à l'entour de son ennemi, pour savoir qu'il fesait; et s'y gouvernait sagement que peu de choses lui étaient célées. Entre aultres avertissemens, il lui fust ecrit par un de ses amis que le comte Guillaume avait prins quelque somme de deniers, avec promesse d'en avoir davantage, pour faire mourir le roi en quelque sorte que ce put etre. Le seigneur de Latrimouille ne faillit point d'en venir avertir le roi, et ne le céda à Mme Louise de Savoie, sa mère, laquelle oublia l'alliance qu'elle avait avec cet Allemand, et supplia le roi de le chasser bientôt; lequel la requit de n'en parler point, et qu'il était impossible qu'un si honnete gentilhomme et tout homme de bien entreprint une aussi grande méchanceté. Au bout de quelque tems, vint encore un autre avertissement confirmant le premier, dont le gouverneur, brulant de l'amour de son maître, lui demanda congé de le chasser ou d'y donner ordre; mais le roi lui demanda expressément de n'en faire nul semblant, et pensa bien que par un autre moyen il saurait la vérité. Un jour qu'il allait à la chasse, print la meilleure épée qu'il était possible de voir pour toutes armes, et mena avec lui le comte Guillaume, auquel il commanda de le suivre le premier et de près; mais après avoir quelque tems

[1] Louis II de la Trémoille, vicomte de Thouars, prince de Talmont, surnommé le *Chevalier sans reproches*, né en 1460, fut tué à la bataille de Pavie, à l'âge de soixante-cinq ans.

couru le cerf, voyant le roi que ses gens étaient loin de lui, fors le comte seulement, se détourna de tous chemins, et quand il se vit avec le comte au plus profond de la forêt, seul, en tirant son épée, dit au comte : « Vous semble-t-il que cette épée soit belle et bonne? » Le comte en la maniant lui dit qu'il n'en avait vu nulle qu'il pensa meilleure. « Vous avez raison, dit le roi, et me semble que si un gentilhomme avait délibéré de me tuer, et qu'il eut connu la force de mon bras et la bonté de mon cœur, accompagné de cette épée, il penserait deux fois à m'assaillir. Toutefois je le tiendrois pour bien méchant, si nous étions seul à seul sans témoins, s'il n'osait executer ce qu'il aurait entreprins.» Le comte Guillaume lui répondit avec visage étonné : « Sire, la méchanceté de l'entreprise serait bien grande; mais la folie de la vouloir executer ne serait pas moindre. » Le roi en se prenant à rire, remit l'épée au fourreau et ecoutant que la chasse était près de lui, piqua après le plutôt qu'il put. Quand il fut arrivé, il ne parla à nul de cette affaire, et s'assura que le comte Guillaume, combien qu'il fut un aussi fort et dispos gentilhomme qui se trouvat lors, n'était homme pour faire si haute entreprise. Mais le comte Guillaume, craignant d'être decelé ou soupçonné du fait, vint le lendemain dire à Robertet, secrétaire des finances du roi, qu'il avait regardé aux bienfaits et gages que le roi lui voulait donner pour demeurer avec lui, toutefois qu'ils n'étaient pas suffisants pour l'entretenir la moitié de l'année; et que, s'il ne plaisait au roi de lui en bailler la moitié au double, il serait contraint de se retirer, priant ledit Robertet d'en savoir le plutôt qu'il pourrait la volonté du roi. Qui lui dit qu'il ne saurait plus s'y avancer, que d'y aller incontinent sur

l'heure, et print cette commission volontiers; car il avait vu les avertissements du gouverneur. Et ainsi que le roi fut eveillé, ne faillit à faire sa harangue, présents M. de Latrimouille et l'amiral Bonnivet, lesquels ignoraient le tour que le roi avait fait. Ledit seigneur lui dit : « Vous « avez envie de chasser le comte Guillaume, et vous voyez « qu'il se chasse de lui-même. Par quoi lui direz que, « s'il ne se contente de l'etat qu'il a accepté en entrant « à mon service, dont plusieurs gens de bonne maison « se sont tenus bien heureux, c'est raison qu'il cherche « ailleurs meilleure fortune; et quant à moi, je ne l'em- « pecherai point, mais je serai très content qu'il trouve « parti tel, qu'il puisse vivre comme il le mérite. » Robertet fut aussi diligent de porter cette réponse au comte, qu'il l'avait été de présenter sa requête au roi. Le comte dit qu'avec son congé il délibérait donc de s'en aller; et, comme celui que la peur contraignait de partir, ne le sut porter vingt-quatre heures; mais, comme le roi se mettait à table, print congé de lui, feignant d'avoir grand regret dont la nécessité lui fesait perdre sa présence. Il alla aussi prendre congé de la mère du roi, laquelle lui donna aussi joyeusement qu'elle l'avait reçu comme parent et ami. Ainsi s'en alla en son pays; et le roi, voyant sa mère et ses sœurs étonnées de ce soudain partement, leur conta l'alarme qu'il lui avait donnée, disant qu'encore qu'il fut innocent de ce qu'on lui mettait sus, si avait été sa peur assez grande pour l'eloigner d'un maître dont il ne connaissait pas encore les complexions.

SUR LA MALADIE DE FRANÇOIS Ier.

Rendez tout un peuple content,
O vous, notre seule espérance ;
Dieu ! celui que vous aimez tant
Est en maladie et souffrance.
En vous seul il a sa fiance.
Hélas ! c'est notre vrai David ;
Car de vous a vraie science,
Vous vivez en lui, tant qu'il vit.

De toutes ses graces et dons
A vous seul a rendu la gloire ;
Par quoi les mains à vous tendons,
Afin qu'ayez de lui mémoire :
Puisqu'il vous plaist lui faire boire
Votre calice de douleur,
Donnez à nature victoire
Sur son mal, et notre malheur.

Le désir du bien que j'attends
Me donne de travail matiere.
Une heure me dure cent ans ;
Et me semble que ma litiere
Ne bouge ou retourne en arriere,
Tant j'ai de m'avancer désir !
O qu'elle est longue la carriere
Où à la fin gist mon plaisir !

Je regarde de tout costé
Pour voir s'il n'arrive personne,
Priant la céleste bonté
Que la santé à mon roi donne ;

Quand nul ne voit, l'œil j'abandonne
A pleurer, puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne :
Voilà mon douloureux métier.

O qu'il sera le bien venu
Celui qui, frappant à ma porte,
Dira : « Le roi est revenu
En santé très bonne et très forte ! »
Alors sa sœur, plus mal que morte,
Courra baiser le messager
Qui telles nouvelles apporte
Que son frère est hors de danger.

LOUISE LABÉ

Labé (Louise), surnommée la *belle Cordière* depuis qu'elle eut épousé à Lyon Ennemond Perrin, riche négociant en cordages, naquit en cette ville en 1526, et mourut l'an 1566. Sa rare beauté et la culture de son esprit la firent distinguer de bonne heure; poëte et musicienne, elle apprit en outre le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'escrime et l'équitation. Ambitieuse de tous genres de gloire, elle courut à seize ans, oublieuse de son sexe, rechercher les honneurs et les périls de la guerre. On la vit en 1542 au siége de Perpignan, sous le nom du capitaine *Loys*, faire des prodiges de valeur; revenue à Lyon et s'y étant mariée, elle se livra plus que jamais aux lettres et à la poésie; sa maison, qu'elle avait enrichie d'une précieuse bibliothèque, devint le rendez-vous des savants étrangers, et la rue qu'elle habitait reçut et porte encore le nom de *Belle-Cordière*. Les œuvres de Louise Labé ont été recueillies en un vol. (1824). Ses poésies sont pleines de traits heureux de sentiment et de délicatesse. Sa prose a de la noblesse et de l'élévation. Voici un passage de sa lettre à Mlle Clémence de Bourges, *Lionnoize*, sur l'éducation :

« S'il y ha quelque chose de recommandable apres la gloire et l'honneur, le plaisir que l'estude des lettres ha accoutumé donner nous y doit chacune inciter : qui est autre que les autres recreations : desquelles quand on en ha pris tant que lon veut, on ne se peut vanter d'autre chose que d'avoir passé le tems. Mais celle de l'estude laisse un contentement de soy qui nous demeure plus longuement, car le passé nous resjouit, et sert plus que le présent : mais les plaisirs des sentimens se perdent

incontinent, et ne reviennent jamais, et en est quelquefois la mémoire autant fascheuse comme les actes ont été délectables. Davantage les autres voluptez sont telles, que quelque souvenir qui en vienne, si ne nous peut-il remettre en telle disposicion que nous estions : et quelque imagination forte que nous imprimions en la teste, si connoissons nous bien que ce n'est qu'une ombre du passé qui nous abuse et trompe. Mais quand il avient que mettons par escrit nos concepcions, combien que puis apres notre cerveau coure par une infinité d'affaires et incessamment remue, si est ce que long tems apres reprenant nos escrits, nous revenons au mesme point et à la mesme disposicion où nous estions. Lors nous redouble notre aise : car nous retrouvons le plaisir passé qu'avons ù ou en la matiere dont escrivions, ou en l'intelligence des sciences ou lors estions adonnez. Et outre ce, le jugement que font nos secondes concepcions des premieres, nous rend un singulier contentement. »

MADAME ET MADEMOISELLE DESROCHES

Desroches (Madelaine Neveu, dame), poëte célèbre du xvie siècle, née à Poitiers en 1530, fit elle-même l'éducation de sa fille Catherine, qui l'égala au moins en beauté et la surpassa en esprit, s'il faut en croire Étienne Pasquier, qui dit, après avoir cité quelques écrivains de son temps : « Je ne doubteray pas « d'adjouster mesdames Desroches de Poictiers, mère et fille, et « spécialement la fille, qui reluisoit à bien escrire entre les « dames, comme la lune entre les estoiles. » Ces deux dames partageaient leur temps entre l'étude et la société des hommes les plus instruits de leur époque, et moururent à Poitiers de la peste, le même jour, comme elles l'avaient toujours souhaité, en 1587. Leurs œuvres ont été réunies et imprimées en 1578; les secondes œuvres en 1583, puis en 1604. Mademoiselle Desroches avait été souvent recherchée en mariage; mais elle refusa toujours de se marier pour ne point quitter sa mère.

A MA FILLE.

Ma mie, ie sçay que la reverence, l'amour et l'honnete pudeur ne vous permettent etre sans moi au papier des imprimeurs, et qu'il vous plaît mieux que ie suiue mon deuoir, mon desir et ma coutume. Marchons doncques en cette vnion qui nous a touiours maintenues, et prions la diuine puissance, qu'elle vueille guider l'œuure, la pensée et la parole de nous deux, nous preseruant (s'il lui plaît) de toutes calomnies et du venin de l'ingrate dent de l'enuie.

SONNET.

Ie croy que le bonheur ne depend que de nous,
Madame, et que chascun peut forger sa fortune;
Le fol trop indiscret se la rend importune,
Le sage la conduit d'un mouvement plus doux.

La preuue s'en fait claire aux actions de tous,
Au theatre mondain de la fable commune,
Tous les humains enclos soubz le ciel de la lune,
Trouuent leur bien et mal, leur plaisir et courroux.

Celle qui a de l'heur sans estre mariée,
Elle est heureuse aussi en se trouuant liée
Aux sainctes loix d'hymen, et si amour l'esprit

Avec l'heureux flambeau d'un chaste mariage,
Elle est heureuse encor en son simple veufuage,
Pour ce que son bonheur despend de son esprit.

LA VILLE DE POICTIERS,

A MESSIEURS DES GRANDS JOURS [1].

Ny mes rochers hautains qui voisinent les cieux,
Ny de mes champs flevris l'abondance fertille,
Ny du passe-lourdin la démarche subtille,
Ny de mes dous zéphirs le soupir gracieux,

[1] On nommait à Poitiers *les Grands Jours* l'époque où se rendait en cette ville les commissaires du parlement de Paris chargés de prononcer définitivement sur les causes en appel. Dans l'intervalle des affaires, les avocats qui avaient suivi la cour, et les beaux-esprits attirés par la circonstance, se délassaient en composant des vers. Leurs productions étaient applaudies ou censurées publiquement. *Les Grands Jours* de 1574 furent présidés par Achille de Harlay.

Ny mes espris locaulx, mes tutelaires dieux,
Ny de ma chere Echo la voix douce-gentille,
Ny de mes citoyens la police ciuille,
Ny de mes temples saintz le cœur deuotieux,
Ny de ma grand' Themys la prudence honorée,
Ny de mes sages lois la force révérée,
Ni du ciel fauorable vn œil tousiours benin,
Ne sauroient m'animer autant que ces orphées,
Qui, tirant de l'oubli mes gloires étouffées,
Me font luyre partout comme un astre diuin [1].

QUELQUES VERS DOREZ DE PITHAGORE [2].

Adorez humblement les grands dieux éternelz
En suyuant du pays la forme coutumiere ;
Reuerez de la Foy la vertu singuliere
Qui vnit les humains avec les immortels.

Laissez vous attirer aux propos gracieux,
Suyuez l'enseignement d'une sage parole,
Et ne permettez point qu'une cause frivole
Vous rende vos amys promtement odieux.

Ne vous transportez point d'un violent courroux
Qui trouble la raison ; ne vous donnez licence
De faire quelque mal en absence ou présence ;
Mais de vos actions craignez vous plus que tous.

1 Ces derniers vers font allusion à des morceaux de poésie réunis sous le titre de la *Puce* de madame *Desroches*, et qui furent faits à l'occasion d'une *puce* aperçue sur cette dame. — Ce recueil comprend divers poëmes grecs, latins et français, composés par plusieurs doctes personnages. (Étienne Pasquier était du nombre, aux *Grands Jours* de 1579).

2 Cette pièce et la suivante sont de mademoiselle Catherine Desroches.

Usez de la richesse auec tems et moyen,
Ne vous malcontentez de la fortune aduerse,
Ne vous estonnez point de sa face diuerse,
En ce que vous pourrez, changez son mal en bien.

Premier que reposer, il faut penser trois fois
Tout ce que l'on a fait et oublié de faire,
Prenant plaisir au bien, se fascher du contraire,
Ce qu'on doit faire vn jour le penser plusieurs mois.

ENIGMES DE PITHAGORE.

Ne recherchez iamais les chemins frequentez
Pour vous guider au temple, ains suivez une trace
Qui vous retire loing de la vulgaire place
Et des profanes lieux impudemment hantez.

Tout ce que l'on dira des ouurages parfaitz
De la Diuinité, croïez l'aussi de mesme :
L'on ne voit rien de bon, de beau ni de suprême
Que Dieu ne soit tousiours cause de tels effaictz.

Levez vous au matin dès que le soleil luit,
Puis effacez du lit la trace accoustumée
Du corps matériel lourdement imprimée,
Lorsqu'il étoit en garde au repos de la nuict.

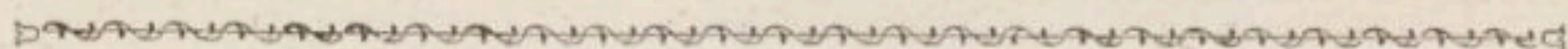
Ne riez sans propoz d'un ris demesuré,
Qui difforme les yeux, les ioues et la bouche,
Et beaucoup plus l'esprit, que la raison ne touche,
Ne voulant demeurer en lieu mal assuré.

Semez la douce manne, ensemenceant le doux
On ne cueille l'amer; ne mangez pas en herbe

Vostre blé verdissant, mais recueillez l'en gerbe,
Et le gardez songneux pour le profit de tous.

Ne blamez la couronne ains reuerez les roys,
Car ils sont lieutenantz du celeste Monarque.
Dieu graue sur leurs fronts sa veritable marque,
Et fait plier leurs meurs soubz le vent de sa voix.

Il ne faut pas penser qu'en allant et venant,
On face sagement une pronte despeche :
Le corps se trauaillant, l'esprit mesme s'empesche.
Dieu, qui fait tout mouuoir, est touiours permanent.



MARIE STUART

Marie Stuart, reine de France et d'Écosse, était fille de Jacques V et de Marie de Lorraine; elle naquit en 1542, et, par la mort de son père, fut reine dès le berceau. Parvenue à sa cinquième année, et destinée au Dauphin, fils de Henri II, roi de France, depuis, François II, elle fut placée à Saint-Germain dans un monastère, où son éducation devint l'objet des plus grands soins; la plus belle princesse de son temps en fut aussi la plus spirituelle, et réunit tous les talents, toutes les connaissances. A seize ans, elle épousa le jeune roi François II, que la mort lui enleva moins de deux ans après son mariage. Rappelée par ses sujets d'Écosse, elle quitta sa nouvelle patrie, *sa patrie la plus chère,* comme elle l'a dit elle-même, et aborda en Écosse, où tant de malheurs l'attendaient. Nous n'entrerons pas dans un détail historique qui est étranger à l'objet de ce recueil; tout le monde sait quelles furent la longue captivité de Marie Stuart et sa tragique mort sur un échafaud, le 18 février 1587. Il est resté de cette princesse quelques vers touchants et quelques lettres, qui justifient suffisamment la place qu'elle occupe dans ce volume.

MARIE STUART

A ÉLISABETH, REINE D'ANGLETERRE.

Madame,

Quoique je doive mourir par un arrêt signé de votre main, ne pensez pas que je meure votre ennemie. Je suis d'une religion qui m'apprend à supporter tous les maux

du monde, comme la vôtre vous permet de les faire impunément [1]; bien que je sois condamnée comme criminelle, je n'en suis pas moins innocente. Je serai décapitée, non pour avoir voulu ôter la vie, mais pour avoir porté une couronne après laquelle vous soupiriez. La foi qui fit prier saint Paul pour Néron me fait aussi prier pour vous. D'ailleurs une reine illégitime [2] n'est pas digne de la colère d'une reine qui tient son sceptre de la justice et de sa naissance.

Ce langage vous choquera sans doute; mais, condamnée à la mort, qu'ai-je à craindre? Mon supplice, que vous regardez comme ignominieux, mettra le comble à ma gloire. Ne croyez pas m'avoir immolée impunément; souvenez-vous qu'un jour vous serez jugée ainsi que moi; loin de souhaiter de me voir vengée, quoique cette vengeance fût juste, je m'estimerois, au contraire, infiniment heureuse si la mort temporelle que je vais souffrir vous conduisoit au chemin de cette autre vie, qui doit durer autant que l'éternité. Adieu, Madame, songez qu'une couronne est un bienfait dangereux, puisqu'il a fait perdre la vie à votre cousine.

[1] Ne dirait-on pas que Voltaire s'est inspiré de ces paroles, lorsque, dans *Alzire*, il a mis ces beaux vers dans la bouche de Guzman :

> Des Dieux que nous servons connais la différence:
> Le tien t'a commandé le meurtre et la vengeance,
> Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
> M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

[2] Le même jugement qui condamna à mort Anne de Boleyn, la mère infortunée d'*Élisabeth*, avait déclaré sa fille illégitime.

SUR LA MORT DE FRANÇOIS II, SON ÉPOUX [1].

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un œil touchant
De perte irréparable,
Et en soupirs cuisants
Je passe mes beaux ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ni si triste douleur
De dame infortunée,
Qui mon cœur et mon œil
Voi en bierre et cercueil ?

Qui en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse,
Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Si en quelque sejour,
Soit en bois et en prés,
Soit à l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

[1] François II, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né en 1544, succéda à son père en 1559, à l'âge de quinze ans; il avait épousé, l'année précédente, *Marie Stuart*, et mourut en 1560, après un règne de dix-sept mois et vingt jours.

Si je suis en repos
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qui me touche :
En labeur, en recoy,
Toujours est près de moy.

Mets, chanson, icy fin
A si triste complainte,
Dont sera le refrain :
Amour vraye et sans feinte.

ADIEUX A LA FRANCE [1].

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie !
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance !
Adieu, France, adieux, mes beaux jours,
La nef qui disjoint nos amours
N'a c'y de moi que la moitié;
Une part te reste; elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

[1] Marie Stuart composa ces vers lors de son départ pour l'Écosse, après la mort de François II, son époux, et étant encore en vue des côtes de France.

MARGUERITE DE NAVARRE

MARGUERITE DE FRANCE, reine de Navarre, était la dernière des filles de Henri II et de Catherine de Médicis; elle naquit à Paris en 1552, et épousa en 1572 le prince de Béarn, qui fut depuis Henri IV, pour lequel elle n'éprouva jamais une vive affection. La fatale nuit de la Saint-Barthélemy vint ensanglanter les fêtes de son mariage, et elle faillit en être une des victimes. Dans le Béarn, elle vécut en assez bonne intelligence avec son époux; mais après son retour à Paris, sa conduite ne fut pas exempte de reproches; et lorsque Henri, devenu roi de France, désira faire casser leur mariage, elle s'y prêta volontiers. Retirée en Auvergne, le besoin d'agitation la ramena encore à Paris, où elle désespéra le bon Henri par sa conduite; cependant, au milieu de ses dissipations, elle conserva toujours le goût des études sérieuses. On a de cette princesse d'agréables *poésies* et des *mémoires* fort curieux. Marguerite survécut à Henri IV, et mourut à Paris en 1615.

ÉPISODE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Le roy Charles [1], qui estoit très prudent et qui avoit esté tousjours très obéissant à la reyne mère, prince très catholique, voyant aussi de quoy il y alloit, print soudainement résolution de se joindre à la reyne mère, et se conformer à sa volonté, et garantir sa personne des huguenots par les catholiques, non sans toutefois extrême regret de ne pouvoir sauver Téligny, la Nouë et M. de la

[1] Charles IX.

Rochefoucault. Et alors, allant trouver la reyne sa mère, envoya querir M. de Guise et tous les autres princes et capitaines catholiques, où fust pris résolution de faire la nuict mesme le massacre de la Saint-Barthélemy. Et mettant soudain la main à l'œuvre, toutes les chaînes tenduës et le tocsin sonnant, chacun courut en son quartier, selon l'ordre donné, tant à l'admiral qu'à tous les huguenots.

M. de Guise donna au logis de l'admiral, à la chambre duquel Besme, gentilhomme allemand, estant monté, après l'avoir dagué le jeta par les fenestres à son maistre, M. de Guise. Pour moy, l'on ne me disoit rien de tout cecy. Je voyois tout le monde en action, les huguenots désespérés de cette blessure, messieurs de Guise, craignans que l'on voulust faire justice, se suchetans tous à l'oreille. Les huguenots me tenoient suspecte, parce que j'estois catholique, et les catholiques, parce que j'avois épousé le roy de Navarre, qui estoit huguenot. De sorte que personne ne m'en disoit rien, jusques au soir qu'estant au coucher de la reyne ma mère, assise sur un coffre auprès de ma sœur de Lorraine, que je voyois fort triste, la reyne ma mère parlant à quelques-uns, m'apperceust, et me dit que je m'en allasse coucher. Comme je faisois la reverence, ma sœur me prend par le bras et m'arreste, et se prenant fort à pleurer, me dit: « Mon Dieu, ma sœur, n'y allez pas. » Ce qui m'effraya extrêmement. La reyne ma mère s'en aperceut, et, appelant ma sœur, se courrouça fort à elle, et lui defendit de me rien dire. Ma sœur luy dit qu'il n'y avoit point d'apparence de m'envoyer sacrifier comme cela, et que, sans doute, s'ils decouvroient quelque chose, ils se vengeroient de moy; la reyne ma mère répond que, s'il plaisoit à Dieu, je

n'aurois point de mal ; mais quoy que ce fust, il falloit que j'allasse, de peur de leur faire soupçonner quelque chose...

Je voyois bien qu'ils se contestoient, et n'entendois pas leurs paroles. Elle me commanda encore rudement que je m'en allasse coucher. Ma sœur, fondant en larmes, me dit bon soir, sans m'oser dire autre chose; et moy je m'en allay toute transie et éperduë, sans me pouvoir imaginer ce que j'avois à craindre. Soudain que je fus en mon cabinet, je me mis à prier Dieu qu'il luy plust de me prendre en sa protection, et qu'il me gardast, sans savoir de quoy ni de qui. Sur cela, le roy, mon mary, qui s'estoit mis au lit, me manda que je m'en allasse coucher. Ce que je fis, et trouvay mon lit entouré de trente ou quarante huguenots que je ne connoissois point encore ; car il y avoit fort peu de temps que j'estois mariée. Toute la nuict, ils ne firent que parler de l'accident qui estoit advenu à M. l'admiral, se réservant dès qu'il seroit jour de demander justice au roy de M. de Guise, et que, si on ne la leur faisoit, ils se la feroient eux-mesmes. Moy j'avois toujours dans le cœur les larmes de ma sœur, et ne pouvois dormir pour l'apprehension en laquelle elle m'avoit mise sans sçavoir de quoy.

La nuict se passa de cette façon sans fermer l'œil. Au point du jour, le roy mon mary dit qu'il vouloit aller jouer à la paume attendant que le roy Charles fust éveillé, se resolvant soudain de lui demander justice. Il sort de ma chambre et tous ses gentilshommes aussi.

Moy voyant qu'il estoit jour, estimant que le danger que ma sœur m'avoit dit fust passé, vaincue du sommeil, je dis à ma nourrice qu'elle fermast ma porte pour pouvoir dormir à mon aise. Une heure après, comme j'estois

le plus endormie, voicy un homme frappant des pieds et des mains à la porte, et criant : « Navarre! Navarre! » Ma nourrice, pensant que ce fust le roy mon mary, court vistement à la porte. Ce fut un gentilhomme nommé M. de Tréjan, qui avoit un coup d'épée dans le coude et un coup de hallebarde dans le bras, et estoit encores poursuivy de quatre archers qui entrèrent tous après luy en ma chambre.

Luy se voulant garantir, se jetta dessus mon lit. Moy sentant ces hommes qui me tenoient, je me jette à la ruelle, et luy après moy, me tenant toujours au travers du corps. Je ne connoissois point cet homme, et ne savois s'il venoit là pour m'offenser, ou si les archers en vouloient à luy ou à moy. Nous crions tous deux, et estions aussi effrayez l'un que l'autre.

Enfin Dieu voulut que M. de Nançay, capitaine des gardes, y vinst, qui me trouvant en cet estat-là, encore qu'il y eust de la compassion, ne put se tenir de rire, et se courrouça fort aux archers de cette indiscrétion, les fit sortir, et me donna la vie du pauvre homme qui me tenoit, lequel je fis coucher et panser dans mon cabinet jusques à temps qu'il fust du tout guéry. En changeant de chemise, parce qu'il m'avoit toute couverte de sang, M. de Nançay me conta ce qui se passoit, et m'asseura que le roy mon mary estoit dans la chambre du roy, et qu'il n'auroit nul mal. Et me faisant jetter un manteau de nuict sur moy, il m'emmena dans la chambre de ma sœur, madame de Lorraine, où j'arrivay plus morte que vive. En entrant dans l'antichambre, de laquelle les portes estoient toutes ouvertes, un gentilhomme nommé Bourse, se sauvant des archers qui le poursuivoient, fut percé d'un coup de hallebarde à trois pas de moy. Je

tombay de l'austre costé presque évanouïe entre les bras de M. de Nançay, et pensois que ce coup nous eust percez tous deux. Et estant quelque peu remise, j'entray en la petite chambre où couchait ma sœur.

Comme j'étois là, M. de Mossians, premier gentilhomme du roy mon mary, et Armagnac, son premier valet de chambre, m'y vindrent trouver pour me prier de leur sauver la vie. Je m'allay jetter à genoux devant le roy et la reyne ma mère pour les leur demander, ce qu'enfin ils m'accordèrent.

MADEMOISELLE DE GOURNAY

GOURNAY (Marie de Jars de), née à Paris en 1566, fut orpheline de bonne heure. La lecture des *Essais* de Montaigne lui donna un grand désir de connaître l'auteur; elle y parvint, et plut au philosophe, qui la nomma sa fille d'*alliance* et s'attacha à perfectionner ses études. La mort de Montaigne, arrivée peu d'années après, plongea mademoiselle de Gournay dans une profonde douleur, qu'elle adoucit dans l'intimité de la famille de son père d'alliance. Ses connaissances étendues, les ressources de son esprit, rendirent mademoiselle de Gournay célèbre; familière avec la littérature grecque et la latine, elle traduisit en vers plusieurs livres de l'*Énéide* et des morceaux de *Tacite*, de *Salluste* et d'*Ovide*. Ses œuvres ont été réunies sous ce titre: Les *Avis* ou les *Présents de la demoiselle de Gournay*. Elle mourut à Paris en 1645.

EXCLAMATION SUR LE PARRICIDE DÉPLORABLE DE L'AN MIL SIX CENT DIX [1].

FRAGMENT.

La patience a peu vaincre quelque temps le désir de lascher ma voix sur le misérable trespas du roy, par cette concideration, qu'aussi bien la grandeur du désastre, et le ressentiment en etaient inexprimables; aujourd'hui l'impatience m'emporte, et prend pour raison l'impuissance de la Raison à regarder en silence auec

1 L'assassinat de Henri IV par Ravaillac.

quelque règle de concideration, telle qu'elle soit, ce malheureux coup, qui porte au sépulchre le bras droict, la gloire, la ioye et l'esprit vital de mon païs. Mais, las! il me semble que i'en reuoy l'autheur sur le poinct mesme de l'action, et partant que ie la doibs lamenter comme chose présente, puisqu'il est vray que la calamité dont elle est comblée ne permettant pas que son regret vieillisse, il semble que la face et l'horreur de cet accident, soient tousiours un nouuel obiet à nos yeux. Escrions-nous donc en termes pressans et d'vne exclamation vniuerselle: O meurtrier parricide, quelle fureur t'emporte? que veux-tu faire? Frapperas-tu l'oingt du Seigneur, l'arrière-fils, le fils, l'héritier, le père de mille oings du Seigneur auec luy? veux-tu rendre ta désolée patrie orfeline et vefue, qui te tend les bras et qui te crie en requerant misericorde? que si tu donnes ce coup, elle qui fait trembler soubs ses pieds toute l'Europe par l'heur et la félicité de posséder ce roy, tremblera elle-même, perduë et déplorée au frémissement des fueilles! et que pour mieux dire il ne restera plus de France ny de patrie que pour vn lamentable tombeau de celles qui furent! Si sa dolente espouse, si ses innocents petits enfants, ne te font pitié, que toutes les espouses, que toutes les femmes, que tous les enfants de ton païs t'en facent; ou, si l'effucion du sang t'est si friande, tu trouveras mille mères qui t'offriront le sein de leur chere portée à frapper, pour racheter celuy du roy qu'elles tiennent pour pere commun, et sans lequel leurs enfants et leur fécondité leur tiendraient lieu d'affliction. Ha! malheureux, retien ce glaiue, la main des hommes aussi bien n'est point capable de tuër un prince eschappé de trois batailles, et de quatre ou cinq cents, que combats, que

sieges. Mais où le veux-tu frapper? Il est sacré partout, il est partout bienfaicteur et restaurateur de la France et de toy. Frapperas-tu la gorge, la teste, le sein? la gorge, d'une parole qu'elle pousse, guide cent peuples aueugles et denuez de conduite sans elle; ton païs soubs la suffisance de cette teste se rend arbitre de la fortune de l'Europe; ce sein animé d'vn cœur si braue et si généreux a mis en déroute la moitié de la mesme Europe armée contre nous, et restably ton père et ta mère dans leurs biens et dans leur lict. Deloyal, hélas! le turc exterminait et mettait aux fers, ces iours passez, le reste de nos desolez chrestiens en la Palestine, si ce prince ne les eust maintenus; veux-tu leur arrachant ce défenseur faire des esclaves de leurs personnes, des cabarets de leurs temples, et du feu de leurs croix?.....

A MICHEL SEIGNEUR DE MONTAIGNE

SUR SES ESSAIS.

Ainsi que l'œil d'un Astre, ornement de la nuict,
Qui void du nouueau iour la pressante saillie
R'allumant toute en soy sa vigueur recueillie,
Decoche vn vif esclair puis à chef bas s'enfuit;
Ainsi la France, hélas! dont ia le buscher luit[1]
Pour uoir d'vn haut honneur sa biere assouuie,
R'animant à ce coup ses esprits et sa uie,
Comme vn dernier chef-d'œuure entre nous t'a produict.
Toy que dès l'aage simple où l'on sort de l'enfance,
Loin de ton beau séiour, loin de ta cognoissance,

[1] Montaigne naquit au moment des guerres civiles de religion, et ces vers furent écrits pendant les guerres de la Ligue.

Soubs la foy des Essais pour pere i'ay receu [1] :
Permets qu'en lettres d'or, sur leur carte immortelle,
Ie graue ici ce vers qui s'éternise en elle :
Montaigne escrit ce livre, Apollon l'a conçeu.

[1] On a vu plus haut que Montaigne avait pris l'auteur pour *fille d'alliance.*

MADEMOISELLE DE SCUDERI

Scuderi (Madeleine de) naquit au Havre en 1607, et vint de bonne heure à Paris. Les charmes de son esprit et l'étendue de ses connaissances la firent admettre à la cour littéraire de l'hôtel de Rambouillet; elle était sans fortune, et se mit à composer des romans qui, imprimés d'abord sous le nom de son frère, eurent un prodigieux succès; aujourd'hui que l'affectation, la recherche et l'abus de l'esprit qui déparent ces livres, les font tomber de nos mains, on ne peut concevoir l'engouement qu'ils excitèrent, et qui n'atteignit pas seulement les esprits frivoles, mais les personnages les plus graves, d'illutres prélats, parmi lesquels ont trouve avec étonnement le savant Huet, évêque d'Avranches, Mascaron, Fléchier, Godeau, évêque de Grasse, qui traitèrent mademoiselle Scuderi de moderne *Sapho;* Huet a dit d'elle, dans son *Traité de l'Origine des Romans:* « On ne vit pas sans étonne-« ment les romans qu'une fille autant illustre par sa modestie « que pas son mérite avait mis au jour sous un nom emprunté, « se privant si généreusement de la gloire qui lui était due, et « ne cherchant sa récompense que dans sa vertu, comme si, « lorsqu'elle travaillait ainsi à la gloire de notre nation, elle eût « voulu épargner cette honte à notre sexe... Nous avons appris « que l'illustre *Bassa, Cyrus,* et *Clélie,* sont les ouvrages de ma-« demoiselle de Scuderi. » Au surplus, ce n'est pas seulement comme écrivain que mademoiselle de Scuderi fut estimée; de grandes qualités en faisaient un modèle de noblesse et de bonté; jamais on ne vit un caractère plus égal, une conduite plus digne. Aussi eut-elle de vrais amis. Outre ses romans, mademoiselle de Scuderi est auteur de poésies pleines de grâces et de légèreté, et, chose singulière, on n'y trouve pas, non plus que dans ses lettres, cette *préciosité* qui dépare ses romans. Elle mourut en 1701, dans une extrême vieillesse. Ses principaux ouvrages sont: *Le Grand Cyrus,* 10 volumes; *Clélie,* 10 volumes; *Conversations sur divers sujets; Conversations morales; Entretiens de morale,* etc.

DE LA POLITESSE.

..... La politesse ne s'acquiert que dans le monde : on la peut trouver à la guerre, parmi les chasseurs, à la campagne, à la solitude la plus retirée; mais on ne l'y acquiert pas; il faut l'avoir acquise à la cour, et tout ce qu'on peut faire est de la conserver quand on n'y est plus; et la même raison qui fait qu'il y a de la politesse à excuser ceux qui en manquent, seulement parce qu'ils n'ont jamais été aux lieux où on la peut apprendre, fait que c'est manquer de politesse que de railler des étrangers, et il y a une petite conversation sur ce sujet qui vous fera voir, quand nous la lirons ensemble, que la politesse ne permet pas qu'on blâme un étranger de ce qu'il ignore. « J'ai toujours été de ce sentiment-là, dit Clarinte; mais je crois encore une autre chose à observer pour l'exacte politesse : c'est de n'aller pas parler étourdiment des païs en présence de ceux qui en sont; car comme il n'y a point de personne si parfaite à qui on ne trouve quelque chose à désirer, il n'y a point aussi de païs qui n'ait quelque défaut. — En effet, dit Théanor, en un lieu le climat est doux, et les peuples sont légers et inconstans; en un autre, les peuples ont beaucoup d'esprit, et sont accusés de peu de fidélité; en un païs, on trouve bien souvent les sciences et les vices; en un autre, l'innocence et la rusticité; en un endroit, on ne voit que des palais; si bien que, comme il faudrait cent beautés pour faire une beauté parfaite, il faudrait aussi cent païs pour en faire un accompli. Il faudrait prendre la douceur du climat de l'un, les fleuves et les mers de l'autre; les fleurs et les fruits en un lieu, choisir même jusqu'aux

oiseaux et aux papillons; prendre les sciences et les beaux-arts en un endroit, la valeur en un autre, la probité parmi des peuples d'esprit moins brillant, et l'exacte justice dans le ciel, car, en vérité, on ne la trouve guère sur la terre. » C'est pourquoi la politesse veut qu'on n'aille pas exagérer, en présence d'un étranger, les défauts ou les vices qu'on attribue à sa nation.....

LA BEAUTÉ, L'ESPRIT, LA VERTU.

La fleur que vous avez vu naître
Et qui va bientôt disparaître,
C'est la beauté qu'on vante tant;
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage;
Mais à la fin il s'affaiblit,
Et s'il se forme d'âge en âge,
Il brille moins plus il mûrit.

La vertu, seul bien véritable,
Nous suit au delà du trépas;
Mais ce bien solide et durable
Est le seul qu'on ne cherche pas.

IMPROMPTU

A PROPOS DES ŒILLETS QUE CULTIVAIT LE GRAND CONDÉ.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

MADAME DE MOTTEVILLE

MOTTEVILLE (Françoise Bertaud, dame de), née en 1621, descendait, par sa mère, de la maison espagnole de Saldana. Dès l'âge de sept ans elle fut placée près d'Anne d'Autriche, mais elle en fut bientôt éloignée par le cardinal de Richelieu. Mariée en 1639 à Langlois de Motteville, elle perdit son époux après deux ans de mariage. Anne d'Autriche, devenue régente à la mort de Louis XIII, rappela auprès d'elle madame de Motteville, qui ne la quitta plus, et dont elle devint la confidente intime. Nous avons de madame de Motteville un ouvrage intitulé: *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*. Il est écrit avec simplicité, porte le caractère de bonne foi, et peut être consulté avec fruit pour l'histoire de cette époque. Madame de Motteville mourut en 1689.

LA COUR.

Le climat de ce pays qu'on appelle la cour est d'une étrange nature. Quelle n'est pas sa corruption et combien se doit estimer heureux celui qui n'est pas destiné à l'habiter! L'air n'y est jamais doux ni serein pour personne; ceux mêmes qui, dans l'apparence d'un bonheur entier, y sont adorés comme des dieux, sont ceux qui sont le plus menacés de l'orage. Le tonnerre y gronde incessamment, soit pour les grands, soit pour les petits; et ceux mêmes que leurs compatriotes regardent avec envie, ne connaissent point de calme. C'est une région sombre et pleine de tempêtes continuelles; les hommes y vivent peu, et le temps que la fortune les y laisse, ils sont toujours malades de cette contagieuse maladie de l'ambition, qui leur ôte le repos, leur ronge le cœur et leur envoie des vapeurs

à la tête, qui souvent leur ôtent la raison. Ce mal leur donne aussi un continuel dégoût pour les meilleures choses; ils ignorent le prix de l'équité, de la justice, de la bonté; la douceur de la vie, les plaisirs innocents et tout ce que les sages de l'antiquité ont estimé de bon, leur paraissent ridicules. Ils sont incapables de connaître la vertu et de suivre ses maximes, si ce n'est que le hasard les éloigne de cette terre. Alors, s'ils peuvent, par l'absence, se guérir de cette maladie, ils deviennent sages, et nul ne doit être si bon chrétien ni si bon philosophe qu'un courtisan détrompé.

LES HABITUDES D'ANNE D'AUTRICHE.

..... Après avoir parlé de l'état où était la cour, je crois qu'il est juste de dire quelque chose de particulier de la reine. Elle s'éveillait pour l'ordinaire à dix ou onze heures, et les jours de dévotion à neuf, qu'elle faisait une longue prière avant que d'appeler celle qui couchait auprès d'elle. Quand on avait annoncé son réveil, ses principaux officiers lui venaient faire leur cour, et souvent d'autres personnes y entraient, et particulièrement certaines dames qui lui venaient parler de ses œuvres de charité qui étaient à faire à Paris, dans toute la France et même au dehors; car ses libéralités en tout temps étaient grandes et s'étendaient généralement sur tout ce qui regardait la piété. Son application était sans relâche à tous les besoins qu'on avait de sa protection et de sa justice. Les hommes n'étaient pas exclus de ses audiences. Dans ces premières heures elle en donnait souvent à plusieurs et entrait dans toutes les affaires dont ils lui parlaient, selon qu'elle le jugeait nécessaire. Le roi ne

manquait jamais, non plus que MONSIEUR, de la venir voir le matin pour ne la quitter qu'à l'heure de leur retraite, excepté dans les heures de leur repos et de leurs jeux, l'enfance ne leur permettant pas encore de manger avec elle, comme ils firent depuis.

La reine ne dînait pas souvent en public, servie par ses officiers; mais presque toujours dans son petit cabinet, servie par ses femmes. Après son dîner, elle allait tenir cercle, ou bien elle sortait et allait voir des religieuses, ou faire quelque dévotion; d'où étant revenue, elle se donnait encore quelque temps aux princesses et aux dames de qualité qui venaient faire leur cour. La reine se retirait ensuite en son particulier. Le duc d'Orléans, après un entretien secret, s'en allait à Luxembourg et laissait le cardinal Mazarin avec la reine. Ce ministre y demeurait quelquefois une heure, quelquefois plus. Les portes du cabinet demeuraient ouvertes. Après la sortie du duc d'Orléans, les gens de la cour, soit par leur dignité, soit par leur faveur, pouvaient entrer par la petite chambre du Palais-Royal joignant le cabinet, et y demeurer, attendant là fin du conseil; quand il était fini, la reine peu de temps après donnait le bonsoir à tout ce qui s'appelle le grand monde. La foule des grands seigneurs et des courtisans demeurait dans le grand cabinet, et c'était là sans doute que se pratiquait tout ce que leurs folles intrigues pouvaient produire. Peu d'hommes avec quatre ou cinq personnes de notre sexe avaient l'honneur de rester avec la reine à toutes les heures où elle était en son particulier.

Quand elle avait donné le bonsoir et que le cardinal l'avait quittée, elle entrait dans son oratoire, où elle demeurait en prière plus d'une heure; puis elle en sortait

pour souper à onze heures. Son souper fini, nous en mangions les restes, sans ordre ni mesure, nous servant pour tout appareil de sa serviette à laver, et du reste de son pain; et quoique ce repas fût mal ordonné, il n'était point désagréable par l'avantage de ce qui s'appelle privauté pour la qualité et le mérite des personnes qui s'y rencontraient quelquefois. En suite de ce festin, nous allions la trouver dans son cabinet, où recommençait une conversation gaie et libre, qui nous conduisait jusqu'à minuit ou une heure; et quand elle était déshabillée et souvent couchée et prête à s'endormir, nous la quittions pour en aller faire autant.

Elle tenait conseil les lundis et jeudis. Elle jeûnait tous les jours commandez, et, malgré son appétit, elle jeûnait tout le carême entier. Étant à Paris, elle allait tous les samedis à la messe à Notre-Dame, et pour l'ordinaire elle demeurait le reste de ce jour-là à son repos. Elle communiait réglément tous les dimanches et les fêtes. Les veilles des bonnes fêtes elle allait coucher au Val-de-Grâce. Elle demeurait là quelques jours, retirée de tout le monde, et elle prenait plaisir d'y faire des conversations avec des religieuses. Elle cherchait les plus saintes, et s'accommodait de celles qui n'avaient qu'un mérite médiocre; mais quand elles avaient pu toucher son estime, elle les honorait de son amitié. Elle a été quelquefois mais rarement visiter les prisons, déguisée en suivante. Elle avait une femme de chambre, dame pieuse et de vertu, qui dans les premières années de sa régence s'enfermait les soirs avec elle dans son oratoire; toute l'occupation de cette dame était d'instruire la reine des nécessités journalières, publiques et particulières de tous les pauvres, et de lui demander de l'argent pour y remédier...

LA MÈRE ANGÉLIQUE ARNAULD

Arnauld (Angélique de Saint-Jean), fille d'Arnauld d'Andilly, et sœur de Simon Arnauld, marquis de Pompone, qui fut ministre des affaires étrangères sous Louis XIV, naquit en 1624, entra à l'âge de six ans à l'abbaye de Port-Royal, où sa grand'-mère et ses six tantes étaient religieuses, y fut élevée par elles, et se fit remarquer par son esprit et sa vertu. Elle fut pendant vingt ans maîtresse des novices, puis abbesse, et mourut en 1684. On a d'elle des *relations*, des *réflexions*, des *conférences*.

SUR LA VIE DE LA SŒUR CATHERINE DE SAINT-JEAN ARNAULD[1].

FRAGMENT.

.... Je crois devoir marquer que sa patience et sa tranquillité dans les maladies et dans les douleurs très-sensibles, n'étaient pas seulement un effet de la fermeté de son esprit, mais une vertu qu'elle avait acquise par un long exercice pendant le temps de ses grandes afflictions, j'entends de son mariage, où ayant été obligée, par le silence qu'elle gardait de la cause de ses peines[2], de n'en

[1] C'était la fille aînée d'Antoine Arnault et de demoiselle Marion, qui eurent vingt enfants. Elle naquit le 9 juin 1590, épousa à quinze ans M. le Maître, qui était maître des comptes. Obligée à une séparation à cause de la conduite désordonnée de son mari, elle entra après son veuvage à l'abbaye de Port-Royal, où ses cinq sœurs et sa mère étaient religieuses, et fit profession en 1644. — Elle mourut le 22 janvier 1651.

[2] Elles provenaient de la conduite de son mari.

chercher la consolation qu'en Dieu, elle s'était accoutumée pour le reste de sa vie à ne voir que lui dans les maux qu'il lui envoyait; et ainsi elle demeurait toujours dans la paix, surtout quand ce n'étaient que des maux personnels, car elle était plus sensible quand il s'agissait de l'affliction ou de la perte des personnes qu'elle aimait, et en ce point elle n'avait pu surmonter la tendresse extraordinaire de son bon naturel. Nous en dirons un mot : mais j'ajoute encore que dans ses maladies elle faisait paraître que l'amour qu'elle avait pour les pauvres était poussé jusqu'à l'émulation de leur pauvreté. Elle le témoignait en mille rencontres, ne voulant pas se plaindre des petites incommodités qui pouvaient arriver, comme celles-là, que l'on fit du bruit dans le lieu où elle était, que l'on y allât et vînt pour diverses affaires; que les personnes qui la devaient servir fussent employées à quelque autre chose, qui les empêchât d'être si ponctuellement à ses heures pour lui rendre service; que la nourriture et les remèdes ne fussent pas pris si précisément quand il les lui fallait. Dans toutes ces rencontres elle prenait cela gaiement, et disait que les pauvres se trouveraient bien heureux, s'ils n'avaient à soutenir ces petits manquements, eux qui manquent de tout, ou bien qu'elle avait de tout ce qui lui était nécessaire.....

LA MARQUISE DE VILLARS

Villars (Marie Gigault de Bellefonds, marquise de), sœur du maréchal de Bellefonds (Voy. plus loin la note de l'article de madame la Vallière), naquit en 1624; elle épousa en 1651 le marquis de Villars, et accompagna son mari dans ses diverses ambassades à Copenhague, Turin et Madrid; elle fut la mère d'un des plus grands capitaines dont s'honore la France, le maréchal duc de Villars, l'illustre vainqueur de Denain, et c'est son plus beau titre au souvenir de la postérité. Madame de Villars a laissé un volume de *Lettres* intéressantes, écrites d'un style facile, et dans lesquelles on trouve de curieux détails sur la cour d'Espagne, où elle était devenue l'amie et la consolatrice de la reine Marie-Louise d'Orléans, épouse de Charles II, qui avait quitté la France avec tant de regrets. Madame de Villars mourut à Paris en 1706.

A MADAME DE COULANGES.

Madrid, 6 mars 1680.

Nous voici au mercredi des Cendres; je n'ai rien à vous dire du carnaval. Comme le carême n'est point du tout ici un temps de pénitence, celui qui le précède ne se distingue par aucun plaisir; car jamais vous ne voudriez croire que c'en fût un que de jeter sur les passants beaucoup d'eau par la fenêtre. Pour ce qui se passe dans le palais, le roi, la reine et les dames se battent à coups d'œufs remplis d'eau de senteur, mais en si prodigieuse quantité, que l'on ne comprend pas où l'on peut en

trouver tant; ils sont tous argentés et peints. La reine m'en donna un panier, dont je régalai ma fille.

Il y eut dimanche, au Retiro, une comédie de machines, où les deux reines et le roi étaient: il fallait y être à midi; l'on y mourait de froid. Comme je me promenais dans les galeries de cette maison, qui sont très-agréables, habillée à ma commodité, comme devant voir cette comédie derrière des jalousies, et ne songeant ni à roi, ni à reine, j'entendis notre jeune princesse qui m'appelait fort haut par mon nom. J'entrai dans le lieu d'où me paraissait venir sa voix, avec un air un peu composé; je la trouvai assise au milieu du roi et de la reine-mère. Elle n'avait consulté, en m'appelant, que son envie de me voir, et avait tout à fait oublié la gravité espagnole. Elle, de rire en me voyant. La reine-mère me rassura; elle est toujours aise que la reine, sa belle-fille, se divertisse. Elle lui donna même occasion de me venir parler auprès d'une fenêtre; mais je m'en retirai bientôt. Elle me demanda si je n'avais point reçu de vos lettres.

Au reste, Madame, toutes les ambassadrices meurent à Madrid; en voilà deux en six semaines, qui étaient plus jeunes que moi [1]. J'aimerais autant que la mort en eût pris de quelque autre État. On me dit qu'on ne peut résister aux chaleurs. Je me tranquillise un peu sur cela, quand je songe à mesdames de *Schomberg* et de *Lafayette*, qui cherchent et qui trouvent des airs tempérés dans leurs maisons de la ville et dans celles qu'elles choisissent à la campagne. Elles sont toujours malades, sans que d'ailleurs la fortune les accable de leurs revers; et moi je me porte bien sans faire aucun remède et sans les croire

1 Les ambassadrices d'Allemagne et de Danemark.

nécessaires. Mais cela ne peut pas durer. J'observe mon régime de chocolat, auquel je crois devoir ma santé. Je n'en use pas comme une folle et sans précaution. Mon tempérament ne paraît nullement se pouvoir accommoder de cette nourriture; elle est pourtant admirable et délicieuse. J'en ai fait faire chez moi, qui ne peut jamais faire mal. Je songe souvent que, si je puis vous revoir, je veux vous en faire prendre méthodiquement et vous faire avouer que rien n'est meilleur pour la santé; voilà bien parler de chocolat. Songez que je suis en Espagne, et que c'est presque mon seul plaisir que d'en prendre...

A MADAME DE COULANGES.

Madrid, 13 juin 1680.

Depuis ma dernière lettre, nous avons fait un petit voyage en la seule maison qu'ait le roi d'Espagne quand il veut, pour quelque temps, quitter la demeure de Madrid. Elle s'appelle Aranjuez; elle passe ici pour une merveille du monde. La situation pour les eaux est des plus belles; et si M. le Nôtre en trouvait une pareille, ce qu'il y pourrait faire s'appellerait en effet une merveille; le jardin, qui est si grand, est entouré de deux rivières, dont l'une est le Tage, et l'autre le Guadarama, Voilà de grands noms; mais me voilà, pour toute ma vie, détrompée de ces noms fameux. N'avez-vous pas une haute idée de ce Tage? et le Mançanarès n'a-t-il pas quelquefois touché votre imagination, comme de quelque agréable rivière? Le Tage est plus grand, mais en revanche son eau n'est point claire. Il faut pourtant dire la vérité, ce jardin, pour l'Espagne, est agréable par la

quantité d'arbres et de fontaines qui y sont; car rien n'est si rare en ce pays que les bois, par la sécheresse du climat. Je n'ai rien trouvé à redire au peu de largeur des allées; c'est Philippe II qui les a fait planter, et peut-être que de son temps il fallait qu'elles fussent ainsi pour être parfaites. La maison serait assez belle si elle était achevée; mais il s'en faut plus de la moitié, quoique le dessin ne soit pas grand. Il y a sept à huit lieues d'Aranjuez à Madrid. Nous y allâmes le vendredi, et nous en revînmes le lundi. J'allai le lendemain voir la reine; je lui en dis des merveilles, et je la suppliai de le dire au roi, qui entra. Elle fit fort bien son devoir; je lui avais conseillé de marquer quelque impatience que Sa Majesté ne la menât voir ce beau lieu. Elle n'eut pas de peine à lui persuader que j'en étais charmée; car il le croit au-dessus de tout ce qu'il y a au monde. Cette demeure, qui semble n'être propre que pour le temps des chaleurs, est mortelle en été, et le gouverneur a permission de n'y être jamais dans cette saison. Pour toutes bêtes rares, il y a une infinité d'horribles chameaux; d'en voir un seul, comme on en voit quelquefois à Paris, ne fait pas un effet désagréable comme lorsqu'on en voit beaucoup ensemble.

Tout ce qu'on voit là ne fait pas du tout souvenir de la ménagerie de Versailles. Il n'y a même point de ménagerie; car ces vilains animaux paissent dans les champs comme des troupeaux de bœufs et de vaches, où l'on s'en sert pour porter des pierres et de la terre quand on bâtit. Me voilà donc revenue de cette maison royale, dont je ne vous parlerai plus.

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER

MONTPENSIER (Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de), connue sous le nom de *Mademoiselle*, fille de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII et oncle de Louis XIV, naquit en 1627, mena une vie orageuse, mais montra cependant quelques grandes qualités; à l'époque de la Fronde, elle la servit d'abord secrètement, tout en restant attachée au parti de la cour; puis quand son père fit cause commune avec le prince de Condé, elle rendit de grands services à son nouveau parti, fut obligée de quitter Paris, et ne rentra à la cour qu'en 1657. Après avoir refusé une foule de princes qui lui furent proposés en mariage, un simple cadet d'une illustre maison, Lauzun, fixa son choix; le roi consentit d'abord assez aisément à cette union, qu'il défendit ensuite, ce qui n'empêcha pas *Mademoiselle* de contracter un mariage secret. Lauzun fut renfermé pendant dix ans, mais quand il eut recouvré la liberté, grâce aux sacrifices de la princesse, il n'eut pour elle que de l'ingratitude; elle s'en consola par la religion. On a de mademoiselle de Montpensier des *Mémoires* où elle s'occupe beaucoup plus d'elle que des événements de l'époque. *Mademoiselle* mourut en 1693.

LETTRE A LOUIS XIV.

Votre Majesté sera surprise de la permission que je veux lui demander d'approuver que je me marie [1]. Je me trouve, Sire, par ma naissance et par l'honneur que j'ai d'être votre cousine germaine, tellement au-dessus de

[1] Voir pages 73 et 74, les lettres de madame de Sévigné au sujet de ce mariage.

tout le monde, qu'il me semble que je n'ai rien à désirer que ce que je suis.

Lorsqu'on se marie à des étrangers, on ne connaît ni l'humeur ni le mérite des gens avec qui l'on doit passer sa vie, ainsi il est difficile de se pouvoir promettre une condition heureuse. La mienne l'est beaucoup par l'honneur que j'ai d'être auprès de V. M.; celle que je vais prendre ne m'en éloignera point...C'est, Sire, sur M. de Lauzun que j'ai jeté les yeux; son mérite et l'attachement qu'il a pour V. M. sont ce qui m'a plu davantage et ce qui a le plus contribué à ce choix. V. M. se souviendra combien j'ai désapprouvé le mariage de ma sœur, et n'aura pas sans doute oublié tout ce que l'ambition m'a fait dire mal à propos là-dessus. Je la supplie très-humblement d'oublier tout ce que cette passion m'a fait dire et imaginer; et si elle pense que ce soit une autre passion qui me fait parler à présent d'une manière différente, je la supplie de croire qu'elle est fondée sur la raison, puisqu'il y a longtemps que j'examine ce que je veux faire; et je n'en fais la proposition à V. M. qu'après avoir trouvé que Dieu me veut faire mon salut dans cet état. Il me paraît que le repos de ma vie en dépend. Je demande à V. M., comme la plus grande grâce qu'elle me puisse jamais faire, de m'accorder cette permission. L'honneur que M. de Lauzun a d'être capitaine des gardes de son corps, ne le rend pas indigne de moi. M. le prince de Condé, qui fut tué à la bataille de Jarnac, était colonel de l'infanterie devant que cette charge fût un office de la couronne. Il y a encore, Sire, bien d'autres exemples, sans parler de celui des femmes. Madame la princesse de la Roche-sur-Yon, femme d'un prince du sang, cadet de la branche de ma mère, était dame d'honneur

de la reine, et je ne sais si V. M. n'a pas su que lorsque madame de Soissons pensa mourir, j'avais projeté de la supplier de trouver bon que je l'achetasse, en cas que madame la princesse de Carignan ne la prît pas.

Je dis tout ceci à V. M. pour lui marquer que, plus on a de grandeur, plus on est digne d'être vos domestiques; et comme toutes les charges de votre maison honorent ceux qui le sont, je suis bien aise que M. de Lauzun en ait une.

MORT DE LOUIS XIII.

Peu après que l'on eut mis madame la comtesse de Fiesque auprès de moi, le roi tomba malade de la maladie qu'il avait eue devant le voyage de Perpignan. Cela m'obligeait à lui rendre mes devoirs, et j'allais souvent à Saint-Germain. Le roi prenait plaisir à mes visites, et me fesait toujours fort bonne mine; aussi n'en revenais-je jamais que vivement touchée de son mal, dont chacun augurait que la suite serait funeste; en effet, au commencement du mois d'avril suivant il commença à empirer, et ne fit que languir et souffrir jusqu'au 14 mai [1], qui fut celui de son décès. Si le pitoyable état où la maladie avait réduit son corps donnait de la compassion, les pieux et généreux sentiments de son âme donnaient de l'édification. Il s'entretenait de la mort avec une résolution toute chrétienne [2]; il s'y était si bien préparé, qu'à la vue de

[1] 1643, jour anniversaire de la mort de Henri IV, son père.

[2] Deux heures avant sa mort, dit madame de Moteville, il fit signe à Seguin, premier médecin de la reine, de s'approcher de lui, et lui tendant la main, lui dit d'une voix ferme : *Seguin, tâtez mon pouls, et dites-moi, je vous prie, combien j'ai encore d'heures à vivre; mais tâtez bien,*

Saint-Denis par les fenêtres de la chambre du château neuf de Saint-Germain, où il s'était mis pour être en plus bel air qu'au vieux, il montrait le chemin de Saint-Denis par lequel on mènerait son corps; il faisait remarquer un endroit où il y avait un mauvais pas qu'il recommandait qu'on évitât, de peur que le chariot ne s'embourbât; j'ai moi-même ouï dire que durant sa maladie il avait mis en musique le *De profundis*, qui fut chanté dans sa chambre incontinent après sa mort, comme c'est la coutume de faire aussitôt que les rois sont décédés. Il ordonna avec la même tranquillité d'esprit ce qui serait à faire pour le bien et l'administration de son royaume quand il serait mort.

car serai bien aise de le savoir au vrai. Le médecin, voyant sa fermeté, et ne voulant pas déguiser une vérité qu'il voyait ne lui point faire de peur, lui dit froidement : *Sire, Votre Majesté peut avoir encore deux à trois heures tout au plus.* Alors le prince joignit les mains, et tenant les yeux tournés vers le ciel, répondit doucement sans montrer nulle altération : *Eh bien! mon Dieu, j'y consens, et de bon cœur.*

MADAME DE SÉVIGNÉ

Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de) naquit le 5 février 1627. — Elle était petite-fille de sainte Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation. Orpheline dans un âge fort tendre, elle fut mise sous la tutelle de son oncle, l'abbé de Coulanges, que les lettres de sa nièce ont immortalisé sous le nom du *Bien Bon*. Elle fut instruite par Ménage et par Chapelain, et la fréquentation de la cour lui permit d'allier à la culture de l'esprit les grâces et la délicatesse du monde le plus poli. Elle fut mariée à dix-huit ans au marquis de Sévigné, et resta veuve à vingt-cinq ans avec un fils et une fille, dont l'éducation l'occupa sans réserve. C'est au départ de cette fille chérie, devenue comtesse de Grignan, que nous devons ces ravissantes lettres qui ont donné à madame de Sévigné une réputation européenne, et qui vivront autant que la langue française, quoiqu'en les écrivant leur charmant auteur ne songeât guère qu'elle travaillait pour la postérité. Il n'entre point dans le cadre de cette courte notice de faire ressortir les diverses sortes de mérite qui font de la plus grande partie de ces lettres autant de chefs-d'œuvre du genre; le charme attaché à leur lecture dit assez tout ce qu'elles valent, et c'est avec raison que la Harpe en trouve la cause bien moins dans les événements du grand siècle de Louis XIV, « que dans la manière de les narrer, que dans une ima- « gination active et mobile qui s'attache aux objets, qui les peint « avec charme, d'où naissent en un mot la vivacité des tours et le « bonheur des expressions. » La réunion de madame de Sévigné avec sa fille, à Grignan, en 1694, mit fin à cette précieuse correspondance; mais sa tendresse maternelle ne jouit pas longtemps d'un bonheur si désiré. Madame de Sévigné, atteinte d'une petite vérole maligne, mourut le 18 avril 1696, âgée de près de soixante-dix ans. Elle vit approcher sa fin avec une fermeté puisée dans une conscience sans reproche, et dans les principes consolants d'une religion dont elle avait toujours accompli les préceptes. Ses restes reposent encore dans l'église de la petite ville de Grignan.

A M. DE COULANGES.

Lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie, enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste : une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens?

Eh bien! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse, dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est madame de la Vallière. — Point du tout, Madame. — C'est donc mademoiselle de Retz? — Point du tout : vous êtes bien provinciale! — Ah! vraiment, nous sommes bien bêtes! dites-vous; c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est as-

surément mademoiselle de Créqui. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, Mademoiselle de..... mademoiselle..... devinez le nom; il épouse Mademoiselle, fille de feu Monsieur [1], Mademoiselle, petite-fille d'Henri IV; mademoiselle d'Eu, de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine-germaine du Roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur [2].

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disions vrai ou non.

A M. DE COULANGES.

Paris, vendredi 19 décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier soir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choses de plus loin.

Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et de son bienheureux fiancé. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous

1 Gaston de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

2 Voir page 68, *mademoiselle de Montpensier*.

l'ai mandé. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à se complimenter; le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, le comté d'Eu, qui est la première pairie de France, et qui donne le premier rang; le duché de Montpensier, dont il porta le nom toute la journée; le duché de Saint-Fargeau; le duché de Châtellerault : tout cela estimé à vingt-deux millions. Le contrat fut dressé ensuite : il y prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui était hier, Mademoiselle espéra que le roi signerait le contrat, comme il l'avait dit; mais sur les sept heures du soir, la reine, Monsieur et plusieurs barons firent entendre à Sa Majesté que cette affaire ferait tort à sa réputation; en sorte qu'après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, le roi leur déclara devant M. le prince qu'il leur défendait absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que méritait une si grande chute. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives; et tout le jour elle a gardé le lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement; c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse; nous espérons que vous en ferez autant [1].

[1] Le mariage eut lieu plus tard, mais secrètement. (Voir la notice sur mademoiselle de Montpensier, page 68.)

A MADAME DE GRIGNAN.

Vendredi, 20 février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles. Songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice; je ne sais rien, du reste, de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence ; je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit; mais je les attends, et je ne les ai pas; il faut me consoler et s'amuser en vous écrivant. Vous savez qu'avant-hier au soir mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher; cela n'est pas extraordinaire; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite-fille; je m'imaginai qu'elle était brûlée; je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre; je trouvai tout dans une grande tranquillité; mais je vis la maison de Guitaut toute en feu; les flammes passaient par-dessus la maison de madame de Vauvineux : on voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisait horreur; c'étaient des cris, c'était une confusion, c'était un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte; j'envoyai mes gens au secours : M. Guitaut m'envoya une cassette de

ce qu'il a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres; j'y trouvai M. et madame de Guitaut quasi nus, madame de Vauvineux, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite de Vauvineux qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait chez lui. Madame de Vauvineux faisait démeubler : pour moi j'étais comme dans une île, mais j'avais grand'pitié de nos pauvres voisins. Madame Guêton et son frère donnaient de très-bons conseils; nous étions dans la consternation; le feu était si allumé, qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrasement qu'à la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisait pitié, il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage; sa femme s'attachait à lui et le retenait avec violence; il était entre la douleur de ne pas secourir sa mère et la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois. Enfin il me pria de tenir sa femme; je le fis. Il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers, il ne put approcher du lieu où ils étaient; enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme. Des capucins pleins de charité et d'adresse travaillèrent si bien qu'ils comprimèrent le feu [1]; on jeta de l'eau sur le reste de l'embrasement, et enfin le combat finit faute de combattants, c'est-à-dire après que le premier et le second étage de l'antichambre et de la petite chambre et du cabinet qui sont à main droite du salon eurent été absolument consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison,

[1] Ce ne fut que trente ans après qu'on établit les pompiers.

quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte. Car on compte faire rebâtir cet appartement, qui était peint et doré. Il y avait plusieurs beaux tableaux à M. Leblanc, à qui est la maison. Il y avait aussi plusieurs tables, miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres; je me suis imaginé que c'étaient des lettres de M. le prince. Cependant vers les cinq heures du matin, il fallut songer à madame de Guitaut; je lui offris mon lit, mais madame Guêton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner, nous envoyâmes querir *Bouchet* : il craint bien que cette grande émotion ne lui cause une fausse couche. Elle est donc chez cette pauvre madame Guèton; tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison. On n'en sait rien; il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris; mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions tous? Guitaut était nu en chemise avec des chausses; madame Guitaut était nu-jambes et avait perdu une de ses pantoufles; madame de Vauvineux était en petite jupe, sans robe de chambre; tous les valets, tous les voisins en bonnets de nuit. L'ambassadeur était en robe de chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *sérénissime;* mais son secrétaire était admirable.....

MADAME DE LA FAYETTE

Fayette (Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la), naquit en 1632. Son éducation, dirigée par son père, gouverneur du Havre, fut à la fois solide et brillante. Admise de bonne heure au fameux hôtel de Rambouillet, elle sut se préserver du mauvais goût qui y régnait; mariée à l'âge de vingt-deux ans au comte de la Fayette, sa maison fut dès lors ouverte à quelques hommes de lettres distingués, parmi lesquels il faut citer la Fontaine. Segrais, banni de la maison de Mademoiselle pour avoir blâmé son mariage avec Lauzun (Voy. pag. 73 les lettres de madame de Sévigné), fut reçu chez madame de la Fayette; c'est pendant son séjour qu'elle composa *Zaïde* et la *Princesse de Clèves*, qui parurent d'abord sous le nom de Segrais, mais qui sont bien certainement de madame de la Fayette, car le savant Huet, évêque d'Avranches, déclara qu'il l'avait vue composer *Zaïde*, et c'est pour la mettre en tête de ce roman que l'illustre prélat composa son célèbre traité *de l'Origine des Romans*. On sait quelle amitié inaltérable lia madame de la Fayette avec la Rochefoucault, l'auteur des *Maximes*, et avec madame de Sévigné. Celle-ci, à propos de son amie, écrivait à madame de Grignan: « C'est une femme aimable; plus on la connaît, plus on s'y attache. » Outre les deux ouvrages cités, et que distinguent des situations naturelles, des sentiments toujours vrais, toujours exprimés avec une simplicité qui n'exclut ni la noblesse, ni la chaleur, madame de la Fayette a encore écrit l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre*, des *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, et quelques autres ouvrages qui ont été perdus. Elle mourut en 1693, après avoir consacré les dernières années de sa vie aux pratiques de la plus austère piété.

MORT D'HENRIETTE D'ANGLETERRE,

(MADAME) [1].

... Le roi avait envoyé plusieurs fois savoir de ses nouvelles [2]; elle lui avait toujours mandé qu'elle se mourait. Ceux qui l'avaient vue lui avaient dit qu'en effet elle était très-mal; et M. de Créqui, qui avait passé à Saint-Cloud en allant à Versailles, dit au roi qu'il la croyait en grand péril, de sorte que le roi voulut la venir voir, et arriva à Saint-Cloud sur les onze heures.

Lorsque le roi arriva, Madame était dans ce redoublement de douleurs que lui avait causé le bouillon. Il sembla que les médecins furent éclairés par sa présence. Il les prit en particulier pour savoir ce qu'ils en pensaient; et ces mêmes médecins qui, deux heures auparavant, en répondaient sur leur vie, et qui trouvaient que les extrémités froides n'étaient qu'un accident de la colique, commençaient à dire qu'elle était sans espérance, que cette froidure et ce pouls retiré étaient une marque de gangrène, et qu'il fallait lui faire recevoir Monseigneur.

La reine et la comtesse de Soissons étaient venues avec le roi; madame de la Vallière et madame de Montespan

1 Elle était fille de Charles Ier, roi d'Angleterre, et de Henriette de France, fille de Henri IV; elle naquit à Exeter le 16 juin 1644, et épousa en 1661 Philippe de France, duc d'Orléans, Monsieur, frère de Louis XIV.

2 Le 28 juin 1670, vers six heures du soir, Madame, qui venait de prendre ainsi que madame de la Fayette un verre d'eau de chicorée qu'elle avait demandé, se trouva mal aussitôt après l'avoir bu, et se prenant le côté, elle dit avec un ton qui marquait beaucoup de douleur : « Ah ! quel point de côté ! ah ! quel mal ! je n'en puis plus. »

étaient venues ensemble; je parlais à elle; Monsieur m'appela et me dit, en pleurant, ce que les médecins venaient de dire : je fus surprise et touchée, comme je le devais, et je répondis à Monsieur que les médecins avaient perdu l'esprit, et qu'ils ne pensaient ni à sa vie ni à son salut, qu'elle n'avait parlé qu'un quart d'heure au curé de Saint-Cloud, et qu'il fallait lui envoyer quelqu'un; Monsieur me dit qu'il allait envoyer chercher M. de Condom [1]. Je trouvai qu'on ne pouvait mieux choisir; mais qu'en attendant il fallait avoir M. Feuillet, chanoine dont le mérite est connu.

Cependant le roi était auprès de Madame; elle lui dit qu'il perdait la plus véritable servante qu'il aurait jamais. Il lui dit qu'elle n'était pas en si grand péril, mais qu'il était étonné de sa fermeté et qu'il la trouvait grande. Elle lui répliqua qu'il savait bien qu'elle n'avait jamais craint la mort, mais qu'elle avait craint de perdre ses bonnes grâces.

Ensuite le roi lui parla de Dieu; il revint après dans l'endroit où étaient les médecins, et me trouva désespérée de ce qu'ils ne lui donnaient point de remèdes, et surtout l'émétique; il me fit l'honneur de me dire qu'ils avaient perdu la tramontane, qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient, et qu'il allait essayer de leur remettre l'esprit. Il leur parla et se rapprocha du lit de Madame, et il lui dit qu'il n'était pas médecin, mais qu'il venait de proposer trente remèdes aux médecins : ils répondirent qu'il fallait at-

[1] Jacques-Bénigne Bossuet, né à Dijon en 1627, — évêque de Condom en 1669, ensuite précepteur du Dauphin, pour lequel il composa son *Discours sur l'histoire universelle*, qui, avec les *Oraisons funèbres*, sont l'immortel monument de sa gloire. — Il fut appelé en 1681 à l'évêché de Meaux, et mourut en 1704.

tendre; Madame prit la parole, et dit qu'il fallait mourir par les formes.

Le roi voyant que, selon les apparences, il n'y avait rien à espérer, lui dit adieu en pleurant; elle lui dit qu'elle le priait de ne point pleurer, qu'il l'attendrissait, et que la première nouvelle qu'il aurait le lendemain serait celle de sa mort.

Le maréchal de Grammont s'approcha de son lit; elle lui dit qu'il perdait une bonne amie, qu'elle allait mourir, et qu'elle avait cru d'abord être empoisonnée par méprise.

Lorsque le roi se fut retiré, j'étais auprès de son lit; elle me dit : Madame de la Fayette, mon nez s'est déjà retiré. Je ne lui répondis qu'avec des larmes, car ce qu'elle disait était véritable, et je n'y avais pas encore pris garde. On la remit ensuite dans son grand lit; le hoquet lui prit; elle dit à Monsieur que c'était le hoquet de la mort; elle avait déjà demandé plusieurs fois quand elle mourrait, elle le demandait encore, et quoiqu'on lui répondît comme à une personne qui n'en était pas proche, on voyait bien qu'elle n'avait aucune espérance.

Elle ne tourna jamais son esprit du côté de la vie; jamais un mot de réflexion sur la cruauté de sa destinée, qui l'enlevait dans le plus beau de son âge [1]. Point de questions aux médecins pour s'informer s'il était possible de la sauver; point d'horreur pour les remèdes qu'autant que la violence de ses douleurs les lui faisait désirer; une contenance paisible au milieu de la certitude de la mort, de l'opinion du poison, et de ses souffrances, qui

1 Elle avait vingt-six ans.

étaient cruelles, enfin un courage dont on ne peut donner d'exemples et qu'on ne saurait bien représenter.

Le roi s'en alla, et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait aucune espérance. M. Feuillet vint; il parla à Madame avec une austérité entière. Mais il la trouva dans des dispositions qui allaient aussi loin que son austérité. Elle eut quelque scrupule que ses confessions passées n'eussent été nulles, et pria M. Feuillet de lui aider à en faire une générale; elle la fit avec de grands sentiments de piété et de grandes résolutions de vivre en chrétienne, si Dieu lui redonnait la santé.

Je m'approchai de son lit après sa confession; M. Feuillet était auprès d'elle, et un capucin, son confesseur ordinaire. Ce bon père voulait lui parler et se jetait dans des discours qui la fatiguaient; elle me regarda avec des yeux qui faisaient entendre ce qu'elle pensait, et puis les retournant sur ce capucin : Laissez parler M. Feuillet, mon Père, lui dit-elle avec une douceur admirable, comme si elle eût craint de le fâcher; vous parlerez à votre tour.

L'ambassadeur d'Angleterre arriva en ce moment. Sitôt qu'elle le vit, elle lui parla du roi son frère et de la douleur qu'il aurait de sa mort; elle en avait déjà parlé plusieurs fois dans le commencement de son mal. Elle le pria de lui mander qu'il perdait la personne du monde qui l'aimait le mieux. Ensuite l'ambassadeur lui demanda si elle était empoisonnée; je ne sais si elle lui dit qu'elle l'était, mais je sais bien qu'elle lui dit qu'il n'en fallait rien mander au roi son frère, qu'il fallait lui épargner cette douleur, et qu il fallait surtout qu'il ne songeât point à en tirer vengeance; que le roi n'en était point coupable, et qu'il ne fallait pas s'en prendre à lui.

Elle disait toutes ces choses en anglais, et comme le mot de *poison* est commun à la langue française et à l'anglaise, M. Feuillet l'entendit, et interrompit la conversation, disant qu'il fallait sacrifier sa vie à Dieu, et ne pas penser à autre chose.

Elle reçut notre Seigneur; ensuite, Monsieur s'étant retiré, elle demanda si elle ne le verrait plus; on l'alla querir, il vint l'embrasser en pleurant, mais elle le pria de se retirer parce qu'il l'attendrissait.

Cependant elle diminuait toujours et elle avait de temps en temps des faiblesses qui attaquaient le cœur. M. Brager, excellent médecin, arriva; il n'en désespéra pas d'abord; il se mit à consulter avec les autres médecins. Madame les fit appeler; ils dirent qu'on les laissât un peu ensemble; mais elle les renvoya encore querir, et ils allèrent auprès de son lit. On avait parlé d'une saignée au pied : Si on veut la faire, dit-elle, il n'y a pas de temps à perdre; ma tête s'embarrasse et mon estomac se remplit.

Ils demeurèrent surpris d'une si grande fermeté, et voyant qu'elle continuait à vouloir la saignée, ils la firent faire; mais il ne vint point de sang, et il en était très-peu venu de la première qu'on avait faite. Elle pensa expirer pendant que son pied fut dans l'eau. Les médecins lui dirent qu'ils allaient faire un remède; mais elle répondit qu'elle voulait l'extrême-onction avant que de rien prendre.

M. de Condom arriva comme elle la recevait; il lui parla de Dieu conformément à l'état où elle était, et avec cette éloquence et cet esprit de religion qui paraissent dans tous ses discours; il lui fit faire les actes qu'il jugea nécessaires; elle entra dans tout ce qu'il lui dit, avec un zèle et une présence d'esprit admirables. Comme il par-

lait, sa première femme de chambre s'approcha d'elle pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin : elle lui dit en anglais, afin que M. de Condom ne l'entendît pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit : « Donnez à M. de Condom, lorsque je serai « morte, l'émeraude que j'ai fait faire pour lui [1]. »

Comme il continuait de lui parler de Dieu, il lui prit une espèce d'envie de vomir qui n'était en effet qu'une défaillance de la nature ; elle lui demanda si elle ne pouvait pas prendre quelques moments de repos ; il lui dit qu'elle le pouvait, et qu'il allait prier Dieu pour elle.

M. Feuillet demeura au chevet de son lit, et quasi dans le même moment Madame lui dit de rappeler M. de Condom, et qu'elle sentait bien qu'elle allait expirer. M. de Condom se rapprocha et lui donna le crucifix : elle le prit et l'embrassa avec ardeur ; M. de Condom lui parlait toujours, et elle lui répondait avec le même jugement que si elle n'eût pas été malade, tenant toujours le crucifix attaché sur sa bouche ; la mort seule le lui fit abandonner. Les forces lui manquèrent, elle le laissa tomber, et perdit la parole et la vie quasi en même temps. Son agonie n'eut qu'un moment, et, après deux ou trois petits mouvements convulsifs dans la bouche, elle expira, à deux heures et demie du matin, et neuf heures après avoir commencé à se trouver mal [2].

[1] Bossuet fait allusion à ce souvenir dans l'oraison funèbre de cette princesse.

[2] C'était le 29 juin 1670. — Le 21 août suivant le grand Bossuet prononça à Saint-Denis cette célèbre oraison funèbre de *Henriette d'Angleterre*, monument de la plus haute éloquence, qui vivra autant que la langue française.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, 30 juin 1673.

Eh bien! eh bien! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle? Je vous demande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici : qu'y a-t-il de si terrible dans ces paroles : *Mes journées sont remplies?*

Il est vrai que Bayard est ici et qu'il fait mes affaires. Mais, quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? Encore faut-il lui parler. Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de la Rochefoucauld, que je n'ai point vu de tout le jour, écrirai-je? MM. de la Rochefoucauld et Gourville sont ici; écrirai-je? Mais quand ils sont sortis? — Ah! quand ils sont sortis! il est onze heures, et je sors, moi, je couche chez mes voisins, à cause qu'on battit devant mes fenêtres. — Mais l'après-dînée? — J'ai mal à la tête. — Mais le matin? — J'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbe qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus; le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'a passé pour tout le monde. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture. Je vous aimerai autant en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à Saint-Maur, je puis écrire parce que j'ai plus de tête et plus de loisir. Mais je n'ai pas celui d'y être; je n'y ai passé que huit jours de cette année. Paris me tue. Si vous saviez comme je ferais ma cour à des gens à qui il est très-bon de la

faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir Madame [1]; j'ai relu plusieurs lettres; je suis toute pleine d'elle.

Adieu, ma très-chère; vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de la Rochefoucauld vous écrira.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, 14 juillet 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre; il y a six mois que je n'ai été purgée; on me purge une fois, on me purge deux; le lendemain de la deuxième je me mets à table: ah! ah! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage.— Mangez donc un peu de viande. — Non, je n'en veux point. — Mais vous mangerez du fruit. — Je crois qu'oui. — Eh bien! mangez-en donc. — Je ne saurais, je mangerai tantôt. Que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. —Voici le soir; voilà un potage et un poulet. Je n'en veux point; je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne; je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi; j'appelle, je prends un livre, je le referme; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre; quatre heures sonnent, cinq heures, six heures; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept; je me lève à huit,

[1] Henriette d'Angleterre. (Voir page 80 le récit de cette mort.)

je me mets à table à douze, inutilement comme la veille; je me remets dans mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. Êtes-vous malade? — Nenni. — Êtes-vous plus faible? — Nenni. — Je suis dans cet état trois jours et trois nuits; je redors présentement, mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc; si je puis, j'irai dimanche à Livry pour un jour ou deux. Je suis très-aise d'aimer madame de Coulanges à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez.....

MADAME DESHOULIÈRES

Deshoulières (Antoinette du Ligier de la Garde, dame), naquit à Paris en 1633. « La nature, dit un biographe, prit plaisir à rassembler en elle les agréments du corps et de l'esprit à un point « qu'il est rare de rencontrer. » Une éducation soignée, une instruction étendue et variée, ajoutèrent à ces heureux dons. Mariée à dix-huit ans à M. Deshoulières, gentilhomme attaché au prince de Condé, elle alla le joindre à Rocroi, où il avait suivi le prince quand les troubles de la Fronde l'obligèrent de sortir de France. A Bruxelles, les grâces de son esprit la firent admettre à la brillante cour de cette ville; mais bientôt, devenue suspecte, elle fut arrêtée en 1657 et conduite comme prisonnière d'État au château de Vilvorde, d'où après quelques mois M. Deshoulières, suivi de quelques soldats, parvint à l'enlever presque de vive force. Les premiers vers de madame Deshoulières parurent dans le *Mercure Galant* en 1672: ils lui valurent dès lors beaucoup d'hommages poétiques; elle y répondait en se plaignant souvent du mauvais état de sa fortune, qui ne paraît pas s'être jamais amélioré. Madame Deshoulières fut liée avec les personnages les plus célèbres de son temps, et chantée par tous les poëtes, qui la qualifiaient de dixième muse; femme de goût, elle eut cependant le malheur de préférer la *Phèdre* de Pradon à celle de Racine. « De toutes les dames françaises qui ont cultivé la poésie, dit Vol-« taire, c'est celle qui a le plus réussi, puisque c'est celle dont « on a le plus retenu de vers. » Plusieurs de ses *élégies* pourraient servir de modèles; mais ses *Réflexions morales* sont, après ses *Idylles*, ce qu'on estime le plus. Madame Deshoulières mourut en 1687 d'une maladie douloureuse, qui n'altéra jamais la sérénité de son âme et le charme de son caractère. Elle laissa une fille, qui n'hérita que d'une partie de ses talents, mais dont néanmoins les poésies ne sont pas sans mérite. (Voyez page 122.)



LE RUISSEAU.

IDYLLE.

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
 Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
 Entre votre course et la nôtre!
Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur
 A votre pente naturelle;
Point de lois parmi vous ne la rend criminelle;
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur:
 Près de la fin de votre course
 Vous êtes plus fort et plus beau
 Que vous n'êtes à votre source:
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
 Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
 Votre bienfait ne se perd pas;
 Par de délicieux ombrages
 Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brûlant, entre des prés fleuris,
 Coule toujours votre onde pure.
Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris:
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
 Hélas! votre sort est si doux!
 Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
 A nous plaindre de la nature.....

RÉFLEXIONS MORALES.

Que l'homme connaît peu la mort, qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend;
Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure :
Il périt en détail imperceptiblement;
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

Êtres inanimés, rebut de la nature,
Ah! que vous faites d'envieux!
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique;
D'un buste, d'un tableau, le temps hausse le prix;
Le voyageur s'arrête à voir d'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris!

Que chacun parle bien de la reconnaissance!
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance.
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir :
De qui nous a servi la vue est importune;
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avait point trouvé honteux de recevoir.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!

Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours,
Cependant des erreurs il est la plus commune :
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Nul n'est content de sa fortune
Ni mécontent de son esprit.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des éléments vous souteniez la guerre
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous ;
Frêles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu ;
Un rien peut nous détruire, et l'ouvrage de Dieu
Dure moins que celui des hommes.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu,
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun avéu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'abord il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme, et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite :
On croirait faire tort à sa capacité,
Si du monde vulgaire on recevait visite.

Cependant, un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter;
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de savoir ce qu'il faut faire.

Que l'esprit de l'homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude :
De ténèbres pour lui tout est environné;
La lumière qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare.
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connaître
N'est souvent qu'apprendre à douter.

MADAME DE MAINTENON

Maintenon (Françoise d'Aubigné, marquise de), née à Niort le 27 novembre 1635, dans la prison où son père, Constant d'Aubigné, était détenu, puis transférée au château Trompette, où elle passa avec ses parents ses premières années, avait quatre ans quand sa famille l'emmena à la Martinique. Tombée malade dans la traversée, on la crut morte, et l'on allait l'ensevelir dans les flots; mais sa mère s'aperçut qu'elle conservait un reste de chaleur. A la mort de son père (1645), madame d'Aubigné, restée presque sans ressource et obligée de passer en Europe, fut forcée de laisser sa fille à un créancier, qui, se lassant bientôt de la nourrir, la fit ramener en France. Retirée peu de temps après des mains de sa mère par madame de Villette, sa tante, elle fut mise au couvent de Niort, d'où bientôt elle fut forcée de sortir, sa tante ayant refusé de payer sa pension. La jeune d'Aubigné revint alors auprès de sa mère, qui vivait du travail de ses mains. La douleur de sa position l'ayant conduite au tombeau, Françoise se trouva de nouveau sans ressource, et obligée de se réfugier chez madame de Neuillant, sa marraine, qui la conduisit chez Scarron, où se réunissait l'élite de la cour et de la ville. Scarron était difforme et impotent, mais son esprit n'avait rien perdu de sa vivacité et de son enjouement. La jeune d'Aubigné l'intéressa, et il lui offrit sa main ou une dot, si elle préférait entrer au couvent; elle choisit le premier parti. — Les réunions chez Scarron reçurent un nouveau charme de la présence d'une jeune femme spirituelle, quoique d'abord timide; mais le poëte mourut, et laissa madame Scarron veuve à vingt-cinq ans, dans tout l'éclat de sa beauté, n'ayant que des dettes et quelques amis.— Heureusement la reine-mère en fut avertie, et lui continua, en la portant à deux mille livres, la pension qu'elle faisait à Scarron en qualité de *son malade*. On voulut la remarier; elle refusa; on disait qu'elle pressentait sa destinée future. Enfin on lui fit accorder la place de gouvernante des enfants de madame de Montespan, et ce fut le commencement de sa fortune; bientôt les bienfaits du roi vinrent la chercher, et ils lui donnèrent

le moyen d'acheter la terre de Maintenon, érigée pour elle en marquisat. Au mariage de M. le Dauphin, elle fut nommée seconde dame d'atour de la Dauphine. De ce moment sa faveur s'accrut avec son crédit; chaque jour Louis XIV prenait plus de plaisir à sa conversation; il en vint enfin à travailler chez elle avec ses ministres; souvent, quand une difficulté s'élevait : « Qu'en pense votre *solidité?* » lui demandait le monarque; et, s'il survenait une discussion : « Consultons la *raison,* » disait-il en désignant madame de Maintenon. Louis était veuf, un mariage secret consacra bientôt sa profonde estime et son attachement pour la veuve de Scarron (1685), qui ne fit usage d'une position si inespérée que pour faire du bien. On sait que madame de Maintenon avait fondé la maison de Saint-Cyr, où les dames de Saint-Louis élevaient deux cent cinquante demoiselles nobles et pauvres. A la mort de Louis XIV (1715) elle s'y retira, y vécut quatre ans dans la solitude et le repos, soumise volontairement à l'autorité de la supérieure, et se faisant chérir des pensionnaires et des religieuses. Elle y mourut le 15 avril 1719, et y fut enterrée.

C'est elle que Boileau a voulu désigner dans les vers de la x[e] satire, qui parut en 1693 :

... J'en sais une chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer...

On a de madame de Maintenon des *Mémoires* et plusieurs volumes de *lettres*, parmi lesquelles celles où elle trace aux dames de Saint-Louis des règles de conduite méritent d'être remarquées.

A MADAME DE MONTESPAN.

LE TÉLESCOPE.

Saint-Germain.....

..... Dès le lendemain de votre départ, la cour s'est installée à Saint-Germain, où nous serons probablement une semaine encore. Vous savez, Madame, combien Sa Majesté affectionne son belvédère de Louis XIII

et le télescope de ce prince, un des meilleurs qu'on ait jamais faits avant lui. Le roi, par un mouvement d'inspiration, a dirigé cet instrument vers cet espace si éloigné où la Seine, formant un coude, embrasse l'extrémité du bois de Chatou, et a remarqué dans le courant du fleuve deux baigneurs qui paraissaient enseigner la natation à un troisième beaucoup plus jeune, et qui le rudoyaient probablement, car ce jeune homme, âgé de quatorze à quinze ans, s'est échappé de leurs mains et s'est sauvé sur le rivage pour y prendre ses vêtements et s'habiller; ils l'ont rappelé en badinant, mais l'on voyait qu'il résistait et qu'il ne voulait plus de leurs leçons. Alors les deux baigneurs, s'élançant sur lui, l'ont assailli, et le ramenant de force dans la rivière ils l'ont noyé de leurs propres mains.

Ayant englouti leur victime, ils ont porté leurs regards inquiets sur l'un et l'autre rivage; puis, rassurés en ne voyant personne, ils ont repris leurs vêtements, ont côtoyé le fleuve et se sont dirigés vers le château. Le roi montant vite à cheval s'est fait accompagner de cinq à six mousquetaires, et s'en est allé au-devant d'eux; il ne tarda pas à les joindre. « Messieurs, leur dit-il, on vous a « vus partir trois; qu'avez-vous fait de votre camarade? » Cette interpellation, prononcée avec assurance, les a un peu troublés, mais bientôt ils ont répondu que leur camarade avait voulu s'exercer à nager, qu'ils l'avaient laissé se divertissant dans la rivière vers l'angle de la forêt, à cet endroit où l'on pouvait remarquer son linge et ses vêtements, qui étaient sur l'herbe.

A cette réponse le roi leur a fait lier les mains, et les mousquetaires, les ayant encore attachés l'un à l'autre, les ont amenés au vieux château, où ils ont été enfer-

més séparément. Sa Majesté, dont l'indignation était au comble, a fait appeler le grand-prévôt, et, lui exposant les faits tels qu'ils s'étaient passés sous ses yeux, a ordonné qu'il en fût fait justice sur l'heure. Le grand-prévôt, scrupuleux à l'excès, a supplié le roi de considérer qu'à une pareille distance et à travers un télescope, les choses avaient pu se montrer différentes de ce qu'elles étaient; que peut-être, au lieu de retenir leur ami sous les ondes, les deux baigneurs n'étaient occupés qu'à l'y soutenir.

« Non, Monsieur, non, a répondu Sa Majesté, ils l'ont ramené dans le fleuve malgré lui, et j'ai vu leurs efforts et les siens quand ils l'ont englouti. — Mais, Sire, a répondu le scrupuleux magistrat, nos lois criminelles veulent deux témoins, et Votre Majesté, toute-puissante qu'elle est, ne me présentera jamais que le témoignage d'un seul. — Monsieur, reprit le roi avec douceur, je vous autorise à exprimer dans votre sentence que vous avez entendu le roi de France et le roi de Navarre comme témoins univoques du fait. » Voyant que ce double emploi ne rassurait pas encore le juge, Sa Majesté s'est impatientée et a dit: « Le roi Louis IX, mon grand-père, rendait souvent la justice lui-même au bois de Vincennes, je m'en vais aujourd'hui suivre son exemple, et rendre la justice à Saint-Germain. » Aussitôt la salle du trône a été préparée par son ordre; vingt bourgeois notables de la ville ont été appelés au château, les dames et les seigneurs ont occupé avec eux les banquettes; le roi, décoré de ses ordres, est monté sur son siége, et les deux meurtriers ont comparu. A leurs contradictions, à leur embarras toujours croissant, l'auditoire a aisément reconnu leur culpabilité. Le malheureux jeune homme

était leur frère, il venait d'hériter de leur mère commune, qui l'avait eu d'un second lit. Ces monstres l'ont assassiné par vengeance et par cupidité. Le roi les a condamnés à être liés et précipités dans le fleuve à la même place où ils ont immolé leur jeune frère.

Quand ils ont vu le roi descendre de son trône, ils se sont jetés à ses pieds en implorant sa grâce et confessant leur forfait. Le roi a remercié Dieu de la confession qui venait d'échapper à leur conscience, mais a confirmé sa sentence. Ils ont été exécutés avant le coucher de ce même soleil qui avait éclairé leur crime, et le lendemain les trois corps réunis ont été retrouvés à deux lieues, sous les saules qui bordent une prairie au delà de Poissy. Des ordres sont partis pour les inhumer séparément. Le plus jeune a été ramené à Saint-Germain, où Sa Majesté a voulu qu'on lui fît des obsèques dignes de son innocence et de ses malheurs; MM. les mousquetaires y ont tous assisté.

A MA NIÈCE [1].

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités; je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr; et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent ce qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne convient point.

Vous croyez-vous un personnage important, parce

[1] Marthe-Marguerite de Murçay-Villette, née en 1673, qui fut ensuite la marquise de Caylus. (Voir page 130.)

que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis pas prévenue contre vous, mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Évangile par cœur : et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes!

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre, et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi; ne vous flattez point; je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien.

Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption, ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile; je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire.

A MADAME L'ABBESSE DE GOMER-FONTAINE [1].

9 avril 1713.

..... Il faut élever vos bourgeoises en bourgeoises, il faut leur prêcher les devoirs dans une famille, l'obéissance pour le mari, le soin des enfants, l'instruction de leur petit domestique, l'assiduité à la paroisse les dimanches et les fêtes, la modestie avec ceux qui viennent acheter, la bonne foi dans leur commerce.

Quoique toutes les âmes soient également précieuses à Dieu, il faut pourtant que l'instruction soit plus étendue pour la fille d'un gentilhomme que pour les filles d'un vigneron. Expliquez-leur librement la différence des conditions; dites-leur que Dieu est le Roi de tous les États, que dans le ciel les rangs ne seront marqués que par les vertus, et que la plus pieuse de ses sujettes lui est toujours la plus agréable. Quand la grande demoiselle peignera la petite paysanne, la paysanne servira sans répugnance la grande demoiselle, et conviendra qu'elle est née pour la servir. L'éducation doit être différente; il suffit à la bourgeoise de savoir ce qui est absolument nécessaire pour être sauvée; il faut un peu plus éclairer les autres. Il faut que les demoiselles parlent bon français, et les reprendre quand elles y manquent. Il n'importe que les autres s'expliquent en leur langage, pourvu qu'elles l'entendent assez pour pratiquer ce qui est commandé. Les filles de vigneron seraient ridicules en lisant des vers : ils sont bons aux demoiselles. Il faut

[1] Madame de Vieuville-Gomer. — Fontaine était une maison où madame de Maintenon avait fait établir l'ordre et l'éducation de Saint-Cyr.

parler aux filles de marchands de la fidélité de leur commerce, sur les mesures, sur les poids, sur le profit permis. Cela ne convient point aux autres.

Voici l'essentiel de l'éducation : qu'elles vous voient en tout juste, désintéressée, donnant autant de soins à la plus choquante qu'à la plus aimable. Les enfants voient très-bien les vices ou les vertus de leurs maîtresses. Il faut parler à une fille de sept ans aussi sensément qu'à une de vingt : c'est en exigeant beaucoup de leur raison qu'on en hâte les progrès.....

Dites bien doucement à vos riches bourgeoises que si les choses étaient dans l'ordre, elles seraient femmes de chambre de ces pauvres demoiselles; mais dites fortement à ces demoiselles qu'elles doivent baiser avec joie les pieds de ces bourgeoises, et que tout est égal devant Dieu.

JEANNE DE MONTMORENCY

Montmorency (Jeanne-Marguerite de), connue sous le nom de la *Solitaire des Rochers*, naquit à Paris, l'an 1646, d'une famille illustre, que l'on croit être celle de Montmorency, car le secret du nom de la *Solitaire* est descendu avec elle dans la tombe. Orpheline dès son bas âge, elle reçut d'une tante à qui elle fut confiée une éducation conforme à sa haute naissance; elle apprit le dessin, la musique, et ne resta pas étrangère à la langue latine. Elle manifesta de bonne heure un goût très-vif pour les exercices de piété, goût qui s'accrut par les vertueux exemples de sa tante. A quatorze ans elle fit dans son cœur le vœu d'une virginité perpétuelle. Lorsqu'elle eut atteint seize ans, on voulut lui chercher un établissement; une autre de ses tantes, alliée à la duchesse de Ventadour, s'en chargea, et la manda auprès d'elle. C'est alors que, pour garder le vœu qu'elle avait fait, elle prit le parti de fuir, et sous de pauvres habits elle sortit de Paris et marcha jusqu'à Auxerre en vivant d'aumônes. Un religieux auquel elle s'adressa lui conseilla de se mettre au service d'une famille chrétienne, et la plaça comme domestique chez un menuisier. La mort lui ayant enlevé son directeur et son maître, elle revint à Paris; c'était en 1664. Elle entra comme femme de chambre, puis comme cuisinière, chez une vieille dame de l'Ile-Saint-Louis, qui à sa mort lui laissa une somme de 6,000 fr., que la sainte fille donna aux pauvres; elle alla ensuite s'établir à la porte d'un couvent où sa piété la fit bientôt remarquer. Le père Luc de Bray, qui venait dans cette maison, eut occasion de la connaître, et Jeanne, l'ayant apprécié, le prit pour directeur. Elle se fit bientôt recevoir du tiers ordre séculier de Saint-François-d'Assise. Enfin, un jour du mois de mai 1691, poussée par un plus vif désir de la solitude, elle partit toute seule, se dirigea vers les Pyrénées, et, après y avoir erré longtemps, elle se fixa en janvier 1692 dans la *Solitude des Rochers*, d'où elle entretint avec le père Luc de Bray, depuis le 8 janvier 1693 jusqu'au 17 septembre 1699, une pieuse et édifiante correspondance qu'on vient de publier en 2 vol. (1841). — Le père Luc de Bray mourut le

11 décembre 1699. La *Solitaire* quitta ses *rochers* en 1700, et se rendit à Rome à l'occasion du jubilé; on croit qu'elle mourut à Trente, en allant ou en revenant.

MA SOLITUDE.

..... M'étant enfoncée dans ma forêt, j'ai trouvé un antre sous un rocher : je suis portée à croire que quelque sainte âme y a fait sa demeure autrefois. Ce rocher est presque au milieu de la forêt, et je l'ai trouvé m'étant égarée de ma demeure. Il faut marcher à quatre pieds sous des ronces, par un sentier que les animaux ont fait; on arrive ainsi sous des rochers plats qui vous conduisent insensiblement, en montant, sur d'autres rochers séparés les uns des autres. En continuant à s'avancer sur ces rochers l'espace d'un bon demi-quart d'heure, enfin vous en trouvez un d'où il sort en-dessus un petit filet d'eau qui coule ensuite par-dessus les autres, où il faut que j'aille puiser, ne le pouvant sur les rochers qui sont trop plats; je ne suis éloignée que d'environ cent de mes pas de cette source d'eau, qui est admirablement bonne. Au-dessus de cette roche, il y en a une autre qui fait comme une petite montagne, sur laquelle il y a trois demeures séparées, où je prie et je demeure alternativement, les ayant dédiées aux trois personnes de la sainte Trinité. Voilà ma demeure, mon cher Père [1], et où je finirai mes jours, si c'est la volonté du Seigneur.

Je me suis un peu approchée de mes abbayes, où l'on dit tous les jours une messe fort matin pour la communauté et pour la commodité de leurs serviteurs. Je ne

[1] C'est son directeur, à qui elle écrit.

l'entends que les fêtes et les dimanches, pour ne pas trop me communiquer, et je m'en retourne par un autre chemin. Je ne vais qu'une fois à l'aumône, tous les huit jours en chaque abbaye, où l'on me donne à chacune un pain pesant environ deux livres, qui me font, tous deux, quatre livres par semaine; je trouve ma suffisance avec ce que la terre me produit de bonnes racines; je suis contente; mon cher Père, je ne demande rien de plus à Dieu que sa sainte volonté sur sa pauvre servante. Je ne mange qu'une seule fois le jour; cela m'a fait un peu de peine; mais j'y suis faite présentement, et cela m'est facile. Je repose quatre heures sans agir d'esprit ni de corps, m'endormant toujours, autant que je puis, en la présence de Dieu. J'ai eu au commencement quelque peur; mais je n'en ai plus, rien ne me fait de la peine.....

MARQUISE DE LAMBERT

LAMBERT (Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de), née à Paris en 1647, morte le 12 juillet 1733, manifesta de bonne heure le goût de l'étude et de la lecture. Restée veuve avec un fils et une fille et une fortune embarrassée, elle eut à soutenir des procès, dont elle sortit heureusement, et se livra ensuite sans réserve à l'éducation de ses enfants. C'est pour eux qu'elle composa les *Avis d'une mère à son fils* et les *Avis d'une mère à sa fille.* Ces deux ouvrages, qui sont le fondement le plus solide de sa réputation littéraire, renferment des préceptes inspirés par le cœur, et une morale où le sérieux de la raison n'exclut aucune des séductions du sentiment. Madame de Lambert est aussi auteur d'un *Traité de l'Amitié,* d'un *Traité de la Vieillesse* et de quelques autres opuscules, tous remarquables par la pureté du style et la finesse des observations. Ses œuvres ont été réunies en 2 vol. in-12.

LES AVANTAGES DE L'AMITIÉ.

Les avantages de l'amitié se présentent assez d'eux-mêmes. Toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils sont les plus désirables de tous les biens : sans elle, la vie est sans charme. L'homme est plein de besoins ; renvoyé à lui-même, il sent un vide que l'amitié seule est capable de remplir. Toujours inquiet et toujours agité, il ne se calme et ne se repose que dans l'amitié. Les âmes tendres et délicates sentent les besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais comme elle est généreuse, elle mérite aussi qu'on la reconnaisse pour fille du Dieu des richesses ; car il n'est pas permis

de se parer du beau nom d'amitié dès que l'on manque à ses amis dans le besoin. Enfin les caractères sensibles cherchent à s'unir par les sentiments : le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie dès que vous lui refusez le plaisir d'aimer ou d'être aimé. Comblez les hommes de biens, de richesses et d'honneurs, et privez-les des douceurs de l'amitié, tous les agréments de la vie s'évanouissent. Les personnes raisonnables se refusent : les femmes par attachement à leur devoir, les hommes par la crainte d'un mauvais choix. L'amitié naissante est sujette à l'illusion : la nouveauté plaît et promet, et tout ce qui réveille l'espérance est d'un grand prix. L'illusion est un sentiment qui nous transporte au delà de la vérité, et qui obscurcit nos lumières. Vous voyez dans les personnes qui commencent à vous plaire tout ce qu'il y a de bon ; et l'imagination, qui toujours agit au gré du cœur, prête à la personne aimée le mérite qui lui manque. On aime ses amis bien plus par les qualités qu'on devine que par celles qu'on connaît ; il y a aussi des amitiés d'étoile et de sympathie [1], des liens inconnus qui nous unissent et qui nous serrent ; nous n'avons besoin, ni de protestations, ni de serments, la confiance va au-devant des paroles. Quand Montaigne nous peint ses sentiments pour son ami : « Nous nous cherchions, dit-il, et nos noms « s'embrassaient avant que de nous connaître. Ce fut un « jour de fête que je le vis pour la première fois ; nous « nous trouvâmes tout d'un coup si liés, si unis, si

[1] Corneille avait dit avant madame de Lambert :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par le doux rapport des âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

« connus, si obligés, que rien ne nous fut plus cher
« que l'un à l'autre. Et quand je me demande d'où vient
« cette joie, cette aise, ce repos que je sens lorsque je le
« vois, c'est que c'est lui, c'est que c'est moi ; c'est tout
« ce que je puis dire. »

Nous jouissons dans l'amitié du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son âme à son ami, de lire dans son cœur, de le voir à découvert, de montrer ses propres faiblesses ; car il faut penser tout haut devant son ami. Il n'y a que ceux qui ont joui du doux plaisir de l'amitié qui sachent quel charme il y a à passer les journées ensemble. Que les heures sont légères, qu'elles sont coulantes avec ce qu'on aime [1] !

[1] *L'amitié est une âme dans deux corps*, a dit avec beaucoup d'énergie Aristote.

MADAME DE GRIGNAN

GRIGNAN (Françoise-Marguerite de Sévigné, comtesse de), née en 1648, et que les lettres de madame de Sévigné, son illustre mère (Voir ce nom, page 72), ont immortalisée, épousa en 1669 le comte de Grignan, qui fut ensuite nommé gouverneur de Provence. Éloignée de Paris pendant vingt-sept ans, cette longue absence donna lieu à la célèbre correspondance de madame de Sévigné; mais il paraît que les réponses de madame de Grignan furent détruites; car on n'a d'elle qu'un très-petit nombre de *lettres* insérées parmi celles de sa mère, où l'on ne trouve ni l'inspiration ni la grâce de celle-ci. Madame de Grignan préférait les obscurités de la métaphysique aux ouvrages d'imagination, et c'est à ce goût, rare chez une femme, que nous devons son *Résumé du système de Fénelon sur l'amour de Dieu.* Madame de Grignan mourut en 1705 de la douleur que lui causa la perte d'un fils unique, laissant deux filles, dont une fut la marquise de Simiane. (Voyez ce nom, page 134.)

AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Le 18 avril 1696.

Votre politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite [1]. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter ni le dimi-

[1] Madame de Grignan veut parler de la mort de madame de Sévigné, sa mère, arrivée le 6 avril 1696.

nuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes : la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables, rien n'est plus digne de vos regrets. Et moi, Monsieur, que ne perdé-je point, quelles perfections ne réunissait-elle point pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse ! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolations ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son attachement avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privations. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie, qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal ; je le souffre et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connais, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

LETTRE A MADAME DE SIMIANE, SA FILLE.

Paris, le 10 avril 1696.

J'ai eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles; la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris; la raison en est sensible, je ne songeais, pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisait un temps humide; au lieu qu'à Versailles je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisait un froid excessif; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration, et que je demeurai comme la sœur de don Bertrand à la porte de la princesse. Voilà ma grande aventure dans ce voyage.

Avez-vous envie de savoir comment j'ai trouvé la princesse[1]? Elle est assez jolie, de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres; un visage un peu long et trop petit pour ses traits; mais l'âge[2] proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles, elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. Ma belle-fille a fort réussi; vous connaissez son air sage et noble, son air assuré et modeste: ne s'embarrassant d'aucune nouveauté : elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. Vous voudriez bien que je vous disse comme j'ai trouvé madame la duchesse[3]; j'y consens volontiers; mais il vous en

[1] Marie-Adélaïde, princesse de Savoie, qui était partie de Turin le 7 octobre 1696 pour venir épouser le duc de Bourgogne. La cérémonie du mariage ne se fit que le 7 décembre suivant.

[2] Cette princesse n'avait alors que onze ans et quelques jours.

[3] Louise-Françoise de Bourbon, femme de Louis, duc de Bourbon.

coûtera d'apprendre comme est redevenue ma princesse. La vôtre a le plus joli, le plus brillant, le plus aimable petit minois que j'aie vu; un esprit fin, amusant, badin au dernier point. Rien n'est plus plaisant que d'assister à sa toilette, et de la voir se coiffer; j'y fus l'autre jour, elle s'éveilla à midi et demi, prit sa robe de chambre, vint se coiffer, et manger un pain au pot. Elle se frise et se poudre elle-même; elle mange en même temps; les mêmes doigts tiennent alternativement la houppe et le pain au pot; elle mange sa poudre et graisse ses cheveux : le tout ensemble fait un fort bon déjeuner et une charmante coiffure.....

« La duchesse de Lude, au comble de la gloire, est terrassée par un rhumatisme plus puissant que tout son bonheur; elle crie jour et nuit, elle a la fièvre, elle est privée de tous ses délicieux devoirs du jour et de la nuit, et peut envier tout ce qui se trouve digne d'envie; elle est la matière d'un traité de morale tout entier. »

MADEMOISELLE CHÉRON

Chéron (Élisabeth-Sophie), née à Paris en 1648, était fille d'un peintre en émail; musicienne, peintre et graveur, les beaux-arts lui valurent autant de succès que la poésie. Ses tableaux d'histoire lui ont fait autant d'honneur que ses portraits, et ses pierres gravées que ses estampes. Tant de talents lui méritèrent de justes distinctions; elle fut de l'Académie de peinture en 1672, et de celle des *Ricovrati* de Padoue, en 1699, sous le nom de la *Muse Erato*. — Elle avait été élevée dans le calvinisme; mais elle se convertit au catholicisme, et en pratiqua toutes les vertus. — A soixante ans elle épousa M. Lehay, ingénieur du roi, dans le seul but de faire des avantages à un ami. Les *Cerises renversées*, poëme en trois chants, que Jean-Baptiste Rousseau estimait beaucoup, et son *Ode* sur le *Jugement dernier*, sont ses meilleurs ouvrages. On a publié d'elle un *Essai*, en vers, de psaumes et de cantiques. Mademoiselle Chéron mourut à Paris le 3 septembre 1711, généralement regrettée.

LES CERISES RENVERSÉES.

FRAGMENT.

Dans ce poëme, Damon vient de garantir le paiement du dommage causé par les deux dames dont le char avait renversé les cerises, lorsqu'un filou lui enlève adroitement sa bourse; le peuple, satisfait de cette promesse, a laissé partir l'équipage, qu'il retenait, et entoure Damon. Celui-ci, trouvant sa poche vide, confus de sa déconvenue et se voyant en butte au courroux de la foule qui le presse, cherche à se dégager en tombant sur elle à coups de canne.

. . . .

Il se bat en retraite, et gagnant le terrain,
Minerve à reculons le conduit par la main.
Il attrape le quai; là réside un libraire,
Des nouveautés du temps riche dépositaire;
On y voit chaque jour, sur les bords étalés,
De maint et maint auteur les titres ampoulés.

C'est là que s'arrêtant, d'une guerrière audace
Damon aux plus hardis fait déserter la place ;
La déesse l'anime en ce pressant besoin,
Guide ses coups, les pousse et de près et de loin.

Tel assailli des chiens, lassé, mis hors d'haleine,
Est un fier sanglier acculé contre un chêne,
Qui, rappelant sa force en ce dernier combat,
A grands coups de défense atteint, déchire, abat.
Ainsi combat Damon, quand la foule imprudente
Renverse en se poussant la boutique savante.
Deux cents volumes neufs, en un tas ramassés,
Du parapet dans l'eau se trouvent dispersés ;
Vieux et nouveaux tout tombe, et le triste libraire
Voit voltiger en l'air son dernier exemplaire.
O fortune ennemie ! où me vois-je réduit !
Jour malheureux, dit-il, plutôt funeste nuit !
O mes galants auteurs abîmés dans la Seine,
Écoutez mes regrets, venez finir ma peine !
Auteurs qui du bon sens renfermiez les trésors ;
Qui, sortant du palais, veniez parer nos bords,
Pourquoi, précipités jusques au fond de l'onde,
N'êtes-vous pas témoins de ma douleur profonde !
Quel magique pouvoir dans le siècle à venir
De vos noms oubliés fera ressouvenir !
Ainsi se lamentait le malheureux libraire.
Telle on voit Philomèle, en un bois solitaire,
Faire entendre aux échos par ses douloureux cris
Qu'un cruel laboureur a ravi ses petits [1].

[1] Cet épisode est évidemment une pâle réminiscence du célèbre combat décrit dans le *Lutrin* avec toute la verve du grand satirique ; on peut juger, en comparant les deux morceaux, ce que peut devenir un sujet sous la plume toujours timide d'une femme, ou sous le fouet satirique d'un grand poëte.

Mercure en ce moment vers la voûte étoilée
Pour boire le nectar reprenait sa volée,
Quand, l'oreille attentive à ces lugubres sons,
Il reconnaît la voix d'un de ses nourrissons.
Sa tendresse s'émeut, du ciel il envisage
Du malheureux marchand le désastreux naufrage.
Il descend pour calmer l'excès de son ennui,
Et d'un vol suspendu plane au-dessus de lui.

Le marchand l'aperçoit : Favorable Mercure,
Équitable témoin de ma triste aventure,
Cria-t-il, tu me vois accablé de douleur;
Si jamais des marchands tu fus le protecteur,
Sois aujourd'hui sensible au coup qui me désole.
Mercure gravement prend alors la parole :
Je sais quelle est ta perte, et j'en ai du regret;
Mais du sort ennemi c'est l'injuste décret;
Ces chefs-d'œuvre galants dont tu pleures l'absence
Périssent presque tous au point de leur naissance !
Avortons malheureux, dont le brillant destin
Comme aux plus belles fleurs ne dure qu'un matin.
Va donc, sans frapper l'air de tes plaintes funestes,
De tes auteurs noyés pêcher les tristes restes.
Descends. Mais qu'aperçois-je ? O prodige nouveau !
J'en revois quelques-uns qui reviennent sur l'eau;
Le nombre en est petit : vois-tu comme à la nage
Un favorable vent les repousse au rivage;
Le reste sous les flots demeure enseveli,
Et justement mérite un éternel oubli.
Mais ne t'afflige point d'une perte légère;
Les bons sont échappés, j'y fais mettre l'enchère :
Même avant que la lune ait montré son croissant,
Un seul pour le profit t'en vaudra plus de cent.

. . . .

MADEMOISELLE DE LA FORCE

La Force (Charlotte-Rose de Caumont de), petite-fille de Jacques de la Force, maréchal de France, née au château de Cazenove en Bazadois, en 1650, morte en 1724, âgée de soixante-quatorze ans, a laissé quelques poésies et quelques volumes où l'histoire se trouve mêlée à la fiction; les principaux sont : *Histoire secrète du duc de Bourgogne.* — *Histoire de Marguerite de Valois.* — *Histoire de la duchesse de Bar,* qui contient des anecdotes intéressantes sur la cour de Henri III. *Mémoires historiques; Gustave Wasa,* où une fiction ingénieuse se trouve jointe à une situation intéressante ; *les Fées, contes des contes,* pleins de variété, d'intérêt et de morale. Ses poésies offrent des détails heureusement rendus, et il ne manque au style de ses ouvrages en prose qu'un peu plus de vivacité et de précision.

DEUX INCONNUS.

FRAGMENT.

..... La cour n'était occupée qu'à se divertir; et un soir que François Ier donnait une fête magnifique à la reine sa sœur [1] et à toutes les dames, un jeune homme admirablement bien fait, qui semblait ne prendre aucune part à tout ce qui se faisait, voyant cette suite nombreuse qui accompagnait le roi, la considéra avec une langueur extraordinaire; et quand il l'eut perdue de vue, demeurant immobile près d'une fenêtre sur laquelle il était appuyé, il leva les yeux au ciel avec une action capable

[1] Marguerite de Valois. (Voir page 29.)

d'attendrir les âmes les plus dures; et se sentant les yeux mouillés de quelques larmes, il traversa à grands pas la chambre du roi, et allant dans un corridor qui conduisait à un cabinet solitaire, il frappa assez brusquement deux ou trois coups à la porte. Ouvrez-moi, malheureux Lautrec, dit-il assez bas, je viens pleurer avec vous. On ouvrit comme il achevait ces paroles, et il fut étrangement surpris quand, au lieu de celui qu'il cherchait, il trouva une personne dont la vue était bien capable de le surprendre.

C'était un homme de la plus belle taille que l'on pût voir, il avait de grands yeux noirs, passionnés, la bouche admirable, la plus belle et la plus agréable tête du monde; ses cheveux, qui étaient châtains, lui couvraient toutes les épaules et descendaient à boucles naturelles jusqu'à sa ceinture. Sa physionomie était brillante, sa mine si haute, et toute sa personne si bien faite, avec un visage si imposant, que ce jeune homme ne put le considérer sans une admiration qui le rendit très-longtemps interdit.

Ce merveilleux inconnu se recula en le voyant; il parut surpris à son tour, et voulut d'abord se cacher le visage; mais ne remarquant dans celui de l'étranger aucuns traits qui lui fussent connus, il se remit avec assez de facilité. « Qui vous amène ici? lui dit-il; je vous ai pris pour un autre quand je vous ai ouvert; ce cabinet n'est point fait pour un homme comme vous; et à voir votre figure, vous êtes bien plus propre à servir d'ornement à la fête qu'à venir vous enfermer dans un lieu aussi retiré que j'avais cru que l'était celui-ci.

— Je ne cherche point le tumulte, reprit tristement l'étranger; et c'est parce que j'ai cru comme vous ce

cabinet retiré, que j'y suis venu pour fuir tout le monde et pour n'y trouver que la solitude.

— Il est étonnant, reprit le merveilleux inconnu, qu'étant si jeune vous évitiez les plaisirs où toute la cour s'abandonne : il faut que vous ayez quelque chagrin bien sensible, pour ne paraître pas dans un lieu si convenable à un homme aussi aimable que vous l'êtes. Je connais à votre accent que vous n'êtes pas de ce pays : la curiosité n'a-t-elle aucun charme pour vous?..... »

L'inconnu soupira et rougit encore, et l'étranger continuant : « Le roi, dit-il, m'a parlé tout aujourd'hui des plaisirs qui finissent cette journée, et m'a prié avec bonté de m'y trouver et de vaincre ma mélancolie. On ne se surmonte point, j'ai résisté à ses ordres, et je venais ici attendre un ami illustre que j'ai, et dont le cœur est aussi affligé que le mien..... »

MADAME DACIER

Dacier (Anne Lefèvre), fille du célèbre helléniste Tanneguy Lefèvre, naquit à Saumur en 1651. Elle était savante sans pédantisme, et le hasard seul avait révélé à son père ses rares dispositions ; il les cultiva, et l'écolière étonna bientôt le maître. — Mademoiselle Lefèvre vint à Paris en 1672 ; sa réputation l'y avait devancée. En 1683 elle épousa M. Dacier, savant comme elle : ce qui fit appeler leur union le *Mariage du Grec et du Latin*. Au milieu de ses travaux littéraires, madame Dacier ne négligea aucun de ses devoirs de mère de famille, et, malgré les hommages flatteurs qui l'entouraient, elle ne sortit jamais des bornes de la modestie. La liste des ouvrages traduits par elle du grec et du latin est trop longue pour entrer ici ; les plus répandus sont les *Œuvres d'Homère;* Boileau faisait un cas tout particulier de madame Dacier. Elle mourut en 1720, âgée de soixante-neuf ans.

HOMÈRE.

..... Homère n'a pas seulement été regardé comme le plus grand poëte dans l'épopée, mais encore comme celui qui a donné les idées des autres genres de poésies les plus importantes, c'est-à-dire de la tragédie et de la comédie. C'est ce qu'Aristote assure dans sa *Poëtique*. « Comme « Homère, dit-il, a tenu sans contredit le premier « rang dans le genre héroïque et tragique, car il est le « seul qui mérite le nom de poëte non-seulement parce « qu'il a bien écrit, mais encore parce qu'il a fait des « imitations dramatiques, il a été aussi le premier qui ait « donné comme un crayon de la comédie, en changeant

« en plaisanteries les railleries piquantes des premiers « poëtes. En effet, son *Margites* a le même rapport avec « la comédie que son *Iliade* et son *Odyssée* avec la tra- « gédie. » (*Poétiq.*, ch. 4.)

L'autorité d'Homère a toujours été si grande, comme mon père l'a remarqué [1], on a toujours eu tant de respect pour ses écrits, que les anciens croyaient avoir assez bien prouvé une chose quand ils produisaient le moindre passage de ses poëmes pour appuyer leur opinion. Je ne parle pas seulement des poëtes, des géographes, des rhéteurs; je parle aussi des théologiens, des physiciens, des jurisconsultes, des philosophes, et même des généraux d'armée. Un de ses vers a terminé quelquefois des différends considérables, et donné gain de cause à ceux qui l'avaient de leur côté.

La vénération des hommes pour ce grand poëte ne s'arrêta pas là : elle alla jusqu'à lui élever des temples. Ptolémée Philopator, troisième roi d'Égypte, lui en éleva un très-magnifique, dans lequel il plaça la statue d'Homère, et tout autour de cette statue il mit les plans des villes qui se disputaient l'honneur d'avoir été son berceau.

Ceux de Smyrne firent bâtir un grand portique de figure carrée, et au bout un temple à Homère avec sa statue.

A Chio, on célébrait tous les cinq ans des jeux en l'honneur de ce poëte, et on frappait des médailles pour conserver la mémoire de ces jeux. On faisait la même chose à Amastris, ville du Pont.

[1] Tanneguy-Lefèvre, savant philologue, né à Caen en 1615, mort à Saumur en 1672.

A Argos, on invoquait Homère avec Apollon dans les sacrifices publics. On fit même à Homère des sacrifices particuliers, et on lui érigea une statue de bronze.

Ces honneurs rendus à Homère en tant de lieux donnèrent à un ancien sculpteur de pierre, appelé Archélaüs, l'idée de faire en marbre l'apothéose de ce poëte. Ce marbre, qui est d'une beauté singulière, et qui marque parfaitement la sagesse, l'étendue d'esprit, le grand savoir et l'habileté du sculpteur, fut trouvé heureusement vers le milieu du IIe siècle, dans des ruines, près d'une maison de campagne de l'empereur Claude.....

SONGE D'AGAMEMNON.

L'Aurore ne venait que de monter sur l'Olympe pour annoncer la lumière à Jupiter et aux autres dieux. Agamemnon ordonne à ses hérauts d'appeler tous les Grecs à une assemblée. Les hérauts obéissent, et les Grecs s'assemblent avec empressement. Cependant ce prince tint un conseil avec les principaux chefs, dans le vaisseau du vieux Nestor, où il les appela, et leur découvrit un dessein qu'il avait formé et qui marquait une profonde sagesse. « Écoutez-moi, mes amis, leur dit-il, un Songe divin s'est apparu à moi cette nuit, pendant mon sommeil; il avait la taille et toutes les manières de Nestor. Il s'est placé sur ma tête, et m'a dit en propres termes : « Fils du grand Atrée, quoi! vous dormez? un général qui préside à tant de conseils, qui a tant de peuples sous sa conduite, et qui est chargé de tant de soins, ne doit pas dormir les nuits entières. Mais écoutez-moi, car je suis envoyé de la part de Jupiter, qui, bien qu'éloigné de

vous, ne laisse pas d'avoir soin de votre gloire et d'être touché des peines que vous souffrez. Il vous ordonne de faire armer tous les Grecs et de les mettre en bataille; car voici le jour où vous allez vous rendre maître de la grande ville de Troie. Les dieux qui habitent le haut Olympe ne sont plus divisés : Junon les a fléchis par ses prières, et la dernière ruine pend sur la ruine des Troyens, par l'ordre de Jupiter. Que mes paroles demeurent donc gravées dans votre esprit. « A ces mots il a disparu d'un vol rapide, et mon sommeil s'est dissipé. Voyons donc comment nous pourrons faire prendre les armes aux Grecs. De mon côté, je vais les sonder et tâter leur courage; je vais leur ordonner de s'enfuir sur leurs vaisseaux : vous, de votre côté, vous les retiendrez par vos paroles. »

Après avoir ainsi parlé, il s'assit. Le roi de Pylos, le vieux Nestor, se leva, et leur parla avec beaucoup de prudence : « Sages généraux, si quelque autre des Grecs nous racontait ce songe, nous l'accuserions de blesser la vérité, et nous n'ajouterions aucune foi à ses paroles; mais celui à qui Jupiter l'a envoyé, c'est le plus puissant des rois et celui qui commande l'armée : c'est pourquoi allons, voyons si nous pourrons faire prendre les armes aux Grecs..... »

MADEMOISELLE DESHOULIÈRES

DESHOULIÈRES (Antoinette-Thérèse), fille de la célèbre Deshoulières (voir page 89), naquit à Paris en 1662. Bien qu'élevée en quelque sorte dans le commerce des Muses, elle n'hérita pas entièrement du talent de son illustre mère. Cependant elle débuta dans la carrière poétique par une *Ode* qui obtint le prix à l'Académie française, tandis que Fontenelle, son compétiteur, n'eut que l'accessit. Elle a laissé quelques *Épîtres*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, et une tragédie burlesque, la *Mort de Cochon*, chien du maréchal de Vivonne. Elle mourut le 8 août 1718, après vingt ans de souffrances, de la même maladie qui avait enlevé sa mère, et sa dépouille mortelle fut réunie à celle de madame Deshoulières, dans l'église Saint-Roch.

FRAGMENT

DE L'ODE SUR LE SOIN QUE PREND LE ROI[1] DE L'ÉDUCATION DE SA NOBLESSE DANS SES PLACES ET A SAINT-CYR[2].

. . . .

Dieu du jour, tu me dois le secours que j'implore :
C'est ce héros, si grand, si craint dans l'univers,
Le protecteur des arts, Louis que l'on adore,
Que je veux chanter dans mes vers.
Depuis que chaque jour tu sors du sein de l'onde,
Tu n'as rien vu d'égal dans l'un et l'autre monde,
Ni si digne du soin des dieux.
C'est peu pour en parler qu'un langage ordinaire,
Et pour le bien louer, ce n'est point assez faire,
Dès que l'on pourra faire mieux.

1 Louis XIV.
2 C'est cette *Ode* qui remporta le prix de poésie à l'Académie française en 1687.

Il sait que triompher des erreurs et des vices,
Répandre la terreur du Gange aux flots glacés,
Élever en tous lieux de pompeux édifices,
Pour un grand roi n'est pas assez;
Qu'il faut pour bien remplir ce sacré caractère,
Qu'au dessein d'arracher son peuple à la misère
Cèdent tous ses autres projets;
Et que, quelque fierté que le trône demande,
Il faut à tous moments que sa bonté le rende
Le père de tous ses sujets.

A peine a-t-il calmé les troubles de la terre,
Que ce sage héros consulte avec la paix
Les moyens d'effacer les horreurs de la guerre
Par de mémorables bienfaits.
Il dérobe les cœurs de sa jeune noblesse
Aux funestes appas d'une indigne mollesse,
Compagne d'un trop long repos.
France, quels soins pour toi prend ton auguste maître!
Ils s'en vont pour jamais dans ton sein faire croître
Un nombre infini de héros.

Il établit pour eux des écoles savantes
Où l'on règle à la fois le courage et les mœurs,
D'où l'on les fait entrer dans ces routes brillantes
Qui mènent aux plus grands honneurs.
On leur enseigne l'art de forcer des murailles,
De bien asseoir un camp, de gagner des batailles
Et de défendre des remparts.
Dignes de commander au sortir de l'enfance,
Ils verront la victoire attachée à la France
Ne suivre que ses étendards.

. . . .

MADAME DE FONTAINES

Fontaines (Marie-Louise-Charlotte de Givry, comtesse de) naquit en 16... Elle était fille du marquis de Givry, ancien commandant de Metz, qui, ayant favorisé l'établissement des Juifs en cette ville, en reçut une pension dont ses enfants héritèrent. Elle a publié : *la Comtesse de Savoie* et *Amenophis*, ouvrages écrits avec goût et sagesse. Voltaire a puisé dans le premier les sujets de deux de ses tragédies, *Artemire* et *Tancrède*. Madame de Fontaines mourut pauvre, en 1730.

MENDOCE.

..... Dans le temps que Henri Ier régnait en France [1], et que la plupart des provinces d'Espagne avaient leur souverain particulier, celle de Murcie était possédée par les Mendoce. Le chef de cette maison se trouva, dans une grande jeunesse, maître de ses actions. Non-seulement il était parfaitement beau et bien fait; mais il avait encore toutes les qualités qui font les grands héros. Comme il ne respirait que les occasions d'acquérir de la gloire, la paix qui régnait dans toutes les Espagnes lui fit former le dessein d'exercer sa valeur contre les Tolède, ses ennemis déclarés. Il assembla ses vassaux et mit sur pied une armée plus redoutable par le zèle et la valeur de ceux qui la composaient que par leur grand nombre. Les Tolède, qui en furent avertis, assemblèrent de leur

. . . .

[1] De l'an 1031 à l'an 1060.

côté un corps de troupes considérable; ils ne se laissèrent pas prévenir par Mendoce, ils marchèrent au-devant de lui. Ces deux armées, animées par leurs chefs, se joignirent à quatre lieues de Carthagène, où elles commencèrent un des plus sanglants combats qui se soient jamais donnés. Il y avait déjà un grand nombre de morts de part et d'autre, lorsque dona Isabelle, sœur de Mendoce, jeune veuve d'une vertu et d'une piété exemplaires, en fut avertie. Tremblante pour les jours de son frère, qu'elle aimait passionnément, elle fit vœu de faire le voyage de Rome à pied, en cas qu'il revînt victorieux. Ces sortes de vœux étaient fort en usage dans ce temps-là : celui de dona Isabelle fut exaucé : Mendoce combattit avec une telle valeur, qu'il remporta une entière victoire. Les Tolède, malgré leur haine, se trouvèrent réduits à demander la paix. Mendoce, dont tous les sentiments étaient nobles et généreux, préféra aux avantages qu'il aurait pu tirer de sa victoire, la gloire d'accorder la paix à ses ennemis vaincus et humiliés. Après l'avoir signée, il revint triomphant dans Carthagène, ville capitale de ses États. Il était lui-même le principal ornement de son triomphe; jamais on n'avait vu tant de grâces et tant de charme dans une même personne, ni tant de gloire dans une si grande jeunesse; les peuples enchantés ne pouvaient se lasser de l'admirer et de lui marquer leur zèle; mais la joie de dona Isabelle de voir Mendoce échappé d'un si grand péril et vainqueur de ses ennemis ne se peut exprimer. Elle était persuadée que son vœu y avait contribué. Dans cette pensée, elle ne songea qu'à l'accomplir promptement. Elle en parla à son frère. Quelque touché qu'il fût de cette marque d'amitié de sa sœur, il eut peine à l'approuver; il trouvait qu'il y avait

de l'imprudence à elle de s'être engagée à faire un voyage si long et si pénible à pied. Il n'oublia rien pour la détourner de ce dessein; mais dona Isabelle, qui croyait devoir le salut de son frère au vœu qu'elle avait fait, voulut absolument l'exécuter. Elle avait épousé un prince des Asturies; et depuis sa mort elle s'était retirée auprès de Mendoce : il consentit enfin à la laisser partir; il lui donna une suite nombreuse pour l'accompagner. Comme elle ne voulait point se faire connaître, elle prit en partant un habit de pèlerin et en fit prendre à toute sa suite.

MADAME DE MURAT

Murat (Henriette-Julie de Castelnau, comtesse de), née à Brest en 1670, fut mariée au comte de Murat à l'âge de seize ans; accusée d'avoir écrit un libelle contre la cour de Louis XIV, elle fut exilée à Loches, où elle employa les loisirs de sa retraite à composer plusieurs ouvrages remarquables par la délicatesse du style. Rappelée en 1715 par le régent, elle mourut l'année suivante. Outre des *chansons* et des *poésies fugitives*, madame de Murat a laissé des *Mémoires* de sa vie, des *Nouveaux contes de Fées;* le *Voyage de Campagne;* les *Lutins du château de Kernosy*, qu'on a souvent réimprimés. Son *Madrigal* sur le *Plaisir* eut dans le temps un succès presque égal à celui du marquis de Saint-Aulaire, bien qu'il ne pût lui valoir, comme à ce dernier, un fauteuil à l'Académie.

THIBERGEAU.

CONTE.

Oh! vraiment, dit le duc de..., si nous nous mettons sur les contes, je vous en dirai et des plus beaux. Savez-vous, ajouta-t-il, celui de la Motte-Thibergeau? C'est une maison connue et fort ancienne dans le Vendômois ou dans l'Anjou; je ne me souviens pas dans laquelle de ces deux provinces. On dit qu'un cadet de ce nom, étant près de partir pour aller en campagne et n'ayant point d'argent pour faire son équipage, fut averti par un paysan qu'un certain château en réputation d'être habité par des diables avait appartenu à ses aïeux; qu'il n'avait été abandonné que par les ravages qu'ils y faisaient, et qu'on croyait qu'il y avait quelque trésor caché. Un

cadet sans argent aurait écouté une tradition moins apparente : Thibergeau ne douta pas de la vérité de celle-ci, et résolut d'aller passer une nuit dans ce château. Il prit deux pistolets, une bonne épée, se fit faire du feu, fit allumer des flambeaux, et, renvoyant un domestique qui lui avait rendu tous ces services, demeura sur une mauvaise chaise, qu'il s'était fait apporter dans une grande salle capable d'effrayer par son délabrement. Dès que la nuit fut venue, il vit entrer deux grands laquais bien vêtus des livrées de sa maison, qui tenaient une grande manne, et qui mirent un couvert et un buffet fort propres. La vaisselle était légère, mais en grand nombre et aux armes de Thibergeau. Il regardait du coin de l'œil à quoi cela aboutirait, lorsqu'il vit entrer trois hommes de bonne mine, l'un habillé de bleu, et les deux autres de rouge; ils se mirent à table avec un profond silence, et commencèrent à manger de bon appétit. L'un d'eux se tournant vers notre aventurier : « Viens souper, Thibergeau, lui dit-il. — Je n'ai pas faim, Monsieur, reprit Thibergeau. — Hé ! viens, sans te faire presser, » ajouta un des hommes rouges... Thibergeau, si bien convié, ne laissa pas de refuser encore. On le laissa en repos le reste du souper, et quand la table fut levée : « Suis-nous, dit l'un de ces hommes extraordinaires, ou tu pourras t'en repentir. » Les jambes manquèrent à Thibergeau aussi bien que l'appétit; mais il rappela tout son courage et se résolut à obéir. Il les suivit jusque dans la cave, où les fantômes disparurent avec un furieux bruit. Thibergeau fit fouiller à l'endroit où avait cessé l'apparition, et trouva des trésors d'un prix infini et de la vaisselle d'argent et de vermeil, dont on a même gardé quelques assiettes dans sa maison, pour donner plus de poids à la

tradition; elle passe pour constante dans la province, et si c'est une chimère, il n'y en a pas une autorisée par plus de circonstances propres à la persuader. Il y a même eu un arrêt du parlement authentiquement rendu pour adjuger à Thibergeau la vaisselle d'argent, dont ses frères lui demandaient le partage.

LE PLAISIR.

Faut-il être tant volage,
Ai-je dit au doux plaisir :
Tu nous fuis (las! quel dommage!)
Dès qu'on a pu te saisir.
Ce plaisir tant regrettable
Me répond : Rends grâce aux dieux;
S'ils m'avaient fait plus durable,
Ils m'auraient gardé pour eux.

LA MARQUISE DE CAYLUS

Caylus (Marthe-Marguerite de Murçay-Villette, marquise de), petite-fille d'Arthémise d'Aubigné, laquelle était tante de madame de Maintenon, naquit en 1673 et fut élevée sous les yeux de cette dernière. Elle se fit remarquer à la cour de Louis XIV; les *Souvenirs de madame de Caylus*, son seul ouvrage, se distinguent par une diction facile et rapide, par des récits d'une extrême naïveté, qui font, pour ainsi dire, voir ceux dont elle parle, et par des portraits d'une grande ressemblance, souvent marqués au coin d'un talent original. Madame de Caylus était, dit-on, la dernière personne qui eût conservé la déclamation de Racine, et elle récitait admirablement le prologue d'*Esther*, qui fut composé pour elle quand elle était élève à Saint-Cyr. Elle mourut le 15 avril 1729, un an après avoir écrit ses *Souvenirs*, qu'elle aurait pu pousser plus loin. On a d'elle aussi quelques *Lettres* adressées à madame de Maintenon, sa tante.

LETTRE A MADAME DE MAINTENON.

10 septembre 1715.

C'est un délice que de se lever matin; je regarde par ma fenêtre tout mon empire, et je m'enorgueillis de voir sous mes lois douze poules, huit poussins, une cave que je traduis en laiterie, une vache qui paît à l'entrée du grand jardin, par une tolérance qui ne sera pas de longue durée. Je n'ose prier madame de Berry [1] de souffrir ma vache; hélas! c'est bien assez qu'elle me

[1] La duchesse de Berry, fille aînée du duc d'Orléans, depuis régent. Madame de Caylus logeait au palais du Luxembourg, qu'habitait la duchesse.

souffre! je verrai cependant ce que produira la protection de madame de Clermont, sous laquelle je me mettrai. Mon *Brindi* [1] est arrivé, plus grand, plus noir, plus rouge que vous ne sauriez l'imaginer. Je suis bien contente des sentiments qu'il m'a montrés; le pauvre enfant voulait vous aller voir à Saint-Cyr; il croit qu'il n'y a qu'à se présenter, et ne sait pas que chez vous la solitude est encore plus impénétrable que la cour.

Madame d'Elbœuf, Mademoiselle de Mailly, madame de Pompadour, mesdames de Remiremont et d'Épinoy, M. le maréchal d'Harcourt me demandent de vos nouvelles avec le même empressement que si vous étiez encore reine de l'univers [2].

Madame Dangeau devait vous écrire hier; nous nous rencontrâmes à la messe aux Carmes, où je vais par le jardin, en chaise, ce qui ne durera, non plus que la liberté de ma vache, que jusqu'à l'arrivée de cette duchesse. Bonjour, ma chère tante; louez un peu ma soumission de ne pas envoyer tous les jours à Saint-Cyr.

ATHALIE, A SAINT-CYR.

..... Ce grand succès [3] mit Racine en goût; il voulut composer une autre pièce, et le sujet d'*Athalie,* c'est-à-dire la mort de cette reine et la reconnaissance de Joas, lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvait tirer de

[1] Anne-Claude-Philippe, comte de Caylus, son fils, né en 1692, mort en 1765, archéologue célèbre et littérateur.

[2] Louis XIV était mort le 1er septembre.

[3] Le succès d'*Esther*, dont la première représentation eut lieu à Saint-Cyr, le 20 janvier 1689. Madame de Caylus, qui avait alors seize ans, y récita le monologue de la *Piété*, que Racine avait fait pour elle.

l'Écriture sainte. Il y travailla sans perdre de temps, et l'hiver d'après (1690), cette nouvelle pièce se trouva en état d'être représentée ; mais madame de Maintenon reçut de tous côtés tant d'avis et tant de représentations de personnes pieuses, qui agissaient en cela de bonne foi, et de la part des poëtes jaloux de la gloire de Racine, qui, non contents de faire parler les gens de bien, écrivirent plusieurs lettres anonymes, qu'ils empêchèrent enfin *Athalie* d'être représentée sur le théâtre. On disait à madame de Maintenon qu'il était honteux à elle d'exposer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne, et que c'était mal répondre à l'idée que l'établissement de Saint-Cyr avait fait concevoir. J'avais part aussi à ces discours, et on trouvait encore qu'il était fort indécent à elle de me faire voir sur un théâtre à toute la cour.

Le lieu, le sujet des pièces et la manière dont les spectateurs étaient introduits dans Saint-Cyr devaient justifier madame de Maintenon... Mais elle pensa différemment et arrêta ces spectacles dans le temps que tout était prêt pour jouer *Athalie;* elle fit seulement venir à Versailles une fois ou deux les actrices[1], pour jouer devant le roi avec leurs habits ordinaires. Cette pièce est si belle, que l'action n'en parut pas refroidie ; il me semble même qu'elle produisit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris, où je crois que M. Racine aurait été fâché de la voir aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être, par une Josabet fardée, par une Athalie outrée, par un grand prêtre plus ressemblant au petit père Honoré

1 Les demoiselles de Saint-Cyr.

qu'à un prophète divin [1]. Il faut ajouter encore que les chœurs, qui manquaient aux représentations faites à Paris, ajoutaient une grande beauté à la pièce, et que les spectateurs, mêlés et confondus avec les acteurs, refroidissaient infiniment l'action; mais, malgré ces défauts et ces inconvénients, elle a été admirée et elle le sera toujours.

On fit après, à l'envi de M. Racine, plusieurs pièces pour Saint-Cyr; mais elles y sont ensevelies. Il n'y a que la seule *Judith*, pièce que M. l'abbé Testu fit faire par Boyer [2], et à laquelle il travailla lui-même, qui fut jouée avec succès sur le théâtre de Paris.

[1] *Athalie* ne fut jouée à Paris que le 3 mars 1716, et ne réussit pas. — Racine avait fait imprimer son chef-d'œuvre, et n'avait pas trouvé de lecteurs. Dans plusieurs sociétés, on donnait à lire pour pénitence un certain nombre de vers d'*Athalie*. Boileau seul prédit que le jour de la justice arriverait; il arriva en effet, mais Racine était mort.

[2] Boyer (Claude), de l'Académie française, né à Alby en 1618, mort en 1698, a fait un grand nombre de comédies et de tragédies, depuis longtemps entièrement oubliées. *Judith*, jouée dans le carême de 1695, eut un grand succès, mais bien éphémère; car après Pâques elle fut délaissée. On ne se souvient aujourd'hui de cette pièce que par l'épigramme de Racine :

A sa *Judith*, Boyer, par aventure,
Était assis près d'un riche caissier;
Bien aise était, car le bon financier
S'attendrissait et pleurait sans mesure.
Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur :
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard en larmoyant lui dit :
Je pleurs, hélas! pour ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

MADAME DE SIMIANE

Simiane (Pauline Adhémar de Monteil, de Grignan, marquise de), fille de madame de Grignan (V. p. 108), et petite-fille, par sa mère, de madame de Sévigné, née à Paris en 1674, y reçut une éducation soignée. A dix-sept ans, elle se faisait autant remarquer par son esprit que par les grâces de sa personne; mariée en 1695 à Louis de Simiane, marquis d'Esparron, elle perdit son époux en 1718, et mourut en 1737. Elle a laissé des *Lettres* et quelques *Poésies* publiées en 1715, sous le titre de : *Portefeuille de madame de***, contenant diverses Odes, Idylles et Sonnets.* Ses *Lettres* portent le cachet de sa famille, bien qu'elles restent bien loin de celles de madame de Sévigné. (Voir page 72.)

A M.....

Du jeudi gras, 7 février 1735.

Monsieur l'intendant veut-il bien me donner un petit moment d'audience? sans quoi plus de monstres, plus de boîtes, plus de greffes, et ma disgrâce par-dessus le marché. Or, écoutez donc, s'il vous plaît. Ce Belombre me tient en cervelle cruellement, et le silence profond de M..... me désespère; il n'y a que vous, Monsieur, qui puissiez redonner un peu de mouvement à son esprit, à ses doigts et à sa langue. Vous savez ou vous ne savez pas, et vous le saurez quand il vous plaira, qu'il y a de grands projets de bâtiments pour le *Belombre*, bâtiments si absolument nécessaires *à ma vie, à ma vie,* remarquez bien *à ma vie,* que, s'ils ne se font point, il faut renon-

cer à la campagne cette année. J'ai prié, crié, supplié que l'on commençât cet ouvrage, afin qu'il pût être sec et en état d'en pouvoir jouir. Un maçon malade, ceci, cela : en un mot, je n'entends parler de rien. Pour l'amour de Dieu, envoyez querir notre cher Pène, et ayez la bonté de mettre un peu toute cette besogne en train ; mais ne l'oubliez pas, et faites-moi un quart de réponse. Je ne parle plus de chemin, c'est l'affaire de madame la Première-Présidente ; et si elle ne s'en tire pas bien, elle aura affaire à moi. Je vous prie de lui dire de ma part que tout languit ici en son absence, jusqu'à moi, qui n'en jouis point, mais qui l'aime et la respecte de tout mon cœur, et M. le Premier-Président aussi. Pour lui, je vous assure que Madame est bien heureuse de ma caducité. M. d'A..... arriva à midi avec le déluge ; il ne sortit point de l'arche, il dîna et soupa bien, joua avec les poupées de Pouponne, et hier à six heures du matin, onze chevaux de poste lui portèrent le rameau d'olive qui le fit partir ; mais je le crois actuellement dans quelque bourbier. Vous avez des fêtes, vous avez des bals, vous avez des plaisirs, et vous avez mon très-fidèle attachement, Monsieur.

AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

Ce n'est point ici une lettre, mon cher cousin, ne la lisez point sur ce pied-là. A Dieu ne plaise que je m'avise de mêler une des miennes parmi celles que je vous envoie[1] ! Regardez plutôt ceci, si vous voulez, comme une

[1] On comprend qu'il s'agit des lettres de madame de Sévigné, que madame de Simiane, sa petite-fille, envoyait au comte de Bussy-Rabutin.

préface; et comme elles sont rarement bonnes, j'espère que vous aurez quelque indulgence pour celle-ci. Il n'est pourtant point question

D'un auteur à genoux dans une humble préface[1] !

Je ne m'attends qu'à des remercîments. Vous savez, mon cher cousin, ou si c'est un lecteur indifférent à qui je parle, il saura que c'est ici une mère qui écrit à sa fille tout ce qu'elle pense, comme elle l'a pensé, sans avoir jamais pu croire que ses lettres tombassent en d'autres mains que les siennes. Son style négligé et sans liaison est cependant si agréable et si naturel, que je ne puis croire qu'il ne plaise infiniment aux gens d'esprit et du monde qui en feront la lecture.

Un agrément qui serait à désirer à ces lettres, c'est la clé de mille choses qui s'étaient dites ou passées entre elles et devant elles. Je ne l'ai point trouvée; cependant un lecteur intelligent et attentif remédie à tout cela et y trouve du sens de reste pour s'en contenter.

Comme ces lettres n'étaient écrites que pour ces deux aimables personnes, elles ne déguisaient par aucun chiffre, ni par aucun nom emprunté, ce qu'elles voulaient s'apprendre; et comme elles ne trouvaient dans toutes les actions du roi que de la grandeur et de la justice, elles en parlaient en toute liberté, sans craindre que leurs lettres fussent interceptées.

Quoique le style de ces lettres soit d'un tour aisé, naturel et simple en apparence, il ne laisse pas d'être assez figuré pour exiger du lecteur bien de l'attention. Ces lettres sont d'ailleurs remplies de préceptes et de raison-

1 Vers de Boileau.

nements si justes et si sensés, avec tant d'art et d'agréments, que leur lecture ne peut être que très-utile aux jeunes personnes et même à tout le monde.

Tout ce qu'il ne m'est pas permis de vous envoyer, mon cher cousin, et qui doit rester sous le secret, parce qu'il est trop mêlé d'affaires de famille, est pour le moins aussi beau que ce que je vous envoie, et j'y ai bien du regret. Cependant voilà quelques lettres que je vous ai triées et dont j'espère que la lecture vous donnera bien du plaisir; en ce cas, je plaindrai si peu les veilles que j'y ai employées, que je continuerai à vous en chercher d'autres. Mais si j'étais assez heureuse pour pouvoir y joindre les réponses de ma mère, n'en seriez-vous pas bien content, mon cher cousin? et croyez-vous après cela qu'il y eût rien à désirer?

MADAME DE TENCIN

Tencin (Claudine-Alexandre Guérin de), sœur du célèbre cardinal de Tencin, née à Grenoble en 1681, entra d'abord dans un couvent, et y prit le voile contre son gré, puis protesta contre ses vœux, et obtint du pape le dégagement de ses liens religieux. Venue à Paris et vivant dans le monde, elle contribua puissamment à la fortune de son frère. Un sieur Lafresnaye s'étant tué chez elle d'un coup de pistolet, cet événement la fit conduire au Châtelet, puis à la Bastille. Elle en sortit bientôt, et voulut faire oublier une vie trop dissipée par une conduite régulière. Sa maison fut ouverte aux gens de lettres et aux savants les plus distingués, et elle entretint une correspondance suivie avec le pape Benoît XIV, qui lui envoya son portrait. « On ne pouvait avoir « plus d'esprit, dit Duclos, et elle avait toujours celui de la per- « sonne à qui elle avait affaire. » Madame de Tencin a laissé deux ouvrages d'imagination : le *Comte de Comminges* et le *Siége de Calais;* ce sont des productions remarquables malgré des longueurs et des invraisemblances. Suivant la Harpe, le *Comte de Comminges* peut être regardé comme le pendant de la *Princesse de Clèves*. (Voyez la Fayette, page 79.) Madame de Tencin mourut en 1749.

UNE RECONNAISSANCE

.... Milord d'Arondel donna avec sa petite troupe sur l'arrière-garde de l'armée française, enleva une partie du bagage et fit plusieurs prisonniers : cette expédition finie, il reprit le chemin du camp d'Édouard.

Un jour qu'il avait campé dans une plaine à l'entrée d'un bois, on vint l'avertir que quelques soldats tentés par le butin avaient entrepris de forcer une maison

religieuse située au milieu de ce bois. Il y accourut aussitôt. Sa présence fit cesser le désordre presque dans le moment qu'il avait commencé ; mais il fallut plus de temps pour rassurer les filles, que l'habitude de vivre dans la solitude et dans la retraite rendait encore plus susceptibles de frayeur.

La porte de la maison, qui avait été forcée, donnait à milord d'Arondel la liberté d'y entrer. Les religieuses, empressées de lui marquer leur reconnaissance, le menèrent dans un très-grand enclos qui fournissait à leur nourriture et qui servait à leur promenade.

En passant sur un petit pont rustique pour traverser un ruisseau, il vit, du côté où il allait, une personne assise sur une pierre, dont la rêverie était si profonde, qu'elle ne s'aperçut que l'on venait à elle que lorsqu'on en fut proche. Sans regarder ceux qui s'avançaient, elle se leva pour s'éloigner ; mais milord d'Arondel l'avait assez vue pour aller à elle, et la prendre dans ses bras avec les plus vifs transports de l'amour.

« Reconnaissez-moi, ma chère Amélie, lui disait-il ; voyez celui que vous fuyez ; c'est moi, c'est un mari qui vous adore et que votre perte faisait mourir de douleur. » La surprise, le trouble et la joie de madame d'Arondel faillirent à lui coûter la vie : elle resta sans connaissance dans les bras de son mari.

A la vue de cet accident, milord d'Arondel, saisi de crainte, hors de lui-même, demandait du secours à tout ce qui l'environnait. Il mit sa femme au bord du ruisseau, il lui en jetait de l'eau sur le visage ; il la priait dans les termes les plus tendres de lui répondre ; mais tous ses soins étaient inutiles, elle ne revenait point.

On la porta dans une petite maison du jardinier, qui

était proche. Après avoir employé tous les remèdes dont on put s'aviser, elle donna enfin quelque marque de sentiment; ses yeux s'ouvrirent quelque temps après et cherchèrent milord d'Arondel; il était à genoux auprès d'elle, la bouche collée sur une de ses mains. Madame d'Arondel le regarda quelque temps, et lui jetant au cou le bras qui lui restait libre, demeura dans cette situation.

Le saisissement où ils étaient l'un et l'autre ne leur permit pas sitôt de parler; leurs regards se confondaient et disaient tout ce qu'ils ne pouvaient se dire. Madame d'Arondel prenait les mains de son mari, qu'elle baisait à son tour. Aux premiers moments succédèrent mille questions, toujours interrompues par mille témoignages de tendresse.

Il fallut songer à mettre madame d'Arondel dans un lieu où elle pût passer la nuit avec moins d'incommodité. Elle aurait pu entrer dans le couvent; mais milord d'Arondel ne pouvait pas l'y suivre, et le moyen de la quitter! Il fit venir en diligence un chariot pour la mener à un bourg voisin. Pendant toute la route, occupé de mille soins dont elle était l'objet, il marcha toujours au côté du chariot.

MADEMOISELLE DE LUSSAN

Lussan (Marguerite de), née à Paris en 1682, fut admise, sous les auspices du prince Thomas de Savoie, comte de Soissons, dans les maisons les plus distinguées; et, devenue amie du célèbre Huet, évêque d'Avranches, elle écrivit par ses conseils divers ouvrages littéraires, qui furent bien accueillis et qui sont dignes d'estime; elle débuta par la *Comtesse de Gondès* et *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste;* les *Veillées de Thessalie* parurent ensuite : c'est un recueil de contes où l'auteur fait intervenir toutes les ressources de la magie; on y trouve des tableaux pleins de grâce et de fraîcheur. Les *Mémoires secrets de la cour de France sous Charles VIII* offrent des situations intéressantes et des caractères bien tracés. On a d'elle encore : *Anecdotes de la cour de François Ier*; *Vie du brave Crillon; Histoire de Marie d'Angleterre; Histoire de la vie et du règne de Charles VI et de Louis XI*, et enfin, *Histoire de la dernière révolution de Naples*. La chaleur, la force et l'invention brillent moins dans les ouvrages de mademoiselle de Lussan, que la grâce et la délicatesse. Son style est naturel, mais un peu prolixe; enfin, encore aujourd'hui, on peut y trouver une lecture agréable et même instructive.

La figure de mademoiselle de Lussan n'annonçait pas les qualités de son esprit; elle était louche et brune à l'excès; quand on l'entendait sans la voir, on la prenait pour un homme; cependant elle avait le caractère de son sexe, car elle était sensible, compatissante et généreuse. Elle mourut le 31 mai 1758.

LA BICHE.

..... Chez les jeunes personnes, les idées de crainte pour l'avenir s'effacent en peu de temps; la solide et mûre raison peut à peine ne pas perdre de vue les dangers qu'elle prévoit. Je partageais la joie de ma mère, et

la mienne était extrême, au tendre souvenir du temple de Diane et à celui de la prêtresse; mille petits soins m'occupaient. Battus et Agathon ne me cherchaient plus, ils furent bientôt oubliés, j'oubliais de même ce que j'avais à craindre de leur dangereux pouvoir.

Le jour enfin arriva, nous partîmes après avoir resté près d'une année en Arcadie. Nous étions au commencement de l'automne; à la seconde journée, sur le midi, mon père fut étonné de trouver dans une vaste plaine une inondation à perte de vue. Nous fûmes arrêtés tout court. « Quelle nouveauté! dit mon père; il n'y a dans cette contrée ni lac ni rivière, la saison n'est pas celle où la fonte des neiges des montagnes voisines puisse produire un tel effet: d'où peut donc venir cette inondation? » Je me souvins alors de Battus et d'Agathon, et je dis à mon père tout ce que j'avais tenu secret jusques à ce moment.

Le conducteur de notre chariot était aussi étonné que nous; il ne savait quel parti prendre, nous parlions tous à la fois; mon père, embarrassé, ne voyant pas de moyens pour avancer, proposa de retourner sur nos pas. « Que voulez-vous faire, m'écriai-je? quel est votre dessein? voulez-vous mettre Battus et Agathon à la portée de nous nuire et de me persécuter? Implorons le secours de la puissance de Diane et cherchons un passage. » J'avais à peine achevé ces mots, que nous vîmes venir à force de rames un grand bateau. Quand il fut au bord de l'inondation, le principal marinier nous dit que nous pouvions sans danger passer à l'autre bord. Mon père le questionna; il répondit qu'un gros rocher, à une demi lieue du chemin, s'étant ouvert, il en était sorti cette quantité d'eau; et il ajouta que le torrent ne coulait

plus. Ce que disait cet homme paraissait assez probable; mon père pensa le croire et s'embarquer sur la foi de ce trompeur. Je m'y opposai très-heureusement, et tandis que j'en donnais des raisons aussi faibles que mal rangées, je vis auprès du chariot une grande biche qui n'avait rien de farouche. « Mes vœux sont exaucés, m'écriai-je transportée de joie ! cet animal chéri de Diane nous est envoyé par la déesse; je le suis par un mouvement auquel je ne puis résister. »

Ma famille savait combien le culte de Diane m'était cher et respectable, tous les yeux étaient attachés sur la divine biche. Cet animal alla à la tête des chevaux, et commença à marcher lentement; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que le bateau et les mariniers disparurent. « Marchez, dis-je à notre conducteur, suivez ce guide. » Mon père, saisi d'admiration, lui ordonna de m'obéir par un signe de la main.

La biche côtoya deux cents pas l'inondation, puis elle y entra. J'assurai mon père qu'il n'y avait aucun péril à suivre ses pas; mais, nouveau prodige ! le ciel s'obscurcissait, nous ne pouvions nous distinguer que par la voix. La crainte fut extrême et de peu de durée, la confiance prit sa place lorsque nous vîmes la divine biche jeter une lumière plus que suffisante pour nous conduire. Nous remercions la fille de la terre; nous marchons, les eaux se retirent devant nous, l'astre du jour brille et nous fait découvrir le hameau où nous devions passer la nuit. La biche se perd de vitesse dans un bosquet à notre gauche, et nous arrivons heureusement.

Nous passâmes sans dormir une nuit agréable; nous nous rappelions avec admiration toutes les particularités de cette journée; et la protection visible des dieux, en

augmentant notre courage, augmentait encore notre piété. Dès le jour naissant, nous nous remîmes en chemin; nous avions une grande forêt à traverser; quand nous en fûmes à peu de distance, nous la vîmes tout embrasée. Nouvel obstacle! nouveau miracle! la biche paraît. « Voilà notre divin guide, m'écriai-je le cœur plein de confiance; marchons, ne craignons rien. » La biche entra dans le bois. Les côtés des routes par où elle nous menait étaient tout en feu, sans que nous en fussions incommodés; nous marchions sans nulle peine; l'idée que nous avions du pouvoir donné à notre conductrice nous faisait regarder avec tranquillité, et même avec une sorte de plaisir, cet embrasement; il devenait un spectacle qui n'avait rien d'effrayant pour nous.

Nous étions prêts à quitter la forêt, lorsqu'un léopard d'une taille monstrueuse sortit d'un buisson enflammé; le léopard vint droit à la biche. Cet animal naturellement timide attendit néanmoins ce redoutable ennemi, le terrassa, le foula aux pieds, et, sans paraître émue, continua de nous mener son pas ordinaire. Le léopard fit des hurlements affreux, nous le vîmes se relever avec beaucoup de peine et se traîner vers l'endroit d'où il était sorti. Quand nous fûmes dans la campagne, nous regardâmes la forêt; tous les arbres en étaient dans leur état naturel. De ce moment la divine biche ne nous quitta plus, c'est-à-dire jusqu'à l'instant de notre arrivée au hameau.

MADAME DE STAAL

Staal (N... de Launay, baronne de), née en 1693, était fille d'un peintre qui se retira en Angleterre, et y mourut. De l'abbaye de Saint-Sauveur, où elle avait reçu sa première éducation, elle passa dans un couvent de Rouen, puis dans un autre à Paris, où elle connut la duchesse de la Ferté, qui, ravie de son savoir et de son esprit, la présenta comme objet de curiosité à Versailles et à la cour que la duchesse du Maine tenait à Sceaux. Après une année de démarches, elle fut forcée d'entrer comme femme de chambre chez cette princesse. Il faut lire dans ses *Mémoires* comment elle parvint à gagner les bonnes grâces de sa maîtresse, et devint ensuite l'âme des fêtes de la cour de Sceaux. Compromise avec la duchesse dans la conspiration de *Cellamarre* [1], elle fut conduite à la Bastille, et à sa sortie elle ne trouva que de la froideur chez sa maîtresse. Le mariage qu'on lui fit faire avec le baron de Staal, vieil officier suisse retiré du service, changea sa position, lui donna un rang auprès de la princesse, et mit enfin sa vie à l'abri des agitations. Elle mourut en 1750, laissant des *Mémoires écrits par elle-même*, 2 vol. in-8°, et deux comédies, la *Mode* et l'*Engouement*, qui contiennent de piquants détails sur les ridicules de la haute société. — On a d'elle aussi quelques *Lettres*.

AU COUVENT.

Le couvent de Saint-Louis était comme un petit État où je régnais souverainement. L'abbesse et sa sœur ne

[1] Cellamarre (Antoine Giudice, prince de), ambassadeur extraordinaire d'Espagne à la cour de France, pendant la régence de Philippe d'Orléans, y devint l'âme d'une conspiration tramée contre le régent dans le but de transférer cette régence au roi d'Espagne Philippe V. Toutes les mesures étaient prises pour l'arrestation du duc d'Orléans et pour la réussite du complot, lorsqu'il fut découvert.

songeaient qu'à prévenir mes désirs et à satisfaire mes fantaisies. Je logeais dans son appartement, qui était agréable et commode. Quatre personnes, tant religieuses que converses, employées à me servir, étaient assez occupées par la multitude et la variété de mes volontés. On veut beaucoup quand on n'est contraint sur rien. Les nièces de l'abbesse, qu'elle avait prises auprès d'elle par déférence pour sa famille, étaient, quoique avec déplaisir, mes complaisantes, et toute la maison se trouvait dans la nécessité de me faire une espèce de cour. Comme tout ce que je voyais m'était soumis, je n'imaginais pas que je dusse avoir la moindre complaisance; aussi n'en avais-je aucune, pas même pour ces dames dont l'aveugle tendresse m'avait érigé ce petit empire.

Une pension qu'elles avaient de leur famille était employée à me payer des maîtres et à me donner tout ce qui m'était nécessaire ou agréable. Elles se laissaient manquer de tout pour que je ne manquasse de rien. Il est vrai que je les aimais tendrement; mais c'était sans connaître combien j'y étais obligée. Ce qu'on faisait pour moi me coûtait si peu, qu'il me semblait être dans l'ordre naturel. Ce ne sont que nos efforts pour obtenir quelque chose qui nous en apprennent la valeur. Enfin j'avais acquis, quoique infiniment petite, tous les défauts des grands. Cela m'a servi depuis à les excuser en eux, et m'a fait voir avec quelle facilité on se persuade que tout est fait pour soi.

Cette extrême indulgence qu'on avait pour mes défauts les eût fait dégénérer en vices, si heureusement je n'eusse été bien née, et si la dévotion où je me livrai dès mes premières années n'avait réprimé mes passions naissantes, avant qu'elles eussent fait quelques progrès. La

religion était le seul grand objet que j'eusse devant les yeux; j'en étais fort instruite; et j'avais l'esprit si avancé, qu'on m'admit à la participation de ses plus saints mystères avant que j'eusse atteint l'âge de huit ans. Cette grâce prématurée augmenta ma ferveur. J'aimais la lecture. Il n'y avait dans la bibliothèque du couvent que des livres de piété : j'en lisais continuellement, et je passais le reste du temps en prières et en méditations. On craignit que cela n'altérât ma santé, qui était fort délicate, et l'on songea à réprimer mon zèle. La contrainte, qui jusqu'alors m'était inconnue, rendit mon ardeur plus vive. Je m'échappais pour passer en pieux exercices les heures qu'on croyait employées à mon amusement. J'y mêlais quelques légères études. Je fus plusieurs années occupée de la sorte, avec tant d'attachement, que, plaignant les moments employés à autre chose, je me fis couper les cheveux pour être plus tôt coiffée. Je les avais d'une longueur singulière, et l'usage était alors de les conserver. Les femmes tiennent à leurs agréments encore plus qu'à leurs passions; celle que j'avais pour la lecture ne put m'empêcher de sentir vivement le regret de ce sacrifice. J'appris par là qu'on pouvait se repentir. Cette connaissance ralentit mon ardeur pour être religieuse. J'en avais jusqu'alors attendu le moment avec impatience. Je commençai à sentir les conséquences d'un engagement qu'on ne peut rompre; et de là jusqu'à l'âge de prendre le voile, ma vocation s'affaiblit tellement, que je n'y pensai presque plus.

Il y avait dans mon couvent des pensionnaires d'un âge beaucoup plus avancé que le mien; je m'attachai à quelques-unes d'elles; cela fit un peu de diversion à

mes occupations sérieuses. Elles me prêtèrent des romans, dont l'impression fut si vive sur mon esprit, que je n'ai pas été depuis si agitée de mes propres aventures que je l'étais de celles de ces personnages fabuleux. La grande liberté qu'on me laissait n'empêchait pas qu'on ne veillât à mes actions; et comme je n'en cachais aucune, il était aisé de connaître ma conduite. On vit donc que je faisais de ces lectures dangereuses, et l'on me dit qu'il y fallait renoncer. Je le fis si exactement, qu'étant restée tout au travers d'un incident qui me causait une grande inquiétude, je n'en voulus pas voir le dénoûment; et quelque instance qu'on me fît pour l'achever secrètement, j'y résistai. J'ai fait peu de choses qui m'aient autant coûté.

MADAME DE GRAFFIGNY

GRAFFIGNY (Françoise d'Issembourg d'Happoncourt, dame de) naquit à Nancy, en 1694. Séparée juridiquement de son mari après plusieurs années d'une union malheureuse, elle vint à Paris avec mademoiselle de Guise. Fixée désormais dans la capitale, madame de Graffigny, alors âgée de quarante-neuf ans, publia un premier ouvrage sous le titre de *Nouvelle Espagnole;* les *Lettres d'une Péruvienne* vinrent après, et firent sa réputation. C'est un ouvrage ingénieux, où l'on fronde nos usages et nos mœurs comme dans les *Lettres Persanes* de Montesquieu, moins les inconvenances et l'irréligion qui entachent ce dernier ouvrage. Toutefois on rencontre aussi, dans les *Lettres Péruviennes,* quelques idées philosophiques contre lesquelles il est bon de prémunir les jeunes esprits, pour lesquels d'ailleurs cet ouvrage ne peut être une lecture convenable. *Cénie,* drame en cinq actes, que madame de Graffigny fit jouer ensuite, eut un plein succès; mais la *Fille d'Aristide*, autre drame qui lui succéda, ne réussit point.

Madame de Graffigny mourut à Paris en 1758, âgée de soixante-quatre ans; elle était arrière-petite-nièce de Jacques Callot, le célèbre artiste.

LETTRE DE ZILIA A AZA.

Je suis enfin arrivée à cette terre l'objet de mes désirs, mon cher Aza; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étais promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; nos erreurs répriment nos jugements ; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante [1] que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer; le peuple qui nous suivait en foule me paraît être de la même nation que le *Cacique* [2], mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beautés par la richesse de leurs ornements, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du Soleil; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenait immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention; je le touchais, je lui parlais, je le voyais en même temps, fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement : que faut-il penser des habitants de ce pays? faut-il les craindre, faut-il les aimer? je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyais était la mienne; mais de quoi cela m'instruit-il? le prodige en est-il moins grand? suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des

1 Un vaisseau.

2 Les *Caciques*, au Pérou, étaient des gouverneurs de province. La jeune Péruvienne appelle de ce nom celui qui lui a paru commander aux autres.

ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza, les moins habiles de cette contrée sont plus savants que tous nos *ancutes* [1].

Déterville m'a donné une *china* [2] jeune et fort vive; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie. Plusieurs autres s'empressent de me rendre des soins, et j'aimerais autant qu'elles ne le fissent pas; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cusco* [3] ; cependant je ne puis encore juger de rien, mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur, seul inébranlable, ne désire, n'espère et n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

1 Sorte de philosophes péruviens.

2 Servante ou femme de chambre.

3 *Cusco,* grande ville du Pérou, autrefois la capitale des *Incas*, tout proche de la rivière d'Yuçay, à 600 kilom. de *Lima*. Pizarre la conquit en 1583. Elle renferme des églises magnifiques, et sa population est de quarante mille habitants.

MADAME DU DEFFANT

DEFFANT (Marie de Vichy Chamrond, marquise du), née en 1697, fut mariée très-jeune au marquis du Deffant, beaucoup plus âgé qu'elle. Belle et spirituelle, elle fut entourée d'hommages; plus tard sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de marquant à la cour, dans la robe et dans la littérature. Dans une correspondance suivie qu'elle entretint avec Voltaire, Horace Walpole, d'Alembert, le président Hénault, etc., elle juge avec un rare discernement les personnages et les productions de l'époque. Devenue aveugle à cinquante-quatre ans, et, comme elle le dit énergiquement, se trouvant *plongée dans un cachot éternel*, elle n'en conserva pas moins toute la vivacité, toute la grâce de son esprit, jusqu'à sa mort, arrivée en 1780. Elle dut être néanmoins bien malheureuse, car elle fut toujours la personnification de l'égoïsme; elle eut des amis, mais elle fut trop défiante pour sentir elle-même le charme de l'amitié. Un exemple entre plusieurs en sera la preuve : Pont-de-Veyle était son ami depuis quarante ans; il logeait chez elle; il meurt; elle va le même jour à un grand souper chez madame du Marchais; on la plaint, on lui parle de l'ami qu'elle vient de perdre. « Hélas! répond-elle, il est mort ce soir à six heures; sans cela vous ne me verriez pas ici; » et elle soupa fort bien. — On a de madame du Deffant : *Correspondance avec Walpole et Voltaire; Correspondance avec d'Alembert, le président Hénault*, etc.

A HORACE WALPOLE.

Dimanche 17 mars 1771.

J'ai voulu attendre une occasion pour cette lettre; votre ambassadeur m'a fait espérer qu'il en aurait une demain; si elle manque, elle partira mercredi par son

courrier; j'imagine que les lettres qu'il porte ne sont point visitées aux bureaux; je vais donc vous parler *à cœur ouvert*. Ces mots vous font peur; rassurez-vous, vous ne lirez rien qui vous fâche.

Je suis dans une grande perplexité pour mon voyage [1]; je ne me porte point bien, mes meilleures nuits sont de trois à quatre heures de sommeil, et presque toujours de deux; je m'affaiblis beaucoup, le plus léger exercice me semble impossible. Je me lève trop tard; de mon lit je passe à mon tonneau [2]; je ne sors point, ou quand je sors ce n'est qu'à neuf heures du soir, pour aller dans des maisons où je trouve peu de monde et où je suis fort à mon aise. Comment pourrais-je soutenir pendant trois jours de suite d'être en voiture huit à dix heures, et de coucher deux ou trois nuits dans des cabarets? J'arriverai à Chanteloup morte de fatigue; les embrassades, les compliments achèveront de m'épuiser. Voilà l'arrivée; voyons le séjour. Je serai certainement fort bien reçue, avec tendresse par la grand'maman, avec joie par le grand'papa [3], avec beaucoup de politesse de madame de Grammont, avec beaucoup de plaisir par le grand abbé [4]. Je serai fort contente de les voir, ils auront le plus grand désir de me bien traiter, de me mettre à mon aise; je voudrais y être, je me dirai que je le dois, mais machinalement je ferai des efforts; je craindrai de les ennuyer, je chercherai à leur plaire, je serai désolée si je me trouve affaissée, comme il m'arrive souvent dans

[1] Il s'agit d'un voyage à *Chanteloup*, chez M. le duc de Choiseul, ex-premier ministre, alors exilé dans sa terre.

[2] Madame du Deffant appelait son *tonneau* le grand fauteuil où elle passait ses journées depuis qu'elle était devenue aveugle.

[3] Elle appelait ainsi M. et Mme de Choiseul.

[4] L'abbé Barthélemy, le célèbre auteur du *Jeune Anacharsis*.

mon tonneau. Je suis quelquefois dans l'impossibilité de parler, de penser, et d'écouter ce qu'on dit. Voilà l'état où je suis. Doit-on sortir de chez soi? Je ne crains point de tomber malade; je finirai comme le président; il semble qu'il ait tracé ma route, je le suis pas à pas. Cet aveu dépouillé d'artifice vous surprendra. Je n'en ai pas pris la copie dans l'*Essai des moyens de plaire* de Moncrif, ni dans Quinault, ni dans Scuderi; mais quand on parle à son ami, quand on veut se conduire par ses conseils, il faut lui faire un exposé fidèle. Il faut ajouter à tout ceci la difficulté des mesures qu'il faut prendre. La grand'maman, le grand'papa et tout ce qui est avec eux, disent qu'il faut que je parte sans demander permission [1], et que deux jours après mon départ, je fasse rendre une petite lettre à M. de la Vrillière, dont la grand'maman m'a envoyé le modèle. Plusieurs personnes ne sont point de cet avis, et nommément madame de Mirepois, qui se chargera d'obtenir ma permission; elle en a déjà parlé à madame du Barri, qui lui a répondu qu'elle ne le voulait pas, et que, si j'y allais, elle me ferait ôter ma pension. La maréchale s'est moquée d'elle, a tourné ses menaces en plaisanterie, et en effet je n'en ai pas peur. Ce n'est pas ce qui m'arrêtera; ce malheur-là n'arrivera point, et s'il arrivait je m'en consolerais. Ma santé est donc le plus grand obstacle que je trouve, mais peut-être me porterai-je mieux d'ici au mois de mai.

1 On ne pouvait aller chez le duc de Choiseul disgracié, sans une autorisation donnée par M. de la Vrillière.

MADAME DU CHATELET

Chatelet (Gabrielle-Émilie de Breteuil, marquise du), née en 1706, femme remarquable par ses connaissances et son éducation presque virile, est cependant moins célèbre aujourd'hui par ses œuvres scientifiques que par sa liaison avec Voltaire, qui la chanta si souvent sous le nom d'*Émilie*. Cette liaison ne fut rompue que par sa mort, arrivée en 1749, à Lunéville, dans le palais de Stanislas, qui l'avait appelée à sa cour.

Une dissertation sur la *Nature du feu*, composée pour un concours à l'Académie des sciences, où elle fut mentionnée honorablement, fut le premier ouvrage de la marquise du Châtelet. Elle publia deux ans après des *Institutions de physique*, résumé de la philosophie de Leibnitz, et peu de temps avant sa mort elle acheva sa traduction des *Principes de Newton*, qu'on ne publia qu'en 1756. On a aussi de cette dame deux *Traités*, l'un sur le *Bonheur*, l'autre sur l'*Existence de Dieu*.

EXISTENCE DE DIEU.

Quelque chose existe, puisque j'existe; puisque quelque chose existe, il faut que quelque chose ait existé de toute éternité; sans cela il faudrait que le néant, qui n'est qu'une négation, eût produit tout ce qui existe : ce qui est une contradiction dans les termes, car c'est dire qu'une chose a été produite, et ne reconnaître cependant aucune cause.

L'être qui a existé de toute éternité doit exister nécessairement, et ne tenir son existence d'aucune cause; car s'il avait reçu son existence d'un autre être, il faudrait que cet autre être existât par lui-même; et alors c'est lui dont je parle, et c'est Dieu; ou bien il tiendrait encore

son existence d'un autre. On voit aisément qu'en remontant ainsi à l'infini, il faut arriver à un être nécessaire qui existe par lui-même..... et qui contienne la raison suffisante de l'existence de tous les êtres contingents et de la sienne propre : et cet être, c'est Dieu.

Les attributs de cet être suprême sont une suite de la nécessité de son existence.

Ainsi il est éternel, c'est-à-dire qu'il n'a point eu de commencement et n'aura jamais de fin ; car si l'être nécessaire avait commencé, il faudrait qu'il eût agi avant que d'être, pour se produire, ce qui est absurde ; ou bien que quelque chose l'eût produit, ce qui est contre la définition de l'être nécessaire.

Il ne peut avoir de fin, parce que la raison suffisante de son existence résidant en lui, elle ne peut jamais l'abandonner ; de plus, ce qui est contraire à une chose nécessaire, implique contradiction et est par conséquent impossible. Il est donc impossible que l'être nécessaire cesse d'exister, de la même façon qu'il est impossible que trois fois trois fassent huit.

Il est immuable : car s'il changeait, il ne serait plus ce qu'il était, et par conséquent il n'aurait pu exister nécessairement ; il faut de plus que chaque état successif ait sa raison suffisante dans un état précédent, celui-là dans un autre, et ainsi de suite. Or, comme dans l'être nécessaire on ne parviendrait jamais au dernier état, puisque l'être n'a jamais commencé, un état successif quelconque serait sans raison suffisante, s'il était susceptible de succession ; ainsi il ne peut y avoir de changement ni de succession dans l'être nécessaire.....

On voit aisément par ce qui vient d'être dit, qu'il ne peut y avoir qu'un être nécessaire ; car s'il y avait deux

êtres qui existassent nécessairement et indépendamment l'un de l'autre, il serait possible que chacun existât seul, et par conséquent ni l'un ni l'autre n'existerait nécessairement.....

La représentation distincte des choses fait l'entendement. Or l'être nécessaire, qui a dû se représenter tous les mondes possibles avant de créer celui-ci, est donc un être intelligent dont l'entendement est infini : car tous les mondes possibles renferment tous les arrangements possibles de toutes les choses possibles. Ainsi cet être que nous nommons Dieu est un être intelligent qui voit non-seulement tout ce qui arrive actuellement, mais encore tout ce qui arriverait dans quelque combinaison des choses possibles que ce puisse être; car tout ce qui est possible entre dans les mondes, qu'il contemple sans cesse, et qui se jouent pour ainsi dire devant lui.....

Le choix que Dieu a fait, parmi tous les mondes possibles, du monde que nous voyons, est une preuve de sa liberté, car ayant donné l'actualité à une suite de choses qui ne contribuait en rien par sa propre force à son existence, il n'y a point de raison qui dût l'empêcher de donner l'existence aux autres suites possibles, qui étaient toutes dans le même cas quant à la possibilité. Il a donc choisi la suite de choses qui compose cet univers, pour la rendre actuelle, parce qu'elle lui plaisait le plus; il a été le maître absolu de son choix. L'être nécessaire est donc un être libre; car agir suivant le choix de sa propre volonté, c'est être libre..... [1].

[1] On comprend que madame du Châtelet doit pousser plus loin encore son raisonnement; mais le cadre de ce volume ne comporte que des *extraits*, et nous ne pouvons donner plus d'extension à celui-ci, qui fait d'ailleurs voir suffisamment la logique et la manière d'écrire de l'auteur.

MADAME DU BOCCAGE

Boccage (Marie-Anne Lepage, dame de Fiquet du), née à Rouen le 22 octobre 1710, réunit aux charmes de la figure les agréments de l'esprit et l'égalité du caractère; aussi Mairan lui disait: « Vous êtes une montre bien réglée qui marche sans qu'on aperçoive le mouvement. » Bien jeune elle faisait des vers; mais redoutant le renom de femme-auteur, elle ne mit rien au jour avant 1746. Un poëme qui fut couronné par l'académie de Rouen révéla au public la nouvelle Muse, et commença la réputation de madame du Boccage, qui publia : *le Paradis terrestre*, faible imitation de Milton; la *Mort d'Abel*, imitation de Gessner; puis la *Colombiade*, conception neuve et hardie, d'où ressortaient une foule de contrastes neufs et ingénieux, mais mollement exécutée. Sa tragédie des *Amazones* obtint onze représentations, bien qu'elle manquât d'intérêt et d'énergie dans le style. Madame du Boccage entretint un commerce de lettres avec les hommes célèbres, et plusieurs académies se l'associèrent; elle fut reçue à celle des *Arcades* de Rome, sous le nom de *Doriclea*, et Benoît XIV l'accueillit avec la plus grande distinction. L'excellence de son cœur et ses qualités lui valurent la vénération de ses contemporains jusqu'à sa mort, survenue le 8 août 1802.

LES ANGES REBELLES.

. . . .
Rien dans l'éternité n'a d'époques certaines;
Avant que du néant sortît cet univers,
Le Monarque suprême élevé sur les airs
Assembla près de lui les ordres angéliques.
« Vous voyez, leur dit-il, puissances séraphiques,
Mon Fils au haut des cieux triomphant près de moi:
Je veux que tout ici fléchisse sous sa loi. »

On se tut à cet ordre ; on parut y souscrire ;
Mais un parti secret redoutait cet empire :
Le superbe Satan osa se déclarer.
« Quoi, leur dit-il, esprits, voudrez-vous adorer
Un être égal à nous en éclat, en puissance ?
Qui pourrait nous soumettre à son obéissance ?
Immortels comme lui, créés avant les temps,
Bravons le ciel, les lois et les événements ;
Ranimons en nos cœurs l'ambition, la gloire,
Et risquons de tomber en cherchant la victoire. »

Il dit, et cet espoir porté de toutes parts
Entraîne à la révolte ; on suit ses étendards.
Un murmure semblable au roulement des ondes,
Des cieux va retentir aux demeures profondes ;
Le tumulte s'accroît, les esprits révoltés
Forment un bataillon égal de tous côtés :
Et le chef odieux des infidèles anges
Donne l'ordre et conduit ses nombreuses phalanges.

La discorde eut à peine excité leurs fureurs,
Que l'Être qui voit tout, découvrant tant d'horreurs,
Renverse les projets de la troupe rebelle :
Il ordonne à son Fils de s'avancer vers elle,
D'armer son bras vengeur, et d'un seul de ses traits
Du céleste séjour les bannir à jamais.
Son Fils part à sa voix, et plonge dans l'abîme
Ces brillants bataillons orgueilleux de leur crime.
Je retrace à regret ce moment plein d'horreur ;
Adam, que cet exemple épouvante ton cœur !
Je viens pour t'avertir qu'un des anges rebelles
Veut te séduire ici par des ruses cruelles :
Sa fureur pour te perdre osera tout tenter ;
Libre, tu peux te rendre, et tu peux résister ;
Crains d'attirer sur toi la céleste vengeance.

. . . .

MADAME RICCOBONI

Riccoboni (Marie-Jeanne Laboras de Mézières, dame) naquit à Paris en 1714. La nécessité la fit actrice à vingt ans, mais actrice médiocre; une taille avantageuse et une figure candide ne purent tenir lieu des qualités indispensables à la scène. Elle épousa Riccoboni, acteur médiocre comme elle, et comme elle peu goûté. Arrivée à l'âge de quarante-trois ans, elle publia son premier ouvrage : *Lettres de Fanny Butler;* puis en 1761, ayant quitté le théâtre, elle devint un écrivain supérieur. Forcée de se séparer de son mari, l'amitié et la culture des lettres surent adoucir ses chagrins. L'*Histoire du marquis de Crécy* et les *Lettres de Juliette Catesby,* chef-d'œuvre de goût, d'esprit et de bon ton, consolidèrent sa réputation, à laquelle *Ernestine,* que la Harpe appelle un *bijou,* vint donner un nouvel éclat. Madame Riccoboni mourut en 1792, âgée de soixante-dix-huit ans, dans un état voisin de l'indigence. « Peu de femmes, a dit un critique, peu d'hommes « même, ont pensé avec autant de finesse et écrit avec autant « d'esprit. »

MILADY CATESBY A HENRIETTE CAMPLEY.

Samedi, à Vinchester.

Je m'ennuie ici, ma chère, je m'y ennuie beaucoup. Que j'ai déjà regretté votre cabinet, le mien, la douceur de ces entretiens que la confiance rend si vifs; ces amusements simples, ces lectures utiles! Si quelque chagrin nous touche, au moins la froideur n'est jamais en tiers avec nous. Il semble que l'on soit libre ici, et la contrainte est cachée sous cette liberté apparente. On y fait ce que l'on veut; mais on n'y dit point ce que l'on pense. Que le grand monde, que cette société brillante appelée

la bonne compagnie, donnent peu de satisfaction à ceux qui l'examinent ! ce n'est ni le goût, ni le cœur, pas même l'apparence du plaisir qui rassemble ces êtres bizarres, nés pour posséder beaucoup, désirer davantage et ne jouir de rien. Ils se cherchent sans s'aimer, se voient sans se plaire, et se perdent dans la foule sans se regretter. Qu'est-ce donc qui les unit? l'égalité du rang, de la fortune, l'usage, l'ennui d'eux-mêmes, ce besoin de s'étourdir qu'ils sentent continuellement, et qui semble attaché à la grandeur, aux richesses, à l'éclat, enfin à tous les biens que le Ciel n'a pas également départis à toutes ses créatures.

Quels liens, ma chère, quels amis pour moi ! peu accoutumée à déguiser mes sentiments, puis-je me plaire avec ceux auxquels je ne saurais les montrer sans réserve ? il faut être dans une situation fort heureuse pour s'amuser des gens qu'on aime peu ou qu'on n'aime point du tout. Mais je suis bien réfléchissante. Je vous lasse peut-être ; adieu. De quelque humeur que je sois, je vous aime toujours, ah ! oui, de tout mon cœur.

MADAME D'ÉPINAY

ÉPINAY (Louise-Florence-Pétronille, dame de la Live d'), née en 1725, épousa en 1750 M. d'Épinay, fermier général; c'est elle qui fit bâtir pour Jean-Jacques Rousseau, près de Montmorency, la petite maison devenue si célèbre sous le nom de l'*Ermitage;* elle connut et reçut chez elle tous les personnages célèbres du XVIIIe siècle. Mais bientôt, éclairée sur le vide que laisse le monde, elle consacra le reste de sa vie à surveiller l'éducation de sa petite-fille, mademoiselle de Belsunce, et c'est pour elle que furent composées les *Conversations d'Émilie,* ouvrage plein de charme et de raison, auquel l'Académie accorda en 1783 le prix d'utilité, et qui est demeuré le fondement le plus solide de la réputation littéraire de son auteur. Madame d'Épinay mourut en 1783. — On lui doit encore deux volumes assez rares, *Lettres à mon Fils,* et *mes Moments heureux;* et on a publié en 1818 *Mémoires* et *Correspondance de madame d'Épinay,* ouvrage dont l'authenticité est fort contestable.

CONVERSATION [1].

ÉMILIE. — Maman, puisque vous êtes contente, je vous demande en grâce de me faire un grand plaisir.

LA MÈRE. — Quoi?

ÉMILIE. — Contez-moi l'histoire de cette dame dont vous parliez hier soir avec mon papa.

LA MÈRE. — Volontiers, si vous voulez m'écouter :

Cette dame était veuve d'un homme de condition, et elle était restée sans bien avec une fille et un garçon. .

[1] Fragment des *Conversations d'Émilie.*

Émilie. — Comment s'appelait-elle ?

La Mère. — Vous ne la connaissez pas.

Émilie. — Mais sa fille ?

La Mère. — Elle s'appelait Julie ; elle lui dit un jour : Mon enfant, je ne suis point riche ; je viens de m'épuiser pour faire entrer votre frère au service ; jusqu'à présent il s'est distingué des jeunes gens de son âge par sa sagesse et son émulation ; il fera son chemin, je l'espère, et il pourra un jour vous être utile ; mais pour vous, vous n'avez rien. Je ne suis point en état de vous donner des maîtres ni de vous procurer des talents agréables. Ce n'est donc que de vos vertus, de votre émulation à acquérir les qualités qui vous manquent, que vous pouvez attendre votre bonheur. Je vous aiderai des lumières que l'expérience et la connaissance m'ont données. Si vous ne vous faites pas estimer et chérir, si vous n'intéressez pas par vos qualités personnelles, vous ne trouverez point d'établissement, vous ne vous marierez pas.

Émilie. — Pourquoi, maman, cette dame lui disait-elle cela ?

La Mère. — Parce qu'elle n'était pas riche, et que quand on n'a rien il faut être meilleure qu'une autre pour être recherchée ; car si vous êtes pauvre et méchante, on a une raison de plus de vous laisser là.

Émilie. — Je ne voudrais pas d'un mari qui fût pauvre et méchant.

La Mère. — Vous devez donc trouver tout simple qu'on ne veuille pas d'une femme pauvre et méchante.

Émilie. — Cela est vrai. Eh bien ! maman ?

La Mère. — Eh bien ! Julie était malheureusement d'un mauvais caractère, boudeuse, paresseuse, sujette

à l'humeur, s'en prenant toujours aux autres de ses torts; ingrate envers sa mère, qui, la voyant incorrigible, fut obligée de la mettre dans un couvent. L'exemple de son frère n'avait pu la changer; il avait, avec le plus grand respect, une entière confiance en sa mère; il ne l'approchait jamais sans lui en donner des marques; sa plus grande peur était de lui déplaire. Pour Julie, elle manqua un mariage considérable, parce que les informations qu'on fit à son sujet au couvent lui furent si défavorables, qu'on n'en voulut point, malgré sa jolie figure, qui avait d'abord séduit.

Émilie. — Et qu'est-elle devenue?

La Mère. — Elle est restée au couvent et y sera toute sa vie.

Émilie. — Mais elle se corrigera peut-être.

La Mère. — A un certain âge, ma fille, on ne se corrige plus. Quand on n'a pas fait ses efforts dès l'enfance, cela devient presque impossible; et, une mauvaise impression une fois donnée, on se corrigerait ensuite, que les autres n'en sauraient rien.

MADAME DE BEAUHARNAIS

Beauharnais (Fanny de), née en 1738, épousa le comte de Beauharnais, oncle d'Alexandre de Beauharnais, qui fut le premier mari de l'impératrice Joséphine; obligée à une séparation, elle se retira chez les religieuses de la Visitation, puis en sortit pour se livrer à la culture des lettres, et débuta dans le monde littéraire par un poëme sur l'*Amour maternel.* Elle recevait chez elle les littérateurs les plus distingués, et Buffon l'appelait *sa chère fille.* Quoique naturellement bienveillante, elle ne fut pas à l'abri de la critique et même de la satire; c'est contre elle que Lebrun fit cette épigramme :

Églé, belle et poëte, a deux petits travers,
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

On a de madame de Beauharnais des *Poésies fugitives; Épître aux Femmes;* l'*Ile de la Félicité* ou *Anaxis et Theone,* poëme en trois chants, son meilleur ouvrage; *Lettres de Stéphanie,* 2 vol., et quelques *Comédies* d'un mérite fort équivoque.

LE TEMPS.

. . . .
Ce vieillard est le temps : ses longs cheveux blanchis
Sur son sein décharné descendent à longs plis ;
Sa voix est faible et rauque, et sa marche pesante
Annonce de son corps la force défaillante.
Mais il dévore tout; mais ce vieillard affreux,
Une faux à la main, dans son vol ténébreux,
Moissonne l'âge mûr ; que dis-je? tous les âges :
La beauté, le génie, et les fous et les sages.

Par une fille tendre un père est adoré ;
Il est par ses vertus en tous lieux honoré :
Le barbare le frappe, et d'une main cruelle
Plonge l'homme de bien dans la nuit éternelle.
L'enfant qui vient de naître, autour de son berceau
Voit du jour quelquefois s'éteindre le flambeau :
C'est lui, c'est ce vieillard, farouche, impitoyable,
Qui le couvre en secret de son ombre effroyable.
La mère en vain le prie, il est sourd à sa voix ;
Il la frappe elle-même, il ne fait point de choix.
Aveugle et furieux, jamais rien ne l'arrête,
Et sa faux à trancher est toujours toute prête.

. . . .

MADAME NECKER

NECKER (Susanne Curchod de Nasse, dame), née en 1739, épousa M. Necker, deux fois ministre des finances sous Louis XVI, et fut la mère de la célèbre madame de Staël; elle descendait d'une ancienne famille provençale qui s'expatria à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Elle fut élevée comme un homme qu'on aurait destiné à la carrière des sciences et des lettres. Elle possédait les langues anciennes et modernes, et se plaisait à réunir auprès d'elle les hommes les plus distingués de son temps. Le ministère de son mari lui donna la facilité de faire du bien; elle n'y faillit pas : on lui doit la réformation d'un grand nombre d'abus dans les prisons et dans les hôpitaux, et la fondation à Paris de l'hospice qui porte son nom. Elle mourut en 1794. Elle a laissé des *Réflexions sur le Divorce*, et son mari publia, après sa mort, des *Mélanges*, en 5 vol., tirés de ses manuscrits; ce sont des Lettres, des Jugements littéraires, des Anecdotes, des Pensées. — Plusieurs de ses Jugements prouvent un goût délicat; beaucoup d'Anecdotes sont piquantes; les Pensées sont souvent ingénieuses, bien que naturelles.

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

Souffrez, Monsieur, que je sois l'interprète de la reconnaissance de M. Necker : dans ce moment je puis seule jouir de votre beau présent [1]; mais du moins M. Necker entend la renommée. D'ailleurs, je lui cite les traits qui m'ont surtout frappée, et nous finissons toujours par observer avec attendrissement que jamais cette Grèce, dont les philosophes font encore l'admira-

[1] Le Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce et en Asie.

tion de notre siècle, n'a possédé dans son sein leur véritable modèle : l'homme à la vertu pure et paisible qui a consacré trente ans de sa vie à nous tracer dans la langue de Fénelon cette réunion enchanteresse des plus grandes beautés de la nature à tous les chefs-d'œuvre de l'art, des âmes les plus héroïques aux génies les plus sublimes, des caractères les plus élevés aux mœurs les plus simples, à ce peintre de lui-même qui n'a jamais rien vu au dehors de bon, d'honnête et de délicat, qu'il ne le retrouvât mieux encore au fond de son cœur ! Tel est aussi le charme de son ouvrage ; il peut s'appliquer ce mot de Montaigne, pour exprimer une autre sorte d'intérêt : *C'est que c'étaient eux; c'est que c'était moi;* douce et délicieuse lecture qui pouvez animer la plus profonde solitude, et rendre cependant le calme à des cœurs agités par le tumulte du monde, puisse arriver le temps où vous trouverez dans toutes nos âmes la paix et cette harmonie qui présida nécessairement à ce travail immense, et qui, liant toutes les parties ensemble par le même sentiment, nous présente dans des faits déjà connus une nouvelle Grèce et une nouvelle histoire !

PENSÉES.

Il ne faut aller dans le monde que pour s'occuper des autres : quand on veut s'occuper de soi, on doit s'enfermer seul dans son cabinet.

Il faut avoir une volonté prompte et ferme contre tout ce qui nous fait du mal au corps ou à l'âme.

On fait plus utilement de bonnes lectures dans les langues étrangères ; l'attention que l'on donne aux mots sert à fixer les idées.

La gaieté sied partout, pourvu qu'elle ait l'air naturel ; elle est toujours déplacée quand on l'affecte.

L'air imposant est un air emprunté ; l'air embarrassé est un air emprunté ; ce sont des vêtements qui ne sont pas faits pour notre taille et qui ne siéent jamais.

MADAME VERDIER

Verdier (Susanne Allut, dame), femme célèbre par son talent poétique, naquit le 19 juillet 1745, à Montpellier, et mourut le 27 février 1813, à Uzès; elle avait épousé M. Verdier, riche négociant. Elle composa des vers dès l'âge de dix ans, et à douze elle se fit connaître par une *Élégie* sur l'attentat de Damiens contre Louis XV; elle connaissait les langues anciennes et la plupart des langues modernes, elle avait un talent remarquable en peinture et en musique; mais, douée du caractère le plus simple et le plus modeste, madame Verdier fut avant tout femme d'intérieur, bonne mère de famille, et rien ne la distinguait, dans la société de sa petite ville, de la femme la plus vulgaire, si ce n'est l'exquise correction de son langage. Couronnée trois fois aux *jeux Floraux* avant la destruction de cette académie, elle fut nommée *Maître* à sa restauration. Ses productions se distinguent par l'élégance, l'harmonie et le goût le plus pur puisé dans la lecture des classiques de tous les temps et de tous les pays. Plusieurs de ses poésies enrichirent dans le temps l'*Almanach des Muses*. Le dernier et le plus considérable de ses ouvrages est un poëme en quatre chants : les *Géorgiques Languedociennes*. — On a d'elle des *Idylles*, dont une, la *Fontaine de Vaucluse*, est, au dire de la Harpe, un des plus beaux morceaux de la poésie française; ses *Épîtres*, toutes sur des sujets pris dans sa famille, reçoivent un charme particulier de l'expression des sentiments réels qui les ont inspirées. « Nous sommes une foule de *Musettes*, disait madame Bourdic-Viot à madame Dufrenoy, madame Verdier seule est une *Muse*. » Sa famille possède le recueil complet des œuvres de cette femme remarquable; collection précieuse qui, si elle était publiée, placerait madame Verdier au premier rang des femmes poëtes.

A MA FILLE.

Oui, le destin a couronné mes vœux ;
Oui, je l'obtiens ce tendre nom de mère,
Ce nom sacré, ce nom que je préfère
A tout l'éclat des titres fastueux.
O cher objet ! dont la naissante aurore
A peine montre une faible lueur,
Gage d'un nœud qu'a formé le bonheur,
Ma voix t'appelle, et tu ne peux encore
Ouïr mes sons ni répondre à mon cœur.
Enveloppé d'un ténébreux nuage,
Le tien se tait, le tien ne connaît pas
Des sentiments la force et le langage :
Mais je te vois, je te presse en mes bras ;
De mes baisers je couvre ton visage...
Et quel sujet plus digne de mes vers
Que ce transport dont j'éprouve l'ivresse !
Tout s'embellit au feu de ma tendresse ;
Je ne vois rien dans ce vaste univers
Qui ne me flatte ou qui ne m'intéresse.
J'aime ces bois, j'aime ces prés riants,
Ils t'offriront leur ombre et leur verdure ;
J'aime à compter les trésors du printemps,
Ils serviront un jour à ta parure.
Cet air, ce ciel, ont plus d'attrait pour moi ;
Et ce soleil qui luit sur la nature,
Dieu ! qu'il me plaît ! il brille aussi pour toi !
. . . .

L'AUTOMNE [1].

Oh! qui ranimera mes forces languissantes?
Qui viendra me guider dans ces plaines charmantes?
Et pour décrire les tableaux
Qu'à chaque pas ici leur aspect renouvelle,
Quels secours vont à mes pinceaux
Préparer des couleurs dignes de leur modèle?
Vous-même inspirez-moi, vergers, coteaux riants,
Jardins sur qui l'automne épuise sa richesse,
Et prêtez à ma voix cette touchante ivresse
Dont vous avez rempli mes sens.
Nulle saison sur nos contrées
Ne jette de si doux regards.
Jamais tant de trésors, confusément épars,
A nos yeux ne les ont parées.
Leur beauté se flétrit sous les feux de l'été,
Et Flore trop longtemps à Borée irrité
De nos champs dispute l'empire.
Vous le savez trop bien, tristes cultivateurs,
Quand d'un air attiédi les premières douceurs
Rendent trop tôt la terre au besoin de produire;
Quand nos champs, qu'ont déçus ses trompeuses faveurs,
Brillent d'une parure imprudemment éclose;
Souvent, hélas! l'hiver par un retour cruel
Souffle sur la vapeur dont la nuit les arrose.
Bientôt de ce fléau mortel,
Remède plus mortel encore,
Le soleil à l'ardeur de son premier rayon
Sèche la fleur et le bouton
Sous le frimas qui s'évapore.
Ainsi, prêt à quitter ces lieux,

[1] Fragment des *Géorgiques Languedociennes*, IIIe chant.

L'hiver insulte encore au printemps qui le chasse,
Et de ses funestes adieux
Sur nos rameaux noircis laisse une longue trace.
Mais l'automne, à l'abri des revers inhumains,
Jamais à nos yeux ne présente
Sous des cieux constamment sereins,
Qu'une terre toujours riante.
. . . .

LA DISTILLATION [1].

L'art, en portant sur lui [2] sa main industrieuse,
Va d'un nouveau trésor parer votre caveau;
L'art, pour vous préparer un breuvage nouveau,
Préfère de nos vins l'ardeur spiritueuse.
C'est lui qui disposa sur cet ardent fourneau
Le cuivre où par torrents la liqueur renfermée,
S'échauffe, bouillonne et bientôt
S'échappe en épaisse fumée
Vers le dôme de son cachot.
Là, pour issue il lui présente
D'un canal arrondi les chemins tortueux
Qu'environne une onde bouillante.
La vapeur pénétrant dans ces replis nombreux
Les parcourt à loisir, s'y repose, y serpente,
Remonte, se transforme, et d'un second chemin,
Dont l'eau froide baigne l'étain,
Suivant la sinueuse pente,
Au grand jour reparaît enfin
En liqueur pure et transparente.

[1] Nous ne donnons ici ce morceau que pour montrer avec quel talent les détails qui semblent les plus rebelles à la poésie prennent sous la plume de madame Verdier la forme et la couleur poétiques, sans rien perdre, pour ainsi dire, de leur précision technique. Madame Verdier nous semble ici bien supérieure même à Delille.

[2] Le vin.

MADAME BOURDIC-VIOT

VIOT (Marie-Anne-Henriette Payan de l'Étang, d'abord marquise d'Autremont, puis baronne de Bourdic, et en troisièmes noces dame), naquit à Dresde en 1746, de parents peu riches. Amenée en France à l'âge de quatre ans, elle n'en avait que treize quand elle épousa le marquis d'Autremont, qui la laissa veuve à seize ans. Elle faisait des vers dès sa plus tendre enfance, et avait appris, pour ainsi dire, d'instinct les règles de la versification. Madame d'Autremont n'était rien moins que jolie; aussi disait-elle de sa personne, que l'architecte avait manqué la façade. Elle voulut réparer ce désagrément par l'étude, et apprit plusieurs langues étrangères, au point de lire les auteurs dans leurs idiomes. Remariée à Nîmes au baron de Bourdic, elle s'occupa de poésie et de musique, et fut reçue membre de l'académie de cette ville en 1782, sur la présentation d'un *Éloge de Montaigne.* Malheureusement l'étude de ce philosophe l'avait rendue sceptique, et le caractère de ses poésies en souffrit; comme elle n'attachait aucun prix à ses vers, elle ne les faisait point imprimer, et c'est à son insu qu'on les envoyait à l'*Almanach des Muses*, qui reproduisait chaque année presque tout ce qui échappait à sa plume. Son ode sur le *Silence* est, sans contredit, la pièce la plus remarquable qu'elle ait composée; on y trouve des beautés que ne désavouerait aucun de nos premiers poëtes lyriques. Madame de Bourdic, devenue veuve une seconde fois, se remaria à M Viot, administrateur des domaines, vint se fixer à Paris, et alla ensuite à Bagnols, où elle mourut en 1802.

LE SILENCE.

ODE.

Contemporain avec l'éternité,
Silence, tu régnas sur la nature entière,
Longtemps avant que la matière

Reçût les lois de la Divinité ;
Tout fut en toi, sans toi rien n'eût été.

Quand Dieu créa les cieux et l'onde,
Tu présidais à ce vaste dessein ;
Tu conseillais sa sagesse profonde,
Il se renfermait dans ton sein
Pour méditer les lois qu'il préparait au monde.

D'abord les éléments s'armèrent contre toi ;
Le mouvement te déclara la guerre,
L'air retentit, et le bruyant tonnerre,
Portant le désordre et l'effroi,
Sépara les cieux de la terre.

La terre, en ces premiers instants,
Parut soumise à ta puissance,
Et les humains, dans ces jours d'innocence,
Par de tumultueux accents
Ne profanaient pas ta présence.

Dans un muet ravissement
Ils contemplaient l'azur du firmament,
La pompe du soleil, l'éclat de la verdure,
Et partageaient dans le recueillement
Le calme heureux de la nature.

Parfois tu paraissais calmer
Les haines, les complots, les sanglantes querelles ;
Mais trop souvent les factions rebelles
Ne rentraient dans ton sein que pour se ranimer
Et méditer leurs vengeances cruelles.

. . . .

Mais on voit chaque jour s'affaiblir ton empire,
Ton culte est dédaigné des mortels insensés;
A la seule folie, en leur bruyant délire,
Avec éclat leurs vœux sont adressés;
Ils semblent tous ligués pour te détruire.

. . . .

Le temps, qui ronge la nature,
Travaille sourdement à rétablir tes droits;
Des célestes décrets en vain l'homme murmure,
Rien ne pourra changer d'irrévocables lois;
Les mondes rentreront dans une nuit obscure.

Quel jour affreux d'horreur et de calamité!
Dieu paraît, l'univers s'abîme épouvanté,
Tout finit, le néant commence,
Et dans ton sein, majestueux silence,
Repose enfin l'éternité.

MADAME DE GENLIS

Genlis (Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de), depuis marquise de Sillery, née près d'Autun en 1746, morte à Paris en 1831, était nièce de madame de Montesson, qu'un mariage secret unit au duc d'Orléans (aïeul du roi Louis-Philippe); elle suivit sa tante au Palais-Royal, et fut attachée à la duchesse de Chartres (fille du duc de Penthièvre). Le duc de Chartres, qui fut ensuite *Philippe-Égalité*, lui confia l'éducation de ses trois fils, avec le titre singulier de *Gouverneur*. Sa réputation littéraire commença par la publication d'un *Théâtre d'Éducation*, d'*Adèle et Théodore*, et des *Veillées du Château*. Elle aborda depuis tous les sujets, histoire, romans, éducation, philosophie, politique, et jusqu'à des *Manuels de Piété* et des *Heures*, elle a écrit sur tout; malheureusement cette plume trop féconde n'a pas toujours su respecter la morale, et la lecture d'un grand nombre de ses écrits ne saurait être conseillée, et doit même être interdite à la jeunesse. Nous devons excepter cependant quelques livres sur l'éducation; presque toujours ce sont des systèmes impraticables, mais amusants. La liste des volumes enfantés par cette fertile imagination est trop longue pour être donnée ici; nous avons cité trois de ses principaux ouvrages d'éducation; *Mademoiselle de Clermont* est son meilleur roman, c'est un ouvrage qui peut être comparé, pour la délicatesse des sentiments, à la *Princesse de Clèves* de madame de la Fayette. (Voir ce nom, page 79.)

LE REPENTIR.

..... L'abbé me dit qu'il devait aller le soir chez un des assassins du mois de septembre [1], qui se mourait et qui donnait quelques signes de repentir, dont voulait

[1] De l'année 1792.

profiter sa femme, qui avait toujours abhorré tous ses crimes. Je le conjurai de m'y mener avec lui, afin de le défendre, s'il en était besoin. Quand la nuit fut venue, je mis dans mes poches deux pistolets chargés à balles, je pris une grosse canne qui renfermait une épée, et j'allai chercher l'abbé. Dix heures sonnaient au moment où nous frappions à la porte d'une vieille maison de la rue Gérard-Boquet; un moment après j'entendis un bruit de savates de femme, dont le pas inégal annonçait une boiteuse; on ouvre, nous entrons; une femme d'une figure hideuse, et dont la physionomie me parut sinistre, referme sur nous la porte; elle tenait un bout de chandelle dans une petite lanterne, et nous nous trouvons avec elle dans une vilaine allée étroite et sombre.

Je me sentis ému, je me collai contre l'abbé, qui ne pensait qu'à Dieu, et je mis la main dans ma poche sur mes pistolets..... Nous montons à un second étage, nous entrons dans une pièce bizarrement meublée, dans laquelle on voyait des choses grossières, un vieux papier déchiré, des petites tables de bois d'acajou chargées de porcelaines, et une belle pendule sur la cheminée. Je pensai que toutes ces choses si déplacées là étaient les fruits de quelque pillage, ou des dépouilles d'émigrés. Une jeune fille était assise dans un coin, et pleurait; je ne sais pourquoi sa vue me rassura un peu. La femme boiteuse et bossue me dit alors tout bas : « Citoyen vicaire, restez ici, » et elle s'avança vers une porte en invitant aussi mystérieusement le citoyen curé à la suivre. Comme je n'étais là que pour veiller sur l'abbé, je ne le quittai point. Notre conductrice nous introduisit dans une grande chambre où l'objet le plus effrayant s'offrit à nos regards! C'était un grand homme décharné,

étendu sur un grabat; l'expression de sa figure était atroce; dans ses accès de rage, il avait jeté son bonnet de nuit, ses cheveux noirs étaient hérissés sur sa tête. Un saignement de nez que rien ne pouvait arrêter retraçait aux yeux toute l'horreur de ses crimes; sa chemise et ses bras étaient ensanglantés. Tel on l'avait vu aux massacres de septembre, tel il était à sa dernière heure, furieux et baigné dans le sang... Sa femme lui annonça celui qu'elle appelait le *citoyen curé;* alors le meurtrier frémit, il étend un bras tremblant et teint de sang, en s'écriant d'une voix sépulcrale : « Éloigne-toi, éloigne-toi..., il n'y a plus pour moi de miséricorde..... Ce bras a massacré plus de quatre-vingt-dix prêtres!... — Eh bien! mon fils, répond l'abbé, bénissez, remerciez Dieu, qui en a sauvé un pour vous absoudre[1]. » A ce mot sublime, la fureur de ce misérable se dissipe, son bras retombe, sa physionomie s'adoucit, ses yeux se remplissent de pleurs, et il ose les élever vers le ciel. Le saint abbé, digne ministre du Dieu de clémence et de paix, se précipite vers le lit de ce misérable, le prend dans ses bras, le presse sur sa poitrine, et par les plus tendres exhortations fait descendre du ciel dans son âme bourrelée le repentir et l'espérance!... Tout à coup le moribond joint les mains, ferme les yeux et paraît prier avec la plus ardente ferveur. Des larmes inondèrent son visage : je vis qu'il allait se confesser, et je me hâtai de passer dans la pièce voisine. Au bout d'une demi-heure, l'abbé vint me rejoindre, il me serra la main et me dit d'un ton pénétré qu'il était satisfait. « Admirez, ajouta-t-il, la miséricorde divine! Si cet

[1] Historique.

infortuné revient à la vie, les hommes seront à jamais inexorables pour lui, et quelques minutes l'ont déjà réconcilié avec le Ciel ; il est des crimes que rien ne saurait expier aux yeux des hommes, et qu'un instant peut effacer dans l'éternité. » Nous sortîmes de cette maison à minuit ; j'eus une grande joie de me retrouver dans la rue avec mon abbé sain et sauf.

UNE VISITE AUX CARMÉLITES

DE SAINT-DENIS.

J'ai passé toute la matinée à Saint-Denis. Madame la duchesse de Chartres allait aux Carmélites faire une visite à madame Louise [1] : j'ai désiré la suivre, elle a bien voulu m'y mener. De tout temps, les personnes qui ont assez de force dans le caractère pour renoncer au faste et à la grandeur, ont excité l'admiration et la curiosité de tous les hommes. Il y a dans les *abdications* une sorte de magnanimité qui frappe et qui console le vulgaire : on aime à voir mépriser le rang où l'on peut atteindre. Il n'a fallu souvent que de l'audace et du bonheur pour s'élever au trône ; mais pour en descendre volontairement, pour le quitter avec calme et réflexion, il faut une âme peu commune et une véritable philosophie. Et quelle abdication que celle de la fille d'un souverain, d'un roi de France, quittant sans retour le palais de Versailles pour habiter jusqu'au tombeau une cel-

1 Louise-Marie de France (Madame), dernière fille de Louis XV et de Marie Lekzinska, née à Versailles en 1737 ; elle était entrée aux Carmélites de Saint-Denis, et y avait pris le voile en 1771. Elle y fit admirer sa piété et ses vertus, et y mourut en 1787.

lule !..... Mon imagination me présentait tous les détails de ce sacrifice, et je ne pouvais concevoir qu'une personne de trente-cinq ans, élevée dans la pompe et dans la mollesse, pût supporter le genre de vie de ces austères recluses. Ces pensées m'occupaient sur la route de Saint-Denis, et je suis entrée avec émotion dans le parloir des Carmélites. Un instant après, le rideau de la grille a été tiré, et madame Louise a paru. Je ne puis exprimer la surprise que j'ai éprouvée en jetant les yeux sur elle. Madame Louise, qui était si maigre et si pâle, est extrêmement engraissée; elle a le teint le plus frais et les couleurs très-vives..... O paix de l'âme! doux accord des opinions et des sentiments avec les actions, la conduite et le genre de vie! c'est vous qui formez le bonheur! c'est vous qui donnez cette sérénité céleste qui maintient l'équilibre de nos forces, qui conserve le mouvement égal et salutaire des ressorts de notre existence! Lorsque rien de ce qu'on voit et de ce qu'on entend ne peut blesser et contrarier, que tout ce qui nous entoure est en harmonie avec nous, que nulle discordance, nulle opposition ne trouble le calme de nos pensées, que tout doit fixer notre imagination et nos regards sur l'objet qui nous touche et sur le but vers lequel nous courons; lorsque enfin l'exemple universel nous soutient dans notre marche, n'est-on pas aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre? Madame Louise permet les questions et y répond brièvement, mais avec bonté. Je désirais savoir quelle est la chose à laquelle, dans son nouvel état, elle a eu le plus de peine à s'accoutumer. « Vous ne le devineriez jamais, a-t-elle répondu en souriant : c'est de descendre seule un petit escalier.

Dans les commencements, a-t-elle ajouté, c'était pour moi le précipice le plus effrayant; j'étais obligée de m'asseoir sur les marches et de me traîner, dans cette attitude, pour descendre. »

En effet, une princesse qui n'avait descendu que le grand escalier de marbre à Versailles, en s'appuyant sur le bras de son *chevalier d'honneur* et entourée de ses pages, a dû frémir en se trouvant livrée à elle-même sur le bord d'un escalier bien roide, en colimaçon. Elle connaissait longtemps d'avance toutes les austérités de la vie religieuse; pendant dix ans elle en avait secrètement pratiqué la plus grande partie dans le château de Versailles; mais elle n'avait jamais pensé aux *petits escaliers*. Ceci peut fournir plus d'une réflexion sur l'éducation ridicule à tant d'égards que reçoivent en général les personnes de ce rang, qui, dès leur enfance, toujours suivies, aidées, escortées, prévenues, sont ainsi privées de la plus grande partie des facultés que leur a données la nature.

MADAME DE MONTOLIEU

MONTOLIEU (Pauline-Isabelle du Polier, baronne de), née le 7 mai 1751, morte à Lauzanne le 28 décembre 1832, avait épousé M. de Crousaz, et se remaria au baron de Montolieu. Ses dernières années furent vouées à l'inaction, par suite d'une longue maladie. *Caroline de Lichtfield*, son premier ouvrage, parut en 1781, et eut un immense succès; ce sera encore une lecture charmante pour ceux qui préfèrent une action simple, des événements naturels, de nobles et purs sentiments, aux extravagantes combinaisons d'une foule de compositions modernes. Madame de Montolieu a prodigieusement écrit, car la collection de ses Œuvres ne forme pas moins de cent cinq volumes, parmi lesquels un grand nombre sont des traductions de l'allemand.

L'ESPOIR DU BONHEUR.

..... Caroline resta bien dix minutes immobile à la place où son père l'avait laissée, et c'était beaucoup pour elle. Enfin, voyant qu'à force d'avoir à penser elle ne pensait à rien, et que ses idées s'embrouillaient dans sa tête, elle se leva brusquement et courut à son *piano-forte*, où, pendant une demi-heure, elle joua des contredanses et des valses. Il lui vint tout à coup à l'esprit, en les jouant, que le comte les répèterait avec elle, et qu'il serait assez doux d'avoir toujours un danseur à ses ordres. « Un danseur! son excellence! Eh! oui, sans doute un danseur! » On sait que le baron avait eu soin de prévenir sa fille que, malgré son rang et ses dignités, M. l'ambassadeur n'avait tout au plus que trente ans, et

cette circonstance lui plaisait peut-être tout autant que les titres; quoique ce fût le double de l'âge actuel de Caroline, elle avait fort bien remarqué, depuis qu'elle était à la cour, que les hommes de trente ans et les femmes de quinze sont à peu près contemporains.

Ce fut donc en formant un projet de danse continuelle dans son nouveau ménage qu'elle courut au jardin cueillir son bouquet pour la soirée; tout en le cueillant, elle vit voltiger autour des fleurs quelques beaux papillons, s'échauffa longtemps à les poursuivre, n'en prit pas un seul, et se consola en pensant que le comte serait peut-être plus leste qu'elle, et saurait mieux les attraper. « Quand nous serons deux, dit-elle en sautant, il y aura bien du malheur s'ils nous échappent. »

Elle fut ensuite se mettre à sa toilette, où bientôt l'idée des bijoux qu'elle allait avoir, des parures de toute espèce, des équipages, etc., effaça celle des papillons et de la danse, ou plutôt la promena de plaisirs en plaisirs. Comme madame l'ambassadrice sera brillante, fêtée, enviée! comme de beaux diamants feront mieux dans mes cheveux que cette fleur! Enfin, le bonheur conjugal de Caroline, fondé sur la danse, les papillons et la parure, lui parut la chose du monde la plus assurée; elle se trouva d'avance la plus heureuse des femmes, employa tous ses soins pour être belle aux yeux du comte, et l'attendit avec une impatience mêlée tout au plus d'une sorte de crainte de ne pas lui plaire; quant à lui, elle était sûre qu'il lui plairait à l'excès.

Caroline réfléchissait quelquefois, une réflexion profonde l'avait persuadée que le comte était tout ce qu'il y avait de plus charmant: « Il est le *favori* du roi, » lui avait dit son père; or ce mot de *favori* signifiait beau-

coup de choses dans l'idée de Caroline; elle se rappelait fort bien qu'à la campagne elle avait aussi sa petite Cour et ses petits favoris : l'oiseau *favori*, le chien *favori*, le mouton *favori*, étaient toujours les plus jolis de leur espèce; donc, le *favori* d'un roi devait nécessairement être le phénix de la sienne, et le plus beau et le plus aimable des êtres.

Elle en était si convaincue, et se réjouissait si fort de le voir, que lorsqu'on vint l'avertir qu'il était là, et que son père l'attendait, elle ne fit qu'un saut jusqu'à la porte du salon; elle y trouva le chambellan, qui lui rappela sa promesse, lui prit une main qui tremblait, peut-être autant de plaisir que d'émotion, et l'exhortant à être bien raisonnable, la conduisit auprès de ce favori du roi.

Caroline leva les yeux, et fut si frappée de ce qu'elle vit, que les couvrant à l'instant de ses deux mains, elle fit un cri perçant et disparut comme un éclair.

Pendant que son père la suit, qu'il emploie toute l'éloquence paternelle pour la calmer et la ramener, esquissons le portrait du comte et justifions l'effroi qu'il inspire à l'innocente et jeune Caroline.

Le comte de Walstein n'avait en effet guère plus de trente ans; mais une énorme cicatrice qui lui couvrait toute une joue, sa maigreur excessive, son teint jaune et plombé, sa taille voûtée, une perruque au lieu de cheveux, lui donnaient l'air d'en avoir au moins cinquante : son grand œil noir était assez beau; mais, hélas! il n'en avait qu'un; l'autre, caché sous un large ruban noir, était sans doute perdu par le coup de feu qu'il avait reçu : il était né pour être grand et bien taillé; mais son attitude courbée lui ôtait cet avantage;

il avait la jambe belle; mais cet homme, qui devait danser du matin jusqu'au soir et courir après des papillons, marchait avec peine en boitant excessivement.

Tel était l'extérieur du comte : on verra dans la suite si le moral y répondait. En voilà bien assez, sans doute, pour excuser le premier mouvement de notre pauvre fugitive; peut-être, si elle se fût donné le temps de l'examiner, aurait-elle trouvé sous cette figure un air de noblesse et de bonté qui la caractérisait; mais elle n'avait vu que la cicatrice, que l'œil qui lui manquait, que son dos voûté, sa perruque et sa jambe traînante...

MADAME CAMPAN

CAMPAN (Jeanne-Louise-Henriette Genet), fille de M. Genet, premier commis des affaires étrangères, née à Paris le 6 octobre 1752, morte le 16 mars 1822. Elle avait reçu, sous les yeux de son père, l'éducation la plus soignée, et à quinze ans la protection de madame la duchesse de Choiseul la fit nommer lectrice de mesdames Victoire, Sophie et Louise, filles de Louis XV. Marie-Antoinette, épouse du Dauphin, depuis Louis XVI, ayant vu mademoiselle Genet chez les princesses, voulut l'attacher à sa personne, et la maria au fils de M. Campan, secrétaire de son cabinet. Lors des excès de la révolution, madame Campan ne cessa de donner à l'infortunée reine des preuves du plus profond dévouement, et quand l'orage révolutionnaire fut apaisé, se trouvant sans ressources, elle établit à Saint-Germain un pensionnat, qui lui ouvrit des relations avec la famille du premier consul, et ce fut l'origine de sa nouvelle fortune, car à la création de la maison impériale d'Écouen elle en fut nommée directrice, place qu'elle occupa jusqu'en 1814. Madame Campan a laissé des *Mémoires* intéressants sur les dernières années du règne de Louis XV et sur celui de Louis XVI, et ses souvenirs la montrent toujours dévouée et reconnaissante.

LE PETIT VILLAGEOIS.

Privée du bonheur de donner un héritier à la couronne, la reine [1] cherchait à s'environner d'illusions qui pussent flatter son cœur; elle avait toujours près d'elle quelques enfants appartenant aux gens de sa mai-

[1] Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI. Mariée en 1770, elle n'eut son premier enfant qu'en 1778. Ce fut Marie-Thérèse, l'orpheline du Temple, depuis duchesse d'Angoulême et Dauphine.

son, et leur prodiguait les plus tendres caresses. Depuis longtemps elle désirait en élever un elle-même, et en faire l'objet constant de ses soins. Un petit villageois de quatre à cinq ans, d'une figure agréable, brillante de santé, et dont les yeux bleus et la belle chevelure blonde étaient remarquables, se précipite par étourderie sous les pieds des chevaux de la reine, qui se promenait en calèche et traversait le hameau de Saint-Michel, près Luciennes. Le cocher et les postillons arrêtent les chevaux ; l'enfant est retiré d'un si grand péril sans avoir la plus légère blessure. Sa grand'mère s'élance de la porte de sa chaumière pour le prendre, mais la reine, levée dans sa calèche, étendant les bras vers la vieille paysanne, s'écria que cet enfant était à elle, que le sort le lui avait donné pour la consoler, sans doute, jusqu'au moment où elle aurait le bonheur d'en avoir elle-même. « A-t-il sa mère? demanda-t-elle. — Non, Madame ; ma fille est morte l'hiver dernier en me laissant cinq petits enfants sur les bras. — Je prends celui-ci et je me charge de tous les autres : y consentez-vous? — Ah! Madame, ils sont trop heureux, répondit la paysanne ; mais Jacques est bien mauvais, voudra-t-il rester avec vous? » La reine, en établissant le petit Jacques sur ses genoux, dit qu'elle l'accoutumerait à elle, et ordonna à son écuyer de faire continuer la promenade. Il fallut pourtant l'abréger, tant Jacques poussait des cris perçants et donnait des coups de pied à la reine et à ses dames.

L'arrivée de Sa Majesté dans ses appartements à Versailles, tenant ce petit rustre par la main, étonna tout son service. Il criait à tue-tête qu'il voulait sa grand'-mère, son frère Louis, sa sœur Marianne ; rien ne pou-

vait le calmer. On le fit transporter par la femme d'un garçon de toilette, qui fut nommée pour lui servir de bonne. On mit les autres enfants en pension. Petit Jacques, surnommé *Armand*, revint deux jours après chez la reine; l'habit blanc, les dentelles, l'écharpe blanche à frange d'argent, avaient remplacé le bonnet de laine, le petit jupon rouge et les sabots. L'enfant était véritablement très-beau. La reine en fut charmée; on le lui amenait tous les matins à neuf heures; il déjeunait, dînait avec elle, souvent même avec le roi. Elle se plaisait à l'appeler *mon enfant*, et lui prodiguait les caresses les plus tendres, en observant un profond silence sur les regrets dont son cœur était constamment occupé.

Cet enfant resta près de la reine jusqu'à l'époque où MADAME [1] fut en âge de venir chez son auguste mère, qui s'était particulièrement chargée du soin du son éducation [2].

[1] Marie-Thérèse, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, née en 1778, mariée en 1799, à Mittau, à son cousin, Louis-Antoine duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois, depuis Charles X.

[2] Horrible ingratitude! en 1792, le petit villageois élevé par la reine avait près de vingt ans. Les propos incendiaires du peuple, la peur d'être traité comme un être favorisé de la reine, en avaient fait le terroriste le plus sanguinaire de Versailles. Il fut tué à la bataille de *Jemmapes*.

MADAME ROLAND

ROLAND (Manon-Jeanne Phlipon, dame), fille d'un graveur en taille-douce, née à Paris en 1754, reçut une éducation tellement soignée, qu'à neuf ans elle lisait les *Vies de Plutarque,* où elle puisait à son insu les principes républicains qu'elle manifesta par la suite. Un commerce de lettres avec une de ses compagnes de couvent fut l'origine de son goût pour écrire. Devenue l'épouse de Roland de la Platière, qui joua un rôle dans les premières années de la révolution, et fut deux fois ministre, elle recevait chez elle, quatre fois par semaine, les députés marquants du côté gauche, et le charme de son esprit ne fut pas étranger à la nomination de son mari au ministère. Il serait trop long de dire ici comment elle se rendit suspecte au gouvernement, fut arrêtée, traduite au tribunal révolutionnaire, et condamnée à la mort, qu'elle subit le 10 novembre 1793, avec un courage digne de Rome antique. Elle composa dans sa prison des *Mémoires* où elle s'est peinte tout entière; le style en est énergigue et plein de chaleur. On a d'elle aussi un *Voyage à Souci; Voyage en Angleterre et en Suisse,* et on vient de publier en deux volumes, des *Lettres inédites de mademoiselle Phlipon (madame Roland) aux demoiselles Cannet, de 1772 à 1780*; on les dit pleines de charme et d'intérêt.

MES SENTIMENTS RELIGIEUX.

..... Ma vie, plus retirée de jour en jour, me parut bientôt trop mondaine encore pour me préparer à ma première communion; cette grande affaire qui doit tant influer sur le salut éternel, occupait toutes mes pensées. Je prenais goût à l'office divin, sa solennité me frappait; je lisais avec avidité l'explication des cérémonies de l'Église: je me pénétrais de leur signification mystique;



je feuilletais chaque jour mes *in-folio* de Vies des Saints, et je soupirais après ces temps où les fureurs du paganisme valaient aux généreux chrétiens la couronne du martyre; je songeais à prendre un nouveau genre de vie, et après des méditations profondes j'arrêtai mes projets. Jusque-là, l'idée seule de m'éloigner de ma mère me faisait verser des torrents de larmes, et quand on voulait s'amuser des nuages subits que la sensibilité faisait élever sur mon front expressif, on plaisantait sur les couvents et l'utilité de les faire habiter pendant quelque temps par les jeunes personnes. Mais que ne doit-on pas sacrifier au Seigneur! je m'étais fait du cloître, de sa solitude et de son silence, les idées grandes ou romantiques que mon active imagination pouvait enfanter. Plus son séjour était auguste, plus il convenait aux dispositions de mon âme touchée. Un soir, après souper, seule avec mon père et ma mère, je me jette à leurs genoux; mes pleurs s'échappent en même temps et me coupent la voix. Étonnés, inquiets, ils demandent la cause de cet étrange mouvement. « Je veux vous prier, « dis-je en sanglotant, de faire une chose qui me dé« chire, mais que demande ma conscience : mettez-moi « au couvent. » Ils me relèvent; ma bonne mère s'émeut; elle aurait tremblé, si, ne m'ayant pas quittée d'une minute depuis quelque temps, elle eût pu rien redouter. On me demande ce qui me fait désirer cette disposition, en m'observant qu'on ne m'a jamais rien refusé de raisonnable : je dis que c'est le désir de faire ma première communion avec tout le recueillement convenable. Mon père loue mon zèle et ajoute qu'il veut le seconder : on délibère sur le choix d'une maison. Ma famille n'avait des relations dans aucune ;..... on se rap-

pelle que mon maître de musique avait cité un couvent où il enseignait de jeunes demoiselles, et on décide que l'on fera des informations. Il résulta de celles-ci que la maison était parfaitement respectable, l'ordre peu austère; les religieuses tenaient des écoles d'externes ou d'enfants du peuple, qu'elles euseignaient *gratis*, pour accomplir leurs vœux, et qui se rendaient du dehors, à cet effet, dans une salle qui leur était consacrée; mais elles avaient séparément un pensionnat pour les jeunes personnes dont on voulait leur confier l'éducation. Ma mère fit les visites nécessaires, et, après m'avoir conduite chez tous mes grands parents, en leur montrant ma résolution, qu'ils applaudirent, elle me mena chez les dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel, bien près du lieu où je suis actuellement renfermée [1].

LETTRE A MA FILLE.

18 octobre 1793.

Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné de te voir ou de t'écrire encore : *souviens-toi de ta mère*. Ce peu de mots renferme tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heureuse par le soin de remplir mes devoirs et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être.

Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords, et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elles de bonnes

[1] Madame Roland était détenue à Sainte-Pélagie, lorsque le 9 août 1793 elle écrivait cette partie de ses Mémoires.

actions; il n'y a que ces moyens non plus de supporter les maux de la vie et les vicissitudes du sort.

Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée à des épreuves semblables aux miennes; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls; et la nécessité autant que la sagesse t'impose la loi de travailler sérieusement.

Sois digne de tes parents; ils te laissent de grands exemples, et, si tu sais en profiter, tu n'auras pas une inutile existence.

Adieu, enfant chérie, toi que j'ai nourrie de mon lait, et que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments. Un temps viendra où tu pourras juger de tout l'effort que je me fais en cet instant pour ne pas m'attendrir à ta douce image; je te presse sur mon sein.

Adieu, mon Eudora [1].

[1] Madame Roland mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 10 novembre 1793.

Mme LA Ctesse DE BEAUFORT D'HAUTPOUL

Beaufort d'Hautpoul (Anne-Marie de Montgeroult, comtesse de), née à Paris le 9 mai 1763, était nièce de Marsollier, gracieux auteur de *Nina*, des *Petits Savoyards*, d'*Adolphe et Clara*, etc. Au milieu des douceurs et des amertumes dont sa vie fut semée, la culture des lettres lui apporta d'agréables délassements ou de puissantes consolations. Elle avait plus de trente ans quand elle mit au jour sa première production, *Zélia*; plusieurs la suivirent, offrant toujours une saine morale, revêtue d'un style élégant et naturel. Plus tard elle voua sa plume à des ouvrages d'instruction et d'éducation destinés aux jeunes personnes. « Il ne faut « pas, disait-elle, qu'une femme soit assez ignorante pour faire « une question ou une réponse qui jetterait sur elle une sorte « de ridicule. Il ne faut pas non plus qu'elle soit assez savante « pour se croire en droit d'affecter une érudition déplacée. » Madame d'Hautpoul était poëte; un poëme, *Achille et Déidamie*, et de charmantes *Idylles* en sont la preuve. Elle travaillait à un poëme religieux : *Clotilde, reine et sainte*, ou *le Baptême de Clovis*, quand un malheur aussi terrible qu'imprévu, la mort du marquis d'Hautpoul, son fils unique, vint la frapper d'un coup auquel elle ne survécut pas longtemps; elle fut enlevée aux lettres et à ses nombreux amis en 1837.

Les ouvrages de madame Beaufort d'Hautpoul sont nombreux; parmi ceux qui sont destinés à la jeunesse, nous citerons un *Manuel de Littérature*, un *Cours de Littérature*, une *Rhétorique des Demoiselles*, *Études des Demoiselles*, qui tous ont été plusieurs fois réimprimés et le méritaient.

LA VIOLETTE.

O fille du printemps, douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein des verts gazons tu remplis ce bocage
De tes parfums délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour!

Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour;
Mais ne crains pas cette main généreuse;
Sans te cueillir j'admire ta fraîcheur,
Je ne voudrais pas être heureuse,
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du printemps,
Que la douce haleine des vents,
Et les rameaux, et le lierre sensible,
Calment pour toi les feux des rayons dévorants!
Que l'automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux!
Que de l'hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore.
Ah! comme la suave odeur
Qui parfume les airs sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur!
Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli passer mes jours:
Un peu d'erreurs vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète?
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon âme satisfaite;
Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète:
L'avenir m'oublîra, mais, chère à mon époux,
Dans mes enfants trouvant le bien suprême,
Bornant le monde à ce que j'aime,
Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux.
Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts,
J'y viens rêver et soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

MADAME DUFRESNOY

Dufresnoy (Adélaïde-Gillette Billet, dame), née en 1765, fut élevée par une tante religieuse, puis mariée à quinze ans à M. Dufresnoy, riche procureur au Châtelet. Jeune, riche, unissant un caractère charmant aux agréments de l'esprit et à une instruction solide et variée, madame Dufresnoy voyait s'ouvrir devant elle la plus heureuse carrière, lorsque la tempête révolutionnaire vint renverser tout l'échafaudage de son bonheur. Dépouillée de sa fortune, elle fut obligée de suivre son mari, appelé à un modeste emploi de greffier dans une ville d'Italie, et de revenir ensuite en France accompagner ce mari, devenu infirme, après avoir perdu sa place. Elle était dans une situation pénible, lorsque la protection de M. de Ségur auprès de l'empereur lui valut bientôt un meilleur sort. Dès lors, rassurée sur son avenir, elle put se livrer à son goût pour la poésie; elle publia en 1807 son premier recueil d'*Élégies*. Madame Dufresnoy a été beaucoup louée, et peut-être ne méritait-elle pas tous les éloges qu'elle obtint. La palme que l'Académie accorda à son poëme, *les Derniers moments de Bayard*, fut la juste récompense d'une œuvre estimable et un puissant encouragement; mais elle ne put donner à l'auteur le génie créateur que la nature lui avait refusé. Madame Dufresnoy a terminé sa carrière le 7 mars 1825. Outre ses *Œuvres poétiques*, publiées en 1827, elle a laissé divers ouvrages pour l'éducation de la jeunesse, à quelques-uns desquels madame Tastu a coopéré.

DERNIERS MOMENTS DE BAYARD.

. . . .

Toutefois les Français au devoir immolés,
Prodigues de leur sang, mais du nombre accablés,
Vainement redoublaient et d'efforts et de zèle
Pour ramener vers eux la fortune infidèle.

Hélas ! ils ont perdu leur plus ferme rempart !
En vain, pour le sauver, ils criaient à Bayard :
« Le vainqueur vient à vous, évitez son approche !
— Non, dit le chevalier sans peur et sans reproche,
« Bayard mort peut sans honte éprouver le destin
« Que deux fois dans sa vie éprouva Duguesclin ;
« Nemours fut plus heureux : ce fameux capitaine
« Au sein de la victoire expira dans Ravenne.
« Il m'aimait : il m'appelle, et déjà je le voi
« Du séjour des héros s'avancer jusqu'à moi !
« Qu'on ne me plaigne point ! tout finit : Dieu me reste ;
« Et puisqu'un prêtre saint à mon heure funeste
« Ne peut de mes erreurs recevoir l'humble aveu,
« Je les confesse à vous, je les confesse à Dieu !
« C'en est fait, compagnons ; adieu, séchez vos larmes ;
« Dites surtout au roi que Bayard, sans alarmes,
« Des biens que dans ce jour la mort vient lui ravir,
« N'en regrette qu'un seul, l'honneur de le servir ! »
Pleurant, poussant des cris, tous alors se retirent ;
Jusqu'aux rangs ennemis leurs plaintes retentirent,
Et l'Espagnol apprend, au bruit de leurs sanglots,
Que le camp des Français a perdu son héros,

A ce bruit aussitôt s'est élancé Pescaire,
Du généreux Bayard généreux adversaire ;
Il accourt, il gémit, le presse entre ses bras,
Lui-même sous sa tente accompagne ses pas.
Là repose Bayard, et son âme immortelle
S'exhalera du moins dans un lieu digne d'elle.

Les guerriers espagnols, l'honorant de leurs pleurs,
Ont de leurs ennemis partagé les douleurs !
L'un vante ses exploits, et l'autre sa franchise ;
L'autre sa piété : c'était Naples conquise,
Bresse, Milan, Fornoue, et Ravenne, et Lodi !
Tantôt ils racontaient que d'un bras plus hardi,

Presque seul, sans remparts, il défendit Mézière,
Et, seul, à Garillan brava l'armée entière,
« Quel éclat, disaient-ils, eut ce noble guerrier!
« Son roi le conjura de l'armer chevalier! »
Comme ils parlaient ainsi, dans un morne silence,
De vieux guerriers français une troupe s'avance;
Leurs yeux tristes, baissés, de larmes sont couverts:
Pour racheter Bayard ils demandent des fers;
Et Pescaire, attendri, permet que leur courage
Au guerrier qui s'éteint rende un dernier hommage.
Bourbon arrive aussi. « Que je plains votre sort! »
Dit-il; mais le héros: « Ne plaignez pas ma mort,
« Tout mon honneur me suit à mon heure suprême,
« Je meurs fidèle au roi; gémissez sur vous-même! »

Bayard, demeuré seul, prie et ferme les yeux.
Et Nemours, qui l'attend, le reçoit dans les cieux!
. . . .

MADAME DE CONDORCET

CONDORCET (Sophie de Grouchy, marquise de), sœur du maréchal de Grouchy, naquit en 1765. Devenue femme du marquis de Condorcet, elle adopta ses opinions philosophiques et politiques, subit les mêmes persécutions que lui, fut jetée dans les prisons révolutionnaires, et mourut à Paris en 1822. Elle a laissé une traduction de *la Théorie des sentiments moraux*, d'Adam Smith, et des *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis, son beau-frère. Ces deux ouvrages se distinguent par la pureté et l'élégance du style.

SUR LA SYMPATHIE.

..... Quand nous voyons un homme pour la première fois, nous observons ses traits, nous cherchons son âme sur son visage. Si sa figure offre quelque grâce ou quelque beauté, si seulement quelque singularité la distingue, nous l'étudions avec attention, nous tâchons de saisir les impressions qui y arrivent, de démêler celles qui l'affectent le plus habituellement. Il n'est point d'individu dont la figure, même au premier abord, ne nous donne une idée de son caractère, ne nous fasse au moins présumer favorablement ou défavorablement de son esprit. Bientôt l'impression de la physionomie est augmentée, changée ou détruite par celle des mouvements, des manières, des paroles, par l'accord ou le contraste de ses discours ou de ses actions. Lorsque nous croyons trouver dans le regard, où l'âme cherche à s'échapper,

dans la parole, qui en développe les mouvements, dans la physionomie, qui en décèle les habitudes, dans les manières, qui les trahissent, le caractère et les marques de quelques qualités qui nous intéressent particulièrement, ou par leur rapport avec les nôtres, ou parce qu'elles se trouvent au premier rang dans notre estime, ou parce que leur réunion nous paraît extraordinaire et piquante; alors il s'élève en nous un mouvement de bienveillance pour celui qui nous en paraît doué, nous nous sentons portés vers lui, nous prenons plaisir à nous en occuper, nous éprouvons un intérêt qui nous fait redoubler nos observations et qui les rend plus clairvoyantes. Quelquefois, cependant, cette première impression est assez forte pour nous troubler, et elle nous occupe au point de nous enlever la faculté d'observer. Dans les âmes vives, l'effet de cette impression est le premier principe des préventions qui les aveuglent et qui les rendent incapables d'un discernement sûr, quelquefois même d'un jugement raisonnable.

Cette sympathie individuelle, que l'on a crue si longtemps inexplicable, n'est cependant qu'un effet très-naturel de notre sensibilité morale. Lorsqu'un homme nous promet des qualités qui nous plaisent, nous nous sentons portés vers lui; parce que, réveillant en nous l'idée de ces qualités, il nous fait espérer tous les avantages que nous attachons tacitement à leur réalité : c'est ainsi que, par une suite nécessaire de l'amour de nous-mêmes le plus simple et le moins réfléchi, nous aimons ceux dont la conformité d'opinion avec nous augmente à nos propres yeux la valeur que nous attachons à nos jugements, nous rassure contre la crainte de nous être trompés; c'est ainsi que les êtres recommandables par

leurs vertus, leur humanité, leur bienfaisance, nous intéressent; soit parce que leur souvenir nous est un aide et un appui dans nos prévoyances, dans nos projets; soit parce que la seule idée du bien qu'ils ont fait, qu'ils peuvent faire, renouvelle en nous l'impression touchante qu'y produit ordinairement le spectacle ou l'espoir d'un bonheur public, ou le soulagement d'un mal particulier.

MADAME DE STAËL

Staël-Holstein (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), fille de M. Necker, deux fois ministre dans les dernières années du règne de Louis XVI, une des plus hautes renommées littéraires du XIXe siècle, naquit le 22 avril 1766. Mariée à vingt ans au baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède, elle adopta les principes de la révolution à son aurore; mais elle sacrifia son enthousiasme dès qu'elle vit tomber la popularité de son père, pour lequel son amour était une sorte de culte. Aux plus mauvais jours de 1793, elle osa adresser au gouvernement un cri de pitié pour Marie-Antoinette, et après le 9 thermidor quelques brochures politiques tombèrent de sa plume. Napoléon aurait pu captiver son admiration, mais il blessa son amour-propre, et elle devint son ennemie; aussi vécut-elle expatriée pendant toute la durée de l'empire. C'est à cet exil que les lettres sont redevables de son beau livre *l'Allemagne*, le plus solide fondement de sa renommée. Plaçons après, *Corinne, ou l'Italie*, livre plein de charme et d'intérêt, d'où il suffirait d'arracher quelques pages pour qu'il pût être mis dans toutes les mains. Ces deux ouvrages, les *Considérations sur la Révolution française*, et *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales*, sont ses principales productions. Il en est plusieurs autres que nous passons sous silence. Nous tairons surtout un de ses romans, œuvre indigne d'une telle plume. Le style de madame de Staël unit l'élégance à la force, et rien n'y trahit la main d'une femme. Madame de Staël est morte à Paris le 14 juillet 1817.

DE L'ESPRIT DE LA CONVERSATION.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac rose ensemble, et de temps en temps on se salue les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié; mais dans l'Occident, on a voulu se

parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que les Français émigrés voulaient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher les terres en Amérique ; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations, pour aller, disaient-ils, causer à la ville ; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes en France on sent le besoin de causer ; la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez certains autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on y peut développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard;

enfin, de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

VENISE.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise [1], et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien le goût antique.

L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange du goût moresque et gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout; le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt, et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable; on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux.

[1] *Venise*, ancienne, grande et magnifique ville, fondée dans le ve siècle, autrefois république gouvernée par un doge, maintenant dépendante du royaume Lombardo-Vénitien, qui appartient à l'Autriche. Centre d'un commerce immense, et peuplée de près de 200,000 habitants, elle est située à l'extrémité septentrionale de la mer Adriatique, vers l'embouchure de *la Brenta*, et bâtie sur pilotis au milieu des lagunes, qui forment plus de 80 îles réunies par 360 ponts.

Naples est bâtie en amphithéâtre, au bord de la mer; mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, ses clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation, on ne voit pas même une mouche en ce séjour, tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter avec la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre; ce n'est point la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas: c'est une demeure dont l'orage fait une prison, car il y a des moments où l'on ne peut ni sortir de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir, on ne voit passer que les reflets des lanternes qui éclairent les gondoles, car, de nuit, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement et les coutumes. Sans doute il y a beaucoup de jouissance pour le cœur et la raison, quand on parvient à pénétrer dans tous les secrets; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

LA LAVE DU VÉSUVE.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins, quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante; mais la lave même est sombre, telle qu'on se représente un fleuve de l'enfer; elle roule lentement un sable noir de jour et rouge de nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles, qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive lentement, secrètement, à pas comptés. Cette lave avance, avance, sans jamais se hâter et sans perdre un instant. Si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle, mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que pour la première fois la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel; ce ciel, à son tour, se reflète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image de feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme dans les gouffres d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont

quelque chose d'infernal : un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonance pour les yeux et tourmentent la vue.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer, et les descriptions des poëtes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence ; on a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature comme l'homme à la férocité.

ATTILA.

Enfin il paraît, ce terrible Attila [1], au milieu des flammes qui ont consumé la ville d'Aquilée [2]; il s'assied sur les ruines des palais qu'il vient de renverser, et semble à lui seul chargé d'accomplir en un jour l'œuvre des siècles. Il a comme une sorte de superstition envers lui-même ; il est l'objet de son culte, il croit en lui, il se regarde comme l'instrument des décrets du Ciel, et cette conviction mêle un certain système d'équité à ses crimes. Il reproche à ses ennemis leurs fautes, comme s'il n'en avait pas commis plus qu'eux tous. Il est féroce, et néanmoins c'est un barbare généreux. Il est despote, et se montre pourtant fidèle à sa

[1] *Attila*, chef ou roi des *Huns*, hordes barbares qui occupaient la Sarmatie asiatique, fut surnommé *fléau de Dieu*, et mourut en 453, en Pannonie.

[2] *Aquilée*, ancienne ville d'Illyrie, à 27 kilomètres de Trieste et 92 kilomètres de Venise, autrefois très-riche et très-florissante, fut saccagée par Attila en 452. Sa population n'est maintenant que de seize mille habitants.

promesse ; enfin, au milieu des richesses du monde, il vit comme un soldat, et ne demande à la terre que la jouissance de la conquérir. Attila remplit les fonctions de juge, et prononce sur les délits portés à son tribunal, d'après un instinct naturel qui va plus au fond des actions que les lois abstraites dont les décisions sont les mêmes pour tous les cas. Il condamne son ami coupable de parjure, l'embrasse en pleurant, mais ordonne qu'à l'instant il soit déchiré par les chevaux [1]. L'idée d'une nécessité inflexible le dirige, et sa propre volonté lui paraît à lui-même une nécessité. Les mouvements de son âme ont une sorte de rapidité et de décision qui exclut toute nuance ; il semble que cette âme se porte comme une force physique, irrésistiblement, et tout entière, dans la direction qu'elle suit. Enfin, on amène devant son tribunal un fratricide ; et comme il a tué son frère, il se trouble et refuse de juger le criminel. Attila, malgré tous ses forfaits, se croit chargé d'accomplir la justice divine sur la terre ; et, prêt à condamner un homme pour un attentat pareil à celui dont sa propre vie a été souillée, quelque chose qui tient du remords le saisit au fond de l'âme.

LES NAPOLITAINS.

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé ; mais il n'est point vulgaire à la manière

[1] On dirait que, pendant notre révolution, le conventionnel *Saint-Just* voulût imiter *Attila*. A l'époque où ce membre du comité de salut public parcourait en Alsace les lignes de l'armée commandée par Pichegru, il surprit un officier au lit et sans vêtements, ce qui avait été défendu sons peine de mort. Saint-Just reconnaît dans cet officier son ami intime ; il l'embrasse avec tendresse, et le fait fusiller devant lui.

des autres peuples; sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait déjà presque sentir, et il y a je ne sais quoi de numide [1] dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages bruns, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards, ces lambeaux d'habillements, que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouvent souvent à Naples à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs ou des fruits; quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers en tout genre de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leur cuisine, et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle, et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur. Enfin on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

1 Les *Numides* appartenaient au nord de l'Afrique; c'étaient les peuples les moins civilisés de l'Afrique septentrionale, et leur langage était rude et sauvage.

MADAME SIMONS-CANDEILLE

Simons (Julie Candeille, dame), connue dans la littérature sous le nom de *Simons-Candeille,* naquit à Paris en 1767. Actrice au théâtre Français, où elle n'obtint que des succès contestés, elle donna à ce théâtre, en 1792, *Catherine,* ou *la Belle-Fermière,* charmante comédie dont un conte de Marmontel lui avait fourni l'idée, et qui fut jouée avec un succès flatteur, qui s'est renouvelé il y a quelques années; les jolis airs de cette comédie sont aussi de madame Simons. Le théâtre lui dut encore quelques pièces; mais elle renonça de bonne heure à la carrière dramatique pour épouser un riche industriel de Bruxelles. C'est depuis son mariage qu'elle publia *Bathilde,* ouvrage rempli de situations d'un haut intérêt, et *Agnès de France,* roman historique; on lui doit aussi un *Dictionnaire du Bonheur.* Madame Simons-Candeille est morte en 1834; elle était devenue madame Périé par un second mariage.

L'ESPRIT.

Il sert ou il nuit au bonheur plus qu'aucune de nos facultés; l'abus de ce mot en altère la valeur. On a de l'esprit en France avec une facilité qui le met au rabais: c'est peut-être pour cela que les gens d'esprit, maintenant, veulent tous avoir du génie. Les gens d'esprit seulement spirituels, par conséquent épilogueurs, et cherchant, achetant, cultivant la gaieté comme une fleur exotique, sont quelquefois impatientants. On n'échappe point à leur finesse : mais que leur rapporte-t-elle? si peu de chose, que, en général, les hommes trop spirituels ont presque tous le cœur ruiné. Beau-

coup d'esprit avec beaucoup d'imagination, et une sensibilité qu'elle exalte, font les carrières brillantes et les destinées orageuses. Assez d'esprit avec de la bonté et beaucoup de raison est certainement préférable : c'est le partage des élus..... Mais dépend-il de soi de le régler ? Ce qui dépend de soi, c'est de ne pas trop se presser de croire que l'on ait beaucoup d'esprit; c'est d'étudier, pour la conduite de la vie, celle de quelques personnes dont on ne parle pas, et qui seraient bien fâchées que l'on s'occupât d'elles. L'esprit de conduite, bon ou mauvais, gâte ou arrange toutes choses : c'est le secret des fortunes solides et des félicités inaltérables. Il consiste, en grande partie, à ne point trop dédaigner les petites épargnes, à ne point trop estimer les petits succès, à s'interdire les pointes avec les gens sensés, et les épigrammes avec ses amis. L'homme d'esprit capable de sacrifier les égards de l'amitié au plaisir de dire un bon mot, dès lors n'est plus un homme d'esprit. On doit juger d'après son amour-propre du plus ou moins de complaisance de l'amour-propre qu'on attaque. Rien ne nous flatte davantage, dans les causeries du soir, que d'être attentivement écouté de qui va parler à son tour; quand ce tour vient, sachons donc écouter. Ce conseil d'une femme aussi aimable que célèbre, et particulièrement si remarquable par sa profonde connaissance du monde, et la justesse et la délicatesse de tous ses aperçus, cet important conseil de madame de Genlis doit nous être présent non-seulement dans la société où l'on ne cause plus guère, mais dans les discussions de toute espèce. Il prévient le mécontentement d'un interlocuteur susceptible ou verbeux, il donne à la réplique le temps de se former; de sorte

que, avec plus de politesse, vous vous trouvez avoir réellement plus d'esprit. Un manque d'esprit bien fréquent, auquel jadis n'étaient sujets que les enfants ou les hommes du peuple, et que nous ne pouvons attribuer qu'à l'ambition, l'usage ou l'imitation de la tribune, c'est l'habitude d'élever la voix quand nous commençons à fléchir dans un dialogue qui nous fatigue, et d'en appeler des yeux ou d'un signe de tête au témoignage des assistants, qui n'avaient que faire d'être informés de ce qu'on nous disait. Cette impolitesse grossière a plus d'une fois suffi pour jeter une longue amertume entre telles personnes dont l'une ne croyait pas avoir offensé l'autre. S'abstenir de ces petitesses est encore une des règles fondamentales de l'esprit de conduite, le meilleur, le plus rare, et celui auquel l'expérience nous invite à finir, tôt ou tard, par rapporter tous les genres d'esprit.

MADAME DE RENNEVILLE

RENNEVILLE (Sophie de), née en 1771, morte à Paris en 1822, a écrit pour la jeunesse plusieurs ouvrages qui ont obtenu du succès, mais qui, aujourd'hui, ne sont guère lus que par les jeunes pensionnaires, auxquelles on les donne encore quelquefois en prix. La liste des productions de madame de Renneville est trop longue pour que nous puissions la donner ici ; nous citerons seulement celles de ses œuvres qui, n'étant pas exclusivement destinées à l'éducation ou à l'instruction de la jeunesse, peuvent être lues avec intérêt à tout âge ; ce sont : *Stanislas, roi de Pologne ; la Vie de sainte Clotilde, reine de France ; la Fille de Louis XVI*, et les *Lettres sur l'Amérique septentrionale.*

CLOTILDE.

La bonté naturelle de Clotilde avait un charme qui lui gagnait les cœurs ; elle était adorée des peuples, parce qu'elle semblait n'être occupée que du soin de leur procurer toutes sortes de biens. Tous ressentaient les effets de sa faveur, et ses libéralités s'étendaient sur tout le monde avec abondance, mais plus particulièrement sur les pauvres et les affligés, pour lesquels elle avait une tendresse qui la rendait très-sensible à leurs besoins.

La douce bienveillance animait toutes ses actions ; elle était d'un accès facile ; toujours prête à secourir ceux qui souffraient l'injustice ou qui gémissaient dans l'oppression, elle ne se servait du pouvoir qu'elle avait sur l'esprit du roi que pour en obtenir des grâces, pour lui faire connaître et récompenser la vertu. Mais si le bonheur de son peuple l'emportait dans son cœur sur le

sien propre, quelle devait être sa tendre sollicitude pour celui d'un époux qui lui était si cher ! Clotilde formait des vœux ardents pour la conversion de Clovis ; elle adressait continuellement à Dieu les plus ferventes prières pour qu'il daignât toucher le cœur du roi ; elle pleurait, jeûnait et pratiquait diverses autres mortifications, pour obtenir du Ciel un changement qu'elle regardait comme l'unique ouvrage du Très-Haut. L'humble Clotilde, qui ne croyait pas ses prières assez efficaces, y joignait celles des personnes de piété qu'elle connaissait ; elle intéressait aussi les pauvres à travailler à ce grand ouvrage par leurs prières, en redoublant ses aumônes ; enfin elle armait toute l'Église de France contre l'idolâtrie de Clovis.

Clotilde exhortait sans cesse son époux à embrasser le christianisme. Ce prince, à demi vaincu par l'exemple touchant des vertus de la reine et par les avis des âmes pieuses qu'il avait à sa cour, se sentait entraîné comme malgré lui ; mais les préjugés de sa jeunesse le retenaient encore. Soutenue par sa confiance en Dieu, Clotilde attendait patiemment le moment qu'il avait marqué dans sa sagesse pour ouvrir les yeux du roi. Cependant elle travaillait à rendre sa maison chrétienne ; elle en retranchait tous les vices, y répandait partout l'odeur de sa piété, et tâchait d'y faire régner toutes sortes de vertus, dont elle donnait des leçons à tout le monde par son exemple ; mais le point principal, celui qui l'occupait sans cesse, était la conversion de Clovis. Clotilde soupirait jour et nuit devant Dieu, et demandait à grands cris cette grâce signalée ; cependant le Ciel était sourd à ses prières, ou Clovis n'était pas encore digne de cette faveur.

MADAME COTTIN

Cottin (Sophie Ristaud, dame), née à Tonneins en 1773, épousa à l'âge de dix-sept ans un riche banquier de Paris, et vint habiter la capitale; devenue veuve après trois ans de mariage, elle écrivit pour se distraire, et sans songer à faire imprimer ses ouvrages. La publication de son premier écrit fut un acte de bienfaisance; le besoin d'épancher ses sentiments lui fit reprendre la plume, et elle donna successivement plusieurs romans, parmi lesquels nous aimons à citer: *Élisabeth*, ou *les Éxilés de Sibérie*, où l'on trouve à chaque page la peinture des plus tendres et des plus vertueuses affections de l'homme. Cet ouvrage et la *Prise de Jéricho,* poëme en prose, sont les seuls de l'auteur dont la lecture puisse être permise à la jeunesse. Les autres compositions de madame Cottin sont trop passionnées pour être sans danger. Elle mourut à Paris le 25 avril 1807.

LA SIBÉRIE.

La ville de Tobolsk [1], capitale de la Sibérie [2], est située sur les rives de l'*Irtisch* [3]; au nord elle est entou-

[1] *Tobolsk*, ville considérable, divisée en haute et basse ville, qui communiquent entre elles par des escaliers. Bâtie au confluent du *Tobol* et de l'*Irtisch*, elle est le centre d'un assez grand commerce avec les Tartares, les Kalmoucks et même les Chinois; elle est à 3,000 kilom. de Moscou.

[2] La *Sibérie* comprend la partie la plus septentrionale de la Russie asiatique et de l'Asie; elle est bornée à l'E. par la mer du Japon, au S. par la grande Tartarie, à l'O. par la Russie, et au N. par la mer Glaciale; elle a environ 5,200 kilom. dans sa plus grande étendue de l'E. à l'O., et 2,000 kilom. du N. au S. C'est le lieu d'exil des criminels de la Russie. Sa population est d'environ trois millions d'habitants.

[3] C'est une des grandes rivières de la contrée; elle sort du pays des Kalmoucks, et, après un cours de 2,000 kilom., se jette dans l'*Oby*, à 360 kilom. au-dessous de *Tobolsk*.

rée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale. Dans un espace de 1100 werstes [1], on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes, dépouillées, où dans les jours les plus chauds de l'année la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves, dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie ni vu s'épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains, deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante, après quoi toute trace de végétation disparaît. Néanmoins, c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver la nature a encore des pompes magnifiques; c'est là que les aurores boréales [2] sont fréquentes et majestueuses, et, qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim [3]; des landes parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs

[1] Une *werste* équivaut à 1 kilomètre.

[2] L'aurore boréale est un des plus brillants phénomènes de la nature, particulier aux régions septentrionales du globe; on en a vu cependant quelques-unes dans des contrées plus douces, et même en France. Suivant quelques voyageurs, il y en a aussi vers le pôle Antarctique, qu'on devrait alors appeler *aurores australes*. L'aurore boréale est une espèce de nuage circulaire étendu sur l'horizon, dont il sort des jets, des gerbes, des colonnes de feu de diverses couleurs, rougeâtre, rouge sanglant, bleu, violet, jaune.

[3] Le cercle d'*Ischim* ou *Issim* prend son nom d'une rivière qui l'arrose; c'est une immense plaine qu'on appelle aussi le *Désert*, ou *le steppe d'Ischim*.

amers le séparent des Kirguis [1], peuple nomade et idolâtre; à gauche il est borné par l'*Irtisch*, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine; et à droite par le *Tobol* [2]. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres et surmontés de quelques sapins à leur pied. Dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de 600 werstes. Placé jusqu'à la limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat. Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois; mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord, qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que dès le mois de septembre le Tobol charrie des glaces. Une neige épaisse tombe sur la terre et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure; deux à trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes

[1] Les Kirguis, nation indépendante, divisée en trois hordes: la grande, la moyenne et la petite. Le désert d'Ischim les sépare de la Sibérie; la population des trois hordes peut s'élever à douze cent mille individus, vivant de leurs troupeaux et de brigandages.

[2] *Tobol*, rivière qui prend sa source dans le pays des Kirguis, et se jette dans l'*Irtisch*, après un cours d'environ 500 kilom.; ses bords sont si peu encaissés, qu'au printemps elle inonde souvent une vaste étendue de terre.



ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation ; les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose ; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides ; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du Nord, se jouent à la surface des lacs ; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs ; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours ; mais pour les exilés qui les habitent il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim ; d'autres sont relégués dans des cabanes, au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns ; ceux qu'il abandonne vivent de leur chasse d'hiver : presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de *malheureux*.

MADAME GUIZOT

Guizot (Élisabeth-Charlotte-Pauline de Meulan, dame), née à Paris en 1773, perdit son père à la révolution, et se trouva presque sans ressources avec une mère et une sœur, qu'elle résolut de soutenir du produit de sa plume. Elle avait publié deux romans, lorsqu'elle débuta par des articles dans le *Publiciste*. Mariée en 1812 à M. Guizot, ce fut sans doute à ses conseils que son talent littéraire dut ses plus heureux développements; c'est, en effet, depuis son mariage qu'elle mit au jour les ouvrages qui ont assuré sa réputation. Tous sont destinés à l'éducation, et il n'en est aucun qui ne soit digne de ce noble but. Nous nous plaisons à recommander le *Journal d'une Mère; les Enfants; l'Écolier,* ou *Raoul et Victor,* ouvrage couronné par l'Académie française en 1822: *Nouveaux Contes; Éducation domestique* ou *Lettres de Famille,* que l'Académie a également couronné depuis la mort de l'auteur; *les Annales de l'Éducation*. Une maladie de langueur enleva madame Guizot, le 1er août 1827, aux lettres, qu'elle honorait, et à ses nombreux amis.

LA NUIT DU JOUR DE L'AN.

Pendant la nuit du premier jour de l'année 1797, un homme de soixante ans était à sa fenêtre; il élevait ses regards désolés vers la voûte argentée du ciel, où nageaient et brillaient les étoiles comme les blanches fleurs du nénufar sur une nappe d'eau tranquille; il les rabaissait ensuite sur la terre, où personne n'était aussi dépourvu que lui de joie et de repos, car sa tombe n'était pas loin : il avait déjà descendu soixante des marches qui devaient l'y conduire, et il n'emportait du

beau temps de sa jeunesse que des fautes et des remords. Sa santé était détruite, son âme vide et abattue, son cœur navré de repentir, et sa vieillesse pleine de chagrins. Les jours de sa jeunesse reparaissaient devant lui, et lui rappelaient ce moment solennel où son père l'avait placé à l'entrée de ces deux routes, dont l'une conduit à un pays tranquille et heureux, couvert de moissons fertiles, éclairé par un soleil toujours pur, et retentissant d'une douce harmonie, tandis que l'autre mène dans un séjour de ténèbres, dans un antre sans issue, peuplé de serpents et rempli de poison.

Hélas! les serpents s'attachaient à son cœur et les poisons souillaient ses lèvres, et il savait maintenant où il était. Il reporta ses regards vers le ciel, et s'écria avec une angoisse inexprimable : « O jeunesse! reviens; ô mon père! place-moi de nouveau à l'entrée de la vie, afin que je choisisse autrement. »

Mais sa jeunesse et son père n'étaient plus. Il vit des feux follets s'élever au-dessus des marécages et disparaître, et il se dit : « Voilà ce que sont mes jours de folie. » Il vit une étoile tombante parcourir le ciel, vaciller et s'évanouir! « C'est là ce que je suis, » s'écria-t-il, et les pointes aigues du repentir s'enfoncèrent encore plus avant dans son cœur.

Alors il se retraça dans sa pensée tous les hommes de son âge qui avaient été jeunes avec lui, qui, maintenant répandus sur la terre, s'y conduisaient en bons pères de famille, en amis de la vérité, de la vertu, et qui passaient doucement et sans verser de larmes cette première nuit de l'année. Le son de la cloche, qui célèbre le nouveau pas du temps, vint, du haut de la tour de l'église, retentir à son oreille comme un chant pieux;

ce son lui rappela ses parents, les vœux qu'ils formaient pour lui dans ce jour solennel, les leçons qu'ils lui répétaient : vœux que leur malheureux fils n'avait jamais accomplis, leçons dont il n'avait jamais profité. Accablé de douleur et de honte, il ne put regarder plus longtemps ce ciel où demeurait son père ; il rabaissa vers la terre ses yeux abattus ; des larmes amères coulèrent de ses yeux et tombèrent sur la neige qui couvrait le sol : il soupira, et ne voyant rien qui le pût consoler. « Ah ! reviens, jeunesse, s'écria-t-il encore ; reviens. » Et sa jeunesse revint, car tout cela n'était qu'un rêve qui avait agité pour lui la première nuit de l'année ; il était jeune encore, ses fautes seules étaient réelles : il remercia Dieu de ce que sa jeunesse n'était point passée, et de ce qu'il pouvait quitter la route du vice pour reprendre celle de la vertu, pour rentrer dans le pays tranquille, couvert d'abondantes moissons.

MADAME LA DUCHESSE DE DURAS

Duras (N... de Kersaint, duchesse de), née à Brest vers 1779, épousa en Angleterre le duc de Duras (Amédée Bretagne-Malo), qui, à la restauration, revêtu de la dignité de premier gentilhomme de la chambre, plaça la duchesse dans une haute position, dont elle se montra toujours digne. Amie de madame de Staël, madame de Duras avait toujours été connue dans la société comme une personne très-spirituelle, lorsqu'un petit volume, *Ourika,* qui parut en 1823 sans aucun nom, mais dont l'auteur ne fut bientôt inconnu pour personne, vint révéler au public un véritable talent d'écrivain. Une seconde production de sa plume n'eut pas moins de succès, et elle en consacra le produit au soutien d'un établissement de charité. Le grand monde et les lettres ont perdu cette femme distinguée en 1828.

DÉSILLUSION.

Il y avait dans le salon de madame de B..... un grand paravent de laque. Ce paravent cachait une porte; mais il s'étendait aussi près d'une des fenêtres, et entre le paravent et la fenêtre se trouvait une table où je dessinais quelquefois. Un jour, je finissais avec application une miniature; absorbée par mon travail, j'étais restée longtemps immobile: et sans doute madame de B..... me croyait sortie, lorsqu'on annonça une de ses amies, la marquise de..... C'était une personne d'une raison froide, d'un esprit tranchant, positive jusqu'à la sécheresse; elle portait ce caractère dans l'amitié; les sacrifices ne lui coûtaient rien pour le bien et pour l'a-

vantage de ses amis; mais elle leur faisait payer cher ce grand attachement. Inquisitive et difficile, son exigence égalait son dévouement, et elle était la moins aimable des amies de madame de B..... Je la craignais, quoiqu'elle fût bonne pour moi; mais elle l'était à sa manière : examiner, et même assez sévèrement, était pour elle un signe d'intérêt. Hélas! j'étais si accoutumée à la bienveillance, que la justice me semblait toujours redoutable. « Pendant que nous sommes seules, dit « madame de... à madame de B....., je veux vous par- « ler d'Ourika : elle devient charmante, son esprit est « tout à fait formé; elle causera comme vous ; elle est « pleine de talents, elle est piquante, naturelle; mais « que deviendra-t-elle? et enfin qu'en ferez-vous? — « Hélas! dit madame de B....., cette pensée m'occupe « souvent, et, je vous l'avoue, toujours avec tristesse : « je l'aime comme si elle était ma fille; je ferai tout « pour la rendre heureuse; et cependant, lorsque je « réfléchis à sa position, je la trouve sans remède. « Pauvre Ourika, je la vois seule, pour toujours seule « dans la vie ! »

Il me serait impossible de vous peindre l'effet que produisit en moi ce peu de paroles; l'éclair n'est pas plus prompt; je vis tout, je me vis négresse, dépendante, méprisée, sans fortune, sans appui, sans un être de mon espèce à qui unir mon sort; jusqu'ici un jouet, un amusement pour ma bienfaitrice, bientôt rejetée d'un monde où je n'étais pas faite pour être admise. Une affreuse palpitation me saisit, mes yeux s'obscurcirent, le battement de mon cœur m'ôta un instant la faculté d'écouter encore; enfin je me remis assez pour entendre la suite de cette conversation.

« Je crains, disait madame de....., que vous ne la « rendiez malheureuse. Que voulez-vous qui la satis- « fasse, maintenant qu'elle a passé sa vie dans l'inti- « mité de votre société? — Mais elle y restera, dit « madame de B... — Oui, reprit madame de..., tant « qu'elle est une enfant : mais elle a quinze ans; à qui « la marierez-vous, avec l'esprit qu'elle a et l'éduca- « tion que vous lui avez donnée? Qui voudra jamais « épouser une négresse? Et si, à force d'argent, vous « trouvez quelqu'un, ce sera un homme d'une condi- « tion inférieure, et avec qui elle se trouvera malheu- « reuse. Elle ne peut vouloir que de ceux qui ne vou- « dront pas d'elle. — Tout cela est vrai, dit madame « de B.....; mais heureusement elle ne s'en doute « point encore, et elle a pour moi un attachement qui, « j'espère, la préservera longtemps de juger sa posi- « tion. Pour la rendre heureuse, il eût fallu en faire « une personne commune : je crois sincèrement que « cela était impossible. Eh bien! peut-être sera-t-elle « assez distinguée pour se placer au-dessus de son sort, « n'ayant pu rester au-dessous. — Vous vous faites « des chimères, dit madame de..... : la philosophie « nous place au-dessus des maux de la fortune, mais « elle ne peut rien contre les maux qui viennent d'avoir « brisé l'ordre de la nature. Ourika n'a pas rempli sa « destinée : elle s'est placée dans la société sans sa « permission; la société se vengera. — Assurément, « dit madame de B....., elle est bien innocente de ce « crime; mais vous êtes sévère pour cette pauvre en- « fant. — Je lui veux plus de bien que vous, reprit « madame de.....; je désire son bonheur, et vous la « perdez. » Madame de B..... répondit avec impatience,

et j'allais être la cause d'une querelle entre les deux amies, quand on annonça une visite : je me glissai derrière le paravent, je m'échappai, je courus dans ma chambre, où un déluge de larmes soulagea un instant mon pauvre cœur.

C'était un grand changement dans ma vie, que la perte de ce prestige qui m'avait environnée jusqu'alors! Il y a des illusions qui sont comme la lumière du jour : quand on les perd, tout disparaît avec elles. Dans la confusion des nouvelles idées qui m'assaillaient, je ne retrouvais plus rien de ce qui m'avait occupée jusqu'alors : c'était un abîme avec toutes ses terreurs. Ce mépris, dont je me voyais poursuivie; cette société, où j'étais déplacée, toutes ces pensées s'élevaient successivement comme des fantômes et s'attachaient sur moi comme des furies : l'isolement surtout; cette conviction que j'étais seule, pour toujours seule dans la vie, madame de B..... l'avait dit; et à chaque instant je me répétais : « Seule, pour toujours seule! » La veille encore, que m'importait d'être seule? je n'en savais rien; je ne le sentais pas; j'avais besoin de ce que j'aimais; je ne songeais pas que ce que j'aimais n'avait pas besoin de moi. Mais à présent mes yeux étaient ouverts, et le malheur avait déjà fait entrer la défiance dans mon âme.

MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

Abrantès (Laure Saint-Martin de Permon, duchesse d'), naquit à Montpellier le 6 novembre 1787. Elle descendait par sa mère des Comnène, empereurs d'Orient. Madame de Permon s'était liée d'amitié, en Corse, où elle avait demeuré, avec la mère de Napoléon. Cette liaison se renouvela quand les deux familles se retrouvèrent à Paris, et elle fut plus tard l'occasion du mariage de la jeune Laure de Permon avec Junot, depuis duc d'Abrantès et maréchal de l'empire, que Bonaparte avait présenté à madame de Permon. Madame d'Abrantès voulut suivre son époux dans les importantes missions qu'il eut à remplir; elle l'accompagna dans son ambassade en Espagne, et au retour elle fut nommée dame d'honneur de *Madame,* mère de l'empereur. La perte de son mari, qui vint la frapper en 1813, et les événements qui suivirent bientôt ayant changé sa position brillante, elle se retira du grand monde pour se consacrer à l'éducation de ses enfants. Cependant l'Abbaye-au-Bois, que la duchesse habitait, devint bientôt le rendez-vous de tout ce qu'il y avait à Paris de personnages marquants. Madame d'Abrantès avait beaucoup vu, elle avait beaucoup retenu, c'est ce qui la détermina à écrire ses *Mémoires,* qui renferment l'histoire anecdotique la plus complète de l'empire, et dont le succès fut universel, car ils ont été traduits à peu près dans toutes les langues. Sa plume rapide ne se borna pas à cet ouvrage considérable; car tandis qu'elle y travaillait, elle mit au jour d'autres volumes, dont plusieurs ont pour sujet les mœurs de l'Espagne; en même temps les principaux recueils, les principales revues publiaient des opuscules échappés à ses loisirs. C'est bien certainement la femme de lettres qui a le plus écrit dans le plus court espace de temps, car une mort prématurée l'enleva en 1837, et il y avait à peine sept ans que le premier volume de ses *Mémoires* avait paru. Le style de madame d'Abrantès est rapide et facile, trop facile peut-être: on y remarque des négligences et des incorrections qui ne proviennent que de cette extrême facilité; mais il est souvent chaud et coloré, et elle sait l'art d'intéresser et d'émouvoir.

MORT DE L'ARCHEVÊQUE AMBROISE.

La peste est à Moscou [1], triste fruit des victoires de Romanzoff [2]. Le fléau est rapporté de Bender [3] dans la vieille cité slave, par les soldats rentrant dans leurs foyers. Bientôt le fléau s'étend au loin : les malheureux Moscovites tombaient par milliers ; quelques heures suffisaient pour frapper de mort. La tête d'abord s'inclinait, les extrémités devenaient glacées, le sang, décomposé, refluait vers le cœur, puis on mourait.

Les cris de révolte, loin d'être étouffés par ceux de l'agonie et de la souffrance, redoublèrent au contraire de violence dans cette calamité. Le peuple, en se voyant chaque jour moissonné par la faucille flamboyante de l'ange du Seigneur, redoubla de superstition, et accusa Catherine de tous ses maux [4]; elle seule avait tout fait,

[1] *Moscou*, la belle et immense ville de Russie, autrefois capitale de l'empire, fut incendiée en 1812 par les Russes eux-mêmes, après l'arrivée de l'armée française dans ses murs. Elle avait 40 kilom. de tour, on y comptait 1,400 églises, 1,000 palais et 20,000 maisons. *Moscou* n'est plus aujourd'hui la ville d'autrefois ; elle a été rebâtie avec plus d'élégance, et l'étranger qui la visite ne se douterait pas qu'il n'y a pas encore un demi-siècle que cette immense cité fut détruite par les flammes

[2] Romanzoff, célèbre général russe, né en 1730, mort en 1796, se distingua dans les guerres que la Russie eut à soutenir contre les Turcs, et par les traités auxquels il prit part. Paul Ier fit élever à Saint-Pétersbourg, sur la place du palais de marbre, une pyramide en l'honneur de Romanzoff.

[3] *Bender* ou *Tékin*, ville de Russie, dans la Bessarabie, sur le *Dniester*, peuplée de 12,000 habitants. Charles XII y séjourna après la bataille de Pultawa.

[4] Catherine II, née à Stettin en 1729, épousa en 1745 le neveu de l'impératrice Élisabeth, que celle-ci avait désigné pour son successeur

disaient ces malheureux en expirant : *Ce sont ses crimes que nous expions !*

L'archevêque de Moscou, Ambroise, fut victime de cette haine. Il avait été nommé au siége de Moscou par l'impératrice, lors de son dernier voyage. Le clergé ne l'aimait pas, et le peuple partageait cette prévention, quoiqu'il eût toutes les vertus. Un jour il apprend qu'une image de la Vierge à la joue sanglante, exposée à la porte du Kremlin [1], attire une foule de pestiférés, qui tous viennent y chercher la vie, et ne trouvent que la mort auprès de la sainte effigie, sur un pavé couvert d'une neige glacée, et respirant l'air mortel d'un des hivers les plus rigoureux de la Russie. L'homme de Dieu fit enlever la sainte image, car ses représentations ne furent pas écoutées ; aussitôt le peuple croit que l'archevêque a pris la sainte patronne du Kremlin pour la dépouiller de ses riches offrandes. Des malheureux que la mort va frapper dans une heure, qui peuvent à peine soutenir leur corps déjà à demi putréfié, retrouvent des forces pour maudire et pour chercher à donner cette

au trône de Russie, et qui régna sous le nom de Pierre III, puis mourut assassiné. Catherine, devenue autocrate, fut sacrée à Moscou en 1762. Nous ne pouvons pas même indiquer dans cette note les principaux faits de son règne, qui lui firent donner par la flatterie le surnom de *Sémiramis du Nord*. Elle mourut d'apoplexie, le 17 novembre 1796, et a laissé plusieurs ouvrages.

1 Le *Kremlin*, forteresse unique en son genre, située au centre de *Moscou*, est un assemblage de divers monuments renfermés dans une vaste enceinte flanquée de tours et percée de cinq portes, dont une, la *Porte-Sainte*, ne laisse aucun homme franchir son seuil sans qu'il se découvre. Dans l'intérieur du *Kremlin* se trouvent groupés plusieurs palais, l'arsenal, le sénat, de magnifiques édifices religieux, au nombre de treize, parmi lesquels la cathédrale de l'*Assomption*, où se fait le couronnement des empereurs, église qui possède de précieuses reliques. Rien n'égale la beauté du panorama que l'on découvre du point élevé qu'occupe le *Kremlin*.

mort qui va les atteindre. Une foule immense de pestiférés court à l'archevêché. Le digne vieillard, averti du danger, avait fui de son palais : tout est brisé, les portes enfoncées donnent passage à cette multitude dont l'agonie en ce moment est une sorte de délire. Les malheureux descendent dans les caves, cherchent partout le saint prélat ; ne le trouvant pas, ils enfoncent les tonneaux, brisent les flacons, et bientôt l'ivresse la plus terrible vient redoubler les fureurs de ces misérables, qui ne peuvent plus compter la vie, même par heures. Aussitôt ils sortent des caveaux, et, parcourant de nouveau le monastère, ils allaient l'abandonner après de vaines recherches, lorsqu'un enfant leur dit que l'archevêque était dans l'église. Les furieux s'y précipitent, et trouvent le vieillard dans le sanctuaire, lieu révéré, où les prêtres seuls, selon le rit grec, ont le droit d'entrer ; ils l'en arrachent en poussant un cri sauvage, et le traînent à la porte pour l'égorger. Le saint prêtre leur demande pour unique grâce de le laisser communier une dernière fois. Les assassins y consentent. Ambroise monte à l'autel, entouré de meurtriers, dont les yeux éteints vont eux-mêmes se fermer pour jamais, et respirant un air empesté qui doit leur donner la mort, même étant secourus. Il le sait, mais il prie ; cette âme sainte ne sait pas demander la vengeance au Dieu son Seigneur. Tandis qu'il offre le saint sacrifice, plusieurs pestiférés expirent à ses côtés, et leurs têtes pâles, que ne soutient aucune main amie, vont rudement frapper les marches de marbre de l'autel. Ambroise les bénit, il prononce sur leurs cadavres déjà livides les paroles saintes que le prêtre doit à la mort : ceux qui survivent ne sont point touchés de cette résignation sublime.

L'archevêque a consommé son œuvre ; la pieuse cérémonie est terminée ; alors les meurtriers s'élancent sur le vieillard, le saisissent, le massacrent, et font rouler sa tête à cheveux blancs sur la table consacrée où lui-même vient d'offrir le saint sacrifice.

MADAME ÉLISA GUIZOT

Guizot (Marguerite-Andrée-Élisa Dillon, dame), fille de l'ingénieur à qui Paris doit le *pont des Arts* et le *pont d'Iéna*, naquit en cette ville le 30 mars 1804; elle était nièce de madame Pauline de Meulan (V. ce nom, p. 219), qui en 1812 épousa M. Guizot. La jeune Élisa fut depuis lors l'objet des plus tendres soins de M. et de madame Guizot; devenue jeune fille, elle possédait une instruction aussi solide que variée, et cultivait les arts avec succès. Chez elle un cœur tendre et dévoué, une vive imagination avaient pour heureux contre-poids une fervente piété. Elle perdit sa tante en 1827, et en novembre 1828 elle devint la seconde femme de M. Guizot, avec lequel son union fut douce, mais bien courte, car la mort vint la frapper le 11 mars 1833, peu de jours après qu'elle eut mis au monde son troisième enfant. Madame Élisa Guizot, outre diverses traductions insérées dans la *Revue Française*, a laissé quelques opuscules que son mari a publiés, et qui se distinguent par une imagination gracieuse empreinte d'une haute moralité. Nous pouvons recommander : *Un mariage aux îles Sorlingues; le Maître et l'Esclave; l'Orage; Caroline* ou *l'Effet d'un Malheur; de la Charité et de sa place dans la vie des femmes.*

DE LA CHARITÉ.

..... Quels moyens avons-nous donc d'employer selon le vœu de la sagesse divine nos loisirs, nos ressources, nos facultés?

Il en est un qui, dans son immense étendue, suffit, et bien au delà, à toutes ces conditions, l'exercice de la charité; non de cette charité bornée, superficielle, qui se contente de donner des aliments et des vêtements aux malheureux que le sort jette devant ses pas; mais de

cette charité prévoyante, élevée, qui va au devant de toutes les infortunes, s'adresse à tous les besoins, aux misères de l'âme comme à celles de la vie, et ne nourrit pas seulement de pain ceux qu'elle prend sous sa protection.

Le moment est opportun, car jamais l'action de cette grande, de cette vraie charité, n'a été à la fois plus nécessaire et plus facile. Malgré ses torts, malgré sa faiblesse morale, le siècle dernier a eu un mérite nouveau, immense : il a aimé les hommes, tous les hommes. La justice envers tous, la sympathie pour tous, le désir de la dignité et du bonheur de tous, l'humanité, pour tout dire en un mot, et prenant ce mot dans son acception la plus étendue, c'est là l'idée sainte et puissante qui, au milieu de tant de folies et de maux, a déjà valu et vaudra encore à nos sociétés modernes tant et de si beaux progrès. Elle a été étrangement interprétée, défigurée, travestie, obscurcie ; immorale et odieuse sous le nom d'*égalité*, ridicule sous celui de *philanthropie*, elle a résisté à tout, survécu à tout ; après toutes les épreuves, malgré toutes les réactions et tous les mécomptes, elle a toujours reparu et repris son empire. L'esprit d'humanité, le respect et le soin de l'homme, dans toutes les conditions et sous toutes les faces de sa destinée, c'est là vraiment l'esprit du siècle, l'esprit nouveau et fécond qui anime le monde et présidera à son avenir.

Que la charité s'empresse donc ; son temps est venu, c'est à elle que l'esprit d'humanité prépare de la besogne ; c'est pour elle qu'on travaille en recherchant incessamment toutes les souffrances, toutes les misères de la société humaine, en les mettant en lumière, en propageant avec tant d'ardeur ce besoin d'amélioration,

cette soif de bien-être qui caractérise notre époque. Longtemps les riches, les puissants, les heureux de la terre ont pu, en quelque sorte, ignorer les pauvres, les faibles : il n'en est plus rien aujourd'hui ; de toutes parts les faibles, les pauvres sont mis en avant, se mettent en avant eux-mêmes ; de toutes parts on réclame pour eux, on leur fait de magnifiques promesses ; j'espère qu'elles ne seront pas toutes corruptrices et trompeuses ; j'espère que l'amélioration, déjà si grande, du sort des pauvres et des faibles, ira se développant, et qu'on apprendra à concilier avec le progrès du bien-être celui de la moralité. Mais je suis bien sûre qu'ici comme ailleurs les hommes promettront beaucoup plus qu'ils ne pourront tenir. Je suis bien sûre qu'on mettra au jour plus de souffrances qu'on n'en saura soulager, qu'on excitera plus de prétentions au bonheur qu'on n'en pourra satisfaire ; et lorsque la science et les institutions politiques auront atteint leurs limites, à quelle puissance s'adressera-t-on pour accomplir ce qu'on n'aura pas fait, sinon à la charité ! qui, sinon la charité, entreprendra de guérir, d'adoucir du moins, tant de misères qu'on aura relevées pour les laisser tomber ensuite sur elles-mêmes ?

A vous, ô mon Dieu ! je le sais, à vous seul il appartient de verser sur les plaies de tant d'hommes le baume véritable, le baume de la foi et de l'espérance en vous, et en vous seul. Mais vous permettez, vous commandez à la charité de consacrer ses efforts à cette œuvre ; et jamais, j'ose le dire, au milieu des perspectives si brillantes qu'on ouvre maintenant devant tous les yeux, jamais son zèle n'aura été plus indispensable, jamais elle n'aura eu plus à faire que de notre temps.....

MADEMOISELLE ÉLISA MERCŒUR

MERCŒUR (Élisa), née à Nantes en 1809, de parents sans fortune, se sentit portée dès son enfance vers la poésie; elle chanta d'abord les naïfs plaisirs de son âge, et plus tard, sur un mode grave et triste, des sujets d'un ordre plus élevé. Elle avait à peine 18 ans, lorsqu'elle publia son recueil de *Poésies,* auquel Nantes, sa ville natale, souscrivit avec empressement; ce fut sous les auspices de M. de Châteaubriand que la jeune poëte fit paraître son œuvre. Elle vint ensuite à Paris, l'esprit rempli des plus flatteuses illusions. Les premières années de son séjour furent heureuses. Une renommée précoce l'avait devancée, de grandes maisons lui furent ouvertes; mais quand elle ne fut plus une nouveauté, et qu'elle vit l'intérêt diminuer, son cœur eut bien à souffrir, et les jours mauvais commencèrent; sa santé, déjà faible, s'altéra profondément, et le mal fit de si rapides progrès, que bientôt les forces du corps et les forces de l'âme lui manquèrent à la fois. La pauvre Élisa mourut le 6 janvier 1835, dans le plus profond dénûment, laissant une mère désolée et sans ressources..... Sept personnes suivirent le convoi de la jeune fille jusqu'à sa dernière demeure !...

Mademoiselle Élisa Mercœur avait un bel avenir de poëte. Tout ce qui est sorti de sa plume se distingue par une touche mâle et forte, quelquefois gracieuse, presque toujours mélancolique; l'élégie était dans la nature de son talent; rien de plus triste et de plus touchant que les vers qu'elle adressa, presque à ses derniers moments, à M. Guizot, alors ministre. En voici la fin :

. . . .

Je n'ai rencontré pour ma vie
Qu'indigence, regrets, vains désirs: et pourtant
J'ai peur de la quitter, cette existence amère,
Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère !

LA FEUILLE FLÉTRIE.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été, furent toute ta vie;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille! il n'est plus le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de mai! faut-il que la froidure
Te laisse à peine encore un incertain moment!

L'hiver, saison des nuits, s'avance, et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux;
Tu meurs, un vent du soir vient t'embrasser encore,
Mais ses baisers glacés pour toi sont des adieux.

LE RÉVEIL D'UNE VIERGE.

La cloche matinale et résonne et t'appelle!
Vierge, ne rêve plus un prestige effacé!
    Éveille-toi, l'airain de la chapelle,
Plaintive Nataly, s'est déjà balancé.

C'est l'heure où chaque jour soulevant ta paupière,
    S'ouvrent tes yeux, cet asile de pleurs;
Quand au pied des autels, près de tes jeunes sœurs,
    Ta douce voix soupire une prière;
        Sur le marbre silencieux
        Incline-toi, vierge timide;
Dans un calme sacré, fais méditer les cieux
        A ton âme pure et candide.

Oh! ne rappelle pas un souvenir trompeur :
En déchirant le voile des mensonges,
Qu'échappée au séjour des songes
Ton âme soit un ange au sein du Créateur!
Le monde te parut de loin comme un orage,
Tu l'évitais comme un craintif agneau;
Et de l'oubli, sur sa funeste image,
Le cloître qui t'enferme a posé le bandeau.

La cloche matinale et résonne et t'appelle,
Vierge, ne rêve plus un prestige effacé!
Éveille-toi, l'airain de la chapelle,
Plaintive Nataly, déjà s'est balancé.

MADAME D'ALTENHEIM

ALTENHEIM (Gabrielle Soumet d'), fille de M. Alexandre Soumet, l'illustre poëte, est née à Paris. La vie de madame d'Altenheim très-jeune encore ne saurait être que l'histoire des plus doux sentiments de la famille et de la piété. Un sang de poëte coule dans ses veines; aussi ses premières années révélèrent-elles son talent: dès l'âge de neuf ans, elle avait écrit un chant d'un poëme biblique; car sa muse est essentiellement pieuse, et son dithyrambe *la Vision* en fut une nouvelle preuve. Quand elle donna ces beaux vers, son père venait de composer (1831) cette magnifique *Épître à l'archevêque de Paris,* où, poëte sublime autant que courageux, flétrissant d'un vers indigné les ignobles fureurs qui s'étaient déchaînées contre le prélat, il annonçait ce que devait faire un an plus tard, et ce que fit en effet le saint archevêque lorsque le choléra s'abattit sur la capitale. Madame d'Altenheim a peu produit, et tous les amis de la haute poésie et de la belle prose ont droit de s'en plaindre; *les Filiales,* recueil de charmantes nouvelles, suivies de quelques pièces de vers, sont le seul livre que nous ayons d'elle; disons cependant qu'elle a été la collaboratrice de son père dans le *Gladiateur,* tragédie qui a eu du succès.

PUISSANCE DE LA MUSIQUE.

Le peintre, le sculpteur, le poëte, attachent leur inspiration à des objets plus ou moins précis, plus ou moins déterminés; mais la musique, libre et puissante, suffit seule à toutes les inspirations; elle se place du premier vol dans un monde de son choix, et fait naître de rien, comme Armide, le séjour magique où elle entraîne ses adorateurs; car, singulier phénomène, les arts semblent s'élever et s'agrandir à proportion que les

moyens d'imitation leur manquent ; ils sont bien moins une copie qu'une divination ; ils s'associent pour ainsi dire à la pensée primitive du Créateur, et, participant de sa toute-puissance, ils conservent dans le monde sensible les types éternels de la beauté. Platon voyait dans la musique la ressemblance du beau idéal, et lui donnait le nom de loi. Renfermant en elle-même l'inspiration et le calcul, la mélodie et l'harmonie, l'image et la mesure ; représentant le mystère du nombre sept dans la diversité de ses notes, et celui de l'unité première dans son accord parfait ; embrassant toutes les phases des passions terrestres et divines dans le cercle de ses créations, grave et sublime pour les sentiments religieux, héroïque pour l'instinct guerrier, gémissante pour celui des larmes, qui convient si bien à l'homme, enivrante pour celui de la joie, le dernier de tous, la musique semble être la science de l'âme ; et le mensonge des émotions factices est la seule chose qu'elle ne puisse point exprimer.

De là vient la haute puissance, la puissance miraculeuse que les peuples de l'antiquité lui ont reconnue unanimement. Consacrée à tous les cultes, c'est d'elle que ces mêmes cultes semblent recevoir une consécration nouvelle. Chaque temple a besoin de son harmonie, comme chaque autel de son dieu. La mythologie, lumineuse sous un beau ciel, abandonne le cours des astres à de voluptueux accords, et les châtiments de son tartare à la lyre de son Orphée. La loi mosaïque, dictée dans les foudres du Sinaï et gravée sur la pierre avec un ciseau de fer, cette loi de servitude, elle-même donne à Marie, sœur du grand prêtre, le psaltérion à trois cordes pour chanter le Dieu de Jacob : elle place au désert deux

chœurs de jeunes lévites, comme deux lampes ardentes, comme deux encensoirs chargés de parfums devant le tabernacle errant; et, pendant le sacrifice quotidien des mille taureaux, elle a besoin que deux mille soixante-quatre chanteurs viennent, au son des harpes, inaugurer le temple d'or de Salomon. C'est elle aussi qui enseigne à David enfant à combattre par des hymnes l'esprit de ténèbres devenu visible dans la démence du roi Saül : et comment ne pas croire aux effets mystérieux de la musique sur les cœurs souffrants, surtout quand les souffrances portent une empreinte divine, quand elles ne ressemblent qu'à un châtiment ! La religion chrétienne, qui a tout compris, n'a pas dédaigné cette puissance, puisque, toute charité, elle s'est faite toute mélodie. Voyez-la, dans sa sollicitude maternelle, bercer ses enfants nouveau-nés avec des cantiques d'amour, les suivre pas à pas dans la vie, et leur distribuer les bienfaits d'âge en âge, en chantant toujours; près de l'infortuné, elle a des psaumes de consolation ; des psaumes d'espérance au lit d'un mourant, et des gémissements harmonieux pour les peuples qui n'entendent pas sa parole.

VISION.

AVRIL 1832.

> Je vis les sept anges qui sont devant la face de Dieu.
>
> S. Jean, *Apocalypse*.

Loin, bien loin, quels anges de flamme,
Couronne du divin séjour,
Enlèvent mon âme à mon âme,
Qui se répand en flots d'amour ?

A leurs splendeurs surnaturelles
L'extase allume son transport;
De leurs éblouissantes ailes
Jaillit le fleuve d'étincelles
Où Thérèse puisait la mort.

Est-ce, sur la sainte colline,
L'échelle ardente d'Israël?
Est-ce encor, sous la main divine,
La naissance d'un nouveau ciel?
Ou Jérusalem, jeune et fière,
Qui se pare pour son époux,
Et ses rois, enfants de lumière,
Portant dans leurs mains la prière,
Et l'adorant à deux genoux?

Ah! tout mon cœur vers eux s'élève;
Car ils sont beaux, les séraphins;
Plus beaux que les premiers fils d'Ève,
Dont leurs pas foulaient les chemins,
Quand leurs familles étoilées
Abaissaient leur vol gracieux,
Et que leurs formes dévoilées
Laissaient à travers nos vallées
Un rayon prolongé des cieux.

A notre terre, veuve encore
De leurs baisers, de leurs amours,
Viennent-ils annoncer l'aurore
D'un jour ressemblant à leurs jours?
Viennent-ils semer sur la rive
L'épi dans un champ dévasté?
Ou, comme aux pleurs d'Agar captive,
Rendre à quelque mère plaintive,
Son jeune enfant ressuscité?

O terreur! mystères sinistres!
Ils ont franchi l'immensité.
Dieu!... ce sont les brûlants ministres
Du juge de l'éternité.
Leur coupe nous verse la guerre;
Et leur formidable clarté,
Puisée aux sources du tonnerre,
Rend chaque crime de la terre
Visible à l'œil épouvanté.

Ils ont rompu le sceau suprême,
Posé leurs pieds sur nos deux mers.
Déjà le vivant anathème
Vole, respiré dans les airs.
Babylone!... prête l'oreille
A la dévorante leçon!
Malheur à l'âme qui sommeille
Quand le trois fois Saint se réveille,
Et vient glaner à sa moisson!!!

Ramené par les tristes heures,
Le soleil voit sur chaque seuil
De tes lamentables demeures
Un mort attendant son cercueil.
Ton sein n'a plus de tombes vides;
L'espérance te dit adieu;
La science, aux regards avides,
Se penchant sur des corps livides,
N'y voit que la foudre de Dieu.

La foi seule attend..... ô Lutèce!
Tourne tes yeux vers l'Orient.
N'as-tu pas, vierge et prophétesse,
Ta patronne toujours priant?

Regarde, la voilà, c'est elle,
Son voile blanc, sa pauvre croix;
Sainte Geneviève si belle,
Armée encor du roseau frêle,
Houlette qui gardait les rois.

«Grâce, esprits du Très-Haut; sous mes berceaux de lierre,
Dans l'île des pasteurs, autrefois à genoux,
J'apprenais de vous la prière,
Et je viens l'essayer sur vous.
Vous m'étiez alors si fidèles
Que je cachais ma ville avec vos blanches ailes
Lorsqu'elle implorait ma ferveur.
Faudra-t-il maintenant à sa voix gémissante
Répondre que je suis absente?
Absente, si près du Sauveur!
Mon peuple du Seigneur méprisa la parole;
Vous cherchez en vain ma croix d'or
Sur l'éblouissante coupole;
La croix a disparu, mais moi j'y suis encor.
Mais dans l'église de Nanterre
J'ai des vœux où les cœurs attachent leur mystère,
Des autels de fleurs, d'humbles chants,
Venant me faire une auréole
Des blanches couronnes des champs.
Oh! grâce! suspendez ces amères épreuves,
Vous qui ne connaissez que les pleurs des élus;
Voyez ces femmes deux fois veuves
Parce que leurs fils ne sont plus.
Voyez ce pâle et long cortége
D'enfants qu'un même jour a fait tous orphelins,
Et que leur ange seul protége;
Ces cris, ce deuil des cœurs, ces prières des saints,
Ce torrent de chastes aumônes

Qui vient laver l'iniquité,
Et ces sœurs, empruntant, si pures et si bonnes,
Leur doux nom à la charité;
Ces sœurs qui sont du monde alors qu'il souffre et prie,
Et qui, sous leur bandeau flottant,
Dans l'exil d'ici-bas se font une patrie
Comme celle qui les attend.
Si ma ville fut profanée,
Elle est toujours à moi, car Dieu me l'a donnée.
Elle est à son pasteur, qui, faible et n'ayant rien,
Est riche pour le pauvre et puissant pour le bien.
Sa vertu de martyr avec moi vous implore.
Regardez à vos pieds ses sublimes revers;
Regardez sur vos fronts, Dieu, le Dieu que j'adore,
Et ses deux mains teintes encore
Du prix qui paya l'univers. »

Elle dit : sa voix innocente
S'adressait aux anges de feu;
Mais, plus que nos crimes puissante,
Monte lumineuse vers Dieu.
Et la vision désastreuse
Rend les airs à leur pureté,
S'apaise...... et de la bienheureuse
Suit l'auréole vaporeuse
Pour rentrer dans l'éternité.

MADAME ANCELOT

Ancelot (Virginie Chardon, dame), née à Dijon d'une famille ancienne et considérée, fut amenée à Paris à l'âge de douze ans pour y achever son éducation ; elle étudia d'abord la peinture par goût, et y mit tant de persistance, qu'à l'âge de quinze ans elle peignait sept à huit heures par jour. Elle fit assez de progrès pour que le Salon accueillît quelques-uns des tableaux dus à son gracieux pinceau ; mais sa véritable vocation la portait vers la littérature, et son mariage avec M. Ancelot, l'auteur distingué auquel la poésie doit *Louis IX* et *Marie de Brabant,* vint servir merveilleusement ce penchant ; la plume de madame Ancelot ne tarda pas à se faire connaître, et le public eut bientôt à apprécier des ouvrages de bon goût, écrits avec esprit, où la finesse des aperçus se marie à la délicatesse des détails, et dont le style élégant et facile est toujours plein de naturel.

LA FEMME A TRENTE ANS.

A trente ans, tout ce que le Ciel a donné d'intelligence à une femme est dans la plénitude de sa force et de son étendue ; cet âge est celui de la vigueur morale et physique, c'est le complet développement de toutes les facultés qui ont grandi jusque-là, et c'est aussi l'âge où la beauté doit avoir tout son charme et toute sa puissance. Pourquoi donc voit-on sur le front attristé de tant de femmes de trente ans une empreinte de faiblesse en même temps que de douleur? pourquoi devine-t-on, sur leurs traits amaigris, sur leur visage déjà flétri, les traces de mille agitations intérieures? pourquoi leurs

frêles personnes semblent-elles renfermer des âmes en peine dans des corps en souffrance? C'est peut-être qu'alors une femme a déjà connu tout ce que le monde offre de plaisirs et de déceptions, ce que le cœur a de joies et de douleurs, ce que la beauté procure d'avantages et de dangers, ce que la société présente de grave et de futile, ce qu'elle demande de sacrifices, ce qu'elle offre de compensations; et, devant toutes ces images diverses, se sont effacées les simples et pures idées consolantes que son enfance avait reçues pour appuyer sa faiblesse! Les entraves de la morale et de la religion se sont brisées à leur tour, emportant les illusions à leur suite, et laissant à leur place le dégoût du passé, la crainte de l'avenir et le sentiment du vide et de l'instabilité de toutes les choses de cette vie, à côté de l'oubli ou de l'incertitude de l'autre.

MADAME LA DUCHESSE D'ANGOULÊME

ANGOULÊME (Marie-Thérèse Charlotte, duchesse d'), fille du roi Louis XVI et de Marie-Antoinette, naquit le 19 septembre 1778. Son éducation fut grave et sévère; aussi la jeune princesse ne montra dans son enfance aucune des joies et des saillies de son âge; cependant on a retenu d'elle un mot frappant, parce qu'il ressemblait à un pressentiment : elle avait quatre ans quand le grand-duc de Russie, depuis Paul Ier, vint à Paris sous le nom de *comte du Nord*. Comme il la prenait dans ses bras en lui disant : *Adieu, je ne vous verrai plus*, l'auguste enfant répondit : *Monsieur le comte, j'irai vous voir;* et, en effet, quelques années plus tard elle allait chercher un asile auprès de ce prince. A treize ans, Marie-Thérèse partagea la captivité de sa famille au Temple, vit ensuite périr sur l'échafaud son père, sa mère et sa tante, et mourir son jeune frère, dont elle avait été dès longtemps séparée. On a rapporté que le conventionnel Rovère, parcourant les appartements que la famille royale avait occupés au Temple lut sur les murs ces mots, que la jeune princesse y avait tracés : *O mon Dieu, pardonnez à ceux qui ont fait mourir mes parents!* Échangée en 1795 contre des représentants prisonniers en Autriche, la royale captive alla d'abord à Vienne, d'où, après un séjour de quatre ans, elle rejoignit Louis XVIII à *Mittau*, et y épousa le 10 juin 1799 son cousin le duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois, depuis Charles X. En 1809, elle se rendit en Angleterre avec sa famille, et n'en sortit qu'en 1814 pour revenir en France, où elle fut accueillie avec enthousiasme; pendant les *Cent-Jours* de 1815, elle alla de Bordeaux rejoindre le roi à Gand, rentra en France le 28 juillet, et en partit à la révolution de 1830, pour aller dans un nouvel exil, d'abord en Écosse, puis en Allemagne, à quelques lieues de Vienne.

Madame la duchesse d'Angoulême a écrit le *Récit des événements arrivés au Temple depuis le* 13 *août* 1792 *jusqu'à la mort du dauphin Louis XVII* (8 juin 1795); cette narration intéressante n'est certes point une œuvre littéraire, mais on y trouve un grand caractère de simplicité et une admirable modération. Cet opuscule a été plusieurs fois réimprimé.

LA JOURNÉE DES PRISONNIERS DU TEMPLE.

..... On fit loger mon père [1] dans un appartement au-dessous de celui de ma mère ; mon frère coucha dans sa chambre ; Cléry couchait aussi dans l'appartement avec un municipal ; les fenêtres étaient fermées avec des barreaux de fer et des abat-jour ; les cheminées fumaient beaucoup. Voici comment alors se passaient les journées de mes parents : mon père se levait à sept heures et priait Dieu jusqu'à huit ; ensuite il s'habillait avec mon frère jusqu'à neuf, qu'il venait déjeuner avec ma mère : après déjeuner, mon père donnait à mon frère quelques leçons jusqu'à onze heures ; il jouait jusqu'à midi, heure à laquelle nous allions nous promener, tel temps qu'il fit, parce que la garde qui relevait à cette heure-là voulait nous voir pour s'assurer de notre présence ; la promenade durait jusqu'à deux heures que nous dînions. Après dîner, mon père et ma mère jouaient au trictrac ou au piquet ; ou, pour mieux dire, faisaient semblant de jouer, afin de pouvoir se dire quelques mots. A quatre heures, ma mère remontait avec nous et emmenait mon frère, parce qu'alors le roi dormait ordinairement ; à six heures, mon frère descendait ; mon père le faisait apprendre et jouer jusqu'à l'heure du souper. A neuf heures, après le repas, ma mère le déshabillait promptement et le mettait au lit ; nous remontions ensuite, et le roi ne se couchait qu'à onze heures. Ma mère travaillait beaucoup à la tapisserie, et me faisait étudier et souvent lire haut. Ma tante priait Dieu et disait toujours l'office ; elle lisait beaucoup de livres de piété ; souvent la reine la priait de les lire haut.....

[1] Louis XVI.

ANNA-MARIE

ANNA-MARIE. Il est tellement connu que cette dénomination n'est que le gracieux pseudonyme sous lequel a voulu se cacher une femme distinguée, que nous ne divulguerons pas un secret, en répétant que les ouvrages publiés par Anna-Marie appartiennent à madame la comtesse d'Hautefeuille, qui avait déjà fait paraître sous son véritable nom plusieurs morceaux de poésie et, en 1834, un volume de prose et de vers intitulé : *Souffrance*. *L'Ame exilée*, première publication signée du pseudonyme *Anna-Marie*, est une sorte de poëme en prose, fondé sur le merveilleux chrétien, et écrit dans un style biblique plein de suavité et d'élégance; le *Lis d'Israël*, qui a paru plus tard, est une histoire de la sainte Vierge qui emprunte beaucoup trop les formes du roman, chose blâmable en un tel sujet. Nous passons sous silence deux autres ouvrages, qui nous semblent conduire, par des routes fort dangereuses, au but moral que s'est proposé l'auteur : quant à son dernier livre, *Jeanne d'Arc*, bien que, selon nous, l'histoire toute simple de l'héroïne soit préférable à un roman historique où les événements sont toujours plus ou moins altérés, nous reconnaissons que la brillante imagination de l'auteur a su respecter les faits, et que les incidents et les combinaisons qu'elle a inventés ne les dénaturent pas; c'est tout ce qu'on peut exiger d'un roman historique, néanmoins nous ne pensons pas que ce soit un ouvrage convenable à toutes les classes de lecteurs.

UNE RÉSURRECTION.

..... Le vieillard, après une ardente prière, s'approche de Marie, guidé par Sarah, dont tous les membres sont agités d'un tremblement affreux; et posant ses mains mutilées sur la tête de la jeune fille, il lui dit :

« Marie, levez-vous. »

O miracle!..... miracle!

A cette voix puissante, Marie s'est levée de sa couche; elle a posé ses pieds sur la terre, et toutes les fleurs qui la couvraient se répandent autour d'elle. Elle est debout... ses membres roidis semblent agir sous l'impulsion d'une volonté supérieure qui les dompte et les force à l'obéissance. Ses yeux s'ouvrent, ils sont ternes et fixes.....; mais peu à peu les voilà qui s'éclairent comme une étoile au ciel: la vie s'y rallume, et l'âme y resplendit de nouveau..... La teinte violacée du visage s'évanouit par degrés; une blancheur diaphane, où s'infiltrent déjà quelques teintes rosées, la remplace. Le sang figé dans les vaisseaux se réchauffe sous la main toujours étendue du vieillard; il recouvre son mouvement, circule, vient rougir les lèvres et s'étendre en doux incarnat sur les joues, comme un fleuve glacé reprend son cours aux rayons vivifiants du soleil; ainsi la vie se précipite de nouveau dans les veines de la jeune fille, à la parole de feu du vieillard; sa poitrine soulevée respire, et la foule muette entend un soupir s'en échapper.

« Miracle! miracle! Dieu puissant, faites-nous miséricorde! »

A cette vue, un saint effroi se répand dans tous les cœurs.

« Marie! » dit la mère à genoux, tremblante et sans haleine.

Marie fait un pas comme un faible enfant qui chancelle, vient tomber dans les bras de sa mère, et, soit étonnement, faiblesse ou terreur, elle cache sa tête sur le sein de Sarah, et se presse contre elle en sanglotant..... Tout avénement à la vie doit-il être accompagné de larmes?

Chacun se presse, on se lève, on veut la voir.....

Mais la mère.....

Oh! qui peut dire ce qui se passe en elle? un pauvre cœur de mère affligée peut seul le comprendre.

Sarah tenait sa fille serrée contre sa poitrine et la contemplait dans un muet ravissement; elle la sentait là, palpitant sur son cœur, cette fille chérie qu'elle avait vue, de ses yeux de mère, sans vie pendant trois jours; son âme était remplie d'une félicité débordante et sans mesure, qui n'a point de nom sur la terre. Elle caressait sa fille du regard, de la voix, de ses lèvres, et de sa tremblante main, qu'elle posait sur le cœur de Marie. Ce cœur battait libre et régulier sous son étreinte.

« O mon père! s'écria-t-elle en saisissant la robe du vieillard et la baisant avec ardeur; que Dieu est grand! qu'il est bon! comment bénir jamais assez sa miséricorde! » puis, comme effrayée elle-même d'un si inconcevable bonheur, elle reprit :

« Mon père! mon père! ce n'est point un songe, n'est-ce pas? je n'ai pas perdu la raison. C'est bien ma fille que je tiens là dans mes bras : elle vit, elle respire? ce n'est pas une illusion qui va m'être enlevée, et je dois encore entendre sa voix chérie?

— Que votre cœur s'apaise, dit le saint, vous êtes exaucée. »

PRÉDICTION DE JEANNE D'ARC.

« Dieu le veut! Dieu le veut! s'écria Jeanne, et bientôt l'Anglais tremblera devant nous. O belle chère France! tes plus mauvais jours sont passés, ils ne re-

viendront plus! l'Anglais va fuir de place en place, de ville en ville, purgeant peu à peu notre patrie de son odieuse présence. Le passé, l'avenir, s'ouvrent et se dévoilent devant moi... Écoutez, écoutez..... : Le roi Louis le saint et son aïeul Charlemagne veillent du haut des cieux sur ce royaume pour la grandeur duquel ils ont combattu; ils veulent notre chère France une, et non divisée, n'ayant qu'un sceptre, qu'une langue et qu'une foi; leur esprit soufflera sur elle, car elle doit être l'exemple et le modèle offert aux autres nations. Ses destinées sont hautes; elle règnera dans tous les siècles par l'intelligence, tandis que l'Angleterre, sa puissante rivale, doit marcher dans des routes nouvelles et qui lui sont propres, mais différentes; son règne s'étendra sur la matière, qu'elle s'asservira, jusqu'à ce qu'elle en soit asservie; celui de la France est celui de l'esprit, et dominera le monde : le Nord, le Midi s'inclineront devant elle, et garderont sa langue, ses mœurs et ses usages en signe de servage volontaire. O France! ô mon pays! tu mérites tous les amours; tes plus grands rois veillent sur toi sous les regards de Dieu, et celui qui doit te gouverner aujourd'hui s'est offert en victime dans son amour pour toi; il t'a rachetée de tes malheurs...; mais la noble victime n'est point acceptée, car sa vie est nécessaire à son peuple.....

« Une autre victime est désignée, continua Jeanne emportée par son enthousiasme; je la vois..... un chœur de séraphins l'entoure en agitant des palmes de martyrs. Elle marche..., elle s'avance vers un bûcher que la flamme va consumer, un voile s'agite autour de sa taille, comme les ailes de la colombe. O belle et pure victime! continua Jeanne d'un ton triste et doux, ses

yeux remplis de pleurs et ses lèvres souriantes d'une sainte admiration, te voilà sur l'autel de ton sacrifice.....; des prêtres t'entourent; ils sont à la fois les juges et les sacrificateurs, et tu dis, comme autrefois le Sauveur sur sa croix : « Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font..... » La flamme monte et tourbillonne autour du bûcher; le vent la pousse; elle atteint le bord de son voile, et brille autour de sa tête comme une auréole de martyre. Je vais voir son radieux visage..... Dieu! s'écria la jeune fille avec un cri terrible; c'est moi!... c'est moi!... »

Jeanne pâlit et demeura sans mouvement; elle semblait pétrifiée. Les spectateurs de cette scène sentirent comme un frisson parcourant leur chair, et restaient immobiles. Mais Jeanne tout à coup s'agenouilla, et, levant ses yeux et ses mains vers le ciel avec une explosion de joie triomphante :

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle, ai-je donc été trouvée digne d'être acceptée comme la victime d'expiation? O Seigneur, je vous remercie, le front dans la poussière; me voilà. Frappez, apaisez votre courroux, satisfaites votre justice; qu'importe de ma vie, qu'importe de mes maux, si mon roi vit grand et puissant, et si la France est heureuse et pacifiée ! J'accepte tout, mon Dieu, la mort, le supplice, la honte et l'ignominie, et mes chants de mort seront des chants de victoire et de bénédiction. Alleluia ! alleluia ! »

MADEMOISELLE D'AYZAC

Ayzac (mademoiselle Félicie d'), née à Paris, a été élevée dans la maison royale de la Légion-d'Honneur de Saint-Denis, et elle est restée une des dames de cette maison. Elle avait à peine vingt ans, quand elle publia une traduction des *Odes d'Horace*. Depuis il parut d'elle, dans divers recueils, plusieurs morceaux de poésie, qu'elle a réunis sous le titre de *Soupirs poétiques*, en un volume publié en 1833. La lyre de mademoiselle d'Ayzac est montée sur le ton de l'élégie. Le sentiment religieux domine dans ses vers et donne à sa poésie quelque chose de doux et de tendre qui touche et émeut. *Le Retour à la vie, le Nid, la Prière, la Chapelle abandonnée*, sont des morceaux qu'on relit toujours avec plaisir. Ce n'est pas qu'on ne puisse y rencontrer quelques vers traînants, que l'énergie ou la profondeur ne manque quelquefois à sa pensée; mais ce défaut est commun à beaucoup de femmes poëtes.

LE NID.

Habitants du buisson, petits dont l'innocence,
Dont l'enfantine joie enchante ce séjour,
Quand sous la blanche épine, assise tout le jour,
Dans ce fragile nid que le zéphyr balance,
Je vois tant de bonheur, d'allégresse et d'amour,

Pensive, je me dis : « Tendre et frêle famille,
Que le Dieu protecteur des champs et des oiseaux
Fasse que dans ces lieux un jour pur toujours brille,
Que jamais de ces fleurs n'approche la faucille,
Que la serpe jamais n'outrage ces berceaux!

Arbres hospitaliers ! prêtez-leur vos ombrages ;
Sur eux avec amour penchez vos bras amis :
Non, par moi vos secrets ne seront point trahis,
Et seule, chaque jour, rêvant dans ces bocages,
Je viendrai visiter sous vos légers feuillages
L'asile où j'ai compté quatre faibles petits. »

Laissez-moi retrouver, près de l'antique chêne,
Sur l'arbre aux blanches fleurs, la couche aérienne,
Le duvet suspendu sous les discrets rameaux
Où l'aile de leur mère et la mousse et la laine
A leur débile enfance offrent un doux repos.

Oui, voilà ce réduit de fragile structure,
Ce berceau, balancé dans des flots de verdure,
Entre l'or des guérets et l'azur d'un beau ciel,
Miracle ingénieux de l'amour maternel
Et chef-d'œuvre de la nature !

Mais quoi ! je le revois vide et silencieux !...
Les hôtes qu'enfermait son sein mystérieux
De quelque être méchant sont devenus la proie !...
Hélas ! hier encor, quand je quittai ces lieux,
Dans cet étroit réduit, que de paix, que de joie !

La mère, tout entière à ses soins empressés,
Accourait, rapportant le ver et la chenille
Qu'appelaient par leurs cris ses enfants délaissés ;
Et le père en chantant surveillait sa famille,
Ses petits, doux trésors, l'un sur l'autre pressés.

Plus de chants, plus de joie ! hélas ! sous l'aubépine,
Une main sacrilége, effeuillant ses rameaux,
A ravi ses concerts à la branche voisine,
A ce nid ses tendres oiseaux.

Peut-être quelque enfant au cœur impitoyable,
Sourd à leurs cris plaintifs, de remords incapable,
S'applaudit maintenant de son lâche larcin,
Et nous les trouverons demain, là, sur le sable,
Livides, morts de froid, de souffrance et de faim.

Peut-être quelque bête affamée et cruelle
A surpris avant l'aube, à l'heure du sommeil,
La mère et les enfants endormis sous son aile.
Pauvres innocents... quel réveil!

Hélas! si, préservé par sa fuite soudaine,
Un d'entre eux, maintenant des autres séparé,
Dans les bois d'alentour, faible et volant à peine,
Va plaintif, solitaire, et bien loin égaré,

Timide voyageur, tout l'effraie et l'étonne;
Désolé, palpitant, il va, pauvre petit,
Cherchant dans l'horizon les cieux qu'il abandonne,
L'abri du frais vallon où naguère il naquit,
Et l'arbre où sous les fleurs se balançait son nid.

MADAME BAYLE-CELNART

Bayle-Mouillard (Félicité-Élisabeth Celnart, dame), née à Moulins, est fille d'un professeur au Lycée de cette ville, homme d'un mérite éminent, qui consacra tous ses moments de loisir à cultiver et développer la précoce intelligence de sa fille. Dès l'âge le plus tendre, il lui donna des leçons de science et d'histoire; aussi, à treize ans, la jeune Élisabeth avait lu cinquante des gros volumes de l'*Histoire Universelle* traduits de l'anglais. Bientôt on exigea de sa mémoire autant que de son intelligence; mais heureusement l'organisation de l'enfant se joua des difficultés et continua avec fruit des études dont le plan aurait pu devenir dangereux à force d'être étendu et compliqué.

Des revers de fortune obligèrent sa famille à venir à Paris. Séparée en quelque sorte du monde par une affligeante surdité, funeste résultat d'une maladie causée par vingt nuits de veilles auprès de sa mère malade, Élisabeth se dédommageait, par l'étude et le travail, de l'isolement de sa vie; un roman fut sa première production; un autre, *la Mort de Virginie,* le suivit bientôt; mais, voulant surtout donner à ses écrits un but utile, mademoiselle Celnart se mit à travailler pour la jeunesse, et on lui doit plusieurs ouvrages d'éducation. Souffrante et pieuse, cherchant le soulagement dans la prière, elle écrivit les *Consolations chrétiennes ;* — *Bethzali* vint après, c'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur; elle y montre l'état des mœurs juives et romaines au temps de Vespasien. Des œuvres d'un tout autre genre vinrent bientôt l'occuper. Habile dans tous les travaux de femme, elle composa pour la collection des *Manuels-Roret*, le *Manuel des Demoiselles*, puis le *Manuel des Domestiques*, le *Manuel de la Politesse*, vingt autres qui parurent avec son nom, ou sous un pseudonyme, et qui tous ont eu plusieurs éditions. Au concours ouvert par la société de l'Instruction élémentaire, elle remporta quatre prix en trois ans, pour ses ouvrages intitulés : les *Soirées du dimanche*, — *l'Art de fertiliser les terres,* — *les Veillées de la salle de Saint-Roch*, et la *Garde-malade domestique. Les Veillées de Saint-Roch* furent distribuées à 6,000 exemplaires dans les ateliers et parmi les enfants du

peuple. A l'académie de Châlon-sur-Marne, elle concourut avec M. l'abbé Bautain de Strasbourg, et partagea le prix avec lui. L'académie de Clermont lui accorda la grande médaille d'or pour un mémoire sur l'*Éclectisme en littérature*. En 1830, le premier prix lui fut décerné pour une instruction populaire *contre la Destruction des machines*. Sur l'invitation de M. le baron de Gerando, elle composa *le Manuel des Nourrices* (1833), qui fut aussitôt adopté par le conseil général des hospices, et placé par le ministre au second rang des ouvrages utiles. — Mariée à M. Bayle-Mouillard, alors avocat à Clermont, aujourd'hui avocat général près la cour royale de Riom, c'est en province qu'elle a fait tous ses ouvrages, et ils ont tous paru sous le nom de Celnart. Outre ceux que nous avons cités, et plusieurs autres, elle a donné des articles à divers recueils périodiques, notamment au *Journal des Jeunes Personnes*. — La profonde instruction de madame Celnart lui permet d'aborder tous les sujets; aussi, en 1840, elle a vu couronner par l'académie des Sciences morales, sous le titre: *Progrès intellectuels et moraux des nations*, un ouvrage qu'elle avait composé sur une question posée par cette académie, et en même temps la société de la Morale chrétienne couronnait un autre de ses ouvrages intitulé: *de la Conviction religieuse*. Il ne nous appartient point, et d'ailleurs ce n'est pas ici le lieu de juger ces deux graves productions, qui certes ne sont pas à l'abri de la critique; mais nous pouvons dire que peu de femmes étaient capables d'aborder de tels sujets.

LE TYROL.

Le Tyrol, que recommandent à vos souvenirs ses chants gracieux et le concile de Trente, est, comme la Suisse, dont il retrace les sauvages beautés, couvert de riantes vallées, de monts sourcilleux aux glaces éternelles. Là, des rochers noirs, énormes, penchés sur l'abîme, superposés jusqu'aux cieux; des cascades bouillonnantes qui, des glaciers onduleux, des rocs déchirés, arrivent de chute en chute en nappe écumeuse sur la pelouse chargée de fleurs; là, un sombre rideau de sapins; là, des châtaigniers gigantesques aux cimes per-

dues dans les nuages; et plus haut, encore plus haut, de vastes plateaux de glaces qui recueillent pendant neuf mois de l'année les neiges permanentes, entassées comme dans un bassin, en couches irrégulières, compactes, épaisses d'au moins deux cents pieds! Là, les chaleurs de l'été sont impuissantes contre cette masse glacée, et chaque hiver l'accroissant de neiges devenues vitreuses, sa surface s'élève en monts, s'abaisse en vallées de glace, comme si un jour de tempête le froid saisissait tout à coup les montages humides de l'Océan.

Mais cette neige ne s'arrête pas subitement en vagues immobiles: molle et poudreuse, elle s'étend d'abord en tapis sur les glaces avant de s'y incorporer; elle s'attache aux parois des rocs qui forment aux flancs des monts d'audacieux amphithéâtres. Lorsque des hauts glaciers le vent détache ces neiges récentes, elles tourbillonnent, s'agglomèrent, roulent en grossissant de cime en cime, de rocher en rocher.

C'est un flocon..... C'est bientôt une masse énorme! Aussi prompte que l'éclair, le son, la pensée, elle se précipite dans la plaine, qu'elle couvre d'amas neigeux.

C'est l'avalanche froide, ou l'*avalanche d'hiver;* et ce n'est pas la plus terrible. Au mois de mai, d'énormes blocs de neige compacte pendent aux rocs avancés sur les torrents. Arches formidables, ces masses neigeuses rapprochent ou comblent l'intervalle, deviennent une voûte colossale, un pont aérien lancé dans les nues, dont les ruines subites entraînent impétueusement des quartiers de rocs, des arbres, des terres; comblent les vallées, écrasent les voyageurs, ensevelissent des villages; dont la chute frappe l'air d'un tel ébranlement, qu'il renverse au loin les cabanes, étouffe les troupeaux;

dont le passage laisse pendant de longues années d'affreux vestiges de désolation. Le mugissement du bétail, la clochette des chevaux, la voix, le moindre son, suffit pour causer cette chute épouvantable. C'est l'*avalanche du printemps.*

LES ESCLAVES CHEZ LES ANCIENS.

Dans la douce Athènes, ils travaillaient enchaînés aux mines, dont les travaux causaient parmi eux une très-grande mortalité. Pour les punir, on les flagellait, attachés à une colonne, parfois à une roue; on fendait la langue à l'esclave babillard; on marquait le fuyard d'un fer brûlant.

Les esclaves étaient là moins méprisés que partout ailleurs; et cependant les exercices des gymnases, les grandes solennités religieuses, la pratique des divers arts libéraux (la médecine, par exemple), le nom des citoyens libres, l'usage même du vin, excepté le premier jour des *anthesteries*, tout cela leur était interdit: on ne les admettait pas à témoigner en justice, à moins que la torture ne les interrogeât. D'ailleurs, on les prêtait, on les louait, on les achetait à frais communs; on s'en servait à payer ses dettes; on les confisquait avec les biens saisis par l'État. C'étaient absolument des choses.

Mais les Ilotes de Sparte étaient des victimes. Courbés sous le poids d'un esclavage perpétuel, héréditaire, que ne pouvait rompre le maître le plus reconnaissant; accablés de travaux, d'humiliations, d'outrages, ils étaient aux esclaves ordinaires ce que les esclaves étaient aux hommes libres. La main refuse d'écrire qu'annuellement, sans qu'ils eussent commis aucune faute, on les

frappait pour les avertir de leur servitude; que, pour inspirer à leurs fils l'horreur de l'ivrognerie et de l'impudicité, les Spartiates forçaient ces malheureux à se souiller de ces vices, et les présentaient ensuite comme un spectacle immonde d'abrutissement; que tout esclave dont le caractère démentait cette affreuse servilité était condamné à mort, et son maître à l'amende, s'il l'avait laissé vivre jusqu'à l'âge viril; qu'enfin les jeunes Lacédémoniens allaient, par l'ordre de leurs chefs, à la *cryptie* ou chasse aux Ilotes. Et Athènes, qui détestait les Spartiates, s'unissait à eux contre les Ilotes. « Si les « esclaves se soulèvent à Sparte, les Athéniens lui por- « teront secours autant qu'il sera en leur pouvoir [1]. » L'égoïsme, excité par la crainte, allait là jusqu'à l'atrocité.

C'est assez d'horreurs : nous n'irons pas de nouveau secouer des chaînes, agiter des verges chez les autres peuples helléniques : chez les Lydiens, les successeurs d'Alexandre, dans les petites républiques de Zaleucus et de Charondas; à Rhodes, à Syracuse, à Sycione, à Carthage. Nous ne montrerons pas cette rivale de Rome allant chercher en Europe ces esclaves que l'Europe devait chercher plus tard sur le sol africain; nous ne rappellerons point avec Plaute les obligations humiliantes, les châtiments rigoureux que subissaient ces infortunés, de qui les maîtres enlevaient souvent les épargnes; nous parlerons brièvement de Rome, où nous attendent tant de cruautés : les pères vendant jusqu'à trois fois leur famille; la vente d'un citoyen par un autre citoyen, déclarée d'abord illégale, et passant ensuite à

1 Pastoret, d'après Athénée.

la fois dans les lois et dans les mœurs ; les consuls réduisant à l'esclavage les hommes qui refusaient de s'enrôler dans les levées rubitaires[1]; les patriciens, qui, pour prendre les habitants des villes conquises et les transformer en esclaves, sacrifiaient des soldats, et ne voyaient dans cette opération qu'un échange avantageux [2]; les créanciers maîtres et bourreaux de leurs débiteurs; les *vernes,* esclaves nés dans la maison, qu'une bienveillance particulière distinguait des esclaves provenant de la guerre ou de l'achat, et qu'on jugeait indignes des liens du mariage! que l'on marquait au front avec un fer chaud; que l'on surnommait, comme tous les autres, *furcifer,* parce que le supplice de la croix punissait leurs crimes, et qu'ils devaient porter eux-mêmes cet instrument de mort. Que de soins pour les pénétrer de l'opprobre de l'esclavage! que de férocité pour prévenir leur rébellion ! Le sénatus-consulte *Silanus* ordonnait que, lorsqu'un maître était tué dans sa maison, tous les esclaves qui l'habitaient fussent mis à mort sans distinction d'âge ni de sexe, et il ajoutait à cet ordre barbare les plus atroces dispositions; et chez les grands, les esclaves étaient si nombreux, qu'on les divisait en décuries.

Malheureux ! ils ont partout des oppresseurs, et pas une main protectrice ne s'étend sur eux. La religion? Les prêtres d'Apollon, bien loin de réclamer la liberté des captifs, exigent que leur part leur soit délivrée en nature, et l'on connaît le geste des vestales aux combats des gladiateurs. La sagesse? Caton, le gardien des mœurs, vendait surtout les esclaves âgés qui pouvaient

1 Niewpert.
2 Ch. Comte.

devenir inutiles, et mérita que sa dureté fût remarquée parmi la dureté romaine. Cicéron, auquel les souffrances d'un citoyen romain traité en esclave avaient arraché ces cris d'indignation éloquente qui font encore frémir la postérité; Cicéron, témoin chaque jour de cette oppression atroce, dit faiblement : « Nous devons justice même aux esclaves. »

Arrêtons-nous. Les aiguilles des dames romaines, les coins de bois d'Épaphrodite, les poisons de Locuste, les lamproies de Pollion, le funèbre salut des gladiateurs à César, ne laissent plus d'expression pour caractériser l'esclavage.

Mais une mystérieuse interprétation de la servitude, une sublime idée de rachat, résonnent dans l'univers. Les esclaves, ce sont tous les hommes asservis au mal; le rachat, c'est le sang d'un Dieu fait homme, d'un Dieu vendu comme l'esclave, flagellé comme l'esclave, pour rendre à tous la liberté. L'affranchissement, c'est l'égalité, l'unité en l'amour de Dieu et des hommes. « Après le baptême, il n'y a plus ni Juifs ni Gentils, « ni maître ni esclave, ni homme ni femme, mais un « seul corps en Jésus-Christ [1]. »

[1] Saint Paul, aux Galates.

MADAME DE BAWR

Bawr (Alexandrine-Sophie Goury de Champgrand, comtesse de Saint-Simon, et ensuite baronne de) est née à Paris; son éducation fut complète et brillante, et la musique, vers laquelle son goût l'entraînait, y eut une si grande part, qu'on lui donna Grétry et l'abbé Roze pour lui enseigner la composition et l'harmonie. L'opulence de sa famille éloignait toute pensée qu'elle pût un jour faire sa profession des lettres, lorsqu'elle épousa le comte de Saint-Simon, qui possédait encore les restes d'une grande fortune perdue dans des spéculations. Mais quand celui-ci, dont la tête était fort exaltée, eut dissipé les derniers débris de cette fortune et se regarda comme envoyé ici-bas pour réformer la société, il fallut bien que sa femme eût recours à ses talents pour vivre. On sait quelles furent l'origine, les vicissitudes et la fin de la bizarre secte *saint-simonienne*. Cependant madame de Saint-Simon avait composé plusieurs pièces; mais trop jeune pour les donner sous son nom, c'est sous le pseudonyme de *François* qu'elles furent jouées. Devenue baronne de Bawr par son mariage avec M. Bawr, officier russe, fils du célèbre général de ce nom, elle cessa d'écrire pour se livrer tout entière à un bonheur intérieur dont la durée fut, hélas! bien courte; car son mari périt peu de temps après, écrasé dans la rue par une roue qui se détacha de l'essieu d'une lourde voiture; des malheurs de fortune qui survinrent bientôt obligèrent madame de Bawr à recourir de nouveau à sa plume, et elle ne l'a plus quittée. Outre douze pièces jouées sur divers théâtres de Paris, elle a composé quelques livres pour la jeunesse. *Le Novice; Raoul ou l'Énéide; les Flavy; la Fille d'Honneur*, parue récemment, sont des ouvrages remarquables, composés et écrits avec simplicité et finesse, où l'on ne trouve rien, ni dans les sentiments ni dans les paroles, qui blesse les convenances, où tout ce qui est respectable est toujours respecté. Madame de Bawr est auteur d'une *Histoire de la musique*, ouvrage sérieux et savant, pour la composition duquel il a fallu joindre la connaissance de la théorie musicale à la délicatesse du goût et à une saine critique.

JEANNE D'ARC PRISONNIÈRE.

(24 mai 1430.)

..... A plus d'une lieue des remparts [1], la vue s'étendait sur une longue plaine couverte de faisceaux d'armes, de tentes, de chevaux et d'équipages de siége. Le soleil éclatant du mois de mai, qui dorait les toits des monastères et des clochers de plusieurs villages semés çà et là, faisait briller de mille feux les armures d'une foule innombrable d'hommes de guerre. Jamais peut-être autant de bras n'avaient menacé des murailles; et cependant, au loin, sur le chemin de Noyon, s'échelonnaient encore d'autres troupes, destinées à renouveler ce formidable camp, présage de destruction et de mort, devant lequel coulaient paisiblement les eaux de la rivière d'Oise.

A peine les trois jeunes filles et Daniel avaient-ils eu le temps de contempler cet effrayant spectacle, qu'une troupe de cinq à six cents hommes, la Pucelle à leur tête, sortit de la ville en magnifique ordonnance, passa le pont, et tomba comme la foudre sur les premiers quartiers des Bourguignons, dont la plupart n'étaient point armés. Un vaillant chevalier, nommé Bauldot de Noyelle, commandait ce quartier, où Jean de Luxembourg, le principal capitaine du duc de Bourgogne, venait d'arriver pour reconnaître la ville de plus près. Quoique surpris de cette manière, ceux-ci soutinrent le choc si bravement, que le combat devint terrible. On

[1] De Compiègne.

pouvait prévoir toutefois que l'avantage resterait aux assaillants, supérieurs en nombre à des adversaires qu'ils égalaient par le courage.

La poussière épaisse qui s'était élevée autour des combattants s'opposait à ce que l'on pût rien distinguer de ce qui se passait sur le champ de bataille. Les cris terribles dont le retentissement venait frapper les murs, pouvaient être des cris de triomphe ou des cris de mort, et le temps s'écoulait.

« Quelle horrible chose qu'une pareille angoisse! dit Germaine; être si près des siens, et ne pouvoir savoir ce qu'ils deviennent, ce qu'ils font!

— Ils tuent, ils tuent, répondit Daniel; s'ils n'étaient pas les plus forts, ils se rapprocheraient de la ville; nous verrions quelques fuyards sur le pont. »

A l'exception du point sur lequel on se battait, en effet, le plus grand calme semblait régner dans cette vaste plaine; mais tout à coup l'alarme s'étant répandue de proche en proche, Daniel et ses compagnes ne tardèrent pas à remarquer que le quartier le plus voisin commençait à s'agiter. Bientôt ils virent avec effroi plusieurs troupes d'hommes d'armes courir en désordre et de toute la vitesse de leurs chevaux vers le lieu du danger.

« On va les secourir? dit Germaine en pâlissant.

— Oui, répondit Daniel; ce sont les Anglais qui arrivent les premiers.

— Et sans doute le duc de Bourgogne va les suivre avec son monde? reprit-elle d'une voix étouffée.

— Il lui faudra du temps, répliqua Daniel; le duc de Bourgogne est à plus d'une lieue d'ici, à Condin. »

Germaine serra la main du petit homme, tout en élevant ses yeux vers le ciel, comme pour les remercier tous deux; car ces mots délivraient son cœur d'un horrible poids.

« Ils ne pourront plus résister! s'écria Marie, effrayée de la foule des gens de guerre qu'elle voyait marcher au secours des leurs; ils ne pourront jamais rentrer dans la ville! »

Georgette ne disait rien; les mains jointes, le regard fixé sur le nuage poudreux qui lui cachait la scène de carnage, ses lèvres tremblantes murmuraient des prières qu'elle prononçait machinalement, mais qui lui parurent bientôt avoir été exaucées; car les secours qui arrivaient au sire de Noyelle rendant la partie trop inégale, les Français commencèrent à se mettre en retraite. « Ils reviennent, ils reviennent! s'écrièrent à la fois Germaine, Daniel et Marie.

— Sainte Vierge! dit la jeune fille, dont l'âme semblait avoir passé dans les yeux, faites qu'ils reviennent tous! »

Le vent poussant alors la poussière du côté de l'Aisne, ils virent bientôt les fantassins repasser le pont en toute hâte, protégés par les cavaliers, que l'ennemi poursuivait vigoureusement. « Je l'aperçois, je l'aperçois! cria Georgette. Je le reconnais à la plume de son casque; les autres miliciens n'en ont pas!

— Par Saturne! elle a raison, dit Daniel, les yeux brillants de joie; je vois distinctement Richard qui marche à la tête de ses gens. On leur ouvre la barrière!..... Mais pourquoi n'entrent-ils qu'un à un, comme des moutons qu'il faut compter? Ouvrez donc, vous autres du dedans, ouvrez donc! » Et le petit

homme trépignait, s'égosillait, comme s'il eût pu se faire entendre.

« L'ennemi entrerait avec eux dans la ville, répondit Germaine; ne voyez-vous pas avec quelle fureur il attaque l'arrière-garde?

— Ah! dit Marie, c'est là sans doute qu'est notre oncle Louis! que tous les saints le protégent! »

En effet, les Bourguignons, appuyés maintenant par les Anglais, se ruaient sur cette arrière-garde, où se trouvaient les plus vaillants chevaliers et la Pucelle, qui marchait la dernière, espérant ramener sans perte ceux qu'elle avait conduits au combat. Montée sur un superbe coursier, vêtue d'une riche robe de drap d'or vermeil, la sainte fille se battait comme une lionne qui défend ses petits. On la voyait, de sa forte épée, abattre à droite et à gauche tous ceux qui se montraient assez hardis pour l'approcher, en même temps qu'elle ne cessait d'encourager son monde à tenir ferme contre le choc qu'elle-même soutenait si courageusement. Tous les efforts se dirigeaient principalement contre sa personne, et le malheur voulait qu'on la distinguât parfaitement à sa huque d'écarlate brodée d'or et d'argent. Enfin elle venait de passer le pont, et presque tous les siens étaient rentrés en foule, lorsqu'un archer picard parvint à la saisir par sa huque et la jeta à bas de son cheval. Elle combattit encore pendant quelques instants, soutenue par Pothon le Bourguignon et cinq à six autres chevaliers. Mais enfin, vaincue par le nombre, entourée de toutes parts, elle se vit forcée de se rendre à Lionel, bâtard de Vendôme. Aussitôt ces mots : « Jeanne est prise! » retentirent dans la plaine, sur le pont et sur les remparts. A ce cri, de joie pour

les uns, de détresse pour les autres, tout ce qui restait encore de Français dehors se précipita dans la ville, et la barrière se referma [1].

[1] Ce fut le dernier jour de la vie guerrière de Jeanne d'Arc; prisonnière à Compiègne, elle fut ensuite conduite à Rouen, et ne sortit de prison que pour monter sur le bûcher, le 31 mai 1431, après un an et sept jours de captivité.

MADAME SW. BELLOC

Belloc (Anne-Louise Swanton), d'origine anglaise par son père, lieutenant-colonel d'un régiment irlandais au service de la France, est née à la Rochelle. Elle parla anglais aussitôt que français, et tout enfant, elle savait par cœur les plus beaux passages des premiers auteurs britanniques. A dix-huit ans, elle publia un *Manuel de Morale chrétienne*. Bientôt elle fit paraître une traduction des *Contes* de miss Edgeworth, que suivirent d'autres traductions d'ouvrages d'éducation. Collaboratrice de *la Revue encyclopédique* jusqu'en 1831, elle y fournit d'excellents articles sur la littérature anglaise. Miss Swanton fonda, sous le titre de *Bibliothèque de Famille*, un recueil qui ne parut que pendant deux ans (1820 et 1821), et qui cependant valut à sa fondatrice, devenue alors madame *Belloc* par son mariage avec M. Belloc, peintre distingué [1], une médaille d'or de l'Académie française.

Madame Belloc n'a mis au jour que des ouvrages d'éducation; mais elle ne s'est pas bornée à traduire; elle en a composé plusieurs, parmi lesquels nous citerons : *les Contes aux jeunes garçons et aux jeunes filles; la Corbeille de l'année* (1836); *l'Éducation familière, cours de lectures graduées*. Elle a fondé en 1836 un recueil mensuel, *la Ruche*, journal et cours d'études.

LES SŒURS DE CHARITÉ.

Nous voyons tous les jours ces vertueuses filles chercher à remplir le but de leur fondateur [2], parcourir nos villes et nos campagnes pour porter des secours aux êtres souffrants et malheureux, et pour se consacrer à

[1] Directeur de l'*École gratuite de dessin*, à Paris.

[2] *Remplir un but* n'est point une expression correcte, on *atteint un but*; il aurait mieux valu dire *remplir*, ou *accomplir les intentions*.

l'instruction de nos enfants. Retirées du monde et de ses plaisirs, elles n'y paraissent que comme des anges consolateurs. Et gardons-nous de croire qu'à force de voir souffrir elles ne sachent plus compatir à nos peines : personne, au contraire, ne prodigue des soins plus touchants, des consolations plus douces. Il en est sans doute dont l'habitude et le temps ont émoussé la sensibilité ; mais la véritable religieuse, celle qui sent toute l'importance de la noble tâche dont elle est chargée, qui a embrassé son état par amour et par vocation, a un fonds inépuisable de piété et d'humanité. Je me rappelle la réponse que me fit une de ces respectables femmes à des informations que l'on m'avait chargée de prendre sur une malheureuse qu'on voulait secourir, mais dont on désirait connaître la conduite passée. Elle avait été soignée pendant quelque temps dans un hospice dirigé par des sœurs de charité. Je m'adressai à une d'elles pour avoir des renseignements sur la moralité de leur malade [1]. « Nous ignorons qui elle est, et d'où elle vient, me dit la religieuse avec beaucoup de simplicité ; nous ne le lui avons pas demandé : les gens qui sont ici ont besoin de nos soins, notre devoir est de les leur donner quels que soient leurs vertus ou leurs vices. Ils souffrent, cela seul doit suffire pour chercher à les soulager. » Tel fut à peu près le sens de ses paroles, plus modestes et plus simples encore que je ne les rapporte. J'étais presque honteuse de mon message en comparant en moi-même la charité des gens du monde à celle que prescrit la religion. Combien je trouvais cette dernière plus grande et plus universelle !

[1] *Moralité* se dit d'un écrit, d'une fable, mais jamais d'une personne. Dans ce cas, le mot propre est *mœurs*.

MADAME LA DUCHESSE DE BERRY

Berry (Caroline-Marie-Ferdinande-Louise, princesse des Deux-Siciles, puis duchesse de), fille de François-Janvier Joseph, prince royal, depuis roi des Deux-Siciles, et de l'infante Marie-Isabelle, naquit à Palerme le 5 novembre 1798. Fiancée au duc de Berry, second fils du comte d'Artois, depuis Charles X, elle débarqua à Marseille en mai 1816, et fut mariée à Notre-Dame, à Paris, le 17 juin suivant. On se rappelle que le prince son époux périt sous le poignard de Louvel, le 14 février 1820, et que ce terrible moment vit naître l'espérance d'un nouveau rejeton de la branche aînée de Bourbon, espoir qui se réalisa quelques mois après (29 septembre) par la naissance d'un prince, qui reçut le nom de duc de Bordeaux. L'affabilité de la jeune princesse, son amour des beaux-arts, sa charité inépuisable, la protection éclairée qu'elle accordait aux artistes, à l'industrie et au commerce, l'avaient fait universellement chérir, et peu de princesses ont joui d'autant de popularité. Cependant, à la révolution de 1830, elle fut obligée de quitter la France avec sa famille pour aller en Angleterre, puis en Écosse et de là en Allemagne, d'où elle passa en Italie. Le 29 avril 1832, elle débarquait incognito à Marseille pour se rendre en Vendée. La trahison de Deutz, qu'elle avait comblé de bienfaits et de marques de confiance, la fit arrêter à Nantes, le 6 novembre 1832. Conduite au château de Blaye, elle y demeura prisonnière, et n'en sortit que le 8 juin 1833, pour être dirigée sur Palerme.

Sans doute ce n'est point à titre de femme auteur que madame la duchesse de Berry figure dans ce volume; mais on a publié de cette princesse des lettres écrites à l'époque de son mariage, lettres où l'on trouve tant de facilité unie à tant de bon goût, et un naturel si exquis joint à un tact si parfait des convenances, que nous avons dû les indiquer comme d'excellents modèles parmi les meilleurs modèles du genre.

LETTRE AU DUC DE BERRY.

Naples, 24 avril 1816.

C'est à l'autel que je viens, Monseigneur, de prendre l'engagement solennel d'être votre fidèle et tendre épouse. Ce titre si cher m'impose des devoirs que très-volontiers je commence à remplir dès ce moment, en venant vous donner l'assurance des sentiments que mon cœur vous a déjà voués pour la vie; elle ne sera remplie et occupée que de chercher les moyens de vous plaire, à me concilier votre amitié, mériter votre confiance. Oui, vous aurez toute la mienne, toutes mes affections; vous serez mon guide, mon ami; vous m'apprendrez à plaire à votre auguste famille; vous adoucirez (je n'en doute pas) le chagrin si vif que j'éprouve de me séparer de la mienne. C'est sur vous enfin que je me repose entièrement du soin de ma conduite pour la diriger vers tout ce qui pourra procurer votre bonheur. J'en ferai mon étude habituelle. Puissé-je y réussir, et vous prouver combien je mets de prix à être votre compagne!

AU MÊME.

Lyon, 9 juin 1816.

Votre lettre du 4 et du 5 juin, Monseigneur, m'a été remise le soir de mon arrivée à Lyon. Je ne veux plus vous répéter que je vous en remercie : une fois pour toutes comptez sur ma tendre reconnaissance, et soyez sûr que rien n'échappe à ma sensibilité : vous l'avez touchée vivement.

Vous êtes content de moi, dites-vous, Monseigneur. C'est sans doute pour me rassurer, car je sens qu'il me manque beaucoup, mais beaucoup, pour être ce que je voudrais pour vous plaire et pour répondre à l'idée trop flatteuse qu'on vous a donnée de Caroline. Croyez à son bon cœur, à son désir de répondre à votre confiance, en vous accordant la sienne tout entière. Voilà tout ce dont je puis vous répondre ; vos soins, vos bontés feront le reste.

Je suis bien sensible à tout ce qu'on fait pour embellir mon habitation et parer ma personne. Comment témoigner à tous ma reconnaissance ? Vous m'aiderez, Monseigneur ; ce n'est que vis-à-vis de vous que j'essaie déjà de n'avoir plus besoin d'interprète, car je vous dis bien franchement que vous êtes cher à votre CAROLINE.

MADEMOISELLE LOUISE BERTIN

Bertin (Louise), sœur de M. Armand Bertin, propriétaire du *Journal des Débats*, née au commencement de ce siècle, est connue depuis quelques années par un talent musical que des compositions de haute portée ont fait justement apprécier. Un volume de poésies, qu'elle vient de publier sous le titre un peu singulier de *Glanes*, l'a révélée tout à coup au public comme poëte et poëte distingué.

Les vers de mademoiselle Bertin, presque toujours inspirés par de hautes pensées, sont du petit nombre de ceux dont on peut conseiller la lecture; l'esprit en sera toujours satisfait, et le cœur ne peut qu'y gagner.

PRIÈRE.

O Seigneur! accordez à ceux qui vous blasphèment
La place à votre droite au céleste séjour;
Donnez-leur tout, Seigneur, donnez; ceux qui vous aiment
Ont bien assez de leur amour.

Quand aux portes du ciel par l'archange gardées
Ils se présenteront, oh! qu'ils entrent, mon Dieu!
De ces blasphémateurs aux âmes attardées
Écartez le glaive de feu!

Nous resterons dehors, souffrant, loin de l'enceinte,
Et le froid de la nuit et la chaleur du jour;
Ah! du céleste abri bannissez-nous sans crainte;
Il nous suffit de votre amour!

Pour eux n'épargnez rien; mettez à toute branche
Et l'ombre de la feuille, et la fleur et le fruit,
Et l'ivresse à la coupe où leur lèvre se penche,
Sans la tristesse qui la suit!

Nous, pour être abreuvés d'ineffables délices,
Pour sentir sous vos mains nos cœurs se parfumer,
Nos âmes s'abriter à des ombres propices,
Il nous suffit de vous aimer!

Pour eux, faites là-haut chanter des milliers d'anges,
S'accompagnant du cistre en des tons merveilleux:
Leurs désirs insensés et leurs rêves étranges,
Réalisez-les dans vos cieux!

N'est-il donc pas pour nous des hymnes bien plus belles,
Et n'entendons-nous pas, à de secrets concerts,
Vibrer dans notre amour toutes les voix fidèles
Qui vous aiment dans l'univers?

Pour leurs fruits réservez la brise la plus douce.
Pour leurs yeux vos soleils qui ne s'éteignent pas;
Et, comme un sable d'or que la vague repousse,
Semez les astres sous leurs pas!

Sous nos genoux ployés la terre est froide et nue;
Mais nous ne voulons rien, non, rien que leur retour!
Pour nous la récompense avant l'heure est venue;
Le paradis, c'est notre amour!

Ah! celui qui vous cherche, et qui pourtant s'égare,
Dont l'esprit, succombant au poids de l'infini,
A quitté votre voie, et de vous se sépare
Pour ne plus regarder qu'en lui;

Ainsi qu'un laboureur qui pousse dans l'étable
Ses bœufs tout ruisselants d'écume et de sueur,
Chargés encor des traits et du joug implacable
Qui les attachaient au labeur,

Quand la mort, à vos pieds déposant sa récolte,
Le jettera tremblant, garrotté de liens,
Le doute à la pensée, aux lèvres la révolte,
Seigneur, ouvrez-lui vos desseins [1] !

Vous-même détachez, et ce joug qui le gêne,
Et ce trait qui, flottant, à ses reins est resté,
Et tous les vains lambeaux de la science humaine
Qui le couvraient d'obscurité.

Promenez-le, Seigneur, aux routes infinies,
Lui nommant les étés qui sont aux mains du temps;
Qu'il compte devant vous leurs gerbes réunies
Et les fleurs de tous les printemps.

Et si, pour le comprendre, il faut peser le monde,
Comme un jouet d'enfant, mettez-le dans sa main;
Et de la mer sans bords s'il veut explorer l'onde,
Tracez-lui du doigt le chemin.

Vous nous avez, Seigneur, dévoilé votre face,
Nous jugeant assez forts pour supporter le jour;
Nous planons au-dessus du temps et de l'espace,
Car l'infini, c'est notre amour!

[1] *Liens* et *desseins* ne riment point ensemble.

MADAME LA COMTESSE DE BRADI

Bradi (Agathe-Pauline Caylac de Caylan, comtesse de), née à Paris, fut élevée par son père, capitaine de cavalerie, avec toute la rudesse d'une éducation militaire, et dès l'enfance il la força de contracter l'habitude d'un travail de tête, tandis que sa mère l'obligeait à travailler de ses mains. Née avec des inclinations religieuses, elle fit toujours en sorte de conformer ses actions à sa croyance. Mariée à dix-sept ans au comte de Bradi, descendant d'une ancienne et noble famille corse, elle suivit son mari en Italie, et fut blessée d'un éclat d'obus au siége de Gênes. Devenue mère, et s'étant retirée dans le château de *Rebrechien*, près d'Orléans, tout ce que l'étude la plus assidue peut développer de facultés fut consacré à ses enfants; la perte de sa fortune la détermina seule à publier ce qu'elle écrivait. Cette circonstance, fâcheuse pour l'auteur, a été heureuse pour le public, puisqu'il lui doit les divers ouvrages que madame de Bradi a mis au jour, parmi lesquels se distinguent les *Lettres écrites de Corse*, 1 vol. — *Vannina*, 2 vol. — *Colonna*, 2 vol. — *Une Nouvelle par mois*. — *Préparation au petit catéchisme*. — *Réfutation des opinions du comte de Montlosier*. Madame de Bradi a écrit sur la religion, la politique, la littérature et l'éducation; elle a donné aussi et continue à donner des *Contes* et des *Nouvelles* à nos divers recueils. Tout ce qui sort de sa plume se distingue par la noblesse des idées, l'élévation des sentiments et la grâce du style. Madame de Bradi s'occupe d'un ouvrage, les *Mémoires de mon temps*, dont le titre seul nous semble un présage de succès.

DES VISITES.

N'essayez pas de vous mettre au-dessus du vulgaire en dédaignant d'anciens usages dont vous n'avez pas mûre-

ment examiné l'origine et les résultats; vous entendez répéter que les visites sont ennuyeuses, qu'il faudrait les supprimer, et autres lieux communs, que l'on rebat plus en ce siècle peut-être que dans ceux qui l'ont précédé..... Ne vous y arrêtez point, et faites des visites. Elles sont un lien social : cela seul suffit pour décider un homme qui se destine à vivre dans le monde, dont il est fort maladroit de se laisser oublier..... Si la vieillesse, les infirmités, le goût de l'étude ou une rare modération vous font rechercher la vie solitaire avec la ferme intention d'y persévérer, affranchissez-vous de toutes contraintes, et jouissez de votre indépendance selon votre gré ; mais ne venez point, ermite inconséquent, demander pour vous, pour vos parents ou pour vos amis, quelques faveurs à cette société dont vous avez transgressé les lois : c'est une liberté qu'elle ne pardonne qu'à ceux qui ne réclament rien d'elle.

Faites donc des visites le premier de janvier, ou dans le courant de ce mois, à toutes les personnes auxquelles vous devez du respect, et à celles qui vous reçoivent dans leurs maisons. Laissez des cartes chez ceux qui font fermer leur porte, et croyez qu'il y a très-peu de personnes trouvant bon que l'on manque à ce petit devoir.

Vous devez, quelques jours après avoir reçu une invitation, soit que vous en ayez profité ou non, faire une visite à ceux de qui vous l'avez reçue.

Le même devoir vous oblige quand il arrive quelque chose de considérable aux gens de votre connaissance ; naissance, mariage, mort, gain ou perte de procès, promotion, destitution, revers ou succès de fortune accompagné d'un peu d'éclat : tout cela réclame des compliments, et une visite perd moins de temps qu'un

billet; il ne faut écrire d'ailleurs que lorsqu'il est impossible de faire autrement.

A moins que vous n'ayez pris quelques informations particulières, c'est la soirée qu'il faut consacrer aux visites. Les hommes, le matin, s'occupent de leurs affaires; les femmes soignent leurs enfants, comptent avec leurs gens, cultivent les talents qu'elles veulent conserver, et font ou défont des chiffons, qui passeront pour être sortis des magasins à la mode. Il faut respecter leurs secrets; mais je voudrais que ma fille n'en eût pas de semblables.

Il n'est pas facile de déterminer la durée d'une visite; mais il est probable que l'on ennuie quand on est ennuyé. Jugez vous-même par les fréquents silences, par la figure légèrement allongée de la maîtresse de la maison, par ses yeux tournés vers la pendule, par quelque ordre donné à voix basse, de l'opportunité de votre retraite, et hâtez-vous de sortir. Ne craignez point de rester quand vous ne remarquez aucun de ces signes. Si vous n'êtes pas un fat vaniteux, vous ne vous tromperez jamais sur le désir que l'on vous témoignera de prolonger votre visite. Dans le doute, n'hésitez pas à vous en aller; il vaut mieux exciter les regrets que l'impatience.

Dans les visites de circonstance, vous devez vous attendre à ce que la circonstance qui vous a amené soit le sujet de la conversation. Prenez donc votre parti à l'avance pour entendre parler longtemps de la même chose, et rappelez-vous cette maxime : « Riez avec ceux qui rient; pleurez avec ceux qui pleurent. » Ce n'est point hypocrisie, c'est bonté de cœur qui vous rend sensible à ce qui touche le prochain. On vous dira qu'il

n'est pas au pouvoir de l'homme de se rendre sensible ; on vous trompera. A force de s'exciter aux sentiments vertueux, on parvient à les éprouver. Quand vous avez reconnu qu'une chose était bien, ne vous dites jamais que vous ne parviendrez pas à la faire ; essayez, persévérez avec courage, et vous réussirez. Si nous ne faisions de bien que celui vers lequel nos penchants nous entraînent, nous risquerions d'en faire très-peu, et il dépendrait des innombrables caprices de notre esprit : c'est donc par principes, c'est-à-dire par des motifs que la religion inspire et que la raison approuve, que je vous conseille d'agir en toutes choses.

Je vous prie de ne point appeler visites de digestion celles que vous ferez après avoir dîné dans une maison. Les vieilles gens, en riant, peuvent employer cette expression, mais dans une jeune bouche elle est choquante ; il est ignoble de se faire des devoirs dont un repas est l'origine, et il ne faut pas conserver le souvenir de ce que l'on mange.

Les cartes de visites sont une admirable invention de ce siècle : elles épargnent le temps et souvent de grands ennuis ; car il faut quelquefois se rappeler à des gens par bienséance, et dès que l'on vit dans le monde, il faut porter son joug. Combien de personnes respectables sous différents rapports dont la société est une vraie pénitence ! On les blesserait si on semblait les oublier, et les cultiver est quelquefois au-dessus des forces du plus sage. Là on fait de rares, de courtes visites ; mais on envoie ou l'on porte des cartes, et l'on a satisfait à tout.

MADAME CÉRÉ-BARBÉ

Barbé (Hortense de Céré), fille d'un colon, directeur distingué du jardin botanique de l'île de France, est née dans cette île. Venue en France après la mort de son père, elle se fit connaître dans la république des lettres par une tragédie, *Maximien*, publiée en 1813. Depuis, madame Céré-Barbé a donné des *Poésies religieuses*, dédiées au roi, poésies dont la deuxième édition a été mise au jour en 1828, sous le titre de : *Heures poétiques et religieuses*. Les sujets qu'elle a traités se font remarquer par l'élévation et la sévérité du style jointes à une profondeur de pensées dont peu de femmes offrent l'exemple ; *la Résurrection*, *le Prêtre*, *le Confessionnal*, sont des compositions qui avaient peu de modèles dans la langue poétique, et qui sont peut-être dignes d'en servir.

LE PRÊTRE

Heureux l'homme chargé d'un divin ministère,
Qui des rites sacrés pieux conservateur,
Comme un ange de paix, en passant sur la terre,
Bénit la créature au nom du Créateur !
De la miséricorde il est l'agent suprême ;
Il vient, en réclamant le juste et le pécheur,
Résoudre du salut l'ineffable problème,
Et préparer la voie où passe le Seigneur.

Lui seul peut, révélant sa morale sublime,
Soutenir la vertu dans son céleste essor ;
Lui seul peut évoquer l'immortelle victime,
Et de la pénitence ouvrir le grand trésor.

Il peut diviniser notre raison fragile,
Annuler des enfers le pacte criminel,
Sous les phases du temps affermir l'Évangile,
Et nourrir les humains du corps de l'Éternel.

A ses ordres secrets la grâce obéissante
De l'eau vive des cieux féconde les autels;
Par un seul mouvement sa main toute-puissante
Imprime l'Esprit-Saint sur le front des mortels;
Il semble à son désir que Dieu même réponde,
Lorsque sur l'univers il exalte la croix;
Son pouvoir invisible envahit l'autre monde,
Et partout il commande au nom du Roi des rois.

Il accueille notre âme aux portes de la vie,
Et pose du salut le sceau religieux;
Pour la soustraire au mal dont elle est poursuivie,
Il verse de la foi les dons mystérieux,
Sans tache il la conduit au bout de sa carrière,
Conservant au Seigneur ce dépôt précieux;
Et, lorsqu'à la nature il lègue sa poussière,
D'avance il a marqué sa place dans les cieux.

MADAME LOUISE COLET

COLET (Louise Révoil, dame) est née à Aix (Bouches-du-Rhône), où son père, frère de M. Révoil, un des peintres les plus distingués de l'école de Lyon, était directeur des postes. Dès sa plus tendre enfance, mademoiselle Révoil montrait des dispositions littéraires. A six ans elle bégayait des vers qu'elle ne savait pas encore écrire. Son penchant pour la poésie, longtemps étouffé, se développait en secret sans guide, sans conseil. Elle avait à peine seize ans lorsque son père lui fut enlevé, et peu d'années après elle perdit sa mère, pour laquelle son amour était un culte, et que sa piété filiale veut célébrer dans un poëme intitulé *Ma Mère*, dont il a paru quelques fragments remarquables. Mariée à M. Colet, aujourd'hui professeur au Conservatoire, madame Colet vint à Paris en 1834, et y publia son premier volume de poésies, *les Fleurs du Midi*. L'accueil favorable qu'il reçut encouragea l'auteur à se livrer à la carrière des lettres, et bientôt les principaux Recueils, Revues, ou Keepsake, s'enrichirent de ses articles en prose ou en vers. En 1839, le prix de poésie à l'Académie française fut accordé à son poëme *le Musée de Versailles*, succès qu'aucune femme n'avait obtenu sans partage depuis le XVIIe siècle. Peu de temps après, madame Colet mettait au jour un second volume de poésies, *Penserosa*, bien supérieur aux *Fleurs du Midi* pour les idées et pour la forme. Elle a sous presse un ouvrage, *Charlotte Corday* et *Madame Roland*, scènes dramatiques en vers, qui sera l'œuvre la plus considérable de l'auteur. La poésie de madame Colet a de la force et de l'élévation; les sujets grands et sévères lui vont mieux que les sujets doux et gracieux, bien que la flexibilité de son talent puisse se plier à tous les genres.

LA VOIX D'UNE MÈRE.

Enfant, qui seras femme,
N'ouvre jamais ton âme

Qu'aux modestes vertus;
Que ta charité sainte
Berce et calme la plainte
Des esprits abattus !

Que ta pure espérance
Relève la souffrance ;
Que ton hymne de foi,
Comme une chaste offrande,
Monte au ciel et répande
La paix autour de toi.

Sois l'ange qui console ;
De ta douce parole
Prodigue les secours;
Au malheur tends l'oreille,
Près du malade veille,
Et près du pauvre accours.

D'une mère qui t'aime
Dieu voulut te bénir ;
Laisse-là pour toi-même
Disposer l'avenir.

Travaille, prie et chante !
Le travail t'ennoblit,
La foi te rend touchante,
La gaîté t'embellit !

Et si Dieu t'a douée
D'un esprit noble et grand,
Sois humble et dévouée,
Sois belle en l'ignorant.

Laisse à l'homme la gloire,
Les triomphes, le bruit;
Pour nous, aimer et croire
Au bonheur nous conduit.

Coule une vie obscure
Que le devoir remplit;
L'onde à l'ombre est plus pure,
Rien ne trouble son lit.

JALOUSIE.

Jeunes femmes, parfois, quand je vais me mêler
A vos jeux...... si je sens mon âme se troubler;
Si soudain sur mon front une ride se creuse,
Si ma pensée empreint sa trace douloureuse
Sur mes traits, que l'on voit se couvrir de pâleur,
Ce n'est point jalousie, ô femmes! c'est douleur!
Du bonheur passager de la nouvelle épouse,
De ses illusions je ne suis pas jalouse.
Quand elle apparaît, j'aime à l'entendre applaudir,
A voir sous l'oranger son front pur resplendir,
Sa parure éblouir la foule qui l'entoure;
J'aime à la croire heureuse alors qu'elle savoure
Cet encens que le monde aux femmes jette un jour,
Encens de vanité, parfumé par l'amour!...
Mais ce qui me torture et fait fléchir mon âme,
C'est de voir auprès d'elle assise une autre femme,
Jeune de son bonheur, dont elle prend sa part,
Fière de ses succès, l'adorant du regard,
Et la nommant tout haut sa fille. O peine amère!
Je suis jalouse alors, car je n'ai plus de mère!

MA MÈRE.

FRAGMENT.

. . . .

Oh! que ne puis-je encore habiter sous ton aile
Dans la maison des champs la chambre maternelle!

Près de toi que ne puis-je y dormir chaque nuit
Jusqu'à l'heure où surgit la lumière et le bruit;
Jusqu'à l'heure où toujours la première levée
Tu venais en riant, d'une voix élevée,
M'éveiller et finir ces rêves orageux
Qui pour moi de l'enfance empoisonnaient les jeux !
« Enfant, me disais-tu, laisse tout penser grave
« A l'âme des vieillards. L'atmosphère est suave,
« Viens voir du jour naissant les secrètes beautés ;
« Que de naïfs plaisirs ton cœur n'a pas goûtés !
« Du luxe et des grandeurs l'âme se rassasie;
« Mais il est une intime et simple poésie
« Que pour toi Dieu sema dans les champs d'alentour;
« Viens, tu feras des vers sur le lever du jour,
« Et ton chant virginal, ainsi qu'une prière,
« Montera vers le ciel d'où descend la lumière. »

Et de ma couche alors levant le blanc rideau,
Ma mère, tu semblais soulever le fardeau
Qui pesait sur mon cœur; et, soudain éveillée,
Puis par tes douces mains avec soin habillée,
Après avoir prié pour mon père et pour toi
Le ciel où maintenant vous priez Dieu pour moi;
Après avoir reçu de ta lèvre adorée
Ce baiser du matin dont la mort m'a sevrée,
Plus calme et ranimant mon cœur à ton amour,
Je te suivais au champ pour voir lever le jour.
Et d'abord sous cet orme à l'ombre séculaire,
Qui sur la grande cour dresse un toit circulaire,
Comme pour abriter avec son vert manteau
Du soleil du midi les murs blancs du château;
Sous cet orme où l'oiseau pose son lit de mousse,
Où le coq matinal chante, où la poule glousse, ...
Où le paon fait briller son plumage étoilé,
D'abord tu t'arrêtais en égrenant du blé;

Et la poule et le coq, à la crête écarlate,
Accouraient en frappant le gazon de leur patte;
Et le paon, déployant sa queue en tournesol,
Leur disputait le grain qui tombait sur le sol;
Et les oiseaux dans l'air jetaient mille ramages,
Et le soleil jouait dans leurs brillants plumages.

Je rêvais en voyant ta sublime bonté,
Embrasser la nature en son immensité,
Se répandre, depuis les douleurs du génie
Jusqu'à l'agneau bêlant, en tendresse infinie,
Et donner à tout être, hélas ! qu'on foule au pied,
Une part de ton cœur, tout amour et pitié.
Je rêvais en voyant tout ce que l'homme blesse,
Misère, probité, génie, amour, faiblesse,
Dans ton âme si grande et si simple à la fois,
Trouver un sentiment, des larmes, une voix.
Cette troupe d'oiseaux à tes pieds accourue,
Peignait la pauvreté, qui, par toi secourue,
Venait à la même heure, au bord de ton chemin,
Recevoir chaque jour l'aumône de ta main.
La mère qu'accablait le poids de ses entrailles,
Voyait doubler par toi le froment des semailles;
Tu cachais sous l'épi dans nos moissons glané
La layette de lin pour l'enfant nouveau-né,
Et tu disais avec un sourire céleste :
« La pauvre femme, assise à son foyer modeste,
« Ce soir en déliant les gerbes du faisceau,
« De ce fils qu'elle attend trouvera le trousseau;
« Et l'enfant, qui déjà pressentait la misère,
« Tressaillira joyeux dans le sein de sa mère. »

La charité, l'amour, ces divines vertus,
Dont pour nous embellir Dieu nous a revêtus;

La charité, ce mot du céleste idiome
Qu'un ange, à son berceau, fait bagayer à l'homme,
La charité, qui meurt dans ce siècle du MOI,
O ma mère! elle était inépuisable en toi.
Sur les tourments du corps, sur les douleurs de l'âme,
Sur tout ce qui souffrait tu jetais ton dictame.
Oui, l'amour qui console et guérit, tu l'avais...
Voilà pourquoi, marchant près de toi, je rêvais;
Pourquoi, quand je sondais ma pensée orgueilleuse
Qui mendiait aux arts une gloire douteuse,
Je me sentais rougir de désirer si peu.
Au lieu de tes vertus, la gloire... Oh! non, mon Dieu!
La gloire, écho qui meurt, terre un jour éboulée,
Source qui se dessèche après s'être écoulée;
La gloire, qui n'a pas un ami près de soi;
Cette gloire, ô mon Dieu! détournez-la de moi;
Et faites-moi chercher la charité féconde
Dont ma mère reçut la couronne en ce monde,
Et qui vint se pencher, riante à son chevet,
Le jour où son exil ici-bas s'achevait.

MADAME LA PRINCESSE DE CRAON

Craon (Valentine du Cayla, princesse de) a débuté en 1834 dans la carrière des lettres par un roman historique, *Thomas Morus*, qui obtint un succès mérité. C'est une œuvre remplie de sentiments élevés, de principes religieux, mais qui ne sont pas toujours aussi heureusement exprimés qu'ils ont été conçus. Madame de Craon donna l'année suivante *Henri Percy, comte de Northumberland*, autre roman historique; puis, sous le titre de : *Deux Drames*, un volume qui contient *Jocabed* et *les Fils de Clodomir*. Madame de Craon a écrit aussi quelques articles pour divers recueils. Tout ce qui est sorti de la plume de cet écrivain distingué a le mérite, trop rare de nos jours, de pouvoir être mis sans danger entre toutes les mains.

PIERRE GILES.

Si la foule des humains, toujours si légère et si égoïste, se sentit émue de l'arrestation de Thomas Morus [1], quelle douleur n'atteignit pas le cœur d'un ami fidèle et sincère ! quelles alarmes ne vinrent point le presser et le saisir au coin du foyer domestique, dans la paix de cette retraite où il était enseveli, lorsque la voix du dehors et l'indignation publique vinrent lui

1 Thomas Morus, né à Londres en 1480, trésorier de l'Échiquier sous Henri VIII, et ensuite grand chancelier. Ayant refusé son suffrage à la séparation de la cour de Rome, que venait d'opérer Henri VIII, et n'ayant pas voulu prêter le serment de suprématie du prince, il fut enfermé à la Tour de Londres, et, sans être un seul instant ébranlé dans sa foi, il reçut avec courage l'arrêt qui le condamnait à mort, et fut décapité sur la plate-forme de la Tour, en 1535.



apprendre qu'il était ainsi frappé dans toutes ses affections! Car lui aussi, habitant d'une terre éloignée, aimait Morus! il l'avait vu, et aussitôt son cœur avait volé vers lui. Qui expliquera ce mystère sublime, ce secret de Dieu, cette sympathie admirable et singulière qui révèle une âme à une autre âme, et n'a besoin ni de mots, ni de sens, ni de langue, ni de gestes pour se comprendre et s'exprimer? « Car, disait Morus, je n'eus pas plutôt vu Pierre Giles, que je l'aimai pour toujours, et comme si je l'avais toujours aimé [1]. Alors j'étais à Anvers, envoyé par le roi pour traiter avec le prince d'Espagne; j'attendais de jour en jour la fin des négociations, et depuis quatre mois que j'étais éloigné de ma femme et de mes enfants, et que je me sentais pressé du besoin de les revoir et de les embrasser, je ne pouvais me résoudre encore à la pensée de le quitter. Sa conversation facile et enjouée remplissait agréablement mes loisirs; les heures, les jours, auprès de lui, n'étaient pour moi que des instants : et qu'ils s'écoulaient rapidement!..... A la fleur de son âge, il possédait déjà une vaste érudition; son âme surtout, son âme si belle, supérieure à son génie, me fit concevoir pour lui un attachement aussi vif qu'inviolable. La candeur, la simplicité, la douceur, un penchant naturel à rendre service, une modestie peu commune, une prudence à l'épreuve, toutes ces vertus enfin qui concourent ensemble à former le héros citoyen, se trouvaient réunies en lui seul, et il m'eût été impossible de rencon-

[1] C'est un sentiment d'amitié pareille qui lia Montaigne et la Boétie : « Ce fut un jour de fête que je le vis pour la première fois, dit Mon- « taigne; nous nous trouvâmes tout d'un coup si liés, si amis, si con- « nus, si obligés, que rien ne nous fut plus cher que l'un à l'autre. »
(*Note de l'Éditeur.*)

LES FEMMES HINDOUES.

Comme toutes les femmes de l'Orient, les femmes musulmanes de l'Inde vivent loin des hommes et se visitent entre elles. Elles passent à peu près leur vie dans une oisiveté nonchalante ; elles se parent, elles jouent aux cartes, aux dés ; dans les derniers mois de l'année, elles peignent des paysages sur des œufs destinés à des présents. Quand le père, le frère ou le mari est auprès d'elles, c'est une multitude de questions avides. Tout les intéresse, ces femmes, qui ne voient rien du monde extérieur, qui ne connaissent que le *zenanah* et les jardins où elles errent captives. Si elles sortent, c'est dans un palanquin soigneusement clos, où ne saurait pénétrer un rayon de soleil, la lueur d'une étoile ; d'où leurs yeux ne peuvent apercevoir le mouvement humain des rues, et la vaste étendue des cieux, et la beauté fleurie des campagnes : les sons leur arrivent seulement.

Qu'est le *zenanah*, où se passe leur vie? C'est un édifice placé dans une enceinte reculée, composé de salles ouvertes et éclairées seulement d'un côté sur la cour. Cette façade est ornée de colonnes dont les espaces sont fermés de rideaux épais. Quelques zenanahs ont une galerie ménagée entre une double colonnade. Dans l'intérieur sont des jalousies de bambou, qui le défendent de la chaleur dévorante et des insectes. Les salles d'un zenanah semblent nues et froides ; rarement des glaces y reflètent la jeune beauté des femmes. On n'y voit ni fauteuils, ni canapés, ni tables, ni pianos, ni aucun de ces petits meubles volants dont le caprice invente la forme et

qui charment la vanité luxueuse. Point de pendules qui comptent les heures lentes ou rapides de la vie. Au milieu de la salle principale s'élève le *musnud*, siége d'honneur de six pieds carrés, couvert, dans les maisons opulentes, d'une étoffe précieuse, et autour duquel sont placées des piles de coussins pour appuyer les genoux, les coudes. L'épouse occupe le musnud. Des sophas semés çà et là reçoivent les Européennes. Quant aux autres femmes et aux visiteuses indigènes, elles s'asseyent sur des coussins. La maîtresse de la maison veut-elle marquer de l'affection à une autre femme, elle lui fait prendre place à côté d'elle. Si, au contraire, le rang de l'étrangère est supérieur au sien, elle lui cède le musnud et s'assied au bord du tapis sur lequel s'étale le siége solitairement fastueux. Tous les soirs on dresse les lits dans les salles, et tous les matins on les enlève. L'usage des matelas est très-rare. Une courte-pointe garnit le fond de la couche; la tête s'appuie sur un oreiller assez dur; un drap attaché par des cordons aux angles du lit et une couverture plus ou moins riche, voilà tout ce qu'il faut au repos de la femme de l'Inde la plus délicate. Elle se couche avec ses vêtements de jour, et ne les quitte que lorsqu'ils ont perdu leur fraîcheur.

Une fête rassembla dans la maison de l'Hindou plus de cent cinquante femmes. Ni lui ni ses frères ne se montrèrent dans la salle. La maîtresse de cette demeure, qui en était la divinité, effaçait toutes les autres femmes. Ses cheveux noirs et soyeux tombaient en tresses parfumées sur ses épaules. Un collier d'émeraudes ornait son sein. A chacune de ses oreilles, percées de neuf à dix trous, étaient attachés des festons de ces mêmes pierreries qui ondoyaient sur son cou. Un chaînon de fines

émeraudes tombait aussi de son nez et éclairait son visage de doux reflets. Son *ungiah* [1], en satin blanc, était semé de petites perles. De sa taille majestueuse descendait en longs plis son *pyjaamah*, en satin blanc aussi, brodé d'or et de perles, et attaché à la ceinture avec des cordons terminés par des glands de pierreries. Sur sa tête et ses épaules se déployait son *deputtah*, en tissu du Décan, voile souple, vaporeux, transparent comme l'air, et qui entourait sa délicieuse figure d'une nue blanche et légère. A mesure qu'il entrait une femme dont l'âge et le rang commandaient les égards, elle se levait de son siége d'honneur, rassemblait les plis de son deputtah, et, faisant quelques pas en avant, elle embrassait trois fois la visiteuse ; puis, la main à la hauteur de son front, elle lui faisait trois inclinations charmantes. A d'agréables entretiens se mêlaient la musique, la danse et les chants suaves des jeunes esclaves ; d'autres servaient des confitures, des sorbets, de l'huile de rose. Les femmes avaient quitté leurs chaussures pour entrer dans les salles ; elles les reprirent quand elles voulurent se répandre dans les jardins. Les unes avaient de charmantes babouches richement brodées et terminées devant par une pointe longue recourbée et revêtue d'ornements bizarres ; d'autres avaient des babouches entourées de clochettes d'argent ou de vermeil.

Le lendemain, un dîner élégant rassembla toutes ces femmes. Point de tables chez les Hindous, point de fourchettes, point de couteaux ; du reste, une richesse exquise : la nappe étendue sur le tapis était un brocard d'argent ; les serviettes, d'un tissu clair, brodées en soie

[1] Sorte de corset.

de couleurs éclatantes; les plats, les assiettes, étaient en porcelaine superbe ou en or.

Ce luxe de porcelaine et d'or n'existe pas chez les Hindous adorateurs de Brahma. Les plus élevés comme les plus humbles mangent dans des feuilles de végétal façonnées en assiettes. Tout être qui suit la loi antique aurait horreur de se servir deux fois du même plat ou de la même assiette. A chaque repas le service est renouvelé, assez ordinairement en feuilles de bananier.

LA CONFESSION.

Où est l'homme, même le plus fort, qui n'ait pas senti quelquefois le besoin de répandre dans un autre cœur les afflictions du sien? Où est l'homme qui n'ait pas eu ses instants de doute, ses défaillances et ses terreurs? Le voilà qui étouffe sous le poids des regrets ou des hontes de lui-même. Il cherche une compassion assez discrète pour ne l'inquiéter jamais, assez délicate pour ne point l'humilier, assez dégagée des douleurs pour l'écouter patiemment, pour ne pas avoir hâte d'en finir avec sa douleur à lui. Mais les hommes que sa confiance irait chercher ne le rebuteraient-ils point? sauraient-ils lui dire les paroles qui apaiseraient son mal? Eux-mêmes ont des soucis d'intérêt, des affections avec le monde, et ils souffrent; et s'il les trouvait durs et railleurs, ou seulement distraits, qu'il serait plus misérable qu'auparavant de les avoir vus! Puis ces hommes, quelque tendres qu'ils se montrassent, ne le réconcilieraient pas avec lui-même, son fardeau d'iniquités lui pèserait toujours. Pourtant il veut appuyer sa faiblesse,

il veut qu'une voix lui dise que Dieu le prend en merci; le prêtre est là.

Qu'est-ce que le prêtre? c'est un homme qui a renoncé à la famille pour appartenir à tous; c'est le père, le frère, l'ami des misérables. Sa mission dans la société est une mission que nulle autre ne saurait égaler. Il maintient l'alliance du Ciel et de la terre; il réconcilie la créature égarée avec le Créateur. Allez à lui, il ne trouvera jamais que vous êtes long. Son affaire unique en cette vie est celle de guérir le mal de l'âme; il n'aura de sévérité que pour l'endurci et le superbe; mais avec l'humble il sera charitable, doux, patient, plein d'amour; s'il ne l'était pas, il faillirait lui-même à sa mission. Jamais ce qu'aura entendu son oreille ne sortira de ses lèvres; sa mémoire restera comme un abîme fermé. Il dira : Allez en paix ! et cette parole donnera la paix. Sacrement adorable ! que de grâces ont découlé de ta divine institution ! tout ce qu'elle a d'efficace ne saurait être dit. Gloire vous soit rendue à vous, Dieu sublime, qui avez placé la force et la joie à côté de la douleur repentante, qui avez changé l'humiliation en un triomphe !

Regardez le pécheur après sa confession : son visage rayonne de beauté, d'intelligence, de force; sa poitrine respire librement; la terre, qu'il écrasait de sa marche pesante et triste, fuit maintenant sous ses pieds; il s'avance avec confiance au-devant de tous les hommes, il les porte dans son cœur comme autant de frères aimés; tous les sentiments doux refleurissent en lui. La pénitence, c'est la résurrection.

MADAME DE FLAVIGNY

Ce nom était naguère encore peu connu dans le monde littéraire; le seul ouvrage de cette dame distinguée, le *Livre de l'Enfance chrétienne, instructions religieuses d'une mère à ses enfants*, ne portait d'abord aucune signature, et il nous avait fallu violer un secret en soulevant le voile de l'anonyme sous lequel Mme de Flavigny voulait se cacher; mais le *Livre de l'Enfance chrétienne* est un de ces ouvrages qu'on peut appeler une bonne action, et qu'on ne saurait trop recommander. Destiné aux enfants, il se compose naturellement de leçons et de conseils, mais où la piété et la religion se trouvent toujours en première ligne, et écrits de ce style simple qui convient au jeune âge qui doit les lire.

Depuis son début dans la littérature, Mme de Flavigny a donné à son nom une grande et légitime célébrité par la publication d'un *Recueil de Prières*, que les suffrages les plus éminents ont proclamé le meilleur ouvrage de ce genre.

LA CURIOSITÉ.

La curiosité est le désir de savoir, d'apprendre ce qu'on ignore; c'est une disposition heureuse et louable quand elle porte à s'instruire de choses utiles, à orner sa mémoire de faits intéressants. On ne saurait trop encourager, mes enfants, une telle curiosité. Elle donne de l'ardeur pour l'étude, elle en fait surmonter les difficultés avec courage. Elle vous serait donc avantageuse, à vous surtout, qui avez tout à apprendre et qui trouvez souvent le travail si ennuyeux. Il y a, je le sais, une curiosité naturelle à votre âge, mais malheureusement ce n'est pas celle dont nous parlions tout à l'heure. C'est une curiosité qui ne peut rien produire de bon; car elle est futile ou indiscrète, car elle vous porte à désobéir

à vos parents, et peut ainsi vous devenir nuisible. Ce que j'appelle, mes amis, une curiosité futile, c'est ce besoin de savoir des choses qui ne sont d'aucun intérêt, ni pour les autres ni pour vous-mêmes. Toutes ces nouvelles insignifiantes, ces bagatelles, ces riens que vous mettez un si grand prix à connaître, n'ont pas fait sur vous la plus légère impression; vous les oubliez aussitôt, et vous n'en avez retiré d'autre plaisir que celui de satisfaire dans le moment votre curiosité. Cette disposition vaine et puérile a l'inconvénient d'accoutumer votre esprit à une légèreté qui, plus tard, pourrait l'empêcher de s'intéresser à ce qui est véritablement utile.

Il résulte quelquefois de la curiosité des inconvénients plus graves encore, et pour le prochain, et pour soi-même. Presque toujours l'enfant curieux manque de discrétion; il veut savoir les secrets des autres, et cela n'est guère moins blâmable que de les révéler. Il se rend insupportable à tout le monde par ses questions continuellement réitérées; il s'informe de vos actions, de vos moindres paroles, de vos intentions même; il faudrait lui rendre compte de tout... Les grandes personnes s'entretiennent-elles à voix basse, l'enfant, que l'on avait cru occupé de ses jeux, a tout écouté, tout entendu. Le fait-on sortir de la chambre pour causer plus à l'aise, poussé par la curiosité, il se tiendra près de la porte. Laisse-t-on par hasard sur la table une lettre, quelques papiers, vite le curieux s'en empare pour les lire. En vérité j'en rougis pour lui, pour ce pauvre enfant qui, dominé par son défaut, ne rougit pas de commettre une action si honteuse!

Je vous disais, mes amis, que souvent la curiosité

mène à la désobéissance, et, dans ce cas, elle peut devenir funeste. On a vu des enfants s'empoisonner et mourir dans des douleurs cruelles, pour avoir voulu connaître ce que renfermait une fiole qui cependant avait été soigneusement mise à l'écart. D'autres malheureux enfants se sont tués avec des armes à feu que, malgré de sévères défenses, ils avaient eu la curiosité de tenir entre leurs mains.

Je ne dois pas vous laisser ignorer non plus la déplorable influence qu'un pareil défaut peut exercer sur l'esprit et le cœur. Tel enfant adresse à sa mère une question à laquelle celle-ci ne juge pas à propos de répondre : il ne se lassera pas d'aller répéter à chacun la même question, jusqu'à ce qu'il ait rencontré une personne assez faible pour consentir à satisfaire une indiscrète curiosité. Cette personne, probablement moins en état que la mère de répondre à l'enfant d'une manière juste et convenable, lui donnera, par son explication, des idées fausses ou mauvaises, qui, si elles sont pour le moment sans grands inconvénients, en entraîneront à coup sûr de très-graves pour l'avenir. Il en est de même pour les livres qu'on vous défend de lire, et que, dans un moment de solitude, vous avez peut-être été tentés d'ouvrir. Ce serait encore là une désobéissance fort blâmable, et dont les suites ne seraient pas moins à craindre.

Pour affaiblir votre penchant à la curiosité, je voudrais essayer, mes enfants, de vous préserver d'une erreur trop commune à votre âge : c'est de croire que les choses qu'on ne juge pas devoir vous dire sont plus curieuses que tout le reste ; c'est de supposer que les ouvrages dont on ne vous permet pas la lecture sont les

plus intéressants de tous. Il est à présumer, au contraire, que vous les comprendriez très-mal, et qu'ils ne sauraient ni vous amuser ni vous instruire.

Je veux vous rappeler ici quelques mots du saint livre que j'aime tant à vous citer. Un jour, c'était la veille de sa mort, Notre-Seigneur, instruisant ses apôtres, leur parla de cette manière : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. » N'en est-il pas de même pour vous, mes enfants? Vous êtes trop jeunes pour tout connaître, trop peu instruits pour tout comprendre ; attendez, il est des connaissances pour tous les âges, comme aussi des plaisirs : assez de belles choses, assez de choses agréables et pleines d'intérêt sont à votre portée, pour qu'il ne vous reste rien à envier aux personnes plus âgées que vous. Ce serait bien plutôt aux grandes personnes, qui savent combien de choses tristes s'apprennent en avançant dans la vie, ce serait à elles d'envier l'heureuse ignorance de votre âge.

MADAME SOPHIE GAY

Gay (Sophie Lavalette, dame), femme de l'ex-receveur général de la *Roër* (Aix-la-Chapelle) sous l'Empire, se fit connaître dans le monde littéraire, il y a plus de trente ans, par *Laure et Estelle*, ouvrage qui commença sa réputation : *Anatole* et *Léonie de Montbreuse* achevèrent de la placer au premier rang des femmes auteurs; et depuis lors, *un Mariage sous l'Empire* a été compté parmi ses productions les plus remarquables. Excellente musicienne, madame Gay a composé de charmantes romances. Elle a donné au théâtre, *Marie ou la pauvre Fille,* drame en trois actes, et *le Marquis de Pomenars,* petit acte étincelant d'esprit, mais dont les saillies ont été puisées dans madame de Sévigné. On regrette que madame Gay ait publié dans les derniers temps quelques-uns de ces romans prétendus historiques qui défigurent l'histoire. On trouve dans tous les ouvrages de cet auteur une élégance de style et un ton de bonne compagnie qui décèlent la femme du monde autant que l'écrivain distingué; mais néanmoins leur lecture ne doit pas être permise à la jeunesse.

L'USAGE DU MONDE.

L'*usage du monde,* science que chacun croit posséder, code flexible dont les lois diffèrent selon les époques et les quartiers, qui trouve partout des juges dans les coupables, et qui érige tous les salons en autant de tribunaux correctionnels. C'est quelque chose d'amusant que d'entendre et de voir les vieux usages se heurter avec les nouveaux : les révérences parlementaires de la vieille baronne, avec l'air cavalier et le serrement de main maçonique de la jeune femme à la mode; ces mots du galant

suranné, dits d'une voix tremblante : *Comment gouvernez-vous cette belle santé?* avec le *Comment ça va-t-il?* qui n'est pas moins ridicule, et qu'on s'étonne d'entendre dire à tant de personnes de bon goût; les baisements de mains, le ton respectueux, l'air esclave de l'ancienne école, avec le regard insolent, l'air moqueur, les manières indépendantes des élégants du jour. Pourtant tout cela vit ensemble, heureux de se dédaigner réciproquement. Au milieu de tant d'usages contraires, comment démêler aujourd'hui celui du monde? chaque maison a le sien!

Ici, dans un hôtel magnifique, un dîner servi avec toute la recherche possible rassemble vingt personnes qui s'écoutent manger : aucune n'oserait rompre le silence, si ce n'est la maîtresse de la maison pour vous offrir du *champagne,* si ce n'est son mari pour demander à quelque amateur de l'Opéra s'il a vu danser *Taglioni* la veille : deux façons de parler qui sont là fort en usage, et qui feraient hausser les épaules dans la maison voisine, où le meilleur ton règne dans une conversation nulle, où personne n'élevant la voix au-dessus du diapason donné, les paroles coulent comme un robinet d'eau tiède. L'usage pour celle-ci est d'éviter tout ce qui peut sortir de la voie tracée; se faire remarquer par un moyen quelconque, c'est blesser les convenances. Les talents y sont traités de métiers, et l'esprit de bavardage. C'est le temple de la médiocrité bien élevée.

Dans cet autre salon, chacun crie de toute la force de ses poumons sans écouter l'autre. L'emplette d'un nouveau cheval, l'événement arrivé au bois de Boulogne, la faute d'un groom ou l'adresse d'un cocher, composent ordinairement le fond de la conversation, ou plutôt du

morceau d'ensemble qui s'exécute tous les soirs. Là, ne point se connaître en harnais, en ressorts, en tilbury, en calèche, en tandem, en diébitsch, en cheval de pur sang, en vrai fox-hound, en steeple chase, etc., c'est n'avoir aucun usage du monde.

Ici, l'usage du monde, c'est se soumettre aveuglément à tous les caprices de la mode; là, c'est adopter le contraire des anciennes coutumes, esclave de ce qu'il faut éviter comme on l'était autrefois de ce qu'il fallait faire; la honte de l'imitation est poussée jusqu'à l'impolitesse; ailleurs, l'usage du monde, c'est savoir jouer. Partout c'est savoir écouter.

« Comment trouvez-vous M. un tel, qui s'en va d'un salon sans dire adieu à personne? En vérité, cet homme-là ne sait pas vivre, » dit-on au Marais; tandis qu'au faubourg Saint-Honoré les maîtres de la maison ont grand soin de détourner la tête pour n'avoir pas l'air de s'apercevoir du départ furtif de leurs principaux invités; et l'usage qui blâme l'un absout les autres.

Autrefois les trois premiers mois d'un grand deuil se passaient dans la retraite; on ne rencontrait point un crêpe à l'Opéra; même à la fin d'un deuil on ne sautait pas brusquement du noir aux couleurs de rose; les différentes nuances étaient les emblèmes des gradations de la douleur décroissante. Maintenant il n'est pas rare de voir à nos théâtres une loge funèbre remplie d'une famille d'héritiers à peine revenus du convoi paternel; cela ne fait plus scandale. Dans le temps où c'était quelque chose que de tuer un homme en duel, le vainqueur se cachait longtemps après la victoire, bien que les édits contre le duel tombés en désuétude ne le missent plus en danger; car ce meurtre commandé par

l'honneur, l'humanité s'en affligeait, et l'on se devait à soi-même d'en paraître affligé. De nos jours où les révolutions nous ont, pour ainsi dire, blasés sur la mort, celle d'un insolent ou d'un insulté ne produit plus d'effet. Une ligne nécrologique dans un journal suffit pour apaiser les mânes de la victime; et l'on voit le bourreau galoper au bois de Boulogne avant que l'herbe ensanglantée par lui ait repris sa couleur. Cela ne choque personne, c'est l'usage.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

Girardin (Delphine Gay, dame de), fille de madame Sophie Gay (V. p. 312), est née à Aix-la-Chapelle. Comme chez tous les vrais poëtes, son talent pour la poésie se montra dès ses plus tendres années, et elle avait à peine dix-sept ans lorsqu'elle concourut, à l'Académie française, pour le prix de poésie sur *le Dévouement des Médecins français et des Sœurs de Saint-Camille pendant la peste de Barcelone.* Sa pièce aurait été couronnée si l'auteur eût mis, à traiter l'ensemble du sujet, le soin qu'elle avait apporté à peindre le dévouement des pieuses sœurs; néanmoins un prix lui fut accordé. Ce premier triomphe encouragea mademoiselle Gay, et divers morceaux de ses poésies parurent successivement; bientôt aucun événement important ne trouva sa verve en défaut : elle chanta successivement *le Sacre de Charles X, la mort du duc Matthieu de Montmorency, la Mort du général Foy, le Bal des Pauvres à l'Opéra, la Prise d'Alger,* et jusqu'à *la Révolution de* 1830. Cependant, présente en 1825 au Louvre pendant la visite du roi Charles X, elle en avait reçu de gracieuses paroles, et le monarque, juste appréciateur du talent, lui avait accordé une pension de 1,500 fr. Plus tard, voyageant avec sa mère en Italie, elle célébra chez l'ambassadeur de France, par un morceau de poésie, le retour des Romains captifs chez les musulmans et ramenés par une corvette française ; et cette circonstance lui valut l'honneur, inouï jusqu'alors, d'être reçue au Capitole membre de l'Académie du Tibre, en présence de tous les Français qui se trouvaient en ce moment à Rome. En 1831, mademoiselle Delphine Gay a épousé M. Émile de Girardin, écrivain et publiciste distingué. On a de cette dame : *Essais poétiques; Nouveaux Essais poétiques; le dernier Jour de Pompeï*, poëme suivi de *Poésies diverses; Napoline,* poëme suivi de *Poésies :* elle a aussi publié deux romans. Personne n'ignore que les feuilletons du journal *la Presse* signés du *Vicomte de Launay,* et pour la plupart remplis de grâce, d'esprit, d'élégance ou de fine malice, étaient l'œuvre de madame Émile de Girardin.

LES FLEURS ÉTRANGÈRES.

En horticulture, l'invention nouvelle est une adorable monstruosité, une anomalie des plus étranges. La *violette arborescente!* toute notre époque n'est-elle pas peinte dans ce seul mot? la *violette arborescente?* quoi! l'humble violette aussi s'est révoltée? elle aussi a reconnu que dans ce temps de présomptions favorisées et d'insolences triomphantes, la modestie était une duperie! La violette s'est faite arbre, et ses douces fleurs, naguère cachées sous l'herbe, aujourd'hui penchent orgueilleusement leur tête dans les airs. On dit qu'à ce changement elle a perdu un peu de son parfum. Eh! que lui importe? Maintenant qu'elle se montre sur une tige, qu'elle ne se fait plus chercher, elle n'a plus besoin du parfum qui la faisait découvrir. O temps! ô mœurs! la modestie n'a plus d'emblème : quelle humble fleur remplacera la violette désormais? Le lis, peut-être? il mérite cette survivance, puisqu'on l'oblige à se cacher...

On va voir aussi chez un de nos plus célèbres amateurs un *cleantus* fabuleux. Cette plante, par un ingénieux essai, mise en pleine terre dans une serre, est passée à l'état sarmenteux le plus développé; ses grappes ponceau, suspendues en guirlandes sur toutes les parois de la serre, produisent un effet admirable.

Ces beautés étrangères sont fort estimables sans doute; mais qu'il faut de soins pour les aider à vivre! Les charmantes frileuses regrettent le soleil natal; il faut leur faire un climat tous les jours : et c'est fort cher, un beau climat. On n'imite pas les ardeurs du tro-

pique sans beaucoup de frais, et encore reste-t-on toujours bien loin du modèle. Le meilleur tuyau de poêle ne vaut pas un rayon de l'astre du jour non-seulement pour les poëtes, mais aussi pour les fleurs; et puis, dans ces fabriques de plantes, un moment d'oubli peut tout perdre; c'est le danger des choses factices : une heure de vérité, et tout est fini. Et c'est pourquoi, nous qui aimons les sentiments durables, les amis et même les ennemis sur lesquels nous puissions compter, nous préférons à ces superbes étrangères, dont il faut toujours s'occuper, avec lesquelles on est toujours en cérémonie, auprès desquelles il faut toujours consulter le thermomètre, qui ne permettent pas un oubli, qui se fâchent pour une distraction, belles exilées qu'il faut toujours tromper, à qui il faut toujours cacher sa froideur, les intempéries de son caractère et les défauts de son climat; nous préférons nos simples *glimbers* d'autrefois, le naïf chèvrefeuille et le jasmin fidèle. Voilà de véritables amis, des amis dévoués qui n'attendent rien de vous et grandissent pour vous, qui supportent le vent, la pluie et la neige, et qui les supportent sans vous; qui croissent au soleil et à l'ombre, que ne découragent ni votre malheur ni votre bonheur; qui ne vous demandent jamais rien, ni soins, ni culture, et qui ne vous révèlent leur présence que par leur parfum. Vous les oubliez pendant des années; vous admirez d'autres fleurs, et pour ces fleurs si rares, vous faites mille folies, car elles ne vivent qu'à vos dépens. Ce sont les compagnes de votre fortune; vous leur consacrez tous vos jours heureux; pour elles vous méprisez toute chose. Qui oserait nommer le chèvrefeuille sauvage devant le *stephanoris floribunda?* qui pense au jasmin domestique en regar-

dant l'*ekythès* et l'*ipomea*? Mais viennent les jours du malheur, mais qu'un revers du destin vous rende brusquement aux douceurs de la vie modeste, ces merveilles, amantes du riche, vous délaissent aussitôt; vous-même, leur dites : « Partez, je ne peux vous garder près de « moi; la pauvreté est froide, elle vous ferait mourir : « adieu ! » Vous les livrez à un amateur qui spécule sur vos regrets et qui vous les enlève, et tandis qu'appuyé sur votre fenêtre vous les regardez tristement partir, une brise embaumée vous enivre..... c'est le chèvrefeuille du bosquet qui vous crie de loin : « Moi je reste ! » Une branche de feuilles légères vous caresse la main doucement : c'est le jasmin fidèle qui vous rappelle sa présence; il a grandi pendant les jours de l'abandon; ses branches protectrices voilent de verdure votre demeure et s'entrelacent dans le grillage du balcon. Il a grimpé jusqu'à votre fenêtre; il est monté jusqu'à vous pour vous dire : « N'aie pas de remords; tu ne m'as pas « oublié, puisque j'ai toujours pour toi des fleurs et des « parfums. »

MORT DE MATTHIEU DE MONTMORENCY [1].

Hier, dans les détours de la superbe ville,
Un cortége funèbre et du peuple entouré
S'avançait tristement vers le dernier asile,
Et tous disaient un nom dès longtemps révéré.

[1] Montmorency (Matthieu-Jean-Félicité de Montmorency-Laval, vicomte, puis duc de), né à Paris en 1767, mort le 24 mars 1826, fit la guerre en Amérique, émigra en Suisse lors de l'établissement de la république en France, et se lia avec madame de Staël; rentré après le 9 thermidor, il fut exilé en 1811 par le gouvernement impérial, dont il n'avait

A ce saint nom, les haines endormies
Se cachaient sous un même deuil,
Et des partis rivaux les larmes ennemies
Se confondaient sur le même cercueil.

Cette foule qui pleure à cette pompe auguste,
Cette croix, ces flambeaux, c'est le convoi du juste,
Digne du noble sang de ses braves aïeux;
Il fit bénir son nom si cher à la victoire,
Et sut par ses bienfaits, son courage pieux,
Donner à la vertu tout l'éclat de la gloire.

Le pauvre et l'opprimé, dont il était l'appui,
En lui voyaient du Christ une image fidèle;
Jusqu'à la mort Jésus lui servit de modèle,
Et le tombeau sacré s'est entr'ouvert pour lui.

L'heure qui nous sauva fut son heure dernière [1];
A l'exemple du Christ, un repos glorieux
N'a point interrompu sa fervente prière;
Les bienfaits commencés s'achèvent dans les cieux.
Seul parmi les élus, il parle d'espérance;
Pour accomplir sa joie, il faut notre bonheur,
Et jusqu'au pied du trône où règne le Sauveur,
Son cœur toujours français prie encor pour la France.

voulu accepter que des fonctions de bienfaisance; il devint à la Restauration aide de camp de MONSIEUR (depuis Charles X), ensuite pair de France, ministre des affaires étrangères et président du conseil, et enfin gouverneur de S. A. R. le duc de Bordeaux: importantes fonctions que sa mort subite vint interrompre. M. de Montmorency, livré aux pratiques d'une fervente piété, s'occupait toujours avec ardeur de bonnes œuvres.

1 M. Matthieu de Montmorency mourut le *vendredi saint* 24 mars 1826, tandis qu'il faisait ses dévotions à Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse.

MADAME JANVIER

Janvier (Adèle N..., dame), épouse de l'avocat de ce nom, depuis membre de la chambre des députés, s'était avantageusement fait connaître par un charmant recueil de vers publié à Angers sous le titre de : *Poésies d'une Femme*. Lorsque, en 1831, les dames de cette ville, émues des misères de la classe souffrante, voulurent contribuer chacune par un don à son soulagement, madame Janvier paya sa dette par un poëme intitulé : *les Malheurs du Pauvre* : c'est une suite d'*Élégies* dont les sujets sont empruntés aux douleurs mêmes qu'elle veut peindre : ainsi, *l'Hiver, la Journée d'une Dame, la Misère, l'Aveugle*. Il y a de l'âme et du sentiment dans les vers de madame Janvier, mais la forme n'en est pas irréprochable, et la critique peut y signaler des négligences et même quelques incorrections.

LA MISÈRE.

C'était, il m'en souvient, un jour de carnaval ;
On songeait au plaisir; tout nageait dans la joie ;
De la rue on voyait les lumières du bal,
Qui, rouges, pénétraient de grands rideaux de soie ;
C'étaient fleurs et rubans, plumes qui s'agitaient ;
Des ombres qui dansaient au son de la musique ;
Des plateaux surchargés que des valets portaient :
Enfin c'était vraiment comme un palais magique !
Et puis ces ris joyeux qu'on entendait au loin,
Les murmures confus des heureux de la terre...
Je m'en allais pensif... quand je vis dans un coin
Un jeune enfant tapis [1], en habit de misère.

[1] *Tapi*, au singulier, n'a point d'*s*. L'auteur s'est donné une licence en écrivant *tapis*, sans doute pour éviter un *hiatus*.

Il était là, muet, couché le long d'un mur,
Regardant, comme moi, la fenêtre brillante :
Il souffrait, pauvre enfant, car le temps était dur !
Me voyant, il tendit vers moi sa main tremblante.

« Que fais-tu là, petit, seul, à l'heure qu'il est ?
« Es-tu donc égaré bien loin de ta demeure ?
« — Je demande ma vie. Oh ! donnez, s'il vous plaît !
« Car ma mère m'attend, qui se plaint et qui pleure !
« — Et ton père ? — Ah ! Monsieur, il s'est cassé le bras,
« Et depuis quinze jours il est au lit, malade !
« — Je vais aller chez toi ; marche, je suis tes pas. »

Alors je commençai ma triste promenade ;
Nous marchâmes longtemps. Enfin il s'arrêta ;
Il leva le loquet d'une porte ébréchée.
« Entrez, Monsieur, » dit-il ; et puis il ajouta :
« Prenez garde à vos pieds, car ma sœur est couchée. »
La mère demanda : « Petit-Jean, est-ce toi ?
« Avec qui donc es-tu ? Tiens, voilà la résine.
« — Mère, c'est un Monsieur qui s'en vient avec moi. »
La pitié tout à coup vint serrer ma poitrine.

Je vis sur de la paille un enfant qui dormait :
Dans l'hiver, c'est bien froid, de la paille par terre !
Puis un homme étendu, que la fièvre animait :
Et pour seul oreiller il n'avait qu'une pierre.
Soulevant dans sa main sa tête aux longs cheveux,
On voyait à côté sa femme dépérie ;
Près d'elle, un autre enfant entr'ouvrant ses grands yeux,
Appuyait sur son sein sa figure amaigrie.

Je m'approchai du lit, dur, sale et délabré.
Tant de misère là ! plus loin tant d'abondance !
Des femmes qui dansaient dans un salon doré ;
Ici, des malheureux vivant dans la souffrance !

Ah! si l'on avait dit à ces gens si joyeux,
A ces jeunes beautés, bonnes aussi, j'espère :
Donnez le prix d'un seul de ces habits soyeux,
Et vous faites le bien d'une famille entière!
On eût vu, j'en suis sûr, plus d'un front déparé,
Plus d'un collier ôté d'un col tel que l'ivoire;
Mais du pauvre souvent le mal est ignoré.
A ce malheur si grand le riche ne peut croire,
Ou plutôt, s'il y pense à peine quelquefois,
Il croit qu'à l'indigent le travail peut suffire ;
Qu'avec courage, hélas! il doit porter sa croix;
Que lui, riche, il doit vivre en la joie et le rire.
Ah! non! le Christ a dit: « Hommes! en vérité,
« Vous êtes fils de Dieu, le pauvre est votre frère;
« Le riche doit donner; c'est par la charité
« Qu'il peut un jour s'asseoir en face de mon Père! »

Si l'on avait suivi ce précepte divin,
Je n'eus [1] pas rencontré cet enfant misérable,
Désolé, tout en pleurs, et demandant en vain
Quelque soulagement au malheur qui l'accable.

Le père, à mots coupés par la fièvre et le mal,
Me dit qu'il n'avait pas un espoir en ce monde,
Que peut-être d'aller mourir à l'hôpital,
Tant sa misère était incroyable et profonde.

De mes plaisirs si vains je m'accusais tout bas,
En l'entendant narrer sa triste destinée.

« Je revenais content du prix de ma journée,
« Me disait-il, Monsieur, mon marteau sous le bras;

[1] La grammaire exigeait *je n'eusse*, mais la mesure a fait prendre une nouvelle licence à l'auteur.

« Nous n'avions pas beaucoup, pas même de l'aisance,
« Mais nous avions du pain, et nous n'avons plus rien !
« Je devins alité, sans travail, sans avance:
« De mes petits enfants j'étais le seul soutien,
« Car ma femme était grosse, et la pauvre affligée
« Une nuit accoucha, n'ayant aucun secours;
« Elle criait en vain, seule et découragée.
« Son pauvre enfant mourut après quatre à cinq jours;
« Ah ! j'en bénis le Ciel, tant grande était ma gêne !
« C'eût été, voyez-vous, un malheureux de plus.
« Petit Jean que voilà, pour nous tirer de peine,
« S'en alla mendier, timide et tout confus,
« Monsieur; il mendia... C'est cruel, je l'avoue...
« Souvent il n'obtient rien; les voitures parfois,
« Emportant les heureux, l'ont tout couvert de boue.
« Est-ce vivre, Monsieur? non, c'est mourir cent fois ! »

Je ne rendrai jamais sa voix sourde et navrante,
Ni son simple récit, que morne j'écoutais,
Contemplant sa famille abattue et souffrante,
Mais souffrant moins, je crois, lorsque je la quittais [1].

[1] Ce morceau, que nous avons choisi à cause du sujet et des détails touchants qu'il renferme, manque quelquefois d'élégance et de correction dans le style, et l'auteur ne l'a pas assez soigné.

MADAME LEBRUN-VIGÉE

Lebrun (Louise-Élisabeth Vigée, dame), fille d'un peintre distingué et sœur du poëte Vigée [1], est née à Paris en 1756. Elle montra dès son enfance de grandes dispositions pour la peinture, et, placée au couvent à l'âge de six ans, elle crayonnait des figures sur ses cahiers et jusque sur les murs. On cultiva ces dispositions avant tant de succès, que, dès 1783, elle fut reçue membre de l'Académie de peinture. En 1787, elle fit le portrait de la reine Marie-Antoinette et de ses enfants, tableau qui produisit une grande sensation. Si madame Lebrun n'a jamais eu, comme elle le dit, d'autre ambition que celle de son art, jamais artiste ne fut, comme elle, en position de voir ses plus hautes prétentions satisfaites. Elle parcourut successivement toute l'Europe, fut partout accueillie avec distinction, peignit tous les souverains, tous les personnages célèbres de l'époque, et vécut dans l'intimité des plus grands seigneurs et des plus grandes dames. Membre des principales académies de l'Europe, madame Lebrun est revenue à Paris jouir, au milieu de ses nombreux amis, du fruit de ses honorables travaux et de ses longs voyages. Les *Souvenirs* qu'elle a publiés en 1835 (3 vol. in-8°), écrits d'un style simple et sans prétention, offrent une galerie de personnages plus ou moins célèbres, qui revivent sous sa plume, comme presque tous vivent depuis longtemps sous son pinceau [2].

[1] Vigée (Louis-Guillaume-Bernard-Étienne), né à Paris en 1755, mort en 1820, avait été secrétaire du cabinet de Madame, et s'était fait connaître, avant la Révolution, par des *poésies* insérées dans plusieurs recueils. Emprisonné pendant la Terreur, il fut mis en liberté au 9 thermidor. Son talent remarquable pour la lecture le fit nommer lecteur du roi en 1814 ; il est auteur de l'*Entrevue*, une des plus jolies comédies de l'ancien répertoire.

[2] Cette femme célèbre vient d'être enlevée, pendant l'impression de cet ouvrage, à l'art dont elle fut si longtemps l'honneur. Madame Lebrun est morte âgée de 86 ans, emportant les regrets de tous ceux qui l'ont connue.

PAUL Ier [1].

Paul avait beaucoup d'esprit, d'instruction et d'activité, mais la bizarrerie de son caractère allait jusqu'à la folie; chez ce malheureux prince, des mouvements de bonté d'âme succédaient souvent à des mouvements de férocité, et sa bienveillance ou sa colère, sa faveur ou son ressentiment, n'étaient jamais que l'effet d'un caprice. Son premier soin, dès qu'il fut monté sur le trône, fut d'exiler Platon Zouboff en Sibérie, en lui confisquant la plus grande partie de sa fortune. Fort peu de temps après il le rappela, lui rendit tous ses biens, et toute la cour le vit un jour présenter cet ex-favori aux ambassadeurs de Georgie avec la plus grande bienveillance, et le combler de bontés.

Un soir, je me trouvai à un bal qui se donnait à la cour; tout le monde, à l'exception de l'empereur, était masqué, et les hommes et les femmes en dominos noirs. Il se fit un encombrement à une porte qui donnait d'un salon dans un autre; un jeune homme pressé de passer

1 Paul Petrowitz Ier du nom, empereur de Russie, fils de la Grande-Duchesse, depuis Catherine II, et du Grand-Duc qui régna quelques mois, en 1762, sous le nom de Pierre III (V. la note 4, p. 227), naquit en 1754. Sous le long règne de sa mère, il montra une soumission qui attestait bien moins sa piété filiale que sa faiblesse; parvenu à l'empire en 1796 par la mort de Catherine, il montra toute la bizarrerie, toute l'impétuosité, tout le despotisme d'un caractère longtemps comprimé. Après avoir accueilli avec les plus grands honneurs les membres de la maison de Bourbon, il les expulsa indignement de ses États; son joug devint ensuite tellement insupportable à ses sujets, qu'une conspiration fut ourdie par quelques grands seigneurs, qui pénétrèrent jusqu'à lui dans la nuit du 11 au 12 mars 1801, et l'étranglèrent malgré sa vigoureuse résistance. A la nouvelle de sa mort, le peuple montra une grande joie, et la capitale fut illuminée. Son fils, Alexandre Ier, lui succéda.

coudoya fortement une femme, qui se mit à pousser des cris. Paul, se retournant aussitôt vers un de ses aides de camp : « Allez, dit-il, conduire ce monsieur à la forteresse, et vous reviendrez m'assurer qu'il y est bien enfermé. » L'aide de camp ne tarda pas à venir dire qu'il avait exécuté cet ordre. « Mais, ajouta-t-il, V. M. saura que ce jeune homme a la vue excessivement basse : en voici la preuve ; » et il montra les lunettes du prisonnier, qu'il avait apportées. Paul, après avoir essayé les lunettes pour se convaincre de la vérité du fait, dit vivement : « Courez vite le chercher et menez-le chez ses parents ; je ne me coucherai pas que vous ne soyez venu me dire qu'il est retourné chez lui. »

La plus légère infraction aux ordres de Paul était punie de l'exil en Sibérie, ou pour le moins de la prison : en sorte que, ne pouvant prévoir où vous conduirait la folie jointe à l'arbitraire, on vivait dans des transes perpétuelles. On en vint bientôt à ne plus oser recevoir du monde chez soi ; si l'on recevait quelques amis, on avait grand soin de fermer les volets, et pour les jours de bal il était convenu que l'on renverrait les voitures. Tout le monde était surveillé pour ses paroles et pour ses actions, au point que j'entendais dire qu'il n'y avait pas une société qui n'eût son espion. On s'abstenait le plus souvent de parler de l'empereur ; mais je me souviens qu'un jour, étant arrivée dans un très-petit comité, une dame qui ne me connaissait pas et qui venait de s'enhardir sur ce sujet, s'arrêta tout court en me voyant entrer...... tout cela paraissait bien dur après avoir vécu sous Catherine, qui laissait jouir chacun de la plus entière liberté, sans jamais, il est vrai, en prononcer le mot.

Il serait trop long de raconter sur combien de choses futiles Paul exerçait sa tyrannie. Il avait ordonné, par exemple, que tout le monde saluât son château, même lorsqu'il en était absent; il avait défendu de porter des chapeaux ronds, qu'il regardait comme un signe de jacobinisme. Des hommes de police, avec leur canne, faisaient sauter à terre tous ceux qu'ils rencontraient, au grand dépit des personnes que leur ignorance exposait à se faire décoiffer ainsi. En revanche, tout le monde était contraint de porter de la poudre.....

Parmi tant d'ordonnances bizarres qui ont signalé son règne, une, à laquelle il était fort pénible de se soumettre, obligeait les femmes comme les hommes à descendre de voiture sur le passage de l'empereur. Or il faut ajouter qu'il était très-fréquent qu'on rencontrât Paul dans les rues de Saint-Pétersbourg, attendu qu'il les parcourait sans cesse, quelquefois à cheval avec fort peu de suite, et souvent en traîneau, sans être escorté et sans aucun signe qui pût le faire reconnaître. Il ne fallait pas moins se soumettre à l'ordre, sous peine de courir les plus grands risques : et l'on conviendra qu'il était cruel, par le froid le plus rigoureux, de se mettre tout à coup les pieds dans la neige.

MADAME LESGUILLON

Lesguillon (Jeanne-Hermance Sandrin, dame), née à Paris, se sentit du goût pour les lettres et la poésie au milieu des études et des jeux du pensionnat. Dans les petits drames des jours de distribution de prix, on la voyait laisser de côté son rôle, dédaignant ce qui lui semblait médiocre, et le remplacer en improvisant la répartie ou la période. Dès lors on avait remarqué son esprit prompt et incisif; mais ce qui la fit surtout distinguer, c'était une profondeur de pensée et une gravité au-dessus de son âge. Mademoiselle Sandrin était née poëte; elle n'a point manqué à sa vocation. Ses premiers vers étaient déjà des pièces fortement pensées; elle les réunit dans un petit volume intitulé : *Rêveuse*, où, malgré des incorrections, fruits inévitables de l'inexpérience, on reconnut un véritable talent. Mademoiselle Sandrin a épousé M. Lesguillon, poëte aussi et écrivain distingué, qui avait déjà doté le monde littéraire d'un volume de vers remarquables sous le titre : *Émotions;* et cette union a contribué sans doute au développement du talent de madame Lesguillon. On lui doit deux autres volumes de poésies : *Rosées* et *Rayons d'amour.*

LA JEUNE MALADE.

Regarde : ainsi que cette rose blanche,
Ma joue est pâle et mon regard languit;
Comme elle aussi mon jeune front se penche,
Fuyant le jour et recherchant la nuit;
Car, je le sens, une souffrance amère
Voile mon cœur malade, soucieux;
Comme en exil, j'étouffe sur la terre :
Adieu ! ma mère, au revoir dans les cieux !

Ces nœuds si frais, cette riche parure,
Dont j'étais fière; et le monde et le bal,
Où l'on vantait ma grâce, ma tournure,
Tout me déplaît, sourire me fait mal:
Je porte envie à la feuille qui tombe,
Au lac qui dort pur et silencieux;
Je porte envie au vol de la colombe;
Adieu, ma mère, au revoir dans les cieux!

Oh! ne crains plus pour ta fille chérie
Cet avenir qui causait ton effroi!
Je me dérobe au piége de la vie,
Où tu tremblais de me laisser sans toi!
Là haut, du moins, je marcherai tranquille,
Comme éclairée au fanal de tes yeux;
Là, mon bon ange a toujours son asile:
Adieu, ma mère, au revoir dans les cieux!

PRIÈRE D'ENFANT.

Va! que ton premier mot monte à Dieu! mon enfant!
Va! que ton premier chant vite vers lui s'élance!
Car c'est lui qui conduit, qui guide, qui défend;
Du faible c'est la providence!

Tu ne sais pas cela, toi mon bel ingénu:
Celle qui te couvrit lorsque tu t'en vins nu,
Celle qui te nourrit lorsque ta faim demande,
C'est ton Dieu! Pour tes maux, pour tes dangers, déjà
Ton jeune instinct vers moi te pousse et te dit: Va!
Tu crois que ma puissance est grande!

Non! mon pauvre ignorant, non! je ne puis rien, moi:
Je ne puis qu'implorer, que craindre comme toi;

Je ne puis qu'au Seigneur envoyer ma prière !
Pour toi mon amour même est un faible réseau
Qui peut se briser vite autour de ton berceau :
Car du bon Dieu dépend ta mère.

Donc à ton premier mot, avant nous tous ici,
Avant la mère de ta mère,
Avant le nom même d'un père,
Et celui de ta mère aussi,
Il est un grand nom qu'il faut dire :
C'est celui du Seigueur, qui, dans notre maison,
Peut jeter le bonheur, le deuil ou la chanson :
C'est lui qui donne ou qui retire !

Joins tes petites mains et dis : Mon Dieu ! mon Dieu !
Répands sur moi ta grâce, afin qu'à ton saint lieu
Ma voix toujours pure t'arrive :
Fais que, docile et bon, mon corps soit préservé
De mauvais et de mal ; fais que par toi lavé
Pour ceux qui m'ont créé je vive !

Adopte-moi, Seigneur ! car les petits enfants
Sont tiens. C'est toi qui fais qu'ils sont sains ou souffrants;
C'est toi qui souffle dans leur âme
La froidure ou l'amour, l'or ou la pauvreté,
Et qui mets dans leurs cœurs les foyers de bonté
Où les mères versent la flamme !

Fais-moi facile et doux pour ceux qui, tous les jours,
Me baignent de bienfaits, de larmes et d'amours ;
Fais qu'en obéissant je croisse et je grandisse,
Sans jamais mériter, mon Dieu, ton abandon !
Sans jamais mériter un sévère pardon !
Fais que tous les matins mon père me bénisse !

MADAME LA COMTESSE MERLIN

Madame la comtesse Merlin, née à la Havane d'une noble famille, une des premières de la ville, est veuve aujourd'hui du lieutenant général comte Merlin. Femme aussi remarquable par les grâces de sa personne que par les agréments de son esprit, et musicienne distinguée au point de pouvoir unir, dans son célèbre salon de Paris, sa voix à celles des plus hautes illustrations de l'art, elle a publié en 1836 ses *Mémoires,* qui, bien que dépourvus de grands événements et sans aucune des catastrophes en faveur auprès d'un certain public, offrent néanmoins tout l'intérêt d'un roman, mais d'un roman dont la lecture attrayante peut être permise sans inconvénient.

A LA HAVANE.

L'activité et les jouissances de la vie ne commencent à la Havane qu'à l'approche de la nuit. Pendant les journées, on languit sous le poids du soleil, et jamais, que je sache, un Havanais n'a fait vingt pas dans la rue à midi. Pour se garantir de l'extrême chaleur, au lieu de fermer hermétiquement les portes et les fenêtres, comme on fait dans le midi de l'Europe, on ouvre les issues en ménageant ainsi le plus léger courant d'air. Les maisons sont construites à cet effet; elles n'ont qu'un étage; la cour spacieuse et carrée est entourée par quatre galeries, sur lesquelles, dans le milieu du jour, on jette de grands rideaux de toile. A ces galeries aboutissent des salons immenses et fort élevés, à la file les uns des autres, et dont les grandes portes, percées en ligne

droite, laissent pénétrer la vue d'un bout à l'autre de chaque côté de la maison. Les chambres à coucher sont aussi vastes que les salons, dans le même ordre, et ne se distinguent, pour la plupart, de ceux-ci, que par l'ornement d'un lit très-richement décoré, et dont on se sert rarement : c'est un meuble de parade pour les grandes occasions. Le soir, on dresse au milieu de la chambre un modeste lit de sangle sans matelas, et là, doucement couché et très-légèrement couvert, on s'endort, les fenêtres ouvertes, à la clarté de la lune ou des étoiles.

On prend un avant-goût de ce repos d'une manière fort originale, et qui mérite d'être contée. Chaque pays a ses plaisirs comme ses besoins : les uns aiment la musique, les autres les liqueurs fortes; ceux-ci se trouvent bien de l'esclavage, ceux-là de la liberté : quant à nous, c'est de l'air qu'il nous faut, et ce goût, quoique fort simple, n'est pas toujours aisé à satisfaire. C'est pour cela même que nous y mettons une sorte de raffinement voluptueux.

A la suite d'un souper fort gai on monte dans la *volante* [1], et après s'être bien casé et mis à l'aise, on se fait conduire à la promenade, qui consiste à décrire un certain tour convenu, que l'on recommence à plusieurs reprises, et pendant lequel on dort tranquillement, respirant avec volupté cet air délicieux de la nuit, qu'on ne saurait goûter que dans ce pays. Le hasard vous réveille enfin, et on rentre chez soi, puis dans son lit, souvent dans le court intervalle d'un rêve à un autre.

[1] Espèce de voiture.

LES COMBATS DE TAUREAUX EN ESPAGNE.

Le combat de taureaux est un plaisir qui a quelque chose de grand, de hardi, de neuf, en harmonie avec nos mœurs [1], ce qui le rend piquant, attachant. J'ai toujours compris qu'on pût l'aimer, même étant femme; mais l'aimer avec folie, par cela même qu'il a la force de vaincre nos répugnances et de nous faire trouver un plaisir là où de prime abord la nature se sent repoussée : aussi on n'est plus à soi quand on s'amuse aux courses de taureaux. Cet ensemble de gaieté, d'adresse, de cruauté, de sang, agite et remue jusqu'à la moelle des os. Le danger, la générosité, la cruauté, viennent tour à tour s'emparer du spectateur; tout agit sur lui, tout l'intéresse : l'homme, parce qu'il s'expose et qu'il est le plus faible; le taureau, parce que sa force puissante, les armes redoutables qu'il doit à la nature, se trouvent aux prises avec l'adresse et l'intelligence de son ennemi; le cheval, surtout, le cheval inoffensif et courageux, noble héros de fidélité, qui reçoit mille blessures sous son maître; qui, portant la mort dans ses flancs, marche toujours du même pas; et qui, lorsque la vie l'a déjà quitté, n'a pas encore quitté son maître. Ensuite ce grand cirque en plein air qui rappelle des temps si loin de nous. Ces alguazils, qui viennent en grand costume prendre les ordres du roi pour ouvrir la lice; ces trompettes, ces fanfares, qui annoncent tour à tour le combat et la mort..... comme dans

[1] Les mœurs espagnoles.

les fêtes à la fois brillantes et funestes des Abencerrages..... puis, que sais-je ? tout cet appareil étrange qui annonce des mœurs, des coutumes tout à fait en dehors des autres pays de l'Europe, et qui ont donné jusqu'à présent un caractère et une couleur particulière au nôtre.

MADAME MENESSIER-NODIER

Menessier (Marie-Antoin.-Élisab. Nodier, dame), fille unique de Charles Nodier, est née à Quintigny (Jura). Elle arrivait à peine au monde lorsque son père et sa mère l'emmenèrent en Illyrie, d'où ils revinrent en France et à Paris, après un court séjour à Laybach. La Restauration la trouva toute jeune enfant. Ses parents s'occupèrent seuls de son éducation; et comme ils étaient toujours entourés de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans les lettres et dans les arts, Marie Nodier grandit et devint jeune personne au milieu d'une atmosphère toute littéraire et artistique. Aussi, lorsqu'en 1831 elle épousa M. Jules Menessier, elle avait déjà donné, comme elle donna depuis, des preuves de ses gracieux talents en divers genres. De charmantes poésies échappées à sa plume ornent plusieurs recueils; les volumes intitulés: *les Heures du soir* et *le Livre rose*, contiennent deux charmantes nouvelles, *Laura Murillo* et *la Croix d'Or;* et un ouvrage d'éducation s'est enrichi d'une jolie pièce, *le Mystère de la Mère et de l'Enfant.* Madame Menessier, musicienne autant que poëte, a su embellir d'une musique pleine de mélodie et de suavité des paroles de nos premiers écrivains.

A UNE JEUNE FILLE.

Enfant, vous êtes blonde et tout à fait charmante;
On dirait, à vous voir timide et rayonnante
Au milieu de vos sœurs,
Une royale fleur, de fleurs environnée,
Vermeille, et des parfums dont elle est couronnée
Épanchant les douceurs.
Vous riez bien souvent d'un ineffable rire;
Tout ce que vous pensez, vos yeux semblent le dire,

Vos beaux yeux bleus et doux!
Votre front est si pur, qu'on y lirait votre âme
Où l'ardente prière étend sa pure flamme,
Plus pure encore en vous!

Oh! vous aimez beaucoup les fleurs et la prairie,
Les oiseaux et les vers, et puis la causerie
Le soir, dans le jardin,
Lorsque, près d'une amie, à la tête qui penche,
Votre bras blanc passé sur son épaule blanche,
Et la main dans sa main,

Vous parlez bien souvent d'amitiés éternelles,
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles
Qu'il sépare ici-bas.
Et lorsque vous voyez une étoile qui tombe,
Vous dites : « Le Seigneur vient d'ouvrir une tombe. »
Et vous pressez le pas.

Mais vous aimez surtout la musique et la danse;
Votre cœur tout entier vers le plaisir s'élance,
Et bondit avec vous;
Nul souci n'a passé sur le front, sur la vie
De l'enfant qui sourit, et qui nous fait envie,
Hélas! à presque tous!

Le bonheur est partout lorsque l'on a votre âge,
Enfant! mais rien ne peut arrêter au passage
Votre printemps d'amour.
La jeunesse et la joie ont des ailes pareilles;
Chacun prend une fleur dans leurs fraîches corbeilles,
Et la fane à son tour.

Quand on pense qu'un jour ce front pur, cette bouche
Si fraîche encor, qu'à peine un sourire la touche,

Changeront de couleur;
Que le temps sans pitié, sur ces traits que l'on aime,
Viendra poser sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.

Et pourtant il le faut; c'est ainsi qu'est la vie:
Toujours l'heure qui fuit d'un regret est suivie,
Depuis le gai matin
Jusqu'au soir où, marchant sans trouble et sans prestige,
On voit que bien souvent la fleur manque à la tige,
Le convive au festin.

POUR ENDORMIR MA FILLE.

Tous les petits oiseaux du bois
Ont caché leur tête à la fois
Sous leur aile;
Tous les petits enfants aimés
Ont éteint de leurs yeux fermés
L'étincelle.

Les marguerites dans les prés,
Les alouettes dans les blés,
Tout repose
Et dort maintenant comme vous,
O mon oiseau joyeux et doux!
O ma rose!

Mais ce pauvre nid suspendu,
Mal protégé, mal défendu,
Se balance;
Les petits oiseaux effrayés,
Que le vent froid a réveillés,
Font silence.

Car leur mère, ô ma belle enfant!
Ce matin, d'un vol triomphaut,
S'est sauvée,
Cherchant tout le long du chemin
De quoi nourrir encor demain
Sa couvée.

Puis un faucheur qui revenait,
Tandis qu'au champ elle glanait,
L'a surprise
Gémissant sur son cher trésor,
Abandonné si frêle encor
A la bise.

Près du petit nid isolé,
Tout refroidi, tout désolé,
Le vent gronde;
Moi je rêve, et je dis : Hélas!
Mon Dieu, ne me retirez pas
De ce monde!

Car vous m'avez aussi donné
Une enfant, trésor couronné
De tendresse;
Et si votre main la défend,
C'est moi dont l'amour triomphant
La caresse.

C'est moi qui baise son sommeil,
C'est moi qu'elle trouve au réveil,
Éveillée.
Bientôt pourtant, si je mourais,
De ce cœur léger je serais
Oubliée.

Ingrats, qui nous font tant souffrir,
Toujours trembler, souvent mourir
Avant l'heure.
Vous oubliez vite un trépas,
Anges sereins, qui n'aimez pas
Quand on pleure.

Ainsi vont toutes mes chansons
S'accrochant aux plus noirs buissons
Par les ailes,
Et ramenant parmi les fleurs
Les nids perdus, et les douleurs
Maternelles.

MADAME LA BARONNE DE MONTARAN

MONTARAN (madame la baronne de) n'est connue que depuis peu d'années comme femme auteur; et bien qu'elle n'ait pas mis son nom à ses ouvrages, personne n'ignore que la littérature lui doit *Naples et Venise; Rome et Florence; les Bords du Rhin*. Ces titres indiquent des voyages, des descriptions de villes. On ne peut s'attendre que l'auteur ait pu trouver des choses nouvelles à dire sur ces cités célèbres de l'Italie, si souvent décrites; mais *les Bords du Rhin*, moins connus, promettent plus d'attraits à la curiosité: néanmoins, ces trois volumes offrent une lecture intéressante et du petit nombre de celles qu'on peut conseiller, car les ouvrages de madame de Montaran appartiennent à la bonne et saine littérature et par le fond et par la forme.

LES JUIFS A FRANCFORT.

Au milieu de Francfort la belle, l'opulente, la ville d'or; au milieu de cette cité que l'industrie a faite si grande, si magnifique, il est un lieu d'exil, cloaque ignoré dont on n'approche qu'avec une sorte de dégoût·

Des rues sales, boueuses, enfumées, où l'air n'arrive qu'à regret; des pignons chancelants, de vieilles masures qui sont plutôt propres à servir de repaires à des animaux immondes qu'à des hommes, voilà ce quartier proscrit.

Là, à travers les vitres poudreuses de quelques fenêtres étroites comme des meurtrières, des visages hâves et flétris s'offrent aux regards. On pourrait croire qu'ils appartiennent déjà à la tombe, si deux prunelles

étincelantes n'attestaient que la vie est encore là, et qu'elle anime des corps qu'une seule passion a usés..... l'avarice.

On dirait que cette portion de la ville, marquée d'un sceau réprobateur, est restée en dehors de la civilisation toujours progressive, et qu'oubliée du temps et des hommes elle est frappée de l'anathème qui si longtemps courba le front des peuples de la Judée. Là, dans l'isolement, et comme les lépreux que les pontifes repoussaient de l'arche sainte, les fils d'Israël existent entre eux, par eux et pour eux. Après tant de siècles, ils ne se confondent avec aucune autre race. Étrangers au peuple parmi lequel ils vivent, ils se font une loi de leur profonde solitude.....

Et, chose étrange, hors de ce quartier on rencontre à Francfort, entourés de tout le prestige qui s'attache à d'éclatantes fortunes, les chefs des maisons les plus opulentes, et ces chefs sont juifs!... Comment se fait-il qu'une classe distincte de leurs coreligionnaires vive dans le désastreux isolement dont on cherche la cause sans pouvoir la saisir ?

Faut-il donc la reconnaître dans ce sentiment inné et répulsif qui sépare les israélites des chrétiens? dans une vieille haine qui date du jour où la voix de l'Homme-Dieu adressa à tous les peuples ces mots sublimes : « Aimez-vous..... » paroles d'amour et de sainte alliance que les Juifs seuls refusèrent d'entendre.

Dans les rues tortueuses de ce faubourg, de vieilles femmes aux regards obliques, au front soucieux, se montrent à vous comme les images vivantes des sorcières de Goëthe. Reléguées à leurs fenêtres ou assises au seuil de leurs portes, elles président au repoussant

étalage de lambeaux flétris et maculés, dont elles font un éternel trafic.

Les maris et les fils de ces matrones ont avec elles des traces frappantes de ressemblance; tous ces sinistres visages semblent avoir été jetés dans le même moule et peints de la même couleur : c'est l'astuce et la fraude sous des formes humaines.

Avides comme les femmes, comme elles, les hommes n'ont soif que de l'or; l'or est leur maître, leur rêve, leur Dieu; l'or est leur ciel en ce monde, et en l'autre!...

Cependant, parmi cette population étiolée, quelques jeunes filles ont conservé le type des anciennes tribus; leurs yeux noirs scintillent à travers leurs longs cils d'ébène; le brun incarnat de leur teint ravive le feu de leurs regards, un mélange de fierté sauvage et de timidité craintive s'allie dans leurs physionomies; plusieurs d'entre elles sont les dignes sœurs de Ruth et de Rachel.

MADEMOISELLE ÉLISE MOREAU

Moreau (Élise), la plus jeune de nos poëtes, est née dans le Berri, patrie de son père, et a été élevée à *Mazières*, petit village du département des Deux-Sèvres, qu'habitaient ses parents, honnêtes agriculteurs, quoique l'aïeul maternel de mademoiselle Moreau, homme d'une profonde érudition, eût été avocat à la cour royale de Limoges. Dès l'âge de six ans, le goût de la jeune Élise pour la poésie se développa, et ses premiers vers furent une chanson destinée à célébrer un *Gâteau des Rois*. Elle a fait seule son éducation première. A douze ans elle quitta *Mazières* pour aller habiter *Coulonges*, bourg considérable du même département, et qui est resté cher à ses souvenirs, car plusieurs fois il revit dans ses vers; c'est là que sa jeunesse fut confiée à de simples et saintes religieuses qui ne pouvaient porter bien haut son instruction, mais de qui elle reçut l'éducation du cœur, la première de toutes. Au sortir du couvent, elle adressa des vers à M. Guizot, alors ministre, sur la mort de sa femme; ils lui valurent la protection de l'homme puissant, qui la lui offrit d'une manière si spéciale, qu'en 1835 elle vint à Paris avec sa mère, où elle a toujours demeuré depuis. Mademoiselle Moreau a publié, en 1837, les *Rêves d'une jeune fille*, premier recueil de ses poésies, et ensuite deux ouvrages en prose, *Une Destinée*, et les *Souvenirs d'un petit enfant*.

La poésie de mademoiselle Moreau est douce et mélancolique; elle manque peut-être un peu de mouvement et d'élan, et quelquefois on y voudrait plus de nerf; mais, du reste, son style est correct, et la simplicité n'en exclut pas l'élégance. L'Académie française a accordé en mai 1842 un prix d'encouragement de 1,500 fr. à la jeune poëte.

UN SOIR A PARIS.

Sur Paris déjà se balance
Le crêpe brumeux de la nuit;

Un lugubre et profond silence
Règne dans notre humble réduit.
L'ai-je rêvé, ma bonne mère?
Dis, n'est-ce point une chimère ?
Ce soir n'allons-nous pas au bal ?
— Oui, mon enfant, ta robe est prête;
Des rubans vont orner ta tête...
— Maman, ces apprêts me font mal!...

Aller au bal lorsque, navrée
Par des douleurs qu'il faut celer,
Notre pauvre âme est déchirée,
Nos larmes prêtes à couler!
Aller au bal quand la souffrance
A nos yeux voile l'espérance,
Quand nous ignorons si demain
Nous aurons du pain!... ô ma mère!
Aller au bal quand la misère
Nous presse avec sa froide main!...

Non, non! il faudrait être folle,
Ou bien n'avoir pas plus de cœur
Que ce monde à l'âme frivole,
Au sourire faux et moqueur!...
Dans cette paisible retraite,
Jusqu'au moment où l'alouette
Commence son chant matinal,
À la lueur de ma bougie,
Je vais rimer une élégie
Pour le feuilleton d'un journal!...

Mais, quoi! je n'ai plus de pensées!
Elles ont pâli sous mes pleurs;
L'air de Paris les a glacées
Comme l'hiver glace les fleurs!

De mes derniers accords vibrante,
Comme la voix d'une mourante,
Ma lyre se tait pour toujours :
Adieu donc, sainte poésie !...
Hélas ! mon cœur t'avait choisie
Pour appuyer mes tristes jours !...

Je croyais tes goûts moins volages,
Noble fille de l'Éternel !
Mais il te faut de verts ombrages,
Un chaume obscur sous un beau ciel ;
Des ruisseaux perdus dans la plaine,
Des zéphyrs à la pure haleine,
Un banc sur des gazons fleuris :
Fuis ! blanche vierge au doux visage ;
Fuis ! ces biens ne sont qu'au village,
Et je les cherchais à Paris !...

UN BEAU JOUR.

Oh ! c'est assez gémir ! ange de la douleur,
Laisse un rayon d'espoir se glisser dans mon cœur,
Pitié !... je suis si jeune encore :
Je n'ai pas vu vingt fois le temps de la moisson,
Et les feuilles des bois tomber sur le gazon,
Et déjà le malheur me brise et me dévore !...

Une fleur vient de naître au souffle du matin ;
Laisse-moi la cueillir ; elle est belle, et demain
Peut-être elle sera flétrie.
Un jour suave et pur s'est levé dans mon ciel,
Laisse-moi le bénir : ah ! demain, l'Éternel
Peut m'en envoyer un triste comme ma vie...

Ne vois-tu pas déjà vers l'horizon obscur
De grands nuages bruns s'amonceler? L'azur
Semble renfermer un orage,
Avant que dans l'espace ait grondé l'aquilon,
Laisse-moi respirer la fraîcheur du vallon,
Et le zéphyr errant dans l'oranger sauvage!

Laisse-moi m'enivrer d'un rapide bonheur!
Laisse-moi m'égarer sur les pas du faneur
Et de la folâtre bergère;
Puis, à l'heure où la nuit cache le firmament
Sous les plis onduleux de son noir vêtement,
Oh! laisse-moi rêver sur un lit de fougère...

MADAME SOPHIE PANNIER

PANNIER (Sophie Tessier, dame) est née à Paris. Un goût décidé pour la littérature se montra en elle dès son enfance; ses parents, dont la tendresse s'alarmait de cette ardeur qui lui faisait dévorer tous les livres, confièrent la jeune Sophie aux religieuses Ursulines de Paris, qui s'efforcèrent de modérer l'essor de son imagination. Étant sortie du couvent à quinze ans, des relations de famille la lièrent à mademoiselle Bellart, sœur du célèbre avocat, liaison qui fut pour la jeune personne l'occasion de bien doux rapports. Ne pouvant tout lire, et bornée au petit nombre d'ouvrages que sa mère avait indiqués, mademoiselle Tessier les apprit par cœur à force de les relire. Bientôt elle fut mariée à un jeune négociant, et des devoirs sérieux vinrent occuper sa vie; mais tout à coup des malheurs de fortune l'ayant frappée, madame Pannier se vit forcée de demander quelques ressources à sa plume. Un ouvrage d'une haute portée, *le Prêtre*, fut son premier écrit; il parut en 1820, et annonça tout ce qu'elle pourrait produire par la suite. Deux ans après elle publia *la Vieille Fille*, nouvelle pleine d'intérêt; puis les *Contes mythologiques*, où l'auteur a eu l'heureuse idée de substituer au merveilleux des contes de Perrault un merveilleux qui anime et personnifie les choses morales, où les dieux de l'Olympe n'interviennent qu'au profit de l'honneur et de la vertu. 1825 vit paraître *l'Écrivain public*, auquel l'Académie décerna un des prix Monthyon; en 1829, *les Richesses du Pauvre et les Misères du Riche*, véritable traité de morale, encadré dans une fiction ingénieuse; des *Nouvelles*, insérées dans plusieurs recueils remplirent l'intervalle qui sépara ce dernier ouvrage de *l'Athée*, qui parut enfin avec le nom de l'auteur; car, jusque-là, tous les livres de madame Pannier n'avaient porté que ses initiales. Cette belle composition eut un grand succès, et les esprits éclairés jugèrent qu'il y avait là non-seulement un bon livre, mais une bonne action.

UNE AME POUR LE CIEL.

..... « C'est à cette heure, ô Seigneur ! ajouta le religieux, que je suis à vous ! Le monde n'est plus rien pour moi ; un voile vous dérobe encore à ma vue, mais déjà j'ai cessé d'appartenir à la terre. Prions, mon fils, la prière élève l'homme jusqu'à Dieu. »

Ils passèrent ainsi une partie de la nuit, glorifiant et louant le Seigneur ; ensuite le religieux prit quelques instants de repos. « Notre humanité ne veut pas perdre ses droits, dit-il au jeune prêtre, et le sommeil me dispute quelques moments de vie qui me restent encore. Je vais lui céder, mon fils : je ne veux pas qu'on puisse prendre à l'heure du triomphe la fatigue du corps pour le découragement de l'âme. » Il s'endormit doucement, tenant une des mains de Philippe, et se réveilla avec le jour. « O soleil ! je te salue, s'écria-t-il ; tu te lèves pour les hommes, et moi pour l'éternité ! Mon fils, disons les prières des morts, il en est temps ! »

Comme huit heures sonnaient, la porte s'ouvrit, et le geôlier parut..... « Je suis prêt, dit le vieux prêtre ; allons, mon fils..... (Car Philippe lui avait déclaré qu'il ne le quitterait pas que le sacrifice ne fût consommé). » Le jeune homme pâlit, et retomba involontairement sur son siége. Simon s'approcha en lui présentant son bras. « Venez, mon fils bien-aimé, lui dit-il, venez chercher des forces près de votre père spirituel !... Songez que si vous perdez un ami sur la terre, vous allez en posséder un dans le ciel. Mon Dieu ! ma vie était à vous, vous pouvez la reprendre, et j'ai la confiance que le sacrifice

que j'en fais à votre gloire doit expier mes fautes et attirer sur moi le trésor de vos miséricordes; daignez aussi les répandre sur cet objet de mes vives sollicitudes; donnez-lui la force de gravir sans soutien l'âpre montagne de la vie, et remplissez son âme de votre amour. »

Philippe, ranimé par le courage divin du saint martyr, prit place à son côté dans la fatale voiture, véritable char de triomphe pour l'apôtre près de consommer son sacrifice. Plusieurs victimes y étaient déjà; une morne stupeur paraissait avoir paralysé l'existence de quelques-unes, et d'autres laissaient lire sur leur figure l'expression déchirante du désespoir. Quelle différence avec le maintien des confesseurs de la foi! Le père Simon était calme comme le soir d'un beau jour; la sérénité brillait sur son front; tout en lui révélait la grandeur de son âme et ce vrai courage que donne la certitude d'une meilleure vie; ses yeux, levés au ciel, semblaient y chercher la place qu'il allait occuper; enfin il paraissait triompher de la mort plutôt que se disposer à la subir.

MADAME REYBAUD

Reybaud (Madame Charles), écrivain fécond, a publié ses premiers ouvrages sous le pseudonyme d'Hippolyte Arnaud; le succès qu'ils ont obtenu l'a sans doute déterminée à signer désormais son vrai nom. Peu d'auteurs ont autant produit dans un temps donné que madame Reybaud; car, outre ses ouvrages en volumes, les feuilletons et les principales Revues doivent de nombreux articles à la fécondité de sa plume. Une telle facilité chez un écrivain est nécessairement exclusive de toute perfection : aussi les ouvrages de madame Reybaud ne sauraient être placés en première ligne; mais on y trouve des couleurs vives, variées, et, plus peut-être que dans les productions de certains auteurs de son sexe, une touche fine et délicate, surtout dans ce qui tient aux choses intimes du cœur. Elle raconte bien, quoique simplement; mais son style ne s'élève presque jamais. A notre avis, si madame Reybaud pouvait réprimer sa trop grande facilité, elle a en elle tout ce qu'il faut pour doter le public d'un livre remarquable.

LA FAMILLE DU PÊCHEUR.

A l'extrémité de cette longue chaîne de rochers qui forme la rade de Marseille, on voit encore les ruines d'une cabane de pêcheur; les murs, lézardés, sont couvert des touffes du giroflier jaune, et le romarin odorant croît parmi les décombres. A côté de la porte, et comme pour parer cette solitude, s'élève un de ces beaux arbustes inconnus dans les climats du nord : c'est un cassier à fleur d'or, qui serait l'orgueil du jardin d'un roi; il étale ses rameaux légers, ses feuilles découpées et ses bouquets suaves contre la muraille délabrée. C'est dans

cette cabane, c'est sous cet ombrage parfumé que naquit Pierre. Son père était un pêcheur; il avait pour tout bien cette maisonnette, ses filets et six robustes garçons. Lorsque Pierre, qui fut le septième, vint au monde, chétif et délicat comme un enfant des villes, le pêcheur en eut plus de souci que de joie.

« Que ferons-nous de celui-ci? disait-il souvent à sa femme; il y aura bien du mal pour l'élever à gagner sa vie, nous l'aurons encore longtemps sur les bras. »

La pauvre mère ne répondait rien; mais elle soigna si bien le petit Pierre, qu'il devint un joli enfant aux cheveux blonds, au teint rosé.

Le père murmurait parfois en voyant de tels soins; il s'emportait même quand il voyait les petites douceurs dont sa femme entourait son enfant chéri, et, s'il les tolérait, c'est qu'il attendait l'instant de prendre sa revanche.

C'était une vie bien dure et bien misérable que celle de ces pauvres gens. Pour eux, il n'y avait ni dimanches ni fêtes; chaque jour devait apporter son pain; ils ne prenaient guère de repos que quand le temps était trop mauvais pour aller à la mer. Alors le pêcheur s'asseyait à la porte de sa cabane, et calculait tristement s'il y avait chez lui assez de pain pour la semaine; pendant l'hiver, il arriva plus d'une fois qu'on en manqua. Quand on en était à ce degré de misère, le pêcheur laissait le dernier morceau à ses enfants, et, sans dire un mot, triste, sombre, découragé, mais trop fier pour se plaindre, il passait des heures entières assis près du foyer éteint. Alors sa femme allait au village, et, comme elle était discrète et timide dans ses demandes, les riches lui donnaient volontiers quelques secours. Jamais le mari ne s'informait comment

elle les avait eus; toute la famille, souvent encore à jeun le soir, mangeait sans rien dire; puis le pêcheur allait se jeter sur son grabat en faisant cette prière, bien fervente sans doute :

« Dieu fasse que le temps soit beau demain!... »

Les six garçons regagnaient chacun leur trou (ces pauvres enfants couchaient sur la paille dans des espèces de cabines comme celles des vaisseaux), et la mère restait dans la pièce d'entrée avec le petit Pierre. C'était le bon moment de la journée : la mère fermait bien la porte, à travers les ais de laquelle le vent passait librement; elle jetait quelques broussailles dans la haute cheminée, et y suspendait la lampe de fer à deux becs; la petite mèche jetait une clarté qui n'arrivait pas jusqu'aux solives enfumées du plafond, mais elle suffisait au travail de la femme et aux jeux de l'enfant; l'une filait du coton, l'autre, appuyé sur ses genoux, taillait des morceaux de bois en forme de barque, arrangeait des coquillages, et sa mère lui contait quelque merveilleuse histoire de sorciers et de loups-garous. Souvent, à ces récits, Pierre laissait tomber sa petite barque ébauchée, ses chapelets de moules blancs et d'étoiles de mer; son regard intelligent et profond restait fixé sur sa mère dans une complète et muette attention. Combien de fois alors elle interrompit ses récits en disant à Pierre, émerveillé : « Le coq chante, il est minuit, viens te coucher, mon petit.

— Oh! mère, j'ai froid! restons encore un peu près du feu.

— Il est éteint; viens, et je te coucherai près de moi, et tu dormiras bien. »

Tous deux allaient se glisser doucement près du

pêcheur endormi, et la pauvre mère mettait ses vêtements sur les pieds du petit Pierre pour qu'il eût bien chaud.

L'été, la vie devenait meilleure; la pêche rendait davantage, on avait quelques figues, un peu de raisin à ajouter au repas de la famille; ces fruits venaient parmi les rochers, là où nulle plante, aucun arbre ne saurait croître. Il suffit d'une poignée de terre à la vigne, et le figuier prend racine entre les pierres; leurs rameaux unis donnaient un peu d'ombre à la cabane du pêcheur.

Alors on vivait heureux et sans soucis dans cette humble demeure. Le pauvre a sa part aussi des joies de ce monde : quand la belle saison lui sourit, quand le froid et la faim ne tourmentent pas ses heures de repos. Pendant les soirées d'été, le pêcheur et ses sept enfants veillaient, au seuil de la cabane, sur une petite terrasse autour de laquelle séchaient les filets. C'était un moment de paresseuse satisfaction après une journée laborieuse, une journée passée en mer sous les rayons ardents d'un soleil de juillet. Alors la mère, aidée de Pierre, arrangeait une table étroite et deux longs bancs de bois, le père seul avait une chaise; puis elle apportait le souper. C'était le plus souvent un plat de poisson prélevé sur la pêche de la journée, et on n'avait gardé ni le plus beau ni le meilleur. On s'attablait, et chacun prenait son écuelle; la mère servait d'abord son mari, puis les enfants selon le rang d'âge, puis elle la dernière. Personne ne mangeait pendant la distribution, car les parts étaient si petites, que le premier aurait fini tandis que les autres commençaient. Quand la mère s'était enfin servie, le pêcheur donnait un petit coup

sur la table avec le manche de son couteau, en disant : Va!..... et l'on soupait. Jamais fronts si riants et si sereins n'entourèrent un festin de roi; on se réjouissait du beau temps, de la pêche si abondante depuis quelques jours; on regardait la mer tranquille et belle, en disant : « Il fera bon là-bas cette nuit : ah! si l'été pouvait durer toujours, ce serait un trop bon métier que celui de pêcheur!..... »

Souvent, vers minuit, le père et les aînés retournaient à la barque avec les filets. Pierre restait encore seul avec sa mère, et ne quittait plus ses genoux.

« Mère, disait-il, racontez-moi une histoire, l'histoire des trois Bohémiens, ou bien celle du roi qui épousa une fileuse.....

— Demain, mon petit; il faut dormir à présent, il est trop tard : vois-tu? bientôt le jour va poindre.

— Oh! non, mère, non..... Ce n'est pas le jour qui paraît là-bas, c'est la lune qui se lève..... Veillons encore. »

Et l'enfant renversait sa tête blonde sur l'épaule de sa mère; son regard intelligent et doux la caressait tandis qu'elle le contemplait, idolâtre et fière de l'avoir fait si beau. Cette adoration n'exagérait rien : le petit Pierre avait une de ces têtes d'ange autour desquelles semble briller une auréole.

MADEMOISELLE CLÉMENCE ROBERT

Robert (Clémence-Antoinette-Henriette), fille d'un avocat distingué de Mâcon, est née dans cette ville. Ses dispositions à la poésie se manifestèrent dès son enfance (c'est un fait à peu près commun à tous les vrais poëtes), et elle avait à peine quatorze ans, lorsque l'académie de Mâcon couronna une de ses pièces de vers. En 1827, ayant perdu son père, elle vint habiter Paris avec sa mère. Bientôt divers recueils périodiques accueillirent avec empressement des morceaux de poésie et des articles de prose tombés de sa plume élégante et facile; elle a réuni, dans un élégant volume, sous le titre de *Paris-Silhouettes,* en y ajoutant de nouvelles, les diverses pièces de vers que plusieurs recueils avaient déjà fait connaître, et que tous ceux qui les ont déjà lues aimeront à retrouver ainsi rassemblées en un gracieux faisceau.

L'ORATOIRE.

Dans le simple oratoire, aux pieds de la madone,
Sont les livres pieux, l'image de la croix,
L'eau lustrale, le bois bénit qui la couronne,
Le rosaire usé sous les doigts.

Puis la rose des champs, la guirlande modeste,
Sur l'autel de Marie apportée en bouton,
Et dont le parfum seul, comme un souffle céleste,
Fait fuir à jamais le démon.

Quand l'heure du matin sur votre front résonne,
Quand les voiles du soir sur vous sont dépliés,
Dans le simple oratoire, aux pieds de la madone,
Priez, jeune fille, priez.

La jeunesse est le temps de la douce prière :
C'est le printemps qui met des roses sur l'autel ;
C'est dans ses jours sereins que l'hymne de la terre
S'élève au sein de l'Éternel.

C'est la rose qui prie en tournant sa corolle
Vers le soleil, son dieu, qui chasse un brouillard brun,
Et redit devant lui la suave parole
Que nous appelons son parfum.

C'est l'oiseau qui, charmé de sa douce colline,
A l'angelus de l'aube, à celui du couchant,
Joyeux par le beau temps ou la pluie argentine,
A fait de la prière un chant.

Prie, ô vierge ! tandis que tes vœux sans mélange
Peuvent monter au ciel avec tant de douceur !
Hâte-toi de prier, vierge, tandis qu'aux anges
Tu peux encor parler en sœur.

. . . .

A présent, des faveurs que la terre présente,
Tu peux à l'Éternel demander l'heureux don,
Car tu n'as pas encor, jeune fille innocente,
A lui demander de pardon.

Hélas ! tu viens prier avec ta foi profonde
De te frayer la vie et de te l'embellir ;
Peut-être un peu plus tard, pour toute grâce au monde,
Tu prieras Dieu de la cueillir.

LA PRINCESSE DE SALM-DYCK

Salm-Dyck (Constance de Theis, princesse de), membre de plusieurs académies, naquit à Nantes en 1767, et dès son enfance se livra à la culture des lettres et des arts, pour lesquels elle montrait les plus heureuses dispositions. A peine âgée de quinze ans, elle parlait plusieurs langues; bientôt les recueils poétiques publièrent des morceaux dus à sa plume précoce, et entre autres pièces recueillies par l'*Almanach des Grâces* de 1785 à 1789, parut le *Bouton de Rose*, chanson célèbre dont Pradher fit la musique, et qui fut populaire jusqu'à devenir *Pont-Neuf*. Mademoiselle de Theis épousa, en 1789, M. Pipelet de Leuri, fils d'un secrétaire du roi. Elle donna au théâtre Louvois *Sapho*, tragédie lyrique, dont *Martini* fit la musique, et qui eut plus de cent représentations. Cependant elle publiait dans les recueils du temps une foule de *Pièces fugitives*, parmi lesquelles des *Épîtres*, remarquables par leur but moral et par les formes brillantes et variées dont elle a su revêtir sa pensée. Madame Pipelet, devenue veuve, et remariée en 1802 au prince de Salm-Dyck, ne changea rien à ses habitudes littéraires; elle continua d'écrire, et de nouveaux vers sortis de sa plume vinrent de temps en temps charmer le public. Parvenue à une brillante vieillesse, la princesse de Salm a voulu retracer sa vie entière dans un poëme intitulé : *Mes soixante ans*, qu'elle a écrit d'une main ferme autant qu'habile. On a dit de ce poëme qu'il retraçait les souvenirs d'une belle âme et les impressions d'un grand talent. Une nouvelle édition de ses poésies en deux volumes, et de ses ouvrages en prose, aussi en deux volumes, a été publiée en 1837.

LES PRESSENTIMENTS.

On n'a jamais réellement pensé à définir les pressentiments. Les esprits forts y attachent peu d'importance, et ils ont raison s'ils ne leur semblent qu'une sorte de

prescience; mais en y réfléchissant on voit qu'ils sont, au contraire, la suite d'une sensation toute positive, et que, considérés sous ce point de vue, ils méritent l'attention la plus sérieuse.

Lorsqu'un sentiment que nous ne pouvons nous expliquer nous fait craindre quelque malheur pour nous ou pour les personnes qui nous sont chères, et lorsque, en effet, cette crainte n'est point sans fondement, une suite de petits incidents qui ne sont rien pour les indifférents, mais qui se rattachent à ce qui préoccupe nos esprits, nous cause, par cette raison, des émotions vagues et de pur instinct, qui n'ont pas assez de poids pour que nous les raisonnions, mais qui sont trop réelles pour ne pas nous faire une impression quelconque. Si ces émotions n'ont aucune suite, elles s'évanouissent et ne nous semblent plus qu'un rêve de notre imagination; mais si elles se renouvellent, elles finissent par établir en nous un sentiment de prévoyance qui tient nos facultés éveillées sur ce que l'instinct nous fait craindre, qui s'augmente avec le danger, et qui nous en avertit mieux que notre raison même, dont les jugements ne peuvent reposer que sur des données claires et certaines.

C'est évidemment de cette disposition de nos esprits, de l'enchaînement et de l'ébranlement de tous ces fils, que naissent ce que nous appelons des *pressentiments;* et c'est lorsque des circonstances nouvelles nous donnent des lumières plus positives, et quand ce que nous avons prévu arrive, que nous disons : « J'en avais le pressentiment. »

La sensation à laquelle on donne ce nom n'est donc pas une chose illusoire ni ridicule; elle est le résultat d'une observation involontaire qui se représente à l'in-

stant à notre souvenir quand les événements la confirment : et la preuve en est que si les personnes qui ont eu des pressentiments veulent s'en rendre bien compte, elles verront toujours qu'ils ont tenu à des causes réelles, qu'ils se rattachent à des événements qui ont eu lieu en effet, et qu'ils auraient pu les annoncer (et peut-être les prévenir), s'ils avaient eu assez de force pour frapper vraiment l'imagination. Une foule de malheurs, de circonstances extraordinaires, prouvent sans cesse cette vérité, dont l'histoire même offre plus d'un exemple; et on doit en conclure, comme je crois l'avoir démontré, que, loin qu'il faille se jouer des pressentiments, il faut, au contraire, se hâter de les approfondir; qu'ils reposent toujours sur une cause quelconque, et qu'ils ont leur source dans un instinct de prévoyance d'autant plus sûr, qu'il agit en nous lorsque notre esprit n'est pas encore assez troublé par la crainte ou par la passion pour nous ôter la rectitude de notre jugement.

A UN HONNÊTE HOMME

QUI VEUT DEVENIR INTRIGANT.

. . . .

Tu veux être intrigant, c'est sans doute un moyen
De parvenir à tout en ne méritant rien.
Mais comment, plein d'honneur, à ce métier infâme
Espères-tu ployer tes esprits et ton âme ?
Crois-tu donc qu'il suffit d'assiéger des palais,
D'endurer des affronts, de payer des valets,
D'attendre sur un banc le jour qui va paraître,
De salon en salon d'arriver jusqu'au maître ?
Ne sens-tu pas qu'il est dans l'art de dénoncer,
D'aduler, de trahir, de perdre, de blesser,

Une perfection que tu ne peux atteindre,
Un avilissement que tu ne sauras feindre,
Un talent tout à part, et qui semble ici-bas
Le partage honteux de ceux qui n'en ont pas?
Tu veux être intrigant, misérable honnête homme!
Toi que pour tes vertus partout chacun renomme;
Toi qui, dix ans sans maître, en un poste fameux,
N'as pas même grossi le bien de tes aïeux!
Tu veux être intrigant! Sais-tu ce qu'est l'intrigue?
Sais-tu comme on parvient par la fraude ou la brigue?
Sais-tu combien de temps celui qui t'a frappé
A pour y réussir dans la fange rampé?
Sais-tu si, dévorant et l'insulte et l'outrage,
Il n'était pas atteint d'une secrète rage?
Et s'il jouit du prix auquel il a vendu
Son repos, son estime et son honneur perdu[1]?
Tu veux être intrigant! Est-il donc si facile
A l'aigle de ramper comme un lâche reptile?
Dis seulement, dis-moi, comment t'y prendras-tu
Pour dépouiller ton cœur de sa mâle vertu,
Pour voiler ton regard qui fait trembler le vice,
Pour étouffer ta voix tonnant sur l'injustice,
Pour cacher ta rougeur et ton noble embarras
Aux rivaux effrontés près de qui tu seras?
Tu veux être intrigant!... Eh bien! je le suppose;
Viens, la carrière est là, jamais on n'y repose;
Avançons... tu frémis : garde de laisser voir
Que rien peut t'effrayer, t'attendrir, t'émouvoir!
Le front d'un intrigant doit rester impassible.
. . . .

1 Il nous semble que la rigide grammaire exigerait ici le mot *perdu* au pluriel.

GEORGE SAND

Dudevant (Marie-Aurore Dupin, baronne), arrière-petite-fille du maréchal de Saxe, connue sous le pseudonyme de George Sand, une des réputations littéraires les plus malheureusement célèbres de cette époque, est née en Berri, dans les premières années du siècle. D'abord élevée par sa grand'mère à la façon de l'*Émile* de Rousseau, elle fut ensuite placée dans un couvent à Paris, où la rudesse et le sans-façon de ses manières la firent surnommer par ses jeunes compagnes *le garçon*. Cependant mademoiselle Dupin montra bientôt une telle ferveur de dévotion, que la supérieure se crut obligée de modérer son zèle. Quelques années après, la jeune Aurore épousa le baron Dudevant, et elle habitait le château de Nohant avec son mari, en possession d'une belle fortune et d'une honorable position, lorsqu'un jour, c'était au moment de la révolution de 1830, madame Dudevant quitta brusquement époux, fortune et position, et vint à Paris, sans ressources et sans amis, y commencer cette étrange vie qui devait lui faire plus tard, sous le pseudonyme de *George Sand*, une grande mais bien funeste renommée. Le besoin la fit écrivain, et l'apparition de ses premiers ouvrages produisit une grande sensation; mais en admirant un mérite littéraire hors de ligne, il n'y eut qu'une voix dans le public sensé, dans le public religieux ou seulement moral, pour flétrir les principes subversifs et les tendances perverses des livres du nouvel auteur. Un autre roman parut, et cette fois dépassant tellement en immoralité, en préceptes destructifs de tout ce qui constitue la famille et la société, ce que *George Sand* avait déjà publié, qu'un critique, son admirateur cependant, n'a pu s'empêcher de signaler cet ouvrage comme une tache dans la vie de l'auteur. Du reste, tous ses autres écrits proviennent d'inspirations plus ou moins mauvaises, et il n'est pas un seul de ses livres dont la lecture ne soit dangereuse. Un instant on put croire que *George Sand* s'arrêtait sur sa pente fatale; quelques lettres signées de ce nom et publiées dans un journal, montrèrent même une sorte de retour à des sentiments religieux. Ce ne fut qu'un éclair; les ouvrages qu'elle a fait paraître depuis ressemblent aux premiers pour les principes, mais avec moins de

perfection dans la forme; car ce talent qui, suivant les paroles du critique cité, cause pour le moins autant d'admiration que de peur, nous semble déjà descendre du point élevé où il était parvenu. Quoi qu'il en soit, *George Sand* est certainement l'écrivain qui, depuis dix ans, a perverti le plus d'esprits et gâté le plus de cœurs, et nous pouvons l'appeler, avec un de ses plus chauds panégyristes, *le plus puissant des destructeurs.*

LA ROCHE-MAUPRAT.

Sur les confins de la Marche et du Berri, dans le pays qu'on appelle la Varenne, et qui n'est qu'une vaste lande coupée de bois de chênes et de châtaigniers, on trouve, au plus fourré et au plus désert de la contrée, un petit château en ruines, tapi dans un ravin, et dont on ne découvre les tourelles ébréchées qu'à environ cent pas de la herse principale. Les arbres séculaires qui l'entourent et les roches éparses qui le dominent, l'ensevelissent dans une perpétuelle obscurité, et c'est tout au plus si, en plein midi, on peut franchir le sentier abandonné qui y mène, sans se heurter contre les troncs noueux et les décombres qui l'obstruent à chaque pas. Ce sombre ravin et ce triste castel, c'est la *Roche-Mauprat*.

Il n'y a pas longtemps que le dernier des Mauprat, à qui cette propriété tomba en héritage, en fit enlever la toiture et vendre tous les bois de charpente; puis, comme s'il eût voulu donner un soufflet à la mémoire de ses ancêtres, il fit jeter à terre le portail, éventrer la tour du nord, fendre de haut en bas le mur d'enceinte, et partit avec ses ouvriers, secouant la poussière de ses pieds et abandonnant son domaine aux renards, aux orfraies et aux vipères. Depuis ce temps, quand les bûcherons et les charbonniers qui habitent les huttes éparses aux envi-

rons, passent dans la journée sur le front du ravin de la Roche-Mauprat, ils sifflent d'un air arrogant, ou envoient à ces ruines quelque énergique malédiction; mais quand le jour baisse, et que l'engoulevent commence à glapir du haut des meurtrières, bûcherons et charbonniers pressent le pas, en faisant de temps en temps un signe de croix pour conjurer les mauvais esprits qui règnent sur ces ruines.

J'avoue que moi-même je n'ai jamais côtoyé ce ravin la nuit sans éprouver un certain malaise, et je n'oserais pas affirmer par serment que, dans de certaines nuits orageuses, je n'aie pas fait sentir l'éperon à mon cheval pour en finir plus vite avec l'impression désagréable que me causait ce voisinage.

C'est que, dans mon enfance, j'ai placé le nom de Mauprat entre ceux de Cartouche et de la Barbe-Bleue, et qu'il m'est souvent arrivé alors de confondre dans des rêves effrayants les légendes surannées de l'Ogre et du Croque-Mitaine avec les faits tout récents qui ont donné une sinistre illustration, dans notre province, à cette famille des Mauprat.

Souvent, à la chasse, lorsque mes camarades et moi nous quittions l'affût pour aller nous réchauffer aux tas de charbons allumés que les ouvriers surveillent toute la nuit, j'ai entendu ce nom fatal expirer sur leurs lèvres à notre approche. Mais lorsqu'ils nous avaient reconnus, et qu'ils étaient bien persuadés que le spectre d'aucun de ces brigands n'était caché parmi nous, ils nous racontaient, à demi-voix, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, et que je me garderai bien de vous communiquer, désolé que je suis d'en avoir noirci et endolori ma mémoire.

MADAME ANAÏS SÉGALAS

SÉGALAS (Anaïs Ménard, dame), une de nos plus jeunes femmes poëtes, et néanmoins placée au premier rang, est née à Paris. A sept ans elle faisait déjà des vers, et elle s'avisa de composer pour la fête de son père un compliment mieux senti que celui de son professeur, qu'elle avait dédaigné. Mariée à quinze ans à M. Ségalas, avocat distingué et frère d'un des plus habiles praticiens de la faculté de médecine, elle put se livrer à son goût favori pour les lettres. Ce fut en 1829 que parurent, dans un recueil mensuel, les premiers vers que la jeune Anaïs ait mis au jour; ils étaient faibles, mais on y entrevoyait le germe d'un talent qui ne tarda pas à se développer. En 1830, elle publia un petit volume intitulé: *les Algériennes*, pâle reflet, il faut bien le dire, des *Méditations* et des *Orientales*, mais néanmoins poésie souvent pleine de grandes et imposantes images. Divers recueils se sont successivement enrichis des *Poésies* de madame Ségalas; elle en a réuni une partie dans un volume, qu'elle a trop modestement voulu appeler *les Oiseaux de passage* · titre mensonger, car ces brillants *Oiseaux* resteront; ils ont acquis droit de cité, et les beaux vers de ce volume sont fixés dans toutes les mémoires. Depuis *les Oiseaux de passage*, madame Ségalas a encore écrit de nombreuses et charmantes pages.

LE VOYAGEUR.

Je veux partir, je veux partir,
Et laisser ma ville en arrière,
Ses toits, son clocher, sa barrière:
C'est ma prison, j'en veux sortir.
Un cheval à la jambe fine,
Qui saute fossés et ravin!
Ou bien encore une berline
Qui roule sur le grand chemin!

Un vaisseau qui glisse sur l'onde!
Un vaisseau! qu'il souffle un bon vent,
Et je passe ce pont mouvant
Qui va du vieux au nouveau monde.

J'irai voir l'Occident, l'Orient, jardin vert,
Où tout est feux au ciel, dans les yeux, dans les âmes;
Voir les déserts, les mers et leurs mousseuses lames;
Les volcans, bouches de l'enfer;
Les montagnes : j'irai sur leur tête glacée;
L'aigle verra mes pas sur les plus hauts sommets;
Je veux poser mes pieds où vous n'avez jamais,
Vous tous, posé que la pensée!

Antilles, je veux voir vos îles de senteurs;
Belle Espagne, cueillir tes grenades vermeilles;
Et tes dattes, Égypte; à toutes les corbeilles
Prendre des fruits, sentir des fleurs;
M'asseoir sous l'aloès où l'Indien s'arrête,
Et sous les hauts palmiers, parasols des déserts,
Voir chaque aigrette, voir les panaches divers
Dont le globe pare sa tête.

Sous vos cieux nuageux, où c'est toujours le soir,
Sous vos cieux de saphir, magnifique coupole,
Sous vos cieux de vermeil, où le colibri vole,
Peuples divers, j'irai vous voir;
Voir l'espèce géante, et noire, et blanche, et naine,
Et le moule que Dieu fit pour chaque pays;
Voir comment il tailla tous vos corps infinis,
Le grand sculpteur en chair humaine!

J'irai te trouver, nègre, ô frère des démons,
Nègre aux deux yeux ardents sur une face noire;
Albinos, mort vivant, aussi blanc que l'ivoire;
Et toi, Maure cuivré; partons!

Je veux partout voir l'homme aimer, souffrir et vivre;
Savoir si l'âme change, ou lance un même éclair,
Quand on la voit briller sous les masques de fer,
Sous ceux d'albâtre et ceux de cuivre.

Oh ! voyager ! semer ses jours dans maints climats,
Semer sur maints chevets ses rêves, et sans cesse
Voir et passer ! mon cœur en bondit ! quelle ivresse !
Juif errant, je ne te plains pas !
Toi, maudit, parcourir le globe vert et riche !...
Oh ! pour le châtier, votre Juif passager,
Seigneur, en saint de pierre il fallait le changer
Et puis le sceller dans sa niche !

Mais c'est trop m'engourdir à rester sous mon toit !
Marchez, mes pieds, marchez, touchez chaque rivage;
Vous, mes yeux, regardez, pendant mon long voyage,
Tout ce que l'œil du soleil voit !
Terre, allons, montre-leur chaque pan de ta robe;
Respirez, mes poumons, les airs de tous les cieux;
Toi, ma vaste pensée, à mon retour, je veux
Que tu rapportes tout le globe !

LEÇON SUR LA BIBLE.

Apporte-moi la Bible et viens voir les images :
Ici Dieu fait les mers, les astres, les nuages,
Car il peut tout, il est le puissant des puissants.
En soufflant sur ses murs, il détruit Babylone;
Il renverse les rois assis sur leur grand trône,
Et punit les enfants quand ils font les méchants.

Là, c'est Babel l'immense, et l'impie, et la vaine;
Notre-Dame à côté n'eût semblé qu'une naine;

Là, Samson, aussi fort qu'un troupeau d'éléphants ;
Là, Moïse au berceau qu'on fait jeter dans l'onde,
Parce que Pharaon, l'un des grands rois du monde,
N'aimait pas les petits enfants.

Là, Jésus tout meurtri sort de sa tombe noire :
Longtemps son sang coula ; dans son beau ciel de gloire
Les anges pleuraient, puis descendaient ramasser,
Chez les apôtres saints, dans les vieilles chaumières,
De tous ses bons amis les pauvres, des prières,
De l'amour, pour en faire un baume et le panser.

C'est le Dieu des enfants ; il leur dit quand ils meurent :
« A vous, mes lis, mon ciel où les anges demeurent,
Car vous êtes tous blancs et tous vêtus de lin ;
Car vous avez quitté mes cieux d'or et de flammes
Depuis si peu de temps, que vos petites âmes
N'ont pas oublié le chemin. »

Au bel arbre de vie il leur promet sans cesse
D'aller cueillir des fruits ; tout le jour il les laisse
Jouer à ses côtés ; et puis, quand il fait noir,
Comme il sait qu'ils ont peur sitôt que vient la brune,
Il va vite allumer sa large et grande lune,
Pour qu'ils ne restent pas sans lumière le soir.

Mais il est temps d'aller dormir, car la nuit tombe :
Va prier, mon agneau sans tache, ma colombe ;
Le bon Dieu, s'il manquait une prière au ciel,
Serait sombre et chagrin comme toi quand ta mère
Oublie un jour d'emplir autant que d'ordinaire
Ta tasse de lait et de miel.

Allons, vite à genoux, il faut prier, c'est l'heure ;
Dieu te donne ton pain, ton soleil, ta demeure,

Sans rien te demander que de l'aimer un peu :
Joins tes petites mains, et dis-lui : « Merci, Père ! »
Et les saints s'écrieront (les grands saints qu'on révère) :
« Béni soit cet enfant qui vient de prier Dieu ! »

A UNE TÊTE DE MORT [1].

Squelette, qu'as-tu fait de l'âme ?
Foyer, qu'as-tu fait de ta flamme ?
Cage muette, qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait ?
Volcan, qu'as-tu fait de ta lave ?
Qu'as-tu fait de ton maître, esclave ?

Comme une souveraine avec toute sa cour,
Une âme t'habitait ; son cortége d'amour
D'espoir chantait, pleurait, et peuplait son domaine.
Tu n'es plus qu'un désert : le lézard sous ton front
S'établit ; l'âme a fui : le frêle moucheron
S'introduit librement dans son château de reine.

Étais-tu femme et belle avec de longs cils noirs,
Des fleurs dans les cheveux, souriant aux miroirs ;
Grand seigneur, dépassant les têtes de la foule ;
Jeune homme, et délirant pour des yeux bruns ou bleus ?
On ne sait : tous les morts se ressemblent entre eux ;
La vie a cent aspects, le néant n'a qu'un moule.
Débris dans les débris, crâne blanc et hideux,
Édifice montrant ta charpente à nos yeux,
Miroir brisé de l'âme où rien ne se reflète ;
Le passant qui te voit sans lèvres, sans regard,
Sans chair, demande : Où donc est l'homme ? Un peu plus tard
Il va se demander : Où donc est le squelette ?

1 Trouvée dans les ruines de l'ancien château royal du Vivier.

C'est pitié ! Reste là, regarde les passants;
Oh ! reste, dis néant aux heureux, aux puissants.
Celui qui t'exposa dans son joyeux domaine
A pensé que tes os parleraient haut et fort;
Il vient d'écrire avec une tête de mort
Son traité sur l'orgueil et la misère humaine.

Ton âme a fui là-haut, vers la cité des cieux,
Aux mille portes d'or, aux escaliers de feux;
Elle est là, contemplant dans une sainte extase
Le soleil dans sa force et Dieu dans sa splendeur.
Toi, tu n'es que ruine et cendre : le Seigneur,
Quand il a pris l'encens, laisse tomber le vase.

MADAME AMABLE TASTU

Tastu (Sabine-Casimire-Amable Voïart, dame) est née à Metz. Dieu, en la créant, l'avait faite poëte; elle suivit sa vocation. A douze ans, elle composa des vers sur des fleurs; elle n'avait que seize ans quand une de ses plus gracieuses idylles, *le Narcisse,* parut dans *le Mercure,* et fut l'occasion de son mariage avec M. Tastu, alors un des premiers typographes de Paris, dont la jeune Voïart devait illustrer le nom. Elle remporta plusieurs prix aux jeux Floraux, et, après avoir publié un charmant ouvrage, *la Chevalerie française,* elle réunit en un volume, qui eut cinq éditions, toutes ses gracieuses poésies. Trois ans après parurent les *Chroniques de France,* ouvrage de haute portée, dont l'idée première est neuve, et où se trouvent des vers qui ressortent pour ainsi dire en relief. Après les *Chroniques,* ses morceaux de poésie s'éparpillèrent dans les recueils et dans les Revues; puis il lui prit envie de faire de la prose, et sa prose fut la digne sœur de ses vers. Enfin, après plusieurs années, madame Tastu a publié les *Poésies nouvelles.* (1 vol.) Un cours d'enseignement pour les enfants, sous le titre de *Simples Leçons d'une mère à ses enfants,* et une élégante traduction de *Robinson,* closent en quelque sorte la liste de ses œuvres, auxquelles il faut ajouter un *Éloge de madame de Sévigné* (voir ce nom p. 72), couronné par l'Académie française au concours de 1840. « Le talent de madame Tastu, a dit M. de Feletz, l'habile critique, se plie à toutes les variétés du langage poétique; aimable et gracieuse dans les sujets tendres et mélancoliques, elle ne manque point de force et d'énergie dans les sujets graves et élevés; mais surtout elle est toujours poëte, et c'est ce qui la distingue de tant d'hommes et de femmes qui font des vers. »

MADAME DE SÉVIGNÉ [1].

..... Initiée aux richesses de quatre langues, historiens, poëtes, moralistes, tout lui était bon : Tacite et

[1] Fragment de l'Éloge couronné par l'Académie française en 1840.

saint Augustin, le Tasse et Plutarque, Anne Comnène et l'Arioste, Josèphe et Mézeray, Origène et l'Histoire des variations. Les in-folio même ne lui faisaient pas peur; nos vieux chroniqueurs lui étaient familiers, Rabelais *la faisoit mourir de rire;* elle relisait avec délices Montaigne, son ancien ami, qu'elle trouve de si bonne compagnie; elle goûtait surtout les écrits de Port-Royal, non-seulement les *Provinciales,* mais « cette belle morale de M. Nicole, » et même la *Fréquente Communion* de M. Arnauld.

En même temps elle savait, pour ainsi dire, par cœur, Corneille, Molière et la Fontaine; elle assistait aux sermons de Mascaron et de Bourdaloue, aux oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, et puisait dans ces hauts enseignements le goût de l'éloquence et l'habitude de la réflexion que donnent les pensées religieuses. Ne sont-ce pas là de véritables et excellentes études?

Un fonds si riche ne pouvait demeurer inerte; madame de Sévigné avait un de ces esprits puissants dans leur soudaineté, où la pensée se produit, pour ainsi dire, par éclairs. Elle était douée de cette vivacité d'impressions, de cette impatience de les manifester, qui a enfanté la littérature périodique; mais de son temps le journal tel que nous le comprenons n'était pas connu : elle a fait des lettres.

Les lettres alors étaient une œuvre littéraire; Balzac, Voiture, Gui-Patin, Saint-Evremont, leur ont dû une célébrité. A défaut de nos Revues, de nos feuilles quotidiennes, des correspondances régulières étaient établies avec la province, et de la province à Paris, pour se transmettre mutuellement les nouvelles. Ces lettres, dont il existe encore des recueils dans nos bibliothèques, pas-

saient de mains en mains; on en faisait des copies: ce n'était pas le mystère de la publicité, mais ce n'était plus le mystère des entretiens intimes. Beaucoup de femmes avaient en ce genre une réputation, et celle de madame de Sévigné était faite, sous ce rapport, bien avant les lettres à sa fille. Madame de Thiange envoyait demander à madame de Coulange la lettre de la *prairie* et celle du *cheval*. Celle-ci écrivait à madame de Sévigné: « Vos « lettres font tout le bruit qu'elles méritent: il est cer- « tain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos « lettres. » Bussy dit à sa fille à propos de ces mêmes lettres: « Rien n'est plus beau; l'agréable, le badin et « le sérieux y sont admirables; on dirait qu'elle (madame « de Sévigné) est née pour chacun de ces caractères: elle « est naturelle, elle a une noblesse, et quelquefois une « négligence hardie, préférable à la justesse des acadé- « miciens » (je ne l'aurais point osé dire). Enfin Corbinelli veut lui faire goûter Cicéron, « qui excellait comme « elle dans le genre épistolaire. » Elle-même n'ignorait pas ce qu'elle valait à cet égard, et disait à madame de Grignan, pour louer le style de quelqu'un: « Elle écrit « comme nous. »

Madame de Sévigné n'avait pas sans doute l'ambition d'occuper la postérité; elle exprime même assez gaiement quelque part, à propos des louanges que lui donne sa fille, la peur de se voir un jour imprimée; mais on sent en elle ce besoin et cette conscience de bien faire qui préside à toute œuvre d'art; seulement, comme sa fille est ce qu'elle aime le plus, le plaisir de sa fille ce qu'elle désire le plus, l'estime de sa fille ce qui la flatte le plus au monde, elle lui conserve avec joie tout ce qu'elle a de meilleur, « la fleur de son esprit, le dessus de tous ses

paniers : » sentiment compris de toutes les femmes, et qui peut-être en a perdu plus d'une en lui faisant préférer à l'approbation du monde celle de l'objet de ses affections.

C'est donc en quelque sorte comme le journal de son époque qu'il faut considérer les lettres de madame de Sévigné. Elles ont ce vivant intérêt qui tient à l'impression des choses présentes, cet *au jour le jour,* qui ne se trouve déjà plus dans les mémoires, où les faits ont subi l'influence du temps et d'une pensée humaine qui leur imprime une factice unité. Elles offrent enfin cette abondance et cette diversité de matière qui, selon l'espace ou le caprice, reproduit en peu de mots un événement important, ou fait quelque chose d'une bagatelle ; mais son journal, à elle, n'est point une froide et sèche gazette : « c'est *la feuille qui chante,* » c'est le miroir brillant et fidèle où se reflète, en quelque sorte, tout un siècle, au point de vue d'une grande dame, instruite, spirituelle et sensée. La cour et le monde, Paris et la province, les hommes et les choses, tout y est peint d'un trait net et d'une vive couleur.

A LA LUNE.

« Lune, ma blanche sœur, sur ton lit de nuage,
On dirait, à te voir, le pâle et doux visage
D'une jeune accouchée au regard abattu :
Comme elle aussi, paisible et belle sous tes voiles,
Seule, entre tes rideaux d'azur brodés d'étoiles,
O lune ! que fais-tu ?

— Je ne suis point au ciel oisive et solitaire ;
Je marche de concert avec ma sœur la terre ;

Dans le céleste chœur nous nous donnons la main,
Attachée à son sort par les lois éternelles,
J'égaie, en la suivant, de clartés fraternelles,
Son nocturne chemin.

Je murmure à la mer une langue cachée,
Et, pour m'écouter mieux, la mer s'est approchée;
Puis, bientôt, flot à flot, se retire en tremblant:
De sa sultane ainsi l'esclave orientale
Vient chercher à genoux la volonté fatale,
Puis recule à pas lent.

— Lune, ma blanche sœur, tout dort dans les campagnes,
Tout dort dans les forêts, aux champs, sur les montagnes:
Vois-tu pas le sommeil envahir nos cités,
Comme ces vieux palais vides des bruits du monde,
Et dormir sur le lac, ou dans la mer profonde,
Tes suaves clartés?

— Rien ne dort! sur les flots, où ma face se mire,
Je vois filer au vent quelque léger navire,
Des mondes opposés messager diligent;
Sa voile s'arrondit, son mât coquet se penche,
Et je confonds moi-même, à son écume blanche,
Mon sillage d'argent.

Rien ne dort! aux cités tout s'agite et travaille;
Le vieux palais fait place à la blanche muraille;
Partout l'homme prolonge ou devance le jour:
L'un crée avec effort ce que l'autre gaspille,
Et, pour glaner cet or, que le riche éparpille,
Le pauvre attend son tour.

Je vois les yeux ardents du jeune homme qui veille,
De son destin futur bâtissant la merveille

Le mont qu'il veut atteindre à lui ne peut venir,
Il y marche! chaque heure est un pas qui l'y porte;
Il sait que le temps sème, et livre à l'âme forte
La moisson à venir.

— Lune, ma blanche sœur, dans ton serein empire,
N'entends-tu pas tout bas la terre qui soupire ?
Et l'élan du génie, et l'hymne de la foi,
Et les molles vapeurs, et la brise embaumée,
Comme le souffle égal d'une haleine calmée,
S'élever jusqu'à toi?

— J'entends sortir sans fin de bouches enflammées
Qui fatiguent le ciel de leurs noires fumées
Le souffle haletant du monde pèlerin;
J'entends grincer le fer, j'entends bouillonner l'onde,
J'entends l'air qui gémit, et la vapeur qui gronde
Dans sa prison d'airain.

J'entends, pour tous soupirs, les soupirs du génie,
Quand il doute de lui dans ses nuits d'insomnie,
Et ces soupirs sans nom, inavoués, amers,
Mal d'esprits incomplets et d'impuissantes âmes,
Hommes aux vents flottants, aux faibles cœurs de femmes,
Las en vain de leurs fers!...

— Lune, ma blanche sœur, il est beau de t'entendre!
Pourtant qui veut savoir, à pleurer doit s'attendre.
J'ai peur à regarder les choses que tu vois!
Ainsi, quand le réel avec le jour se lève,
L'âme souffre au réveil à s'arracher d'un rêve
Doux et triste à la fois!

LES FEUILLES DE SAULE [1].

L'air était pur; un dernier jour d'automne
En nous quittant arrachait la couronne
Au front des bois;
Et je voyais, d'une marche suivie
Fuir le soleil, la saison et ma vie,
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais;
Sur l'onde froide, ou l'herbe encor fleurie,
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie;
Et je rêvais...

Au saule antique incliné sur ma tête,
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau;
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile!
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir :
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir?

1 « Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. » CHATEAUBRIAND.

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène,
Voguer en paix;
Soudain le flot la rejette au rivage;
Ce léger choc décida son naufrage...
Je l'attendais...

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osais prévoir;
Mais vainement j'espérais un miracle,
Un vent rapide emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du zéphire
S'est envolé.
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher?... Non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
Ne put bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi;
Un cœur malade est crédule aux présages,
Ils amassaient de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre:
Je m'éloignai pensive et solitaire,
Non sans effort:
Et dans la nuit mes songes fantastiques
Autour du saule aux feuilles prophétiques
Erraient encor!

MADEMOISELLE ULLIAC-TREMADEURE

Tremadeure (Ulliac Sophie), fille du colonel du génie Ulliac, est née à Lorient. Dès l'âge de vingt-deux ans, elle débuta dans la littérature par des traductions de l'allemand qui furent remarquées pour la fidélité et l'élégance. Elle donna ensuite quelques romans, qui se firent jour dans la foule. D'abord elle écrivit sous le pseudonyme de *Drudezene;* mais elle a toujours signé de son nom, depuis que tous ses travaux se sont dirigés vers le noble but de l'instruction et de l'éducation. Un critique a dit des livres de mademoiselle Tremadeure « qu'ils ont comme un parfum de sagesse et de morale. » Cette juste appréciation suffit à leur éloge, que confirment d'ailleurs les récompenses publiques accordées à plusieurs d'entre eux.

Les volumes publiés par mademoiselle Tremadeure sont trop nombreux pour être indiqués dans cette courte notice; nous citerons seulement ceux qui ont valu à l'auteur des couronnes et des médailles. Ainsi, en 1834, *le Petit Bossu,* qui avait obtenu l'année précédente le premier prix à la Société pour l'instruction élémentaire, remporta un des prix Monthyon à l'Académie française, et le comité central de la ville de Paris l'adopta pour les écoles. L'*Histoire de Jean-Marie,* qui avait été couronnée en même temps que *le Petit Bossu,* par la même Société pour l'instruction élémentaire, fut adoptée par l'Université, et cette histoire a été traduite en suédois par ordre du roi Charles-Jean. *La Pierre de Touche,* après avoir obtenu la médaille d'honneur de la Société d'instruction élémentaire, a été adoptée par la ville de Paris pour les écoles d'adultes, et elle vient de l'être aussi par la Société industrielle de Nantes, tandis que le roi de Suède en ordonnait la traduction. *Étienne et Valentin* a obtenu le prix à la Société de patronage pour les jeunes libérés. Les *Entretiens sur l'Histoire naturelle* ont reçu la même distinction ; *Claude Bernard* a été couronné par l'Académie française; et enfin mademoiselle Tramedeure a reçu du roi de Suède la grande médaille d'or, *en récompense de ses travaux utiles, en Suède comme en France.* Heureux les écrivains dont les œuvres sont jugées dignes de semblables encouragements !

DÉCOURAGEMENT.

..... L'âme en paix, parce qu'il était d'accord avec lui-même, Claude partit de Vierzon dans les dispositions à la gaieté où met toujours l'accomplissement de son devoir.

Il marchait à petites journées, se dirigeant sur Orléans; mais dès le troisième jour, il commença à s'apercevoir que plus il s'éloignait de Bourges, moins le nom de son père, sur lequel il avait cru pouvoir compter entièrement, produisait d'effet. On trouvait Claude bien jeune pour remplacer Jacques Bernard, qui avait possédé, en effet, dans son métier des connaissances pratiques qu'à l'âge de Claude on ne pouvait avoir acquises encore : les uns refusaient de lui confier leurs outils, les autres prétendaient le payer en raison de son très-jeune talent, c'est-à-dire le faire travailler à moitié prix. Aussi, en arrivant à la Ferté-Saint-Aubin, Claude se sentait plus d'à moitié découragé, lui qui s'était dit qu'il devait s'attendre à quelques obstacles, et qu'il saurait les surmonter! Mais les imaginations vives passent promptement de l'exaltation au découragement : à la première lueur d'espoir, elles font de la vie un enchantement, une succession non interrompue de réussites; à la première déception l'échafaudage s'écroule; et alors, mettant tout au pire, elles ne voient plus qu'impossibilités et barrières infranchissables.

La gaieté avait disparu; Claude marchait pensif, sans chercher, comme les jours précédents, à lier conversation avec les rouliers, les colporteurs, les paysans, les

ouvriers, les soldats en congé qu'il rencontrait sur la route. Il se tourmentait du présent, il s'effrayait de l'avenir, et surtout il se plaignait lui-même d'être réduit à cette humble carrière qu'il avait jugée d'abord si simple et si facile : car le pauvre garçon s'était autant reposé sur le nom de son père pour réussir partout et pour faire promptement fortune, qu'un fils de famille se repose sur le nom du sien (soit que ce père ait appartenu à l'ancienne noblesse ou à la noblesse de l'Empire) pour recueillir sans peine et sans obstacle le fruit des belles actions et de la gloire acquise par les travaux d'un père plus ou moins célèbre.

Claude poursuivait son voyage, mais en se disant que dans les grandes villes il parviendrait plus difficilement encore que dans les petites villes, les villages, les hameaux, à trouver du travail; et de cette croyance résultait une nonchalance qui lui faisait négliger les moyens d'obtenir ce travail duquel dépendaient l'existence de sa famille et la sienne. Refusait-on de prime abord, il s'éloignait, le cœur blessé, sans insister, sans essayer aucun des moyens de persuasion que Jacques Bernard savait si bien mettre en usage afin de décider une pratique à profiter de l'occasion pour faire faire de suite une besogne peu pressée. Claude ignorait encore que l'ouvrier doit mettre beaucoup de liant et de complaisance dans ses rapports avec ceux qui le font travailler; que ce n'est point là s'humilier, et que répondre par la grossièreté à l'impolitesse, à l'injustice même, c'est se nuire à soi-même, et souvent d'une manière irréparable.

C'est dans ces malheureuses dispositions que le jeune remouleur arriva à Orléans après dix jours de marche. Au moment de son départ, il s'était fait une fête de voir

des grandes villes, d'admirer les monuments dont il avait entendu parler à son père, de visiter lui-même les lieux où s'étaient passés les événements marquants dont il avait lu le récit dans ses livres d'histoire; aujourd'hui son enthousiasme était éteint : peu lui importaient donc et le beau pont jeté sur la Loire, et la cathédrale, et le monument élevé à Jeanne d'Arc, qu'il révérait tant, et pour laquelle il avait versé tant de larmes en lisant sa tragique histoire, ou bien en la racontant à ses frères et sœurs.

Claude entra dans la première auberge qu'il trouva, et il s'assit tristement auprès de la table la plus éloignée de la porte, demandant, comme de coutume, un morceau de pain et un verre de vin.

Les bras croisés sur la poitrine, il resta longtemps pensif, regrettant le passé, se tourmentant de l'avenir. Quelle différence entre le sort qui lui était aujourd'hui réservé et celui qu'il avait rêvé! Un travail manuel et peu rétribué, le dédain de quelques-uns, l'oubli de tous, à lui qui avait goûté les joies que donne la culture des facultés intellectuelles, à lui qui avait pu espérer de se distinguer de la foule, et d'acquérir quelque gloire peut-être dans la carrière de l'enseignement, où il eût été respecté! Claude tira de sa poche le souvenir palpable des plaisirs qu'il avait goûtés, des espérances qu'il avait caressées, le petit livre rouge qui contenait les extraits qu'il avait faits avant de partir. Il le considéra longtemps avec une amère tristesse; enfin il l'ouvrit, et ce passage s'offrit à ses regards : « Ne soyez pas en inquiétude pour « le lendemain; le lendemain aura soin de lui-même : « à chaque jour suffit son mal. »

Aussitôt il crut entendre résonner à son oreille la voix

du bon curé qui parlait avec tant d'onction de la Providence, et le regret d'avoir douté de cette providence divine, qui veille sans cesse sur l'homme de bien, le fit rougir de son peu de courage. Ne s'était-il donc pas attendu à rencontrer des obstacles ! Ces obstacles avaient-ils été jusqu'à présent au-dessus de ses forces? Non; mais ils deviendraient insurmontables si sa prévoyance allait au delà de ce qui dépendait de lui, c'est-à-dire s'il perdait sa confiance en la bonté, en la justice de Dieu, alors qu'il ne négligerait rien pour accomplir son devoir, et s'il prétendait, au moment du début dans une carrière toute nouvelle, obtenir cet avenir assuré qui ne pouvait être le résultat que de travaux persévérants pendant de longues années...

MADAME DE VANNOZ

VANNOZ (Philippine de Sivry, dame de) est née à Nancy. Amenée à Paris vers sa huitième année, elle fut considérée comme un véritable prodige par les hommes les plus distingués de l'époque. Mariée ensuite à M. de Vannoz, elle justifia les espérances qu'on avait conçues de son talent.

Nous ne connaissons de madame de Vannoz que le poëme intitulé : *Profanation des tombes royales de Saint-Denis en* 1793 (1806 et 1810), et *Épîtres à une Femme sur la Conversation, suivies de Poésies fugitives*, in-18, 1812. Dans ce dernier ouvrage, madame de Vannoz avait à craindre la comparaison qui devait naturellement s'établir entre ses *Épîtres* et *la Conversation* de Delille, et elle a lutté souvent avec bonheur contre ce redoutable champion. Quant à son premier poëme, c'est bien véritablement *la plaintive élégie en longs habits de deuil*, car ce sont les gémissements de la douleur qu'on y entend le plus souvent retentir.

Le talent de madame de Vannoz a de la force et de l'énergie, mais on regrette de trouver au milieu de morceaux remarquables quelques vers faibles et prosaïques, et parfois des rimes insuffisantes.

LES NARRATEURS FATIGANTS.

J'ai vu parfois, et j'en frémis encore,
Dans un salon à me suivre obstinés,
Deux narrateurs, deux fléaux déchaînés,
Au long babil, à l'organe sonore.
D'abord, nourri de siéges, de combats,
Le triste Orgon qui s'attache à mes pas
Va se traîner de victoire en victoire,
De place en place, et citer et dater
De nos guerriers la merveilleuse histoire.
Malheur à ceux qu'il prend soin de vanter!

L'impertinent ferait haïr leur gloire;
De noms fameux il charge ses récits,
Et je crois voir le pâtre de la Grèce,
D'un sol heureux profanant la richesse,
Pour se bâtir de rustiques abris,
Du Parthénon mutiler les débris.

Je veux le fuir; mais Dorimon m'arrête,
Et, disputant la palme à son rival,
Pour remplacer l'éternelle gazette,
D'un long voyage apporte le journal.
De son savoir il m'obsède et m'assomme:
Pour mon supplice il arrive de Rome.
C'est vainement que je crois l'éviter
Ou détourner l'entretien qui me glace;
Mon voyageur ne saurait me quitter
Qu'avec scrupule il n'ait de chaque place,
La toise en main, calculé tout l'espace;
Du Vatican il remonte aux remparts,
Va, court, revient des autels du dieu Mars
Aux saints autels de la Rome chrétienne;
Et, m'entraînant sur la voie Appienne,
Me plonge enfin dans les bains des Césars.

MADEMOISELLE VAUVILLIERS

Vauvilliers (mademoiselle) est nièce de Jean-François Vauvilliers, savant helléniste, mort en 1801. Mademoiselle Vauvilliers paraît s'être vouée à l'enseignement de l'histoire et de la grammaire. On a d'elle une *Histoire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre,* mère de Henri IV (1818, 3 vol. in-8°), et une excellente *Grammaire française.* Mademoiselle Vauvilliers a donné récemment (1841) un nouvel ouvrage, l'*Histoire de Blanche de Castille,* mère de saint Louis (2 vol. in-8°), histoire dans laquelle nous trouvons malheureusement à blâmer plus que des négligences de style, car elle est entachée d'un philosophisme qui pourrait en rendre la lecture dangereuse pour la jeunesse.

MORT DE BLANCHE DE CASTILLE [1].

La reine Blanche était à Melun. Le changement d'air eut un heureux effet d'abord, mais sans durée : la fièvre reprit, plus vive et plus intense, son cours désastreux ; le chagrin la rendait incurable. Blanche passa l'été et l'automne dans les souffrances ; elles étaient violentes et continues. Au milieu du mois de novembre, elle fut saisie tout à coup d'une extraordinaire douleur au cœur. Elle ne s'y trompa point ; elle la jugea un avertissement sinistre, celui que son dernier jour était proche. A l'instant même elle commanda le retour à Paris : *elle vouloit y arriver hastivement pour y donner ses derniers ordres aux affaires du royaume, et mettre toute chose en sa place avant de quitter la terre.* Mais, trop affaiblie, et

[1] Fille d'Alphonse IX, roi de Castille, épouse de Louis VIII et mère de saint Louis.

ses douleurs trop violentes pour supporter sans péril le mouvement du cheval, elle se fit transporter à Paris en bateau. Elle était accompagnée d'Isabelle et de l'impératrice d'Orient, sa nièce, d'Alix, et de quelques religieuses de l'abbaye.

A peine arrivée à sa maison de Nesle, d'un courage et d'une présence d'esprit surnaturels, elle écrivit ses dernières remontrances au roi Louis son fils : elle lui donna sur l'administration du royaume des avis que tous les historiens du temps se plaisent à qualifier admirables; elle lui écrivit à la fois une lettre particulière, fit encore un tableau vrai de l'état de la France, en montrant l'abîme que sa mort allait ouvrir. Elle confie ces monuments précieux à des hommes qu'elle avait reconnus fidèles, sincères et courageux ; elle exige qu'ils soient présentés au roi lui-même et de sa part. Ensuite elle donna de nobles et touchantes leçons à ses enfants et au jeune prince Louis, l'aîné des fils du roi, pour gouverner leurs sujets avec justice, prudence et grande affection, pour bien administrer leurs terres, et vivre avec dignité selon les lois du christianisme. Elle dressa son testament. Au témoignage des historiens du siècle, elle y respire tout entière.

Après avoir fait toutes ces dispositions générales et particulières, et toutes ses exhortations achevées, elle déclare vouloir que son corps soit inhumé à l'abbaye de Maubuisson, ses entrailles dans l'église de Taverny, et son cœur à l'abbaye du Lys, reposant près d'Alix, *pour servir de gage perpétuel de l'amour qu'elle lui a toujours porté*. Elle fit appeler Guillelmine, l'abbesse de Maubuisson, qu'elle aimait tendrement ; elle lui dit qu'elle veut faire profession de l'ordre de Cîteaux entre ses mains.

C'était la plus grande dévotion du temps, et la plus

étroite, la plus religieuse des obligations qu'elle imposât, *ad succurrendum;* elle faisait participer aux prières de tout l'ordre, dans lequel on entendait mourir. Blanche vêtit l'habit de Cîteaux et se soumit à toutes les coutumes de l'ordre, en présence des religieuses du monastère.

La cérémonie accomplie, elle commande, elle ordonne qu'on ne lui parle plus des choses de la terre; et la grande reine, désormais dans le sein du Créateur, se confesse à Renaud de Corbeil, évêque de Paris, son pasteur naturel et son ami. Elle reçoit solennellement de ses mains la communion, en présence de ses enfants, des grands de l'État, de ses amis les plus chers. Jamais le lit de mort des rois n'en rassembla un plus grand nombre, tous fidèles, tous nobles de cœur. Son lit semblait le funèbre autel de l'Amitié, où chacun apportait ses tributs d'amour, de douleurs sympathiques, de regrets qui ne pouvaient finir. On y voyait les princes ses fils, Louis son petit-fils; sa nièce Bérangère, impératrice d'Orient; Alix, Mathilde de Courtenay; Alisia de Corbeil, mère de Renaud; l'abbesse Guillelmine; Ermengarde de Melun, que Blanche venait de donner pour compagne à Isabelle, et qui ne la quittait plus; avec elle Helvide de Boisemont, qui l'avait élevée, et Agnès d'Harcourt; Philippe de Berruyer, archevêque de Bourges; Renaud de Corbeil, qui ne la quitta point, et plusieurs autres prélats; près d'eux Robert de Sorbonne, Guy de Foulques, le frère Hugues de Digne, qui reçut de la reine Blanche quelques paroles confidentielles; les seigneurs de Montmorency, de Nesle, Pierre de Fontaines, et beaucoup d'autres; aussi des notables de Paris : tous les amis que Blanche aima depuis son entrée en France, hors ceux que la mort enleva à ses chastes et puissantes affections,

sont là au moment solennel, et les mêmes, comme la vertu qui les inspira. Isabelle, navrée, mais magnanime, demeure sans cesse à ses côtés. Blanche se montrait soumise de cœur et d'esprit à tous ses soins; elle les recevait en silence, avec douceur, avec amour, comme autant de gages protecteurs contre l'avenir qui attend sa fille bien-aimée.

Les souffrances croissent toujours plus violentes, plus terribles : l'heure dernière arrivait. Dès le premier jour de son agonie, Blanche perdit la parole, par la violence de sa maladie. Le sixième, Renaud lui administra l'extrême-onction, et ce moment extrême fut celui d'une douleur universelle qui n'a point de langage; on n'entendait plus que des sanglots, des gémissements, des soupirs étouffés; un moment la prière même fut suspendue : Renaud, tous les prélats, les prêtres amis, étaient vaincus par la douleur.

Blanche, dont la pensée survit encore, sublime, à toutes les puissances éteintes, recouvre un instant la voix, et donne un dernier exemple de courage et de la piété : *Subvenite, sancti Dei omnes!* (subvenez tous, saints du Seigneur!) dit-elle d'une voix mourante, et elle expira dans les bras d'Isabelle, à la neuvième heure du jour de Saint-André, 30 novembre [1], au matin, un dimanche, et dans la soixante-neuvième année de son âge.

La perte était immense : tous les cœurs, tous les esprits y succombent; le silence et l'immobilité de la mort règnent un temps dans cette enceinte, où vient de s'exhaler le dernier soupir de la grande reine aimée du grand peuple qu'elle a racheté de la misère et de l'esclavage, qu'elle éleva au plus haut degré de gloire et de prospé-

1 De l'année 1252.



rité qu'il eût jamais atteint depuis le bouleversement des Gaules.

Renaud le premier peut recouvrer ses esprits : il récite les prières ; les prêtres, peu à peu, suivent. On enlève la princesse Isabelle, qui tenait la reine sa mère embrassée ; elle était sans mouvement, la mort ne l'eût point changée. Renaud et le clergé avec lui déposent le corps de la reine Blanche sur la haire, selon la coutume de Cîteaux.

On prépara ses funérailles : c'étaient celles de la monarchie vraiment nationale, vraiment populaire ; toute la nation, tout le peuple en fit la pompe et les solennités; une grandeur inconnue les glorifia. Dans la religieuse pensée poétique du peuple, sa reine aimée ne devait point périr, et l'on eût dit qu'il figurât, selon le langage naïf du siècle, son immortalité. Blanche assise, visage découvert, sur une chaise curule d'or massif faite exprès, vêtue du grand manteau royal par-dessus l'habit de Cîteaux, ayant dans une main la croix, dans l'autre le sceptre, et la couronne sur la tête, ornée du voile accoutumé ; elle fut ainsi portée *parmi Paris*, disent les chroniques, *sur les épaules des plus grands seigneurs du royaume*, et de là, sans y rien changer, à l'abbaye de Maubuisson. Tout le clergé de Paris et des communes les plus proches, celui des abbayes, des monastères, l'évêque Renaud à la tête, toute la famille royale, la principale noblesse, les officiers des armées, ceux de la magistrature, les notables des communes, des corps de toutes les villes et les cités, tout le peuple, suivaient innombrables. La grande famille humaine de la France, que Blanche aima, accompagnait ses dépouilles ; elle couvrait tout le chemin de Paris à Maubuisson. Son

convoi était à la fois, et le triomphe de la reine sans modèle, et le triomphe de la nation française, qui brillait alors entre toutes les nations de l'Europe. A chaque pause, les chants funèbres se faisaient entendre, et toujours et partout les pleurs étaient universels. *Blanche, l'amour des pauvres et des gens de foi; Blanche, la fortune de la France, n'est plus*, et sa mort n'est pas seulement une calamité inouïe pour la France, elle est aussi le malheur du monde, et le monde se doit couvrir d'habits de deuil.

LE SAINT CLOU.

L'abbaye de Saint-Denis possédait un grand nombre de reliques, qu'elle offrait à la vénération des fidèles. La plus chère et la plus vénérée était le *saint clou;* il rappelait au peuple la souffrance du Christ, et le peuple lui vouait un culte d'amour. Ce culte remontait au temps de Charles le Chauve. Quatre siècles de durée, loin d'en affaiblir l'amour et la ferveur, semblaient l'accroître. A certaines époques de l'année, le peuple venait de toutes les parties de la France en pèlerinage à Saint-Denis, et les religieux le donnaient à baiser aux pèlerins. Dans l'année 1233, le troisième jour des calendes de mars (27 février), le *saint clou* disparut; les uns disent que, tombé des mains du religieux qui le donnait à baiser, il se perdit dans la foule, et d'autres disent qu'il fut pris.

La plus grande des calamités publiques n'aurait pas produit un plus grand deuil et de plus vives alarmes : Paris et bientôt toute la France fut en pleurs, en commotion. On n'entendait partout que des cris de douleur, que des sanglots, que des gémissements. Le peuple se portait dans toutes les églises, qu'il inondait de ses

larmes et faisait retentir de ses lamentations. Pour lui, dans ses instincts, la perte du *saint clou* était du plus funeste augure et l'annonce des plus grands malheurs dont la France pût être jamais frappée; les plus sages mêmes demeuraient étonnés, et semblaient craindre les effets de cette émotion générale.

Le roi Louis et la reine Blanche se montrèrent profondément affectés de cette perte, et s'attachaient vivement à persuader au peuple qu'ils partageaient toute sa douleur. A la première annonce de l'événement, le jeune roi, troublé, fit entendre spontanément ces paroles : *Qu'il aimerait mieux avoir perdu la meilleure ville de son royaume*, et à l'instant même il voulut se porter à Saint-Denis pour aller consoler les religieux ; mais la reine sa mère et son conseil l'arrêtèrent, et il fallut que le roi se contentât d'y envoyer *hommes sages et bien parlant*.

En même temps, le roi et la régente firent *crier, commander parmi Paris, par rues, par places et carrefours*. Ils promettent à quiconque aura trouvé le *saint clou* et le rapportera cent livres *parisis* de récompense. La reine Blanche multiplia les recherches, et les fit suivre de cette puissance d'activité qu'elle apportait dans toutes les résolutions qui exigeaient une prompte issue. Le *saint clou* fut enfin retrouvé un mois après, par miracle, disent les écrivains du temps. Une femme le porta à l'abbaye du Val, le vendredi saint, 1er avril. Il y resta jusqu'au moment où les religieux de Saint-Denis en firent solennellement la translation dans l'église de leur abbaye ; et l'on vit succéder tout à coup à un deuil universel et sans paroles les joies les plus chères comme les plus pieuses. Dans les siècles où l'âme surabonde, la religion règne et triomphe ; elle seule pleure quand l'âme est absente.

MADAME VOÏART

Voïart (Anne-Élisabeth-Élise Petit-Pain) est née à Nancy; son père, organiste, mourut laissant trois enfants en bas âge. Madame Petit-Pain, dont la position n'était pas heureuse, se vit obligée de se remarier, et par la suite la jeune Élise se trouva à la tête d'une famille qui s'accrut jusqu'au nombre de huit enfants. Mademoiselle Petit-Pain reçut de sa mère des leçons de musique; elle étudiait l'allemand, et, passionnée pour la lecture, elle relisait sans cesse un petit nombre de nos premiers auteurs, dont quelques volumes composaient sa modeste bibliothèque de jeune fille. C'était là une bien pauvre éducation, et néanmoins cette jeune personne semblait promettre tant d'avenir, que M. d'Osmond, évêque de Nancy, conçut la pensée de la faire admettre à la cour de Joséphine, où l'on songeait, en 1807, à créer des *dames d'annonce*. Ce projet n'eut pas de suite; mais mademoiselle Petit-Pain avait été présentée à l'impératrice, qui, pour la dédommager, lui donna, avec une pension de 500 fr., l'espoir d'être admise *dame* à la maison d'Écouen. Mademoiselle Petit-Pain avait atteint sa vingtième année quand elle épousa M. Voïart, veuf et père de deux enfants, et c'est ainsi qu'elle devint la belle-mère d'une charmante petite fille, qui devait être une illustre poëte, madame Amable Tastu [1]. Le jour où madame Voïart présenta son mari à Joséphine, elle lui offrit une pièce de vers, *le Réséda;* œuvre de la petite *Amable*, qui avait à peine huit ans. Afin de soigner plus exclusivement les deux enfants dont elle était devenue la mère, madame Voïart quitta Paris pour Choisy-le-Roi, qu'elle habite depuis lors. Là elle continua ses études et commença ses travaux littéraires, en traduisant comme délassement quelques romans d'Auguste Lafontaine. Puis étant devenue mère d'une petite fille, que sa jeune sœur célébra par des vers charmants (*l'Hyacinthe*), elle crut devoir tirer parti du fruit de ses études; alors plusieurs de ses ouvrages virent le jour, d'abord sous le voile de l'anonyme; mais bientôt il lui fallut signer ses productions, et *la Femme ou les six Amours* vint mettre le sceau à sa réputation. Depuis lors madame

[1] Voir ce nom, page 371.

Voïart n'a guère écrit que pour des recueils ou des Revues; cependant elle a publié *Jacques Callot,* ouvrage important où elle célèbre une des plus hautes illustrations artistiques de Nancy, sa ville natale.

L'AMOUR FRATERNEL.

Si l'amour filial nous apprend nos premiers devoirs envers Dieu et nos parents, l'amour fraternel établit nos premières relations envers les hommes et la société. Ce sentiment nous est même indiqué par le divin législateur comme le véritable type de l'union qui doit régner entre nous. *Aimez-vous comme des frères*, répète en plus d'un endroit l'Évangile; en effet, c'est par l'amour fraternel que nous faisons l'apprentissage des plus sublimes comme des plus aimables vertus. Et « Dieu semble l'avoir placé « à l'entrée de la vie humaine, pour en faire les premiers « exercices, comme un péristyle à l'entrée d'un grand « cirque. »

Chez les anciens, qui nous en ont laissé de si beaux exemples, l'amour fraternel reçut les honneurs divins dans la personne des *Dioscures,* et les philosophes le plaçaient au nombre des prospérités domestiques. Que j'aime Plutarque, lorsque dans son *Traité de l'amitié fraternelle,* où il n'a rien oublié de ce qui peut rendre cette vertu aimable et la montrer nécessaire au bonheur des hommes, il dit :

« Quant à moi, combien que la fortune m'ait fait beau« coup de faveurs qui méritent bien que je lui rende de « grâces, il n'y en a pas une dont je me sente tout obligé « vers elle comme de l'amour et de la bienveillance que « me porte en toute chose mon frère Timon [1]. »

[1] Traduction d'Amyot.

Lien de paix et d'affection, l'amour fraternel fait la joie et la sécurité de nos parents ; c'est à lui que les familles nombreuses sont en partie redevables de l'espèce de prospérité qui souvent les accompagne ; on pourrait même remarquer que ce sont les plus unies qui fournissent à la société les hommes les plus distingués, les épouses les plus vertueuses, les mères de famille les plus recommandables... L'habitude de s'entre-aimer dès l'enfance dispose l'âme aux douceurs des autres relations sociales, et si cette vertu était plus religieusement observée dans l'intérieur de la maison paternelle, peut-être pourrait-elle avoir une grande et précieuse influence sur la concorde publique.

Susceptible de revêtir les formes les plus nobles ou les plus touchantes, l'amour fraternel se manifeste suivant les sexes ou les rapports qui existent entre les individus. L'amour de deux frères ressemble à l'amitié des anciens, et, comme cette dernière, il est souvent un sentiment exclusif; celui d'une sœur pour un frère est à la fois plus tendre et plus passionné ; il tient un peu du sentiment maternel : mais l'affection de deux sœurs réunit en elle seule plus de charme et de douceur que toutes les autres. C'est surtout dans les premières années de la vie, lorsque la femme, libre encore, n'a contracté aucun devoir envers la société, que cette affection se montre d'autant plus pure et plus vive qu'il lui est alors permis de se dévouer sans réserve. Ce sentiment embellit l'existence, il console, il encourage, il excite quelquefois une généreuse émulation ; il impose aussi parfois de cruels sacrifices ; mais ces sacrifices, comme tous ceux que l'on fait à la vertu, portent avec eux leur récompense.

MADAME MÉLANIE WALDOR

WALDOR (Mélanie Villenave, dame), fille d'un savant littérateur, est née à Nantes, et cultive les lettres avec éclat. En 1829 elle fit paraître un recueil de *Poésies*, où plusieurs morceaux furent remarqués; depuis elle a mis au jour *l'Écuyer d'Auberon*, quelques *Nouvelles* dans les recueils périodiques; et, plus récemment, *le Livre des jeunes Filles*, et les *Poésies du cœur*, véritablement dignes de ce titre, car elles sont pures, touchantes et mélodieuses.

ADIEU.

Partez!... à votre mère, idole de votre âme,
Il faut votre présence; allez, elle réclame
Tous vos soins à son tour;
Partez!... vous lui rendrez le repos et la joie;
Dieu, qui veut la sauver, vers elle vous envoie
Comme un ange d'amour!

Vous reverrez ce ciel, qu'un air plus doux caresse,
Car cet air a bercé votre frêle jeunesse
Dans un rayon du jour!
Vous reverrez ces fleurs plus fraîches que les nôtres,
Car tout enfant encor, lorsqu'elles étaient vôtres,
Vous les aimiez d'amour.

Partez!... mes vœux suivront de votre long voyage
Et la crainte et l'espoir! Dieu donne du courage
Pour chaque mauvais jour!
L'univers est un nid qu'il couvre de son aile,
Et pour veiller sur vous il veillera sur elle...
Car vous l'aimez d'amour.

Les saules argentés laisseront leur feuillage
Caresser votre front, et l'oiseau sous l'ombrage
Dira votre retour !
Poëte comme vous, il chante la nature,
Et vers le ciel exhale en un divin murmure
De purs hymnes d'amour.

Partez !... pour ressaisir dans la santé la vie,
Il faut à votre mère, aux douleurs asservie,
Les baisers du retour !
Vous seul pouvez lui rendre avec une caresse
Le bonheur, l'espérance ! il faut à sa tendresse
Vos doux regards d'amour.

Vous lui direz : « Ma mère ! il est une autre femme
Qui prie ainsi que vous pour l'enfant que votre âme
Rappelait chaque jour !
Une femme qui m'aime ainsi qu'on aime un frère,
Et que vous aimerez bientôt pour moi, ma mère,
Si vous m'aimez d'amour ! »

Partez !... voici venir ce premier mois d'automne
Où pour moi le passé reprend dans sa couronne
Fleurs et parfums d'un jour ;
Où la feuille qui tombe, à mon âme rêveuse
Semble parler tout bas, du temps où, plus heureuse,
J'aimais encor d'amour !

Allez bercer votre âme au doux bruit de la brise
Se jouant dans les fleurs, dont elle s'est éprise
En caressant le jour !
Tout est bonheur, espoir, volupté, rêverie,
Lorsqu'on revient aux lieux où notre mère prie
Pour nous avec amour !

Une mère! ce nom, premier cri de notre âme,
Il est mort en mon sein! Dieu, pour briser la trame
Où j'avais pris le jour,
S'est détourné de moi... j'aimais trop sur la terre!
Il m'a, pour me punir, su frapper en ma mère,
Dans mon plus cher amour!

Partez! sous des baisers allez sécher vos larmes!
Une mère! oh! combien je comprends vos alarmes,
Et tout le poids d'un jour!
Partez donc, et près d'elle oubliez tout pour elle,
Pour elle votre vie, et la pure étincelle
De votre unique amour.

Adieu... si le bonheur rit à votre voyage,
Oubliez-moi!... mais si pour vous gronde l'orage
Avant votre retour,
Rappelez-vous alors qu'il est encore une âme
Ouverte à vos douleurs! une amitié de femme
Plus sûre que l'amour!

FIN



TABLE

NOTA. — La lettre P. ou la lettre V., après les articles, signifie qu'ils sont écrits en *Prose* ou en *Vers*.

TOURS. — Impr. MAME.



